NOUVEAUX

SAMEDIS

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

OUVRAGES

DE

A. DE PONTMARTIN

Format grand in-18

Causeries littéraires, troisième édition. . . . . 1 vol.
Nouvelles Causeries littéraires, 2e édition, revue et augmentée d'une préface. . . . . 1 —
Dernières Causeries littéraires, 2e édition. . . . . 1 —
Causeries du samedi, 2e série des Causeries littéraires, nouvelle édition. . . . . 1 —
Nouvelles Causeries du samedi, 2e édition. . . . . 1 —
Dernières Causeries du samedi, 2e édition. . . . . 1 —
Les Semaines littéraires, nouvelle édition. . . . . 1 —
Nouvelles Semaines littéraires, 2e édition. . . . . 1 —
Dernières Semaines littéraires. . . . . 1 —
Nouveaux Samedis. . . . . 3 —
Le Fond de la coupe. 1 —
Les Jeudis de madame Charbonneau, 6e édition. . . . . 1 —
Entre chien et loup, 2e édition. . . . . 1 —
Contes d'un planteur de choux, nouvelle édition. . . . . . . 1 —
Mémoires d'un notaire, 4e édition. . . . . 1 —
Contes et Nouvelles, nouvelle édition. . . . . 1 —
La Fin du Procès, nouvelle édition. . . . . 1 —
Or et Clinquant, nouvelle édition. . . . . 1 —
Les Bruleurs de temples, nouvelle édition. . . . . 1 —

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1

NOUVEAUX
SAMEDIS

PAR

A. DE PONTMARTIN

QUATRIÈME SÉRIE

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE
1867

NOUVEAUX
SAMEDIS

I

DE LA CURIOSITÉ EN LITTÉRATURE[1]

Mai 1866.

Nous ne voudrions pas, à Dieu ne plaise ! qu'on nous accusât d'injustice envers notre temps ; mais ce n'est pas

[1] *Idées et sensations*, par MM. de Goncourt:
Ces pages paraîtront peut-être en désaccord avec quelques-uns de nos articles sur les précédents ouvrages de MM. de Goncourt : mais d'abord nous avions marqué la dissidence croissante à dater de *Renée Mauperin* et surtout de *Germinie Lacerteux :* ensuite, pour le *romantique* de 1830, pour l'écrivain volontairement placé en dehors de toutes les coteries, il y a eu quelque chose de profondément irritant à voir, à quatre mois de distance, les amis de MM. de Goncourt rappeler *Hernani* à propos d'*Henriette Maréchal*, et les meilleures plumes de Paris se tailler en l'honneur d'*Idées et Sensations*.

en médire que d'y chercher les symptômes de certaines maladies intellectuelles et morales. Toutes les époques ont eu, dans un sens quelconque, de ces dispositions maladives ; exagération d'une qualité ou d'un défaut à la mode, imitations excessives des modèles appropriés à l'esprit du moment, péchés mignons de la société ou de la littérature, revers des médailles frappées à l'effigie d'un homme ou d'un siècle. Dans l'âge héroïque de l'esprit français, l'idéal chevaleresque côtoyait la *carte du Tendre.* Cent ans plus tard, tous les bouquets artificiels de la futilité, toutes les variétés de la fadeur florissaient, en plein mouvement philosophique, à deux pas de Voltaire, qui traitait d'égal à égal l'abbé de Bernis et Gentil-Bernard, et donnait d'avance un utile sujet de réflexions aux gens tentés de prendre aux sérieux les compliments des maîtres. Enfin, lors des grandes batailles du romantisme, les puérilités abondèrent. Pour bon nombre de combattants, les questions de détail et de forme, d'enjambement et de césure, eurent tout autant d'importance que le réveil du spiritualisme et les vraies conquêtes d'un art nouveau régénéré par des libertés nouvelles.

Notre époque n'en est plus à retrouver les idées générales et à fixer la langue pour les exprimer ; elle n'a plus à aiguiser l'idée et le mot pour en faire une arme contre les abus. Si elle essayait, pour s'occuper, d'entreprendre une révolution littéraire, cette révolution, cherchant vainement quelque chose à combattre ou à détruire, expirerait dans le vide ou le ridicule, et s'exposerait au chagrin de s'entendre dire que ses *Hernani* s'appellent

Henriette Maréchal. Les sociétés, comme les individus, ne peuvent pourtant pas vivre sans une passion. Quelle sera donc la passion du temps présent? Quel sera ce symptôme épidémique de qui l'on peut répéter une fois de plus que tous n'en meurent pas, mais que tous en sont frappés? Ce symptôme, c'est la curiosité.

Oui, la curiosité dans les deux sens du mot, — active et passive, celle qu'on ressent et celle qu'on recherche, le sentiment qu'éveille un phénomène et ce phénomène lui-même, — voilà ce qui, pour bien des esprits raffinés et blasés, remplace les enthousiasmes disparus, les croyances éteintes, les erreurs à combattre, les vérités à défendre, la poursuite d'un idéal supérieur à nos sens bornés, le dévouement à quelque noble chimère ou aux intérêts de l'humanité. Quiconque est las de croire veut savoir, quiconque est fatigué de penser veut regarder; mais dans les civilisations extrêmes, surmenées, *poussées de ton*, l'envie de savoir et de regarder prend des allures particulières; elle ne s'applique pas toujours aux choses vraiment dignes d'attirer les regards et de solliciter la science. Il lui faut le bizarre, le superflu, le *rare*, — c'est le mot dont se servent les initiés, — ou, en d'autres termes, le *curieux*. Souveraine absolue dans son palais encombré, la curiosité ne demande pas qu'on lui donne matière à réfléchir, à observer ou à rêver. Ce qu'elle veut, c'est savoir ce que personne ne sait, c'est voir ce que personne n'a vu, et elle se confond si bien avec l'objet de sa convoitise qu'ils deviennent synonymes. Du temps de Corneille, on disait; C'est grand! du temps de Racine, on di-

sait : C'est beau ! du temps de Voltaire, on disait : C'est spirituel ! Aujourd'hui on dit : C'est curieux ! — Et le mot répond à tout parce qu'il exprime tout.

Faut-il en conclure que la curiosité n'est et ne peut être qu'un mal, qu'elle est essentellementi stérile, qu'elle n'a pas une part, une large part, dans l'activité de l'esprit moderne et dans le surcroît de ses facultés inventives ? Assurément non. Il existe une curiosité féconde, et nous n'en voudrions pour preuve que les conquêtes de la science et de la critique contemporaine, qui, refusant de se contenter de tradition, de convention et d'à peu près, se sont efforcées de pénétrer jusque dans le vif, de percer à jour les événements et les œuvres, de retrouver l'homme dans le personnage : efforts heureux dont a profité la littérature, dont on reconnaît la trace dans nos meilleurs livres d'histoire, et qui, sauf l'excès ou l'abus, ont enrichi l'art et les lettres de quelques-uns des procédés scientifiques. Nous prenons la curiosité au moment où elle cesse, dirait un médecin, d'être un *excitant* pour l'intelligence et devient un *débilitant*, au moment où elle se détache de l'ensemble des facultés et des opérations de l'esprit pour régner seule et se ranger parmi les maladies morales.

Qu'on y regarde de près ; cette curiosité, qui est la mauvaise, on la découvrira, avec des compensations plus ou moins réelles, partout où s'accusent le goût et l'esprit du temps : depuis les livres de tel historien ou de tel critique jusqu'à tel nom où telle pièce en vogue sur nos théâtres, depuis les imaginations du roman jusqu'aux caprices des salons et de la mode. Elle a dit le dernier

mot d'œuvres jadis entreprises sous une inspiration plus élevée; elle a teint de ses couleurs la maturité ou la vieillesse d'écrivains autrefois avides d'une science de meilleur aloi ou dominés par une pensée plus haute. Le roman moderne est son tributaire; elle a été, à l'état d'hallucination ou de manie, une des muses familières de Balzac. Quelle est la personnification, sinon la plus forte, au moins la plus remuante et la plus *actuelle* du théâtre contemporain? M. Victorien Sardou, une curiosité vivante, la curiosité faite auteur dramatique; curiosité de *medium* fort en mathématiques, fantaisies d'Edgar Poë toisées par un ingénieur, poupées de *spirite* habillées par une couturière à la mode. Parlerons-nous du paysage à la plume, de cette prose descriptive qui tient une si grande place dans notre littérature? La curiosité y est chez soi, et souvent elle en abuse. Ce qui n'était d'abord qu'un sentiment plus familier et plus vrai de la nature, une faculté de voir et de décrire inconnue de nos devanciers, une sorte d'intuition pittoresque ajoutant un sens nouveau à la poésie et à la prose, elle l'exagère jusqu'à ce que le style change de nom et devienne de la couleur, jusqu'à ce que la prose change de procédé et devienne de la peinture.

Mais enfin tous ces malades, plus ou moins atteints de l'*influenza*, historiens et poëtes vieillis, romanciers défunts ou vivants, auteurs dramatiques, prosateurs paysagistes et pittoresques, ont racheté ou rachètent le tribut payé à l'épidémie régnante par des œuvres que l'on n'oublie pas, par des qualités que l'on ne peut méconnaître. Ils ont eu

leurs années robustes et fécondes avant leurs saisons malsaines; plusieurs gardent encore dans la recherche ou l'empâtement des couleurs la ligne savante, la verve puissante, la pureté ou la grandeur des contours; quand viendra l'heure du triage, on ne pourra pas dire que la curiosité leur a tout donné et qu'elle leur reprend tout.

Sont-ce là tous les effets de la curiosité dans les rapports de nos mœurs avec la littérature et l'art? Non; il en est un autre qui tient au même principe et se produit sous des formes innombrables : du moment que l'on ne met plus le mot au service d'une idée et l'idée au service d'une cause, du moment que l'on n'écrit plus pour convaincre, que l'on ne s'adresse plus à l'âme, à la conscience, à l'esprit, les conditions de publicité, les moyens d'attirer l'attention ne sont plus les mêmes. La curiosité a des appétits de minotaure, des caprices de sultan, des fantaisies du libertin blasé. Ce qui lui suffit ce matin ne lui suffira plus ce soir, ce qui la réveille aujourd'hui l'endormira demain. Il faut à tout moment la solliciter, l'importuner, la surexciter par un habile *crescendo* d'amorces et de friandises; il faut le *great attraction* des Américains et des Anglais. Ces attractions sont de deux sortes : d'abord la prétention, la recherche, la surcharge, le raffinement, ou, pour parler la langue de ceux que nous discutons, le *ragoût*. Puis la prétention passe de la composition et du style de l'œuvre écrite dans l'exploitation de l'œuvre publiée. Rien de plus logique : ce qui s'appelait autrefois ouvrage de l'esprit, ce que l'on nommait plus récemment œuvre d'art, devient une curio-

sité. Or qui dit objet de curiosité dit objet de commerce : qui dit commerce dit annonce. Mais il n'est pas commode et pas sûr de s'annoncer soi-même. L'individu, réduit à lui seul, ne pourrait rien ou pourrait trop peu : *nomen illi legio ;* l'annonce ou la *réclame* se fait collective ; chacun reçoit en proportion de ce qu'il donne ; la vanité littéraire, qui, forcée de parler seule, aurait ses embarras ou sa pudeur, agissant et parlant par procuration, a ses coudées franches.

Maintenant est-il possible d'étudier ce phénomène littéraire sans se heurter à certains noms ? Voici un livre récent, *Idées et sensations*. Oh ! chez les deux auteurs l'étiquette et la date sont aussi irrécusables que si on les trouvait dans un de ces inventaires d'objets d'art où ils apportent, nous dit-on, un coup d'œil si infaillible. MM. de Goncourt offrent, faute d'une originalité plus saisissante, ce trait particulier, qu'au lieu d'être un accident ou une rencontre dans leur vie, la curiosité a été leur vie tout entière. Ce n'est pas à eux qu'on appliquera le *prolem sine matre creatam*. La curiosité les a pris au berceau, comme ces fées bonnes ou mauvaises qui dotaient leurs filleuls d'une vertu ou d'un vice, d'un agrément ou d'une infirmité. Un païen l'eût appelée leur fatalité, un grand poëte l'appellerait leur *anankè ;* elle se les est si bien assimilés qu'on ne sait vraiment plus où elle finit et où ils commencent. Que dis-je ? Comme si le cas n'était pas encore assez curieux, il faut ajouter à cette assimilation filiale l'assimilation fraternelle. Quelle bizarrerie, cette collaboration, que dis-je ? cette fusion absolue de

ce qu'il y a au monde de plus individuel, cette physionomie unique faite de deux figures! Quelle singularité fortuite ou cherchée, cet égoïsme à deux, perpétuel et impassible dans son expression bicéphale, ou, pour évoquer un vieux souvenir des plaisanteries du pays latin, cette *duplicité phénoménale qui se résout dans l'unité!* Poussée à ce point extrême, l'union n'est plus que l'abdication partielle de deux moitiés qui renoncent à leur libre arbitre. En outre, avec ce parti pris de menus détails et de couleurs à outrance, une association aussi étroite ne peut doubler que les défauts. Obstinés à tout voir et à tout rendre, les deux frères se servent mutuellement de microscope; ce que l'un des deux oublierait de regarder, l'autre le voit; là où le premier glisserait, le second appuie. Ce faux luxe, auquel séparément ils ne suffiraient pas, ils y arrivent en se cotisant. L'on peut dire qu'ils sont entrés dans la littérature à l'instant même où la curiosité s'y établissait en souveraine : ils n'ont pas connu ce qui avait précédé son règne, ces belles ardeurs de l'esprit en quête d'une vérité, d'une liberté, d'un idéal, nobles flammes qui, même en s'éteignant, laissent encore un reste de chaleur dans l'âme où elles ont passé et parfois se réveillent sous la cendre attiédie. Ils n'ont jamais tressailli en songeant à ce que pouvait être l'action vivante et féconde d'une pensée se communiquant de proche en proche, usant de la parole comme l'oiseau de ses ailes, et allant se poser dans des milliers d'intelligences pour leur faire croire ce qu'elle croit et répéter ce qu'elle dit. Non, la curiosité s'est emparée d'eux tout

d'abord, et ils n'ont rien demandé de plus. Ils ont accepté auprès d'elle le rôle du *patito*, du *sigisbeo* italien, qui, soumis à tous les caprices d'une beauté fantasque, l'accompagne dans tous les musées, à tous les spectacles, portant sa lorgnette et son châle. Elle leur a fait les honneurs de l'histoire, et, pour lui complaire, ils ont surtout cherché dans l'histoire le bric-à-brac ; elle leur a proposé des sujets de roman, et, pour ne pas la perdre de vue, ils se sont hâtés d'abandonner l'étude romanesque pour faire de la pathologie. Elle leur a montré le monde extérieur, et, afin d'être plus sûrs de mériter ses bonnes grâces, ils ont fait de l'art d'écrire un docile apprenti de l'art de peindre et changé leur écritoire en palette.

Mais tout courtisan est solliciteur, et, en donnant beaucoup, MM. de Goncourt ont beaucoup demandé. Par une coïncidence que pourrait relever un amateur de synchronismes, leurs débuts datent de décembre 1851, c'est-à-dire d'un moment où la curiosité allait nécessairement profiter de tout ce que perdaient des passions plus nobles, des facultés plus éprises d'air libre et de soleil. Bien que collectionneurs intrépides, ils paraissent avoir oublié leur premier livre, dont il est pourtant difficile de ne pas se souvenir à propos de leur dernier ouvrage. Dans ce roman de début, dont le titre : *En* 18... était déjà un premier appel à la curiosité, c'est surtout par la hardiesse des paradoxes que les jeunes auteurs s'efforçaient de vérifier le *dignus es intrare*. Sans compter une page fort curieuse sur Molière, on lisait dans ce petit volume des *idées* ou

des *sensations* dans le genre de celles-ci : « Racine n'a jamais connu de la passion que ce qu'a voulu en partager avec lui le petit Sévigné. » — « Corneille a un très-grand mérite auprès des mémoires courtes ; mais il n'y a pas de sublime plus glacial que le sien. » Voilà le diapason : toujours l'histoire du chien d'Alcibiade ! seulement n'est pas Alcibiade qui veut, et il y a des chiens de plusieurs espèces.

Ces juvéniles ou puériles audaces avaient assurément fort peu d'importance, et notre siècle en a vu bien d'autres : pourtant le pli était déjà pris, et MM. de Goncourt n'ont pas su ou n'ont pas voulu le défaire. Nous lisons dans leur livre d'aujourd'hui : « L'antiquité a peut-être été faite pour être le pain des professeurs. » C'est exactement, à quinze ans de distance, avec la différence qui sépare des jeunes gens qui veulent faire du bruit d'hommes mûrs qui en ont fait, le même trait caractéristique : ou l'envie féroce de violenter la curiosité, qui ne se livre pas assez complétement, ou bien l'aveu, la preuve que l'on manque d'un sens, le meilleur, le plus français, le seul français, celui qui vit de simplicité, de clarté et de naturel, qui déteste le galimatias, et qui, en sa qualité de sens *commun*, refuse de se laisser charmer par le *rare*.

Les affinités sont donc visibles entre le premier ouvrage de MM. de Goncourt et le dernier. Dans cet intervalle de quatorze ou quinze ans, ils ont touché à l'histoire, au roman, à l'esthétique, aux mémoires, à la fantaisie, au théâtre. Toutes ces œuvres variées ont une physiono-

mie monotone; toutes, si elles étaient de structure plus solide et plus durable, feraient l'effet de temples ou de chapelles élevés par MM. de Goncourt à leur idole. C'est ainsi qu'en essayant de raconter ou de décrire successivement la société française pendant la Révolution et pendant le Directoire, ils n'ont rien négligé pour donner à leur histoire les allures d'une revendeuse à la toilette. On étouffe dans ces volumes comme dans ces magasins où s'accumulent toutes les laideurs et toutes les pauvretés faites avec d'anciennes richesses et d'anciennes élégances. Dans ce fouillis de noms propres, on éprouve un étourdissement qui rend incapable d'apercevoir un coin d'horizon, de recueillir une idée, de préciser un souvenir. Il semble que l'historien se soit fait commissaire-priseur. MM. de Goncourt dans leur nouveau livre, — et c'est une des pensées les plus raisonnables qu'on y trouve, — viennent de nous dire : « L'anecdote, c'est la boutique à un sou de l'histoire. » — Ce serait le cas de leur répondre en rappelant un mot célèbre : « Je le pensais, mais je n'aurais pas osé vous le dire. » — Il est vrai qu'ils ajoutent, quelques pages plus loin : « Prenez un siècle près du nôtre, un siècle immense; brassez une mer de documents, trente mille brochures, deux mille journaux; tirez de tout cela, non une monographie, mais le tableau d'une société, vous ne serez rien qu'un *aimable* fureteur, un *joli* curieux, un *gentil* indiscret. » — Sans discuter les adjectifs, on pourrait répliquer à MM. de Goncourt, qui professent un souverain mépris pour les travaux des bénédictins : A qui la faute? On est puni par où on a péché.

L'anecdote, le détail matériel, le détritus du passé, le haillon traînant dans le ruisseau, ne peuvent donner que ce qu'ils ont. L'intelligence, la réflexion, la conscience, le vrai savoir, ne peuvent pas encourager ce qui les dédaigne et récompenser ce qui les supprime. Vous destituez l'idée au profit des yeux ; vous nous dégoûtez de réfléchir pour nous forcer de regarder ; soit : mais alors ne vous étonnez pas si l'idée prend sa revanche. Ceux qui, se livrant à une orgie de lectures indigestes, ne savent pas en extraire l'âme, former un esprit de cette masse de corps inertes, ceux-là n'ont que ce qu'ils méritent quand on les traite négligemment de compilateurs et de fureteurs.

Le roman, tel que l'ont pratiqué MM. de Goncourt, pourrait donner lieu à des observations analogues. Nous ne prétendons pas énumérer tous leurs essais en ce genre : ceci n'est ni un dénombrement, ni une étude ; nous avons voulu, en passant, marquer leurs rapports avec la curiosité comme on signale les rapports d'un jeune homme du monde avec une maîtresse ruineuse. La curiosité, qui n'a pas de cœur, ne veut pas qu'on lui en parle. Fidèles à la consigne, MM. de Goncourt, dans *Renée Mauperin*, dans *Germinie Lacerteux*, les plus récents, les plus bruyants, les plus *affichés* de leurs romans, avaient bien vite renoncé à l'analyse des sentiments et des caractères. Dans *Renée Mauperin*, ils avaient surtout recherché l'inattendu et le bizarre ; dans *Germinie Lacerteux*, ils n'avaient pas reculé devant le monstrueux. Un critique ingénieux comparait dans le temps Renée Mauperin à une

jolie cantatrice qui chanterait faux : pourvu qu'on ait l'oreille juste, la figure n'y fait rien, et la cantatrice est sifflée. Mais il existe bien des manières de chanter faux : celle de Renée Mauperin offrait un caractère spécial : sous prétexte de ressembler le moins possible à une jeune première de théâtre, Renée était constamment au-dessous ou au-dessus du ton ; elle passait ingénument de toutes les crudités de la gaminerie et de l'argot à tous les raffinements du mysticisme romanesque. Puis, lorsque arrivaient son agonie et sa mort, le roman devenait un long procès-verbal pathologique. Rien, à coup sûr, ne se ressemble moins que le *médical* et le *pittoresque*. Là pourtant c'étaient deux symptômes du même mal. La médecine empiétait sur le roman, comme, dans l'ensemble des écrits de MM. de Goncourt, la peinture empiète sur le sentiment et sur l'idée. On se fait médecin comme on s'était fait peintre, faute de pouvoir ou de vouloir être un écrivain véritable, un conteur sincèrement ému. Or c'est commettre une étrange erreur que de se figurer qu'on enrichit la littérature par ces emprunts à une science quelconque ou à un art : emprunts usuraires qui l'appauvrissent de tout ce qu'ils lui prêtent.

Quant à *Germinie Lacerteux*, récusée aujourd'hui par les amis les plus dévoués de MM. de Goncourt, la difficulté d'en parler était l'argument le plus terrible qui pût peser sur ce triste roman. Germinie péchait non par entraînement d'imagination, ni par faiblesse de cœur, mais par une prédisposition de tempérament. Monstrueusement innocente dans ses chutes réitérées, ses fautes étaient

moins du ressort du romancier ou même du confesseur, que du physiologiste. C'était là ce que les auteurs, dans leur préface, appelaient le roman du peuple. —Le peuple a droit à son roman, nous disaient-ils, comme si Germinie représentait une classe de roman ou le roman d'une classe, comme si le peuple avait quelque chose à voir dans un phénomène pathologique! Qu'une femme soit patricienne, bourgeoise ou fille du peuple, une pareille organisation la déclasse et la réduit à l'état d'animal gouverné par des instincts. Si c'est là le dernier mot du *réalisme*, nous demandons qu'on nous ramène à mademoiselle de Scudéry.

Tous ces antécédents littéraires préparaient mal MM. de Goncourt au théâtre. Ils en ont essayé pourtant : assez spirituels pour comprendre que leurs succès maladifs gardaient la chambre et sentaient le renfermé, ils voulurent se mesurer avec le public, le *gros* public, qui n'a plus à se fâcher de l'épithète, puisque les auteurs d'*Idées et sensations* viennent de l'appliquer à Raphaël. On sait ce qui en est advenu. Nous avons comparé le curieux à un sultan blasé : il en a les caprices, mais il en a aussi les cruautés; il tue ceux qui ne l'amusent pas. *Henriette Maréchal* a été une de ses victimes. Loin de nous l'envie d'en refaire l'histoire! Mais il sied de protester contre la légende d'après laquelle le drame infortuné de MM. de Goncourt aurait été proscrit au nom de Melpomène outragée et pour l'honneur de la maison de Racine ou de Molière. Racine dans certaine scène des *Plaideurs*, Molière dans *M. de Pourceaugnac* et *le Malade imaginaire*, ont

suffisamment prouvé qu'ils n'avaient pas de pruderie, et quiconque aurait seulement hérité d'une parcelle de leur génie a d'avance le droit de s'autoriser de leurs hardiesses. Ce qui a perdu, tué et enterré *Henriette Maréchal*, c'est l'irritant contraste de la vulgarité des résultats avec l'énormité des prétentions. Rien de moins original que cette originalité tapageuse qui, pour ameuter les passants, cassait les vitres de fenêtres ouvertes. On avait voulu d'abord nous étonner, puis nous faire rire, puis nous faire pleurer, et il se trouvait que l'étonnement avait été prévenu par Gavarni, que la gaieté était glaciale et funèbre, que le pathétique tombait dans l'ornière du mélodrame. Dans ces équipées de la fantaisie, il n'y a pas de milieu : il faut être charmant, ou l'on est intolérable. Quand on se mêle de débrailler l'esprit français et de le lancer en plein carnaval, on ne devrait pas le traiter comme ce pauvre Pierrot du tableau de M. Gérôme, qui s'affaisse, blessé à mort, sur un tas de neige. On ne devrait pas oublier que cet esprit-là, leste, naturel, joyeux, pimpant, primesautier, se soucie peu de travailler ses bons mots à domicile et de passer ses folies à l'alambic. Infortuné M. Prudhomme! il a bon dos, quand il plaît à la vanité littéraire de le charger du poids de ses péchés et de s'en prendre à lui de ses blessures. On écrit une mauvaise pièce, on est sifflé : haro sur M. Prudhomme, qui dirige la cabale comme il la dirigeait en 1830 contre les drames de Victor Hugo! Non, les *philistins* ne sont pas tous où on s'obstine à les voir, et, s'il fallait être là-dessus de l'avis des auteurs sifflés, nous dirions : Tant pis

pour la fantaisie quand elle est plus froide et plus lourde que le bon sens!

En publiant *Idées et sensations*, nos martyrs de la cabale ont sans doute cherché une revanche : l'air vif du théâtre ne convenait évidemment pas au tempérament de ces délicats. Rentrer dans un petit cercle d'amis, et du fond de cette consolante retraite offrir aux curieux un régal de gourmets, une collation de friandises rares présentées dans un service complet de Saxe, de Chine et de vieux Sèvres, le calcul n'était pas malhabile, et les auteurs, durement avertis, revenaient à leur spécialité. Ils renonçaient au grand soleil pour la lampe à abat-jour. On pouvait croire que cette douce lumière allait n'éclairer que des choses exquises, ne faire scintiller que des diamants et desperles. Ici les exigences étaient d'autant plus légitimes que notre langue a produit en ce genre des chefs-d'œuvre d'ingéniosité, de finesse, de profondeur et de grâce, et que, s'il est permis de tomber à plat sur un théâtre où les auteurs les plus renommés ont eu de lourdes chutes, il est défendu d'être médiocre dans le pays et dans le genre de la Rochefoucauld et de la Bruyère, de Vauvenargues et de Joubert.

Idées et sensations, soit : tel est le titre du volume, et il suffit de connaître le répertoire et le penchant de MM. de Goncourt pour être sûr, — premièrement que les sensations tiennent dans leur livre beaucoup plus de place que les idées, —secondement que les idées même disséminées à travers ces pages, sont tellement intimidées de leur isolement ou de leur voisinage qu'elles se hâtent d'appeler

les sensations à leur aide. Ainsi, lorsque les auteurs appellent *Paul et Virginie* « la première communion du désir, » lorsqu'ils appellent la musique « la messe de l'amour, » il est évident qu'ils n'ont pas bien su s'ils exprimaient une sensation ou une idée ; mais on sait trop bien en lisant ces deux lignes tout le mal que peut faire, et réciproquement, une sensation factice à une idée fausse. S'il était possible de classer ce pêle-mêle, nous dirions que MM. de Goncourt, s'opiniâtrant plus que jamais dans leur rôle de chercheurs de curiosités, s'y sont pris cette fois de deux manières. Leurs idées sont des paradoxes, leurs sensations sont des peintures ; mais paradoxes et peintures dépassent le but : ceux-là ne parviennent qu'à prouver un perpétuel contre-sens de l'esprit dans un genre où tout dépend de la justesse et de la finesse de l'esprit; celles-ci ne réussissent qu'à rappeler tout ce que perd l'écrivain à vouloir empiéter ou renchérir sur les procédés du peintre.

Quelques exemples nous suffiront : à quoi bon tant d'insistance ? Nous avons cité cette première communion du désir, cette messe de l'amour, qui peuvent indiquer la gamme. On rencontre aussi çà et là des *idées* ou des *sensations*,—ne séparons pas les synonymes,—telles que celles-ci : « Henri Heine, le christ de son œuvre, un peu un crucifié physique. » —Dans un style plus grandiose : « On croirait voir en même temps l'apothéose lumineuse de l'Action et le cadavre glacé de la Gloire sur cette toile tendue, dans ce champ de bataille éteint, où il semble qu'on finisse par entendre germer comme le bruit

d'une armée d'âmes et par apercevoir comme un pâle chevauchement d'ombres à l'horizon du trompe-l'œil. » Que serait-ce, si nous tombions de cet horizon dans le ruisseau pour y trouver « des lèvres blanches versant dans la conque cireuse des oreilles des idées en enfance, » — « des consciences césariennes de vieille femme qui repassent muettement dans une mémoire de marbre une vie fauve et des jours rouges? » — Ces citations seraient inépuisables et emporteraient les deux tiers du volume. N'abusons pas de nos avantages et rangeons-nous du côté des amis : ils ont reproduit avec complaisance deux fragments de description ; description de la campagne, où il semble que ces poumons engorgés de métaphores et de gongorismes auraient pu du moins aspirer quelques bonnes bouffées d'air pur. C'est là qu'éclate le vice de ce système d'absorption de l'idée par l'image, de la prose par la peinture ; tantôt on se dispense de voir et d'entendre juste, tantôt on donne deux ou trois coups de pinceau de trop qui gâtent tout le reste.

Voici pour la justesse : « Au mois de décembre, dans un bois,... j'aime à entendre la lizière toute gazouillante et rossignolante du sautillant bonsoir des oiseaux au soleil... Le silence s'amasse, des oiseaux de proie tombent avec leur vol sourd sur les branches des grands arbres comme de gros flocons de neige... » Ceci est bon pour de spirituels citadins qui n'ont jamais couché hors de Paris; mais le plus simple campagnard signalerait dans ce passage autant d'hérésies que de mots. Où les auteurs ont-ils vu qu'il y a des rossignols en décembre, que toutes

ces espèces rossignolantes chantent ou même se montrent en hiver? Où ont-ils vu que les oiseaux de proie, qui sont noirs, lourds, et qui s'abattent avec un grand frémissement de serres et d'ailes, peuvent ressembler à de grands flocons de neige, qui sont blancs, légers, et qui ne font pas de bruit?

Voici pour la surcharge: « Sept heures du soir. Le ciel est d'un bleu pâle, etc. » Je ne cite pas les dix premières lignes; je les accepte et les *regarde* comme je regarderais un tableau de Jules Dupré ou de Daubigny; mais, pour le tableau, l'impression est simultanée et homogène; pour la page écrite, elle est, pour ainsi dire, successive. J'arrive aux lignes suivantes: « Dans l'eau, ridée par une botte de paille, qu'un homme trempe au lavoir pour lier l'avoine, les joncs, les arbres, le ciel se reflètent avec des *solidités denses*, et sous la dernière arche du vieux pont, près de moi, de l'*arc de son ombre* se détache la *moitié d'une vache rousse*, lente à boire, et qui, quand elle a bu, relevant son mufle blanc *bavant des fils d'eau*, regarde.» Daubigny me faisait rêver : le paysage écrit m'impatiente. Les *solidités denses*, l'*arc de son ombre*, la *moitié d'une vache rousse*, le mufle *bavant des fils d'eau*, autant de surcharges! Ce ne sont plus même des effets, ce sont des excroissances; le procédé s'accuse et se condamne en s'exagérant. On ne peut qu'y voir la gageure, perdue d'avance, d'un art obligé de se faire excessif et de se mettre hors de soi pour rivaliser avec un autre art.

Mais laissons là ces détails techniques; assez de sensations et de couleurs: discutons plutôt les idées, si toute-

fois il est possible d'en dégager une seule de ce volumineux recueil. Le paradoxe, nous l'avons dit, est à deux fins : il pique au jeu la curiosité blasée, et il masque certaines facultés négatives. On a vu comment les auteurs d'*Idées et sensations* parlaient jadis de Corneille, de Racine et de Molière, comment ils parlent aujourd'hui de l'antiquité. C'est, paraît-il, que le dix-huitième siècle les absorbe: ils ne veulent rien voir en deçà de ce qui les fait contemporains du maréchal de Richelieu et de Mme Du Deffand; mais aussi sur ce terrain quel goût, quelle passion, quelle sûreté de tact, quelle parfaite compétence ! — En est-on bien sûr ? Aimer ardemment les lettres, leur consacrer sa vie, et commencer par rayer d'un trait de plume l'antiquité et le dix-septième siècle, ce serait déjà d'un *curieux* qui toucherait au monstrueux. Admettons pourtant cette étrangeté de plus : est-il bien prouvé que ces hardis contempteurs des siècles de Périclès, d'Auguste et de Louis XIV soient bien maîtres de leur dix-huitième siècle, qu'ils le connaissent et le possèdent tel du moins qu'on doit le posséder ou le connaître? Oui, peut-être, s'il est question d'apprécier un Clodion, de distinguer un Boucher d'un Fragonard. Non, si l'on vise plus haut et si l'on entre dans le vrai monde des idées. Là encore ils sacrifient l'histoire à l'anecdote. En l'honneur des inutiles, des exotiques, des excessifs, — l'abbé Galiani par exemple, Diderot ou Rivarol, — ils dédaignent ou rapetissent ce que l'esprit de ce siècle eut vraiment de supérieur et de fécond, ce qui lui donna la plus grande influence que l'esprit ait jamais eue sur les destinées du monde. On avoue,

ou peu s'en faut, que madame de Sévigné, Racine, Molière et peut-être la Fontaine n'existent pas pour eux : se risquerait-on beaucoup en affirmant que *Gil Blas*, les *Lettres persanes* et *Zadig* n'existent pas davantage?

Nous lisons dans le volume: « Voltaire est immortel; Diderot n'est que célèbre. Pourquoi? Voltaire a enterré le poëme épique, le conte, le petit vers et la tragédie; Diderot a inauguré le roman moderne, le drame et la critique d'art... » Qu'est-ce à dire? S'il était vrai que Voltaire eût enterré le conte et le petit vers, ou, en d'autres termes, que notre génération fût insensible au *Pauvre Diable*, à *Memnon*, à *Zadig*, à *Madame Gertrude*, et en revanche admirât les drames de Diderot, des prodiges de bouffissure et d'ennui, il faudrait désespérer du goût et de l'esprit français. Quant aux tragédies de Voltaire, nous n'avons nulle envie de les ressusciter; mortes comme œuvres d'art, elles vivent dans l'ensemble de ce règne intellectuel; elles comptent, avec tout le reste, dans cette souveraineté de l'esprit que rien n'égala et qui dure encore. Les fougueuses beautés du *Neveu de Rameau* ou des *Salons* de Diderot peuvent ravir quelques raffinés qui voudraient bien s'y reconnaître; mais si le génie du dix-huitième siècle n'avait rien produit de plus, au lieu d'être une puissance, il n'aurait été qu'une curiosité. Ceci explique les préférences de MM. de Goncourt. Sérieusement lorsqu'on en est là, nous disons hardiment qu'on manque d'un sens, qu'on est muré du côté d'en haut, du côté d'où s'éclairent l'imagination et l'intelligence. Fût-on maître ou arbitre consommé en fait de pâte tendre, de

gravures, de *préciosités* et de bric-à-brac, nous répétons que l'on ne connaît pas ou que l'on connaît mal son dix-huitième siècle.

Mais à notre tour, que faisons-nous ? Nous voilà réfutant des idées en présence d'un système qui les exclut, d'une maladie qui les affaiblit au point d'en faire les très-humbles servantes des sensations les plus bizarres et des fantaisies les plus folles ! Est-il bien généreux de troubler MM. de Goncourt dans la possession de ce petit monde qu'on dirait peint sur porcelaine de Chine, où ils trouvent le contentement de leurs goûts les plus chers, et d'où ils ne pourraient peut-être sortir sans risquer de se voir fort dépourvus ? — Vous autres Français, me disait un jour un spirituel Genevois, restez catholiques ; car si vous ne l'étiez pas, vous ne seriez rien. — Restez *hérétiques*, dirions-nous volontiers aux auteurs d'*Idées et sensations ;* car, si vous ne l'étiez pas je ne vois pas trop ce que vous seriez. On peut donc mettre MM. de Goncourt hors du débat ; mais il est permis, quand un phénomène se produit en littérature, de remonter du détail à l'ensemble et de l'effet à la cause ; il est permis, quand des plantes parasites poussent dans un champ, de se demander s'il faut en attribuer la croissance au terrain, au climat ou à la culture. Si une tige de coquelicot ou de folle-avoine a un sens pour l'agriculteur, pourquoi certaines œuvres n'en auraient-elle pas pour le critique ?

Ce sens, il n'est, hélas ! que trop facile à trouver. Ces œuvres sont l'expression quintessenciée et sophistiquée de la curiosité. La curiosité est un des symptômes frivoles

du matérialisme qui s'infiltre peu à peu dans la société, dans les mœurs, dans les lettres, et tend de plus en plus à remplacer l'idéal. Elle est la ciselure de cette arme, l'objet d'art de cet arsenal. A ce point de vue, la question se généralise et l'horizon s'agrandit. Si une pareille littérature arrivait à prévaloir, les conséquences en seraient assez fâcheuses pour justifier ceux qui, observant un symptôme, s'en emparent et expriment d'avance leurs appréhensions. La supériorité s'accuse de deux façons ; tantôt indulgente pour des défauts qui ressemblent à l'exagération de ses qualités, tantôt entraînée vers un excès contraire et affectant de dédaigner ou même d'ignorer des ouvrages dont il faudrait s'inquiéter. Ailleurs, comme les affamés d'idéal ne peuvent pas tous abdiquer ou disparaître pour le bon plaisir des curieux et des réalistes, ils cherchent loin, bien loin, leur indemnité et leur pâture; comme toutes les minorités vaincues, ils s'exagérent et s'exaltent. Le spiritualisme se fait mystique : il se répand en effusions touchantes; il se formule dans des ouvrages qui émeuvent, que l'on admire quand on songe aux belles âmes qui les ont inspirés ou écrits, mais qui mèneraient peut-être vers des pentes bien glissantes ou laisseraient en chemin la plupart de ceux qui essayeraient de les suivre. Ainsi s'élargissent les séparations entre les divers membres de la grande famille littéraire, qu'il serait absurde sans doute de forcer à marcher côte à côte, mais qui devraient au moins ne pas placer entre eux l'infini, rester à des distances raisonnables, à portée du regard et de la voix. Ainsi s'effa-

cent ces *entre-deux*, si utiles, si nécessaires pour plaider la cause du véritable esprit français contre ceux qui veulent l'exalter trop ou le trop abaisser, — pour défendre les intérêts de la vraie langue française contre ceux qui la mettent à la diète ou la torture. On le voit, il s'agit de choses graves; sommes-nous assez loin de MM. de Goncourt? Ne leur adresserons-nous pas, en finissant, une remontrance et un conseil? Hélas! si nous leur disions que pour guérir ils devraient rompre avec la curiosité, adorer ce qu'ils brûlent, brûler ce qu'ils adorent, sacrifier les sensations aux idées, ils nous répondraient, nous en sommes sûrs, qu'ils aiment mieux rester malades.

II

UN ESSAI DE ROMAN NATIONAL

MM. ERCKMANN-CHATRIAN

Juin 1866.

Rien assurément ne serait plus désirable que de rencontrer enfin, dans le roman comme ailleurs, ce que MM. Erckmann-Chatrian prétendent avoir trouvé, et de pouvoir dire le *national* comme on dit le beau, le sublime ou le grotesque. Cette trouvaille dissiperait les incertitudes des esprits inquiets, enclins à croire que le national de la veille n'est pas toujours celui du lendemain, que le mot et la chose varient suivant l'époque ou le degré de latitude. — National! ne l'est pas qui veut, et n'est pas sûr de l'être encore qui se vante de l'avoir été. Il est parfois difficile de bien savoir ce que pense et ce que veut la nation tout entière, et de ne pas confondre la localité avec la nationalité. Tel parti fut national et ne l'est plus. Tel journal n'a porté ce titre que pour montrer à quel point il était illusoire, et a paru cesser de le mériter au moment même

où la nation semblait lui donner raison. Fixer, fût-ce dans des œuvres d'imagination, cette volage épithète, ce serait une vraie bonne fortune, et il n'en faudrait pas davantage pour faire amnistier les imperfections ou les vulgarités de détail. MM. Erckmann-Chatrian l'ont essayé; y ont-ils réussi?

Soyons sérieux à propos de choses sérieuses et même tristes. La France n'avait pas su jusqu'ici mettre d'accord deux sentiments contradictoires ; son goût très-vif pour la gloire des armes et sa légitime reconnaissance pour les bienfaits de la paix. La question dès l'abord, après les dernières guerres de l'Empire, fut posée à faux. Par un singulier effet d'optique dont la poésie fut complice et dont la liberté fut dupe, la popularité se trompa d'adresse; elle se refusa aux pacificateurs pour se prodiguer aux *Victoires et Conquêtes*. On confondit tout, la nation, la bourgeoisie, l'armée, le jeune libéralisme, le vétéran de nos batailles, l'ouvrier de nos villes, le paysan de nos villages, l'étudiant de nos écoles, les refrains de nos chansons, dans un pêle-mêle de regrets et de gloire. On persuada au peuple qu'il était le héros de ces vastes hécatombes dont il avait été la victime. En lui rappelant ce que la Révolution lui avait donné, on lui faisait oublier ce que la guerre lui avait pris.

Aujourd'hui les points de vue ne sont plus les mêmes; un triage a eu lieu; certaines séparations se sont faites; certains rapprochements se sont opérés, et ceux qui dans l'histoire ou dans le roman veulent se poser en interprètes du sentiment populaire peuvent obéir à une inspiration

plus libérale et plus humaine. Il ne s'agit, bien entendu, ni de chicaner vingt ans de victoire, ni d'enseigner au peuple à maudire ce dont il a droit d'être fier. Ce qu'il faut, c'est le placer à son plan dans ces tableaux de batailles où l'on ne voyait autrefois que les habits brodés ; c'est nous le montrer là, dans toutes les misères de son obscur héroïsme, changé en chair à canon, fauché, haché, broyé, pour que cinq ou six noms de plus prennent rang dans l'histoire, pour que ces tueries effroyables se terminent par des traités où chancelleries et monarques font échange de cérémonial et de cordons. L'œuvre qui n'était héroïque qu'à force de sacrifices à de magnifiques mensonges redeviendra humaine, si l'on prend l'homme du peuple, non plus au moment où son cœur s'est bronzé, où il a cessé d'être fils, mari, citoyen, pour n'être que soldat, mais à cette heure transitoire où il tient encore à son foyer par mille liens, où, en attendant qu'il soit entraîné dans l'engrenage de fer et d'acier, son âme naïve et droite proteste contre l'idée de souffrir et de périr pour des intérêts qu'il ne connaît pas, pour une cause qui n'est pas la sienne. Rendre en un mot la guerre haïssable en nous la présentant dans ses rapports immédiats avec les plus petits, les plus humbles de ceux qui la font et la subissent, telle est désormais la note juste.

Dirons-nous que MM. Erckmann-Chatrian ont rempli les condition de ce programme, ou même qu'ils ont été les premiers à ouvrir cette voie ? Pour ne citer que trois noms de physionomie bien différente, Voltaire dans bon nombre de ses écrits, Lamennais dans *les Paroles d'un croyant*, Al-

fred de Vigny dans *Servitude et grandeur militaires*, ont dénoncé cette glorieuse duperie qui livre des milliers d'honnêtes gens à une mort certaine pour le bon plaisir d'un roi ou d'un conquérant. Chez Voltaire, sauf de rares occasions, la sensibilité s'exhalait en moquerie, et d'ailleurs son esprit essentiellement *grand seigneur* s'inquiétait assez peu de la misère des petits. L'irascible génie de Lamennais déguisait ses anathèmes sous des airs de parabole évangélique. Alfred de Vigny, en indiquant ce qu'il y a d'excessif dans cette absorption d'existences innombrables par la volonté d'un seul, gardait sa réserve aristocratique de gentilhomme-poëte. Habitué à tout voir de haut et à ne rien regarder de près, il rendait l'impression sans s'arrêter au détail. Dans ces nobles pages présentes à toutes les mémoires, l'abnégation du soldat restait toute militaire ; elle s'exerçait au nom de la discipline et du devoir. Le sentiment de l'humanité et de la justice ne dépassait pas le domaine des idées générales, cher à cet esprit délicat qui fut le Vauvenargues de la poësie.

Donc, au risque d'être accusé de malice en nommant Voltaire, Lamennais et Alfred de Vigny avant de passer à MM. Erckmann-Chatrian, on peut leur accorder le mérite d'une originalité relative, pourvu qu'on ajoute que c'est par la vérité locale qu'ils sont arrivés au sens national; distinction essentielle qui nous aidera à rétablir les proportions et les mesures. Ces deux mots, qui pour eux expriment la même idée, ne seraient pas acceptés partout comme synonymes, et en lisant certaines pages de ces

romans *nationaux* nous avions presque envie de parodier la chamante boutade d'Alfred de Musset :

« Le cœur humain de qui? le cœur humain de quoi? »

National ! aurions-nous dit volontiers : national *de qui ?* national *de quoi ?* Les ouvrages de MM. Erckmann-Chatrian sont à peu près le contraire de ce qu'eût été un roman national sous M. de Villèle ou sous M. Guizot. On ne saurait pourtant les accuser d'avoir fait une seule concession de détail à l'esprit de réaction qui essaya d'obscurcir cette légende de gloire meurtrière, et qui, — grave sujet de réflexion pour les romanciers nationaux, — fut un moment secondée par le sentiment populaire. Ils se sont même, sur ce point, si vivement expliqués, qu'ils semblent en maint endroit perdre de vue leur idée favorite, et qu'ils oublient leur rôle d'amis de la paix pour redevenir ennemis de la Restauration, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. N'importe ! ce qu'ont voulu les auteurs du *Conscrit de* 1813 et du *Fou Yégof*, c'est combiner de leur mieux le patriotisme avec la haine de la guerre : ils l'ont prise à son point de départ et à son point d'arrivée, aux premiers chagrins qu'elle éveille et aux derniers malheurs qu'elle cause ; ils ont décrit les larmes de l'adieu, les horreurs de la bataille et les émotions du retour. Par une fiction très-simple, et qui dans des récits d'un autre genre ressemblerait à une gaucherie, ils ont cédé la parole à ceux-là mêmes qui devaient personnifier leur idée. Ce récit à la première personne, si usé, si maladroit quand il s'agit d'aventures que le romancier

pourrait retracer ou analyser lui-même, devient ici une habileté. Il affirme avec plus de force le *quæque ipse miserrima vidi;* il permet une foule de réflexions qui, écrites après coup et de sang-froid, seraient traitées de naïvetés oiseuses ou de vérités trop vraies, et qui sur le terrain même, jaillissant avec les événements, suggérées au personnage par tout ce qu'il souffre et tout ce qu'il voit, semblent les commentaires naturels de cette narration poignante.

En laissant parler le héros ou le témoin de leurs histoires, MM. Erckmann-Chatrian s'assuraient aussi le bénéfice de cette couleur locale qui leur a rendu de si grands services, et sans laquelle, encore une fois, ils perdraient autant de leur physionomie nationale que de leur valeur littéraire. Ce qu'ils ont fait, d'autres à talent égal n'auraient pu le faire. Sans accepter dans toute leur rigueur les théories ingénieuses de l'influence de la *race* et du *milieu*, on doit pourtant reconnaître ce qu'ajoutent à la vérité de certains ouvrages les affinités de naissance, d'éducation et de famille, les premières impressions de jeunesse, les traditions recueillies toutes vivantes sur les lieux qui leur ont servi de berceau. Il est impossible de se figurer des récits tels que *Madame Thérèse*, *le Fou Yégof, le Conscrit de* 1813, écrits par un habitant du centre ou du midi de la France. Les douleurs de l'invasion ne pouvaient être ressenties avec cette intensité et peintes avec cette énergie que par les enfants d'un pays où l'invasion a passé. Ces pays de frontières, l'Alsace, les Vosges, cette pointe de la Lorraine où se trouve la petite

place forte de Phalsbourg, offrent ce caractère particulier qu'annexés tardivement à la France, ils sont plus Français que bon nombre de nos anciennes provinces, mais Français à leur façon, en gardant leurs mœurs, leur accent, leur couleur locale, leur physionomie germanique. Notre vieille monarchie n'avait pas eu le temps de s'enraciner sur cette terre qui ne la connaissait que par le surcroît de servitude qu'implique toujours l'idée de conquête. C'est en devenant républicaine qu'elle acheva de se naturaliser française, et c'est pour cela que révolution, république, nationalité, patriotisme, vibrèrent à l'unisson dans l'âme de ses habitants; c'est pour cela qu'ils combattirent au premier rang des volontaires, et que plus tard, quand survint l'heure de l'invasion étrangère, elle rencontra chez eux les plus ardentes résistances et les rancunes les plus implacables. Le sentiment populaire s'unit là si étroitement à l'esprit militaire, que MM. Erckmann-Chatrian, voulant tirer de l'ombre ce type de l'enfant du peuple transformé de force en soldat, se battant bravement sans oublier son village et resté sous l'uniforme fidèle à ses premières affections, n'ont eu qu'à peindre d'après nature.

Cet avantage n'est pas le seul. Nous avons dit que le pays où se passent ces récits avait gardé son originalité primitive, qu'il parlait français avec l'accent allemand. Ce trait caractéristique n'a pas été perdu pour les auteurs. Dans un temps où il semble que l'on ait tout décrit, que la prose descriptive ait épuisé et même dépassé tout ce qui peut parler à l'imagination ou exciter la curiosité,

ils rencontraient sans se déranger une nouvelle veine, et il leur suffisait de rester simples, exacts et vrais, pour suppléer à cette légèreté de main, à cette élévation de style, où se révèlent les artistes d'un ordre supérieur. Cette Allemagne française ou cette France allemande, mille fois moins connue que la Suisse ou les bords du Rhin, ils la savent par cœur; ils en connaissent tous les villages, ils en nommeraient au besoin, sans se tromper d'une consonne, toutes les montagnes, toutes les rivières, tous les plis de terrain et tous les habitants. Or, comme on est toujours un peu enclin à abuser de ses avantages et à faire montre de ses connaissances, il est certain qu'au premier abord cette prodigalité de noms à désinence tudesque, cette profusion de petits détails ayant tous le goût du terroir, cette consommation effrayante de lard et de choucroûte, produisent un singulier effet sur les lecteurs *qui ne sont pas de la paroisse*. On s'y accoutume pourtant ; on se laisse gagner à cet air de vérité locale, et l'on comprend à quel point ces récits doivent sembler nationaux dans le pays même dont ils décrivent si exactement les sites, les mœurs et les figures. Ce n'est pas tout encore : ces provinces étaient les seules, en France du moins, où le genre fantastique, le sentiment national et l'effet pittoresque eussent la bonne chance de s'associer intimement et de se fondre. MM. Erckmann-Chatrian, on le sait, se sont révélés au public par des contes fantastiques, et le fantastique reparaît, dans *le Fou Yégof*, au milieu des réalités de l'invasion. Peut-être est-ce encore les offenser ou les amoindrir que de traiter ce

fantastique sans plus de cérémonie et de ne pas y découvrir tout un commentaire de la chanson des *Gaulois et des Francs*, tout un plan de philosophie humanitaire et de métempsycose druidique; mais ce sont là de bien grands mots pour de petits contes. Ce qui est positif, c'est que plusieurs de ces récits s'emparaient vivement de l'imagination: pourquoi? Parce qu'ils avaient la saveur germanique et la physionomie populaire: le peuple leur servait de rhapsode, et ils s'encadraient dans des pays dont l'aspect, le climat, les usages se prêtent au surnaturel, et rendent le merveilleux vraisemblable. Ainsi, chez MM. Erckmann-Chatrian, l'essai fantastique et l'essai de roman national devaient offrir ce trait de ressemblance, que tous deux s'affirment en se *localisant*, et que, dans ce cadre heureusement choisi, on accepte ce qui serait contesté ailleurs.

Cette alliance entre deux ordres d'idées et de souvenirs qui semblent si différents, nous la trouvons en germe dans *la Maison forestière*, publication de date plus récente que les romans nationaux, mais qui, dans le fait, pourrait leur servir de frontispice et de prologue. Dans ce livre, où la guerre n'apparaît que comme un point noir dans le lointain d'un rêve, les auteurs nous mettent en présence d'une autre époque d'oppression, d'un autre genre de monstruosités. Ces mots du vieux garde forestier Frantz Honeck rentrent dans la *gamme* des récits qui ont précédé *la Maison forestière :* « A vingt-deux ans, je faisais ma première campagne contre Custine; d'un seul trait, il nous passa sur le ventre et tomba sur Mayence.

On nous envoya Hoche, Kléber et Marceau, et finalement on nous mit en quatre départements, et nous partîmes tous ensemble, bras dessus, bras dessous, conquérir l'Italie. Nous étions devenus Français sans savoir comment ni pourquoi. » Ainsi les premiers souvenirs du vieux Frantz sont contemporains des événements et des personnages que nous retrouvons dans *Madame Thérèse*; ils expliquent la transformation singulière qui donna pour recrues à la Révolution et à la France ces populations de Pirmasens, du Rothalps, d'Anstatt, de Kaiserslautern, des Vosges allemandes, averties par un secret instinct que, dans cette première période, la querelle ne se renfermait pas dans une question de territoire, mais touchait aux intérêts du peuple et de l'humanité.

Il n'y a pas, dans *la Maison forestière*, d'autre écho des guerres de la Révolution : le début est une idylle allemande, et c'est ici que l'on rendrait très-volontiers justice aux auteurs, si on ne craignait de leur déplaire : qui sait si leur envie de se *nationaliser* ne les dispose pas à faire bon marché de leurs qualités de paysagistes? Quoi qu'il en soit, les cent premières pages de *la Maison forestière* sont au nombre de celles qui ne nous laissent pas regretter les raffinements d'un art plus délicat, les recherches d'une palette plus variée. En les lisant, on s'abandonne, on a d'emblée l'impression de ce qu'elles décrivent, et pourvu qu'on aime l'air libre, les courses à pied sous les grands arbres, dans les sentiers remplis d'ombre, ces pages vous donnent cette nostalgie des montagnes, des bois et des solitudes, qui est un des triomphes

de la littérature descriptive. Par malheur, l'aimable récit tourne court; l'idylle des fraîches amours du peintre Théodore et de la petite fille du garde forestier a pour envers une sombre et sanglante histoire qui rappelle un peu trop *Hugues le Loup*, des mêmes auteurs. Nous passons brusquement du chalet tapi dans le feuillage au burg bâti dans le roc, du nid de colombe au nid d'orfraie. Ce bon vieux garde, cet innocente Loïse, plient sous le poids d'un sinistre héritage, qui, malgré ses airs fantastiques, pourrait bien rentrer dans le plan général des auteurs et représenter à leurs yeux le contraste de l'innocence moderne avec les crimes de la féodalité. Si Théodore ne peut pas épouser Loïse, si à une certaine époque de l'année, elle a des crises de sommeil magnétique qui font passer dans ses rêves une chasse de fantômes menée par des démons, la faute en est à Vitticab Burckar, *dit* le Comte-Sauvage, et à son veneur favori, Zaphéri Honeck, aïeul du vieux Frantz et complice des forfaits de Vatticab. Ce tableau du moyen âge germanique, le châtiment de ce farouche Burckar qui, à force de se conduire en bête fauve, finit par être pris au mot par la nature et par avoir pour fils un vrai monstre, la chasse fantastique qui nous montre Vatticab, pareil à un cavalier de ballade, arrivant au terme de sa course pour voir déchirer par ses chiens ce fils, pauvre créature intermédiaire entre l'homme et la bête, tout cet ensemble a de l'ampleur, du mouvement, et produit un effet habilement gradué de saisissement et de surprise. Nous n'en regrettons pas moins l'églogue matinale que cette formidable histoire condamne à ne

pas avoir de dénoûment. Une moitié du volume s'adresse aux amateurs de beaux paysages, d'émotions douces, de naïves et poétiques tendresses; l'autre moitié s'adresse au public ami des sensations fortes : l'ensemble du livre n'est pas un roman, ou plutôt le livre n'a pas d'ensemble.

Nous n'essayerons pas de déguiser nos sympathies pour *Madame Thérèse.* D'abord, si l'on nous permet de considérer un moment la gloire des armes et la délivrance d'une nation sous les traits d'une personne qui passerait par les différents âges et subirait les diverses conditions de la vie, on comprendra qu'il y ait plus de charme dans la jeunesse d'un peuple et d'une victoire que dans ces heures de déclin où les illusions se dissipent, où les triomphes se payent, où un nuage sombre passe sur les visions radieuses du matin. Le village d'Anstatt, habité par les braves gens que nous voyons aux prises avec les malheurs de la guerre, — le docteur Jacob, la vieille Lisbeth, le neveu Fritzel, le Mauser, Koffel le menuisier, — est caché dans un pli des Vosges, au dehors de la frontière; il ignore ou peut ignorer ce qui se passe en France, les atrocités qui déshonorent la République et marquent d'un fer rouge ces années néfastes. Ce qu'il subit, c'est le contrecoup des attaques et des retraites, des victoires et des revers qui s'échangent entre les Autrichiens et l'armée républicaine. Ce qu'il entrevoit, c'est cette république des camps, aussi pure, aussi héroïque que la république des clubs et des tribunaux révolutionnaires était sanguinaire et barbare. Le lieu de la scène est bien choisi,

les sentiments de chaque personnage s'accordent bien avec la situation. Richter, le petit-fils d'un valet de chambre de grand seigneur, résume les vices de la domesticité aristocratique. Jacob, le Mauser, Koffel et le groupe de leurs amis représentent l'amour de la paix et cette somme d'idées démocratiques que la révolution française commençait à propager en Europe. Le narrateur est le petit Fritzel, devenu vieux, qui nous raconte son premier souvenir d'enfance. Ce choix est heureux ; il fait songer à cette parole évangélique, « que la vérité est dans la bouche des enfants ; » il permet aux auteurs de nous faire deviner leur pensée au milieu d'effusions naïves, de multiplier des détails qui, gravés dans cette imagination enfantine, donnent au récit plus de précision et d'effet. L'arrivée des Français repoussés et en désordre, l'incendie des maisons, le sang répandu dans les rues, la frayeur de ces pauvres paysans réfugiés sous leurs fagots ou dans leurs caves, cette première révélation des maux que la guerre entraîne après elle, tout cela est vrai, pris sur le fait, d'un ton simple et juste, et l'ingénuité même du conteur, en nous préservant de toute déclamation, rend le tableau plus sailllant. L'émotion redouble devant le corps inanimé de Thérèse, que l'on a trouvé sous un hangar, la poitrine traversée par une balle, que l'on allait jeter avec les autres cadavres dans la charrette des morts, et que le docteur Jacob rappelle à la vie. Cette scène est pathétique, et la figure de Thérèse offre ce trait remarquable, qu'elle garde dans son héroïsme la simplicité et le naturel. Cantinière d'un bataillon républicain,

exaltée par toutes les passions patriotiques du moment, rien n'était plus facile que d'en faire une *virago* ou de tomber dans l'emphase. Les auteurs ont évité cet écueil. Thérèse est une jeune fille laborieuse et modeste, élevée pour les travaux d'aiguille ou de campagne. Les circonstances, l'enrôlement de tous les siens sous les drapeaux de la République, la mort de son père et de deux de ses frères, en ont fait fortuitement une héroïne, sans qu'elle ait rien perdu de sa droiture de cœur et de son honnêteté virginale. Invraisemblable peut-être, cette création n'est pas impossible ; on conçoit, sous ce baptême de feu, dans la première ivresse de cet enthousiasme populaire et militaire, une jeune fille s'attachant aux pas de ses frères, les suivant sur le champ de bataille et restant pure sous ses habits de cantinière. La moindre dissonance eût violemment rejeté Thérèse dans le domaine du mélodrame et le répertoire du Cirque-Olympique. Elle échappe à ce faux idéal de patriotisme guerrier que le langage moderne a désigné sous le nom de *chauvinisme,* et dont MM. Erckmann-Chatrian, malgré tous leurs efforts, n'ont pas toujours su se préserver. La *grâce* républicaine a été pour elle ce qu'elle fut, dans un ordre d'idées plus hautes et plus troublées, pour Charlotte Corday, — ce que la grâce divine et chevaleresque fut pour Jeanne d'Arc.

Nous insistons sur ce personnage, parce que, dans la pensée des auteurs, Thérèse a certainement une signification particulière. Elle leur est apparue, avec ses grands yeux, ses cheveux noirs, la blancheur délicate de sa poitrine et de ses mains, comme une personnification de la

jeune République, pure et vaillante, ne demandant qu'à rester paisible, si on ne lui disputait pas ses légitimes conquêtes. Le docteur Jacob, l'ami de la paix, ne tarde pas à s'éprendre de Thérèse; il finit par l'épouser. Lui aussi, il traduit sous une autre forme l'idée du roman et des récits qui vont suivre, lorsqu'il dit à son neveu : « Fritzel, voilà la guerre! Regarde et souviens-toi!... Oui, voilà la guerre!... Quand le Seigneur nous envoie la peste et la famine, au moins ce sont des fléaux inévitables décrétés par sa sagesse; mais ici c'est l'homme lui-même qui décrète la misère contre ses semblables, et c'est lui qui porte au loin ses ravages sans pitié... »

Cette idée devient plus frappante et s'accentue davantage lorsqu'au lieu d'un petit village perdu dans la montagne, au lieu de souffrances qui se réduisent à quelques maisons brûlées, nous assistons, dans *le Conscrit de* 1813, à cette terrible campagne qui fut une véritable moisson d'hommes, marqua l'agonie de la grande armée et amena les étrangers en France,—dans *le Fou Yégof*, aux horreurs et aux fureurs de l'invasion, —dans *Waterloo*, à la crise suprême qui fit tomber l'empereur sur des monceaux de cadavres. Dans cette espèce de trilogie, les aspects se modifient et les horizons s'élargissent; la haine de la guerre se complique d'autres sentiments qui tantôt s'unissent et tantôt se combattent : patriotique colère contre l'étranger, sourde révolte contre *la raison du plus fort* et l'esprit de conquête; enfin méfiance, rancune préventive contre cette affreuse réaction *antinationale* qui a fait tout le mal, et qui sans doute va pro-

fiter de ces désastres ! Les auteurs, s'ils eussent parlé en leur nom, auraient eu peine à arranger tout cela, et en exprimant une opinion individuelle ils eussent risqué de se heurter contre les opinions contraires ; mais on ne saurait se tenir en garde contre un pauvre conscrit, un jeune homme de vingt ans, apprenti horloger, qui boite légèrement de la jambe gauche, qui se croit sûr d'être exempté du service militaire, et qui n'a d'autre idée politique que son bon sens mis en éveil par son intérêt personnel. Le désespoir de Joseph Bertha, quand, malgré son infirmité, il est déclaré *bon à partir*, ses adieux à sa fiancée, sa loyale résistance aux conseils de sa tante Grédel qui l'engage à se cacher dans la montagne ou à s'enfuir en Suisse, l'austère langage de son patron Melchior Goulden qui, tout en maudissant les excès de la guerre, adjure Joseph de faire son devoir, voilà qui en dit plus que les réflexions les plus éloquentes. Sans cesse le récit est relevé et comme fixé dans l'âme du lecteur par des mots donc on complète aisément le sens. On a sous les yeux le contraste du deuil et de l'inquiétude de presque toutes les familles de Phalsbourg avec les *Te Deum* perpétuels qui célèbrent de ruineuses victoires. Plus loin, Goulden révèle par ces simples mots le funeste effet de l'absolutisme militaire : « Puisque les soldats étaient tout chez nous, et que nous n'avons plus de soldats, nous ne sommes plus rien ! » — Et il s'écrie : « Si ceux qui sont nos maîtres pouvaient se figurer, au commencement d'une campagne, les pauvres vieillards, les malheureuses mères auxquelles ils vont en quelque sorte arracher le

cœur et les entrailles pour satisfaire leur orgueil ; s'ils pouvaient voir leurs larmes et entendre leurs gémissements au moment où on viendra leur dire : « Votre enfant est mort... Vous ne le verrez plus jamais !... s'ils pouvaient se figurer les larmes de ces mères, je crois que pas un seul ne serait assez barbare pour continuer... » — Voilà la note dominante. Sur les lèvres de ces obscures victimes de la guerre, cette thèse, commentée par les événements qui se pressent et amènent chaque jour de nouvelles scènes de carnage, est plus persuasive que si elle empruntait ses arguments à la philosophie et à l'histoire.

Ces citations nous suffisent pour caractériser le procédé de MM. Erckmann-Chatrian. Nous ne les suivrons pas sur ces champs de bataille, à travers ces journées terribles où la guerre prit des proportions plus effrayantes et plus destructives qu'elle n'en avait jamais eu, et ressembla à une lutte de Titans déchaînés par les Furies. Chaque détail en a été consigné dans des livres dont on connaît l'autorité et l'éloquence, et qui peuvent, eux aussi, passer pour nationaux. Entre ces livres et le genre de récit des auteurs du *Conscrit* et de *Waterloo*, il y a la même différence qu'entre les grands tableaux de bataille où le peintre semble s'être placé sur une hauteur, dans les rangs de l'état-major, à deux pas du général en chef, hors de la portée des boulets, et ces toiles épisodiques qui représentent un jeune soldat mourant seul au fond d'un ravin ou un blessé étanchant sa soif au bord d'un ruisseau. Des batailles de Lutzen, de Leipzig, de Mont-

Saint-Jean et de Waterloo, Joseph Bertha ne raconte que ce qui se trouve en contact direct avec lui. C'est une voix au milieu de cette immense clameur, une larme dans cette tempête de gémissements et de sanglots, une goutte de ces torrents de sang qui emportent la vie d'une génération et d'un pays. Il n'est pas toujours héroïque ; il est toujours vrai dans ses alternatives de faiblesse et d'intrépidité, d'attendrissement et d'ardeur guerrière ; il obéit à ses chefs qui lui crient : « En avant ! » — et en même temps il tourne la tête en arrière, vers cette pauvre maison où il ne demandait qu'à vivre paisible et où il a laissé toute son espérance ou tout son bonheur. On suit, dans cette âme naïve, le *va-et-vient* des sentiments naturels et de la grâce d'état, suivant qu'il se débat contre le malheur d'être soldat malgré lui ou qu'il se laisse étourdir par ce bruit, enflammer par cet air en feu. Ce n'est plus la représentation du courage militaire théâtral, personnifié dans un type de convention ; c'est un enfant de la grande famille humaine qui ressent profondément une iniquité tout en s'acquittant d'un devoir, l'humble et populaire traduction du célèbre passage des *Paroles d'un croyant :* « Jeune soldat, où vas-tu ? »

Quant au *roman* en lui-même, il varie peu dans ses divers récits, et il n'a pas exigé de grands frais d'invention : un docteur sentimental épousant la cantinière blessée qu'il a sauvée et guérie ; un jeune artisan forcé de se séparer de la jeune fille qu'il allait épouser, puis de la jeune femme qui va lui donner un enfant ; une fiancée attendant son futur mari retenu sous les drapeaux et se pré-

parant elle-même à ne pas rester inactive pendant que son village se soulève contre l'invasion, voilà à quoi se réduit, dans ces ouvrages, l'intrigue romanesque. A ce point de vue, toute proportion gardée entre l'idéal chevaleresque et la réalité populaire, Thérèse, Catherine, Louise, seraient de dignes sœurs des héroïnes de Walter Scott et de Cooper; elles pourraient prendre rang à côté d'Edith, de Diana, de Rebecca, de Jeanie Deans, de Cora, d'Alice, de ces chastes jeunes filles pour lesquelles tout se réduit à savoir si leur amant restera digne d'elles, si les événements et la volonté divine les sépareront de leur fiancé ou leur permettront de s'unir à lui. Le *roman*, après bien des excès et des aventures, revient ainsi à sa plus simple expression, et passe même d'un extrême à l'autre. Il n'en est pas moins honorable pour MM. Erckmann-Chatrian d'avoir, en reléguant l'amour romanesque à un rôle aussi secondaire, réussi à intéresser des lecteurs blasés par les emportements de la passion ou les raffinements de l'analyse. D'autre part, quoi qu'on puisse dire de la dépravation du goût public, leur succès prouve qu'il suffit de frapper juste et de toucher à une corde sensible pour qu'à l'instant cette corde vibre et réveille des échos.

Ce succès, qu'il ne faudrait pourtant exagérer ni en largeur ni en hauteur, ne donne-t-il pas lieu à bien des réserves? Ne porte-t-il pas avec soi des leçons et des conseils? En montrant aux auteurs du *Fou Yégof* et du *Conscrit de* 1813 leur véritable voie, ne leur indique-t-il pas celle où les attendent d'inévitables mécomptes? Tomber

du côté où ils penchent, céder à tous les entraînements de la littérature actuelle, — deux périls dont MM. Erckmann-Chatrian nous semblent également et volontairement menacés. Nous venons de nommer Walter Scott. Lorsque vers 1816 il publia son premier roman, il y ajouta ce titre : *l'Écosse il y a soixante ans*. Soixante ans ! C'est à peu près l'intervalle qui sépare l'époque où nous vivons de celle à laquelle se rattachent les récits de MM. Erckmann-Chatrian. Au moment où Walter Scott prenait la plume, les passions politiques, celles du moins que ses romans auraient pu ranimer, étaient complétement apaisées ; et cependant que sa main est douce et légère quand elle passe sur ces blessures cicatrisées ! Avec quelle égalité de sympathie et de respect il traite les illusions et les douleurs de ses divers personnages, qu'ils soient royalistes ou républicains, hanovriens ou jacobites, dévoués à Charles ou à Cromwell, *Tros Rutulusve fuat !*... Avec quelle sûreté de ton il invoque les deux bons génies auxquels il est réservé de clore ou d'humaniser les discordes civiles, la justice et la pitié ! Ne voulant plus chercher que les poésies du passé dans les agitations d'autrefois, il comprend, il accueille, il admire tous les genres d'héroïsme ou d'enthousiasme, l'enthousiasme monarchique de Diana Vernon et d'Alice Lee comme l'énergie républicaine des têtes-rondes, comme l'ardeur farouche des puritains. Chez lui, les vices ou les travers de la nature humaine appartiennent tout entiers au monde moral ; ils ne servent jamais de point de ralliement à une passion, d'étiquette à un parti.

C'est aussi la justice et la pitié qu'invoquent MM. Erckmann-Chatrian; c'est en leur nom qu'ils viennent, plus d'un demi-siècle après la chute du premier Empire, rappeler les souffrances et revendiquer les droits des petits et des faibles dans ces trois phases également terribles qu'ils eurent à traverser : les luttes de la République, l'agonie de la grande armée et l'invasion étrangère ; mais les vaincus sont aussi des faibles, et ils méritent, tant qu'ils souffrent, qu'on les assimile aux petits. En ce plaçant à ce point de vue, les auteurs du *Conscrit* et de *Waterloo* se sont créé une obligation qui n'a plus rien de commun avec les rancunes ou les prétentions de la démocratie : ils se sont faits pacificateurs et justiciers : or à quoi bon faire haïr la guerre, à quoi bon prêcher la paix entre les nations, si on n'écarte pas avec soin tout ce qui peut la retarder ou la troubler entre les divers partis et les diverses classes du même peuple? Rien de mieux assurément que de s'intituler *national*, mais à la condition de ne pas oublier que la nation se compose d'éléments différents, et qu'il ne saurait y avoir ni justice absolue, ni nationalité véritable, ni paix solide, si ces éléments, au lieu de se fondre, sont maintenus dans leurs divisions et leurs méfiances.

MM. Erckmann-Chatrian croient-ils avoir été fidèles à ce rôle d'apaisement, à cette pensée réparatrice? Était-il bien nécessaire de nous montrer dans *le Conscrit de* 1813 je ne sais quelle grotesque famille de gentilshommes émigrés dansant au piano et se livrant aux ébats d'une gaieté folle parce qu'elle apprend le désastre et l'incendie

de Moscou? Si le fait est vrai, n'est-il pas de ceux que l'éloignement doit éteindre, comme s'éteignent dans les lointains, aux pâles clartés du soir, les tons criards et les éclats de lumière qui blessent la vue? Était-il bien utile, dans *Waterloo*, de tant insister sur les fautes d'un régime à qui il aurait fallu une habileté surhumaine pour résoudre des difficultés insolubles? Le tableau aurait-il eu moins de sombre grandeur, la leçon moins de portée, la part du peuple eût-elle été moins glorieuse et moins assurée, si les auteurs eussent négligé des détails qui, à cette époque fatale, créèrent deux peuples dans un peuple? Que dis-je? Ces détails mêmes ne sont-ils pas en opposition directe avec l'inspiration générale de ces récits destinés à nous rappeler qu'il y a des moments où l'intérêt populaire est d'un côté, et la gloire militaire de l'autre?

Voilà ce qu'objecterait à MM. Erckmann-Chatrian le vrai sentiment national, pris dans son acception la plus générale et la plus haute. La critique leur tiendrait au besoin un langage analogue ; elle leur dirait que l'héroïsme n'a toute sa grandeur, toute sa beauté, que lorsqu'il marche avec le désintéressement pour guide et l'abnégation pour compagne, lorsqu'il se rattache à quelque chose de plus élevé, de plus chimérique peut-être, que l'intérêt personnel et le motif égoïste. Rien de plus beau par exemple que le patriotisme d'une centaine de bûcherons ou de sabotiers se soulevant contre l'invasion étrangère; mais quand leur chef s'écrie pour enflammer leur courage : « Si vous laissez passer les Autrichiens et les

Russes, ils vont rétablir les corvées, les dîmes, les couvents, les priviléges et la potence! » l'héroïsme, par cela même qu'il invoque des appuis trop solides, perd de son prestige ou plutôt cesse d'être; nous sommes loin de ces inspirations généreuses qui, dans le roman comme dans la vie, faisaient battre autrefois les nobles cœurs!

Nos remarques auraient en somme moins d'importance, si tout se bornait à quelques pages de ces romans *nationaux*, et si les auteurs ne paraissaient disposés à s'accentuer plus violemment dans le sens que nous indiquons. Si nous en jugeons par leur plus récent ouvrage, ils ne seraient pas éloignés de confondre les animosités démocratiques avec les souvenirs populaires, les exagérations révolutionnaires avec les vraies conquêtes de la révolution. Dès lors la discussion aurait à se placer sur un autre terrain. Nous n'insisterons pas, et nous reviendrons, en finissant, aux aperçus purement littéraires. D'abord, et au risque de nous répéter, nous n'accorderons jamais que la collaboration soit compatible avec ces deux conditions suprêmes de toute œuvre vraiment belle, l'inspiration qui conçoit et l'art qui exécute. En dehors de ces gais vaudevilles qui n'ont aucune prétention sérieuse, et pour lesquels l'un fournit son idée, l'autre son bon mot, un troisième son couplet, la collaboration appliquée aux ouvrages de l'esprit les déclasse, et, si elle multiplie les ressorts d'activité et de succès, on peut être sûr qu'elle n'en augmente ni la finesse ni la force. Que dire de ces bizarres tentations du théâtre auxquelles succombent aujourd'hui même les écrivains les moins propres à y

réussir? Dans le drame, toutes les qualités descriptives ou plutôt *locales* de MM. Erckmann-Chatrian leur deviennent absolument inutiles, et, pour remuer la fibre populaire, ils sont obligés de grossir le ton, d'accuser un peu plus leur deux pêchés mignons, partialité et vulgarité. Combien de fois n'a-t-on pas déjà répété que le réalisme est la démocratie dans l'art? Eh bien, la démocratie peut avoir une bonne et une mauvaise littérature, comme elle a une bonne et une mauvaise politique. Nous ne demandons pas mieux que de la suivre et de saluer son règne, surtout quand elle proteste contre ces gloires monstrueuses qui se font avec du sang et avec des larmes : ceci est de l'histoire. Dans le roman, MM. Erckmann-Chatrian ont souvent démontré qu'il y avait plusieurs façons d'être *réaliste*, que l'on n'avait pas besoin, pour être réel et vrai, d'exploiter toutes les laideurs matérielles et morales, qu'il était possible d'émouvoir en surprenant la vérité locale dans ses aspects les plus familiers, en donnant place aux petits et en dégageant leur cause des *Te Deum* de convention et des magnificences d'apparat. Mais cette heureuse chance tournerait bien vite contre eux, s'ils cédaient aux grossières amorces, au tapage insolent, au misérable gaspillage de cette littérature qui se dit populaire, et qui n'est en réalité que la complaisante, la courtisane du peuple. Cette littérature fait peu à peu descendre à un même degré d'abaissement les intelligences cultivées et les esprits ignorants. L'autre, au contraire, relève le niveau intellectuel, rend aux petits leur âme, leur rang, leur valeur morale, et les fait sortir de ces ombres

où se cachaient leurs servitudes et leurs souffrances. MM. Erckmann-Chatrian, en dépit de leur penchant ou de leurs amis, doivent rester dans cette limite, observer cette nuance, s'ils ne veulent pas compromettre leurs premiers succès.

III

LA RÉALITÉ DANS LE ROMAN

M. ALEXANDRE DUMAS FILS[1]

Juillet 1866.

M. Dumas fils a triomphé des préoccupations publiques, et son roman a de quoi justifier le succès qu'il obtient. C'est un grand signe de force, dans une œuvre quelconque, quand l'auteur nous donne la sensation absolue, complète, de ce qu'il a voulu faire, avant que nous ayons l'idée de chercher à réagir contre ce qu'il a fait. Il sied donc dès l'abord de se mettre en garde contre cette envie de protester et de gémir, qui expose en pareil cas la critique à tant de déclamations inutiles. Assurément il y a dans l'*Affaire Clémenceau* des crudités de détail, des hardiesses d'exécution sur lesquelles nous aurons à nous expliquer. Cet art n'est pas le nôtre, celui de nos prédi-

[1] *Affaire Clémenceau.*

lections les plus chères et de nos meilleurs souvenirs. Dans le roman comme ailleurs, nos sympathies se mesureront toujours d'après la part plus ou moins large que l'auteur aura faite à l'idéal. Toujours nous préférerons l'analyse psychologique à ces études sur le *nu*, nous allions dire sur l'*écorché*, où l'observation physiologique ressemble à une opération chirurgicale.

Cet art existe pourtant; art très-réel, trop réel même, et si la société refusait de l'accepter, il faudrait qu'elle refusât de se reconnaître. Incriminé par le ministère public, Pierre Clémenceau, le héros du livre de M. Dumas, ne peut manquer d'être acquitté par le jury: de même son récit, accusé ou condamné par la morale, est absous par la logique. Parmi les faits qu'il raconte et les thèses que ces faits lui suggèrent, il en est de contestables; mais, le point de départ une fois admis, tout se déduit avec une réalité inflexible. Nous disons réalité et non pas fatalité, ce qui est fort différent. La fatalité ôte à ses victimes la responsabilité de leurs actes. Ici les deux victimes, — Pierre Clémenceau et sa mère, — ne peuvent s'en prendre qu'à elles-mêmes des malheurs qui les frappent.

Pierre Clémenceau est un fils naturel, abandonné par son père. Nous voici dès le début en pays de connaissance. M. Dumas avait déjà traité au théâtre ce sujet du *fils naturel*, et, sans remonter à de trop lointaines origines, il nous suffit d'un pas en arrière pour nous trouver en présence d'*Antony*. Antony était de son temps: Clémenceau est-il du sien? Nous savons bien que l'auteur du

roman nouveau a choisi les années de la Restauration comme date de ses premiers chapitres; mais il en est de certaines œuvres d'art comme du timbre inexorable de la poste, qui dément les lettres antidatées. Il y a en réalité trente-cinq ans de distance entre le héros du drame et celui du roman. La veille ou le lendemain de la révolution de juillet, les anathèmes d'Antony contre une société qui échappait à peine à des velléités d'ancien régime, avaient, jusque dans leur emphase, une portée et un sens. Pierre Clémenceau doit savoir, par d'illustres ou de célèbres exemples, que le préjugé social dont il se plaint s'est, dans ces derniers temps, singulièrement affaibli, que la qualité de fils naturel ne porte plus malheur à personne, et que la blessure dont il souffre n'est plus pour bon nombre de ses contemporains qu'une glorieuse cicatrice couverte de décorations. Cette première erreur d'optique en amène une autre, facile à signaler pour quiconque fut écolier pendant ces mêmes années de 1820 à 1830. Madame Clémenceau la mère, qui exerce le modeste état de lingère, place son fils dans un pensionnat aristocratique, premier tort qui doit peser sur toute la destinée de Pierre! L'illégitimité de sa naissance l'expose aux railleries de ses caramades, et il en résulte chez lui un travail intérieur qui fera explosion plus tard. Ceci prouve que M. Dumas est moins heureux dans l'observation rétrospective que dans celle des mœurs actuelles. Tous ceux qui ont fréquenté à cette date les colléges de Paris lui diront que le vent ne soufflait pas du tout de ce côté-là, que les injustices et les sarcasmes de la jeunesse

d'alors étaient d'un tout autre genre. Le fils d'un homme de cour ou d'un député de la droite aurait eu plus à souffrir que l'enfant d'une lingère *né d'un père inconnu*. Cette remarque a son importance dans une œuvre où la réalité domine. Les inexactitudes de détail sont à peine visibles dans un discours d'apparat; elles sautent aux yeux dans un procès-verbal ou un *mémoire*.

Ces réserves faites, il n'y aurait plus qu'à louer ces premiers chapitres de l'*Affaire Clémenceau*. C'est une aimable peinture d'intérieur que celle de cet atelier de travail où de jeunes ouvrières, groupées autour de madame Clémenceau, adoucissent pour Pierre les âpretés du collége et égayent son adolescence assombrie par les cruautés de ses camarades. C'est une curieuse étude que celle de ce cœur déjà combattu entre deux influences contraires, de cette nature à la fois robuste et malsaine que les secrets d'une maternité irrégulière disposent à interroger tout bas les mystères de la vie, à soulever un monde de pensées inconnues aux enfants nés dans les conditions ordinaires. Toucher à ces points si délicats, à ces fibres saignantes sans faire crier le lecteur, c'est un tour de force, et il a fallu, pour que l'opération réussît, une main bien ferme et bien sûre, un acier bien finement trempé.

Pierre Clémenceau interrompt ses études afin de se livrer à sa vocation d'artiste. Le père d'un de ses camarades, Thomas Ritz, sculpteur à la mode, est frappé de ses dispositions; il lui met l'ébauchoir à la main. Au bout de quelques années, Pierre en sait plus que son maître, qui

n'a qu'un *joli* talent, et que ses succès faciles ont peu à peu détourné de l'art véritable. Le contraste de ces deux natures, de ces deux classes d'artistes, est très-bien observé, et en général tout ce qui dans *l'Affaire Clémenceau* touche aux questions d'art, aux rapports de la faculté créatrice avec les divers états de l'âme, révèle un sentiment très-net et très-fin. Mais toute médaille a son revers : en attribuant à son héros le génie de la sculpture, M. Dumas se faisait pour ainsi dire sculpteur avec lui : il s'imposait la tentation permanente de rivaliser avec le ciseau, d'exprimer avec la plume ce que la statuaire a le privilége de nous montrer. Or, si ennemi qu'il soit de la convention, il doit pourtant avouer qu'elle a parfois sa raison d'être, ne fût-ce que pour sauver les apparences. La sculpture ne vivant que de figures et de formes, les sujets qu'elle choisit n'existant que par le *nu*, on lui permet de prendre son bien où elle le trouve, et on la dispense de cacher ce dont elle vit. Seulement, pour que la sensation qu'elle donne soit pure et complète, on lui demande de voiler d'idéal ces beautés dont elle fait tomber les voiles. Une fois ce privilége reconnu et cette précaution prise, tout est dit. Les statues deviennent du domaine public, et peuvent être impunément regardées par les personnes mêmes de qui on exige le plus de retenue. Le romancier a moins de licence, et c'est justice, parce qu'il dispose de plus de ressources, parce qu'il possède mille autres moyens de peindre un personnage, de produire un effet, de laisser deviner ce qu'il ne dit pas et de trahir ce qu'il cache. Aussi, dès qu'on le voit empiéter sur le domaine

d'un autre art et déshabiller ses figures, on est immédiatement tenté de déclasser son livre. Peu s'en faut qu'on ne le soupçonne d'avoir visé à un genre de succès qui n'a rien de littéraire, et que la très-légitime célébrité de M. Dumas est, Dieu merci, en droit de dédaigner. Auteur et lecteurs sont compris ou compromis dans la même équivoque. Telle femme, par exemple, que l'on n'est nullement scandalisé de rencontrer au Salon, son livret à la main, devant une *Léda*, une *Baigneuse* ou un *Adonis*, ne laissera pas sur sa table tel roman que nous pourrions nommer, et se croira obligée de s'excuser, si on la surprend en flagrant délit de lecture. Ce qui était là du fruit *permis* devient ici du fruit *défendu;* distinction suffisante pour justifier nos réserves... et pour augmenter le nombre des lectrices de M. Dumas.

Aime-t-il mieux que nous traduisions notre pensée en noms propres? Nous en choisirons deux qui ne sauraient lui être suspects : M. Alexandre Dumas, son père, et M. Mérimée, que personne n'accusera de pruderie. Qu'on se souvienne de l'heureux temps où M. Alexandre Dumas, alors dans tout l'éclat et toute la jeunesse d'un talent destiné à se perdre dans des flots d'encre, publiait *la Dame de Giac* : amour fougueux, jalousie sensuelle, adultère effronté, châtiment atroce, rien n'y manquait; le lecteur assistait à ces transports, aspirait cette atmosphère de feu, sentait le battement de ces artères, voyait ce beau corps de jeune femme placé en travers de la selle d'un cheval et entraîné dans l'espace au milieu d'une nuit d'orage, tout cela sans un seul détail, un seul

trait qui changeât la scène passionnée en tableau érotique. Et M. Mérimée, ce maître, ce modèle de sobriété, de sûreté et de justesse, que lui a-t-il fallu pour rendre Diane de Turgis vivante, visible et palpable, pour nous faire croire à tous que nous la connaissions et que nous allions l'aimer comme Bernard de Mergy?... « Un léger souffle de vent souleva le bas de sa longue robe de satin et laissa voir, comme un éclair, un petit soulier de velours blanc et quelques pouces d'un bas de soie rose. » — Pas un mot de plus, et l'on peut ajouter, sans songer à mal, que *le diable n'y perd rien.*

Nous pouvons maintenant aborder les parties scabreuses du récit de Pierre Clémenceau. Au moment où il n'était encore qu'un jeune élève de M. Ritz, il a rencontré dans un bal déguisé, chez une de ces femmes-auteurs dont s'amuse le bel esprit parisien, une Polonaise d'âge mûr, accompagnée de sa fille à peine sortie de l'adolescence. C'est ici que la réalité s'empare du roman pour le gouverner jusqu'au bout. Le procédé s'affirme dans toute sa netteté, et l'on peut en apprécier les inconvénients et les avantages. Tous les détails des premières rencontres de Pierre et d'Iza Dobronowska sont pris sur le fait, enlevés à l'emporte-pièce : ils nous rejettent loin de cette école romanesque qui se plaisait à créer pour les amants des cadres particuliers, une atmosphère spéciale où tout favorisait l'illusion, l'enthousiasme et la tendresse. Ici rien de pareil : un bal de petites gens dans un salon de mauvaise mine où les fumées poétiques sentent le pot-au-feu ; des costumes de carnaval, une Marie de Médicis « mettant

ses galoches, retroussant sa robe à queue, montrant des jambes massives, des bas de gros tricot et des bottines de satin élimées par le temps; » une petite fille déguisée en page, qui n'est encore d'aucun sexe et dont l'exquise beauté ne peut être que pressentie ; ce couple bizarre montant dans un fiacre, escorté des cris traditionnels du gamin de Paris ; toutes les laideurs d'une sortie de bal, sur le pavé humide, à travers les frissons d'une pâle matinée d'hiver; puis des visites dans un pauvre appartement du quai de l'École, escalier sombre et branlant, rampe visqueuse, tentures fanées, papier en lambeaux, meubles fêlés, tout cet inventaire de détresse prétentieuse et froide auprès duquel la joyeuse misère et les fraîches mansardes des héros de Mürger ressemblent à un paradis. Il n'y a pas dans ce chapitre un coup de crayon qui soit donné au hasard : tout est vrai, vivant, *parlant*, et quand M. Dumas se prend ainsi corps à corps avec la réalité, on dirait deux athlètes d'égale force. Une objection pourtant se présente : les héros de roman jetés dans le vieux moule pouvaient être confiants et crédules; l'illusion et la confiance naissaient d'elles-mêmes dans cette température factice créée tout exprès pour faire aimer et croire. La réalité ne peut pas avoir de ces complaisances, sa première condition est de voir clair dans ce qu'elle regarde et ce qu'elle montre. Chacun de ces détails si exactement photographiés devrait servir d'avertissement à Pierre Clémenceau et l'engager à se méfier également de la mère et de la fille. L'une, fausse grande dame, vivant d'expédients et de mensonges, sera fatalement amenée à spé-

culer sur la précoce beauté d'Iza ; l'autre, vouée dès le berceau à l'intrigue et à l'aventure, élevée dans cette malsaine atmosphère, façonnée d'avance à toutes les fourberies féminines, ne peut être gouvernée que par ses appétits et ses instincts, sans un atome de sens moral. Dira-t-on que Pierre Clémenceau, tel que l'auteur l'a conçu, chaste, robuste et passionné, avec un cœur et des sens tout neufs, résolu à se conserver pur pour l'amour et le mariage, était particulièrement exposé à ce genre d'entraînement? L'excuse est spécieuse; elle est insuffisante. Pierre est un Grandisson d'atelier; il s'est refusé aux séductions vulgaires, mais il n'ignore rien de la vie, et ses camarades, à commencer par Constantin Ritz, le fils du sculpteur, ont pris soin de compléter son éducation. Là, M. Dumas a été dominé par son sujet, tyrannisé par cette réalité dont il a fait sa muse. Il lui fallait un artiste pour que la *spécialité* de dépravation qu'il voulait peindre pût apparaître dans tout son jour, pour que la forme, la matière, la beauté voluptueuse et plastique, jouassent le premier rôle dans les diverses péripéties de ce drame qui commence par un bain et finit dans le sang. Il doit pourtant reconnaître que l'aveuglement volontaire de ce singulier *accusé*, qui ne peut accuser que lui-même, serait bien plus explicable, s'il s'agissait d'un fils de famille élevé à l'antique dans quelque province arriérée, soumis chez ses parents à une sévère discipline et jeté tout à coup sur le pavé de Paris avec toutes les passions et toutes les illusions de ses vingt ans. Celui-là seul pourrait prendre au sérieux les hâbleries de la com-

tesse Dobronowska et les fausses naïvetés de sa fille. M. Émile Augier, dans *le Mariage d'Olympe*, avait bien saisi cette nuance.

On voit d'ici le roman, ou plutôt le duel qui se livre entre ces deux natures de trempe si différente. Pierre, honnête et ardent, resté vierge ou à peu près, jusqu'au moment où il épouse cette Iza, devenue la plus belle des filles d'Ève, très-sensuellement amoureux, quoi qu'il en dise, et se dénonçant dans cette ligne significative : « Après tout, elle était la beauté, j'étais la force ; » Iza, âme de boue dans un corps de marbre, née pour jouir et pour mentir, courtisane des pieds à la tête, idole païenne des amants de la forme et de la couleur, une de ces plantes exotiques qui enivrent et qui tuent, un de ces produits de certaines civilisations et de certaines races qui se cotisent pour créer ce que l'imagination peut rêver de plus vicieux et de plus beau. Nous avons discuté les prémisses, le point de départ de M. Dumas fils. Le duel une fois engagé, force est de subir ce triomphe du réel sur l'idéal. L'art consommé de l'auteur dramatique reparaît dans les scènes qui préparent Pierre Clémenceau aux révélations suprêmes de son malheur et de sa honte. On s'étonne que sa confiance ait résisté à tant d'indices, qu'elle ait attendu le coup de foudre annoncé par tant d'éclairs ; mais on ressent, on partage cette vague impression de malaise, cette sécurité inquiétante, ces alternatives de soupçon et de cécité opiniâtre, qui font d'avance comprendre jusqu'où pénétrera la blessure. Quelle réalité dans tous ces petits incidents qui amènent la fatale

découverte, et dont la vulgarité même rend les effets plus émouvants et plus vrais ! Oui, c'est bien là l'art nouveau, l'art qui convient à la société actuelle et qui fait intervenir toutes les petitesses de la vie matérielle dans toutes les grandes émotions de la vie morale.

Pour que la pensée de l'auteur se manifestât tout entière, il a fallu que la jalousie et le désespoir du mari trompé eussent un caractère particulier. « Disons-le à la honte de la nature humaine, écrit Pierre Clémenceau, la jalousie est absolument physique. » — Oui, répondrons-nous, dans le diapason des sentiments ou plutôt des sensations dont se compose ce roman ; oui, parce que Pierre a sensuellement aimé une créature sensuellement belle ; non, quand l'amour se rattache à un idéal supérieur, quand, au lieu d'être l'esclave de la réalité, il la domine pour sauvegarder à la fois sa dignité, sa certitude et sa durée. Ici l'épouse est expressément confondue avec la maîtresse, comme elle l'a été du reste dans tout l'ensemble du récit. Ici nous sommes en pleine physiologie, en pleine dissection d'amphithéâtre : les chairs saignent sous le bistouri, le sang coule à flots ; mais l'âme que l'on a négligée et délaissée aurait le droit de répéter le fameux cri de Barnave : « Ce sang était-il donc si pur ? »

Ceci, dans le livre et dans la manière de M. Dumas fils, n'est pas une faute, mais une conséquence. Le dénoûment voluptueux et tragique n'était possible qu'à ce prix. La réalité n'admet pas de demi-mesures ou d'échappatoires : avec elle, pour employer une locution familière,

c'est à prendre ou à laisser. Pierre Clémenceau n'est intelligible qu'au moyen de cet amour *absolument physique*, sur lequel il a pu se méprendre, mais qui seul s'affirme et survit dans la crise ; amour dont rien ne le guérit, ni l'absence, ni son voyage à Rome, ni l'abîme d'ignominie où Iza s'enfonce de plus en plus. Il ne s'explique pas ce qu'il éprouve, il cherche à se donner le change, il essaye de se rattacher à l'art, à la gloire, à la paternité, aux espérances d'une vie nouvelle, aux sujets de méditation et d'étude qui font de Rome la patrie des affligés et des artistes. Vains efforts ! l'aiguillon est resté dans la plaie, la chair crie, la réalité commande. Semblable au chien dont parle l'Écriture sainte, *qui redit ad vomitum*, Pierre revient à cette alcôve souillée dont un roi quelconque tient la clef, et qui ne peut lui donner, à lui, mari et maître, qu'une hospitalité clandestine. L'énigme est posée dans toute sa puissance hideuse ; un pas de plus, et Clémenceau n'a que le choix entre l'assassinat et l'infamie. Ce pas, il le franchit ; l'honnête homme, l'homme d'honneur se réveille en lui pendant que *la bête* achève de s'assouvir. Rendue à ses véritables instincts, Iza n'est plus qu'une *fille :* seulement, comme cette *fille* est sa femme ; au lieu de la battre, il la tue.

On arrive ainsi à la dernière ligne sans songer à se mettre en garde contre les *palpitations* d'une semblable lecture, et la cause d'un auteur est gagnée, quand il a assez d'habileté pour rendre impossible, à mesure qu'on le lit, le sang-froid qui serait nécessaire pour le discuter. Peut-être nous accusera-t-on d'avoir imité de trop près le

procédé de M. Dumas, et d'avoir déshabillé son roman comme il a déshabillé son héroïne. Peut-être y avait-il moyen d'esquiver la difficulté, de choisir dans *l'Affaire Clémenceau* des pages qui n'ont rien de commun avec ce réalisme impitoyable. Il est évident que l'auteur a le respect de son art, qu'il suit le précepte de Boileau, qu'il a vaillamment travaillé à assouplir et à affermir son style. On sent qu'il a cherché à relever par le soin et le mérite de l'exécution ce qu'il y a toujours d'un peu bas dans ces victoires de la matière. Lisez par exemple ce fragment d'une lettre de M. Thomas Ritz : « Quant à ce Dieu que vous blasphémez et niez parce qu'il ne veut pas vous dire son secret, commencez par admirer ce qu'il vous montre, et vous n'aurez plus le temps de chercher ce qu'il vous cache. Ne le réduisez pas aux proportions étroites de votre bonheur ou de votre orgueil. Laissez-le procéder comme il lui plaît. Il sait pourquoi il a créé l'homme ; il sait aussi où il le mène. Sachez, vous, que vous lui êtes utile, puisque vous êtes là, et aidez-le de votre mieux, puisqu'il veut bien vous donner un rôle dans son œuvre. Plus tard, il vous dira le reste : il existe, que cela vous suffise. Vous pouvez être assez malheureux pour en douter quelquefois ; vous ne pouvez être assez aveugle pour en douter toujours, et à mesure que vous avancerez dans la vie, vous le verrez plus distinctement... »

Toute la lettre est de ce ton élevé et plein. Le chapitre sur Rome n'est pas moins remarquable ; l'auteur a su y éviter le lieu commun et y trouver des aperçus d'une in-

géniosité souvent éloquente : « Vous avez vu Versailles. Le grand siècle, en s'éteignant, a laissé sur la résidence royale, sur ses jardins déserts, sur son palais abandonné, sur ses rues sonores, sur ses divinités muettes, sur ses eaux impassibles et jusque sur ses habitants futurs, je ne sais quelles demi-ténèbres que le soleil ne percera plus. On y marche, pour ainsi dire, sur la pointe du pied, comme si l'on craignait d'y réveiller quelqu'un. Eh bien, Versailles, c'est Rome, avec la différence d'un siècle à vingt siècles, du grand à l'immense, du trône à la croix, d'un homme à un Dieu. Versailles est la momie d'une époque ; Rome est le squelette d'un monde. Seules, ces deux villes sont comparables entre elles dans les proportions que je vous donne. »

Certes il y a loin de ce ferme langage aux scènes de bain et de moulage qui rappellent la célèbre statue de M. Clésinger. On pourrait aussi recueillir et noter au courant du volume quelques-unes de ces pensées fines et finement dites que les femmes d'esprit aiment à transcrire sur leur album. « Une mère qui parle *enfant* à une autre mère se considère comme son égale. » — « Quand on n'a pas été un enfant, on ne devient pas un homme. » — « La jeunesse égaye ce que ce l'amour ennoblit. » — « La passion est pour les hautes intelligences ce que le vent est pour la mer : il la rend furieuse et magnifique ; puis il disparaît et elle demeure. » — « Comme tous les artistes, j'utilisai ma douleur, et je l'usai en l'utilisant. » — « Les mots élastiques qui avouent sans expliquer, comme les femmes les connaissent ! » — « Pour les ar-

tistes, le pays étranger, c'est la postérité contemporaine. » — « L'on ne saura jamais, à moins de les avoir éprouvées par soi-même, les tortures d'un esprit qui se sent décliner. » — « Le passé, c'est l'éternité morte. » — « Il ne faut demander à la jeunesse que ce qu'elle peut donner; l'enthousiasme et l'oubli... »

Ailleurs l'auteur prend spirituellement ses mesures pour prévenir et réfuter d'avance certains reproches que pouvait soulever son livre. « L'immoralité dans l'œuvre ne commence qu'à l'infériorité du producteur, qui, ne pouvant satisfaire le goût des quelques juges qui commandent à l'opinion, en appelle aux curiosités secrètes et aux sensualités de la foule. »

Enfin, si l'intérêt du récit est parfois ralenti par les digressions qui effleurent des questions sociales, si les idées de M. Dumas touchant la recherche de la paternité ou l'indissolubilité du mariage peuvent sembler paradoxales, il n'en est pas moins vrai que l'homme qui discute gravement ces problèmes a dû y être amené par des réflexions sérieuses, et ne saurait être soupçonné de trop songer aux *curiosités secrètes*, aux *sensualités de la foule*, dont il parle si franchement. Tout cela est incontestable, et cependant nous ne croyons pas nous tromper en affirmant que le sens, la valeur, la portée d'un livre sont en entier dans le succès qu'il obtient. Or pour l'immense majorité des lecteurs, — j'entends ceux dont le suffrage ou le blâme compte, — *l'Affaire Clémenceau* n'a signifié que ceci : la réalité dans le roman, — le roman si intimement lié, tellement fondu avec la réalité qu'il devient

impossible de les séparer. C'est donc là que doit se concentrer le débat.

Il serait assez curieux de rechercher par quelles gradations successives la réalité et le roman, placés d'abord aux deux extrémités contraires, ont été peu à peu poussés l'un vers l'autre ou l'un dans l'autre par les courants de l'esprit et des mœurs modernes. Ne remontons pas trop haut, et surtout gardons-nous d'évoquer l'ombre éplorée de la princesse de Clèves ou la casuistique galante de Mlle de Scudéry. Il y a trente ans, les romanciers à la mode, Soulié et Balzac par exemple, répondaient à la critique qui leur reprochait la violence de leurs inventions: « Que serait-ce si vous connaissiez les réalités de ce monde, dont vous ne voulez voir que les beaux côtés et les surfaces? Ces réalités dépassent nos imaginations les plus hardies. » — Ils avaient raison, et les mécontents n'avaient pas tort. Sans doute la société des heureux et des honnêtes gens était souvent avertie et effrayée, dès cette époque, par quelque grand crime, quelque cause célèbre, quelque symptôme de perversité qui, retenu un moment dans l'ombre, éclatait tout à coup en pleine lumière. Sans doute le roman était dans son droit en puisant dans ce répertoire d'infamies connues ou cachées qui lui servaient de pièces justificatives. On pouvait lui répliquer pourtant qu'il se hâtait un peu trop de pactiser avec son ennemie, que c'était justement pour nous consoler des laideurs de la réalité, pour défendre l'idéal contre nos vulgarités et nos petitesses, qu'il avait été accueilli, adopté, légitimé; que, s'il manquait à cette pre-

mière condition de son origine et de son existence, il perdrait son charme et son influence sur les imaginations délicates. D'ailleurs, dans ces alliances entre la réalité et le roman, les positions respectives étaient encore maintenues ; l'alliée n'était pas encore souveraine. Celui de tous les romanciers d'alors qui a laissé la trace la plus profonde chez la génération suivante, Balzac, usait et abusait de la réalité, mais pour la repétrir, pour lui faire subir de telles métamorphoses, que bientôt l'on passait avec lui d'un extrême à l'autre, et que le *réaliste* devenait visionnaire. Que de fois n'a-t-on pas dit que les grandes dames dont il nous a donné de prestigieuses peintures n'étaient que des courtisanes titrées ! Oui ; mais si elles avaient des instincts ou des curiosités de courtisanes, elles restaient patriciennes, et ce qu'il y avait de piquant ou d'attrayant dans ces singulières figures de la duchesse de Langeais, de la vicomtesse de Beauséant, de la marquise d'Espard, c'était le contraste de leurs faiblesses, de leurs perfidies, de leurs fautes, avec l'idéal aristocratique dont elles demeuraient entourées. L'auteur empruntait quelque chose à la réalité, et avec ces emprunts il bâtissait à ses frais des palais de fantaisie ; il habillait à sa guise et parait de ses couleurs des personnages romanesques.

Nous avons fait du chemin depuis ce temps-là. Aujourd'hui le roman et la *cause célèbre*, à force de se rapprocher, ont fini par se confondre ; cela est si vrai que d'une part on voit pulluler des récits qui ne sont plus que des *causes célèbres* transportées des archives du palais de jus-

tice dans le feuilleton d'un journal, et que de l'autre il n'est pas rare de rencontrer des héros de cour d'assises qui attribuent à leurs lectures l'inspiration de leur crime. Aujourd'hui ce n'est plus la patricienne qui, en se laissant aimer et séduire, entre en contact avec des mœurs équivoques et prend rang parmi les pécheresses tout en gardant son auréole et son attitude de grande dame : c'est la pécheresse, la courtisane, la femme entretenue, dans ses variétés innombrables, qui prend droit de bourgeoisie dans le roman et au théâtre, de même qu'elle usurpe dans le monde une place considérable. Tout est désormais à l'unisson, le tableau et le cadre, la figure et les accessoires, la personne et l'entourage, la plante vénéneuse et la température. Le roman n'a plus à se déplacer pour aller trouver la réalité ; il est chez lui quand il est chez elle, et réciproquement. Il n'a pas à faire passer ses héroïnes d'une latitude à l'autre pour les déshabituer de l'ordre moral et les acclimater au vice. L'acclimatation se fait sur les lieux mêmes, sans frais de voyage. Que dis-je ? c'est le lecteur arriéré qui est obligé de s'accoutumer à cet air vicié où le mal pousse naturellement comme poussent les champignons dans les terrains humides. Le pêle-mêle est complet, et je n'en voudrais pour preuve que ce caractère si vrai, mais si durement *réel*, d'Iza Dobronowska.

Iza peut avoir du sang noble dans les veines, sa mère peut rêver pour elle un mariage princier ; en fait, Iza est le type ou un type de cette dépravation innée, originelle, inconsciente, *a priori*, qui précède même la faute, qui

préexiste en dehors de la chute. Prédestinée à l'ignominie, le plein développement et les conséquences absolues de son organisation vicieuse ne sont qu'affaire de temps et de hasard. Elle tombera, elle descendra tous les échelons du désordre et de l'opprobre, sans qu'il y ait à constater cette progression du bien au mal que marquaient dans l'ancien roman ces trois phases : la paix, la guerre, la défaite. En entrant dans cette voie de mensonge et d'impudeur, de roueries et d'amours vénales, elle ne fait qu'obéir aux lois de sa nature : elle est déjà coutisane avant d'être coupable; elle est dans les bras de son aveugle mari ce qu'elle sera pour le vingtième amant que choisira sa curiosité, sa cupidité ou son caprice. Évidemment M. Dumas, lorsqu'il a abordé ce personnage, lorsqu'il a peint *in anima vili* le contraste de cette âme ignoble sous cette splendide enveloppe, a voulu compléter cette série d'études de femmes qu'il avait commencées au théâtre et dont la *réalité* a eu tant de prise sur le public; il a passé du théâtre au roman, parce que les immunités du livre lui permettaient de risquer davantage, d'appuyer plus fort, de donner plus de relief aux nerfs et aux chairs. Il a réussi, et ce n'est pas pour chicaner son succès que nous essayons de juger son ouvrage; toutefois voici comment la réalité peut retirer d'une main ce qu'elle donne de l'autre.

Une des conditions de son triomphe et de son règne est de blaser ceux qui lui font la part trop large, et de diminuer par conséquent ses effets à mesure qu'elle les produit. Rien de plus contradictoire en apparence, et au

fond de plus logique. De quoi se composent la plupart des émotions dramatiques et romanesques? De ce que j'appellerais volontiers les apparitions de la réalité. On vit dans un milieu paisible, dans une moyenne d'idées et de sentiments tempérés. On voit sur la scène ou dans un livre des personnages passant par ces alternatives d'agitation et de calme, de bons et de mauvais mouvements qui sont le fond de la vie humaine. On aime, on espère, on rêve, on tremble ou on se rassure avec eux. Soudain la réalité apparaît; elle frappe un grand coup; elle les précipite vers la zone torride des passions et des aventures. Ce ressaut nous émeut, et cette émotion est déjà le succès; mais si les apparitions de la réalité deviennent permanentes, si on vit de plain-pied avec elle, on se familiarise à la longue, et bientôt on lui demande plus qu'elle ne peut donner; car enfin elle a beau vouloir tout dire et tout faire, il y a toujours un point où elle est forcée de s'arrêter et où les imaginations qu'elle a mises en goût voudraient aller plus loin. — Ce n'est pas tout: l'auteur, ou mieux encore le personnage auquel l'auteur cède la parole, s'étonne et s'indigne des énormités qu'il raconte, et il y met d'autant plus de véhémence qu'il est plus intéressé dans le récit. Eh bien, il n'est pas toujours sûr de nous faire partager son indignation et sa surprise: pourquoi? Parce qu'il a tout ajusté pour que nous trouvions parfaitement simple ce qui devrait nous paraître monstrueux. Voyez l'héroïne de M. Dumas! Lorsque tout se découvre, lorsque Constantin Ritz dit à son ami Pierre Clémenceau: « Tu as affaire à un monstre, je t'en pré-

viens, » — on serait presque tenté de lui répondre : Non ! ce phénomène est normal, cette monstruosité est naturelle. Ce n'est point Iza qui est un monstre d'astuce et de lubricité ; c'est Pierre qui est un prodige de crédulité et d'inconséquence ; — et aussitôt des noms, des souvenirs, des exemples obsèdent notre mémoire et se chuchotent à l'oreille. Cette femme qui pose pour les statues de son mari, cette femme pour qui la pudeur n'existe qu'à l'état de convention mondaine et que les lauriers de Phryné empêchent de dormir, cette femme à qui le bien-être ne suffit pas, qui veut le luxe et le luxe effréné, nous les connaissons ou nous croyons les connaître, et peut-être le titre de monstre nous semble-t-il un peu fort pour ces belles païennes du dix-neuvième siècle. On rappelle un détail, on cite une anecdote, et l'on arrive à enchérir sur l'histoire ou la légende ; émulation fâcheuse qui établit entre l'auteur et le lecteur une sorte de complicité morale, et qui, aggravée par la production incessante du roman moderne, le condamne à des redoublements de hardiesse. *De plus fort en plus fort*, tel est le dernier mot de la réalité en littérature, comme de la curiosité littéraire.

Si nous voulions opposer ces arguments à M. Dumas fils, nous aurions à tenir compte non-seulement de son talent, de ce don de vérité et de vie qui plaide pour son livre, mais de tout ce qu'il pourrait alléguer pour diminuer sa part de responsabilité. S'il fallait dresser un acte d'accusation contre des œuvres telles que *l'Affaire Clémenceau*, combien de circonstances atténuantes ! Sur qui

ne retomberait pas le réquisitoire, et que de coupables auraient à se dénoncer! Puisqu'il s'agit d'une nouvelle variété de la femme adultère, ne serait-ce pas le cas de redire le mot de l'Évangile: « Que celui qui n'a pas péché jette la première pierre! » — Après les éclatants succès de *la Dame aux Camélias* et du *Demi-monde*, un critique ingénieux conseillait à M. Dumas d'appliquer son talent d'observateur et ses facultés de mise en scène à des mœurs plus relevées, à une société plus pure. Nous ne savons s'il a tenu grand compte de ce conseil; à quoi bon? Le peintre n'avait pas à changer de place, puisque la société qu'on l'engageait à observer et à peindre ne cessait de se rapprocher de lui. Les différences qui existaient encore entre la bonne compagnie et la mauvaise s'effacent de plus en plus; la prépondérance toujours croissante des mœurs équivoques et des femmes tarées a piqué au jeu celles qui auraient eu le plus d'intérêt à lutter contre cette invasion étrangère: elles ont trouvé plus commode d'en affecter les manières, les modes, le jargon, les allures, et d'essayer de ressembler à ce qui menaçait de les détrôner. Une fois sur cette pente, la littérature n'avait qu'à suivre l'impulsion; elle l'a suivie, et nous avons vu le roman et le théâtre servir de trait d'union aux deux puissances, publier les procès-verbaux de cette étrange fusion entre le mal et le bien. Ce pacte bizarre devait nécessairement tourner au profit de la réalité, aux dépens de l'idéal; car ce n'est pas la société polie qui, en abdiquant, fait ses conditions à sa rivale; c'est celle-ci qui s'infiltre peu à peu dans les couches supérieures,

comme ces vapeurs délétères qui montent des bas-fonds vers les hauteurs. Aussi bien tout a favorisé cette influence : l'avénement d'une certaine démocratie, le progrès des sciences exactes, les emprunts que leur a faits l'analyse. La littérature a dû se faire expérimentale comme la critique, et il y a du vrai dans ce mot que nous avons recueilli à propos de *l'Affaire Clémenceau*, que « le roman de M. Dumas est bien le contemporain de M. Taine, comme *Stello* et *Valentine* étaient les contemporains de Jouffroy. » — Que dire de ceux qui, dans le monde et dans les lettres, représentent l'*extrême droite?* Suffit-il de fermer sa porte à l'épidémie pour réussir à en arrêter les ravages, de se tenir éloigné du péril pour le rendre moins imminent? Est-ce par une neutralité plaintive que l'on combat un ennemi? Est-ce par le dédain que l'on guérit une maladie morale? Vivre avec les morts, est-ce garder son autorité et son action sur les vivants? S'enfermer avec le passé, est-ce corriger ou avertir le présent?

Mais, dira-t-on, pourquoi tout ce pessimisme? ne cédons-nous pas, nous aussi, à des préoccupations trop exclusives? Ignorons-nous, n'avons-nous pas dit que l'art des démocraties ne peut pas être celui des sociétés aristocratiques? Celles-ci n'auraient-elles pas, à leur tour, des comptes à régler avec la critique, si on leur demandait combien de fois il leur est arrivé de prendre le faux pour l'idéal, l'afféterie pour l'élégance et les fadeurs romanesques pour les délicatesses de sentiment? En somme, M. Dumas fils vient de donner un bon exemple littéraire. Il avait commencé par écrire des romans qui n'étaient

pas sans mérite, mais où sa véritable originalité ne s'accusait pas encore. Bien jeune alors, il cherchait sa voie; il l'a trouvée. La position qu'il a conquise semblait lui donner le droit de délaisser ou de traiter sans façon un genre où le succès, quoi qu'on fasse, n'aura jamais l'éclat, l'enivrement, l'explosion immédiate des succès dramatique. Loin de là! tandis que des vocations trompeuses ou des calculs mesquins poussent vers le théâtre des romanciers qui n'y réussiront jamais, tandis que d'autres auteurs en vogue se livrent à des prodigalités d'improvisation qui les ruineront tôt ou tard, M. Dumas fils a patiemment fouillé son idée, et il a choisi la forme qu'il jugeait la plus propre à lui donner tous ses développement et tout son relief. Puis il a pris son temps, il s'est mis résolûment à l'œuvre, n'abandonnant rien au hasard, ne craignant pas de refaire ce dont il n'était pas content, et il n'a publié son livre que lorsqu'il s'est cru sûr de l'avoir marqué de ce caractère de *nécessité*, que Gustave Planche saluait comme preuve d'une volonté énergique et d'une pensée maîtresse d'elle-même. Que des critiques méritées, inévitables, se mêlent à l'empressement soulevé par *l'Affaire Clémenceau*, l'auteur n'a pas à se repentir de cette épreuve, qui l'engagera probablement à alterner désormais entre le théâtre et le roman.

Cette fois, il savait d'avance tout le parti qu'il pouvait tirer du récit et même de la révélation personnelle. Les détails si curieusement étudiés et si nettement rendus de l'enfance et de l'éducation de son héros, l'occasion de plaider des questions sociales, enfin la faculté de pousser

à bout, de peindre à fond ce singulier personnage d'Iza, dont M. Dumas peut dire, comme Constantin Ritz : « Elle est complète! » — tout cela n'était possible que dans ce cadre élastique et souple du roman, dans ce demi-jour de la lecture individuelle où un écrivain habile s'impose à ses lecteurs au lieu de les subir. Son tact et son expérience lui rappelaient que, à talent égal, le public du théâtre commande et que le public des livres obéit. Qu'il persiste donc; que cette nouvelle victoire soit pour lui tout ensemble un encouragement et un conseil. Oui, la réalité peut et doit jouer un grand rôle dans les œuvres de l'art moderne; mais il ne faut pas que ce rôle soit tyrannique et absolu; car toutes les servitudes sont onéreuses, et les tyrannies prennent plus qu'elles ne donnent. Qu'on relise dans les *Nouveaux Lundis* la page qui termine l'étude sur les frères Le Nain, et où M. Sainte-Beuve fixe éloquemment les limites de la réalité dans l'art : « Réalité, tu es le fond de la vie, et, comme telle, même dans tes aspérités, même dans tes rudesses, tu attaches les esprits sérieux, et tu as pour eux un charme. Et pourtant, à la longue et toute seule, tu finirais par rebuter insensiblement, par rassasier; tu es trop souvent plate, vulgaire et lassante... Oui, tu as besoin à tout instant d'être renouvelée et rafraîchie, d'être relevée par quelque endroit sous peine d'accabler et peut-être d'ennuyer comme trop ordinaire... Il te faut, et c'est là le plus beau triomphe, il te faut, tout en étant observée et respectée, je ne sais quoi qui t'accomplisse et qui t'achève, qui te rectifie sans te fausser, qui t'élève sans te

faire perdre terre, qui te donne tout l'esprit que tu peux avoir sans cesser un moment de paraître naturelle, qui te laisse reconnaissable à tous, mais plus lumineuse que dans l'ordinaire de la vie, plus adorable et plus belle ! » Voilà le langage de la vraie critique : en littérature comme ailleurs, quand un élément nouveau se produit, on s'inquiète, on se récrie, et le malentendu persiste tant que l'idée envahissante et la puissance menacée s'exagèrent en sens contraire. Puis les bons esprits interviennent : chacun rabat de ses prétentions, et l'équilibre se rétablit. Pour nous réconcilier avec ses conquêtes et sa fortune, la réalité n'a qu'à éviter les excès des conquérants et les travers des parvenus ; elle est un moyen et non pas un but, une partie essentielle de l'art et non pas l'art tout entier. Elle peut lui ouvrir des sources nouvelles, mais à la condition de ne pas dessécher les autres ; elle peut servir la vérité, pourvu qu'elle renonce à la tirer à soi et n'essaye pas de l'absorber. Cette vérité, qui prendrait volontiers pour devise l'hémistiche du poëte, — *ni si haut, ni si bas!* — n'aime pas qu'on lui fasse violence : trop haut, elle s'égare ; trop bas, elle se dégrade. Entre l'idéal auquel elle aspire et la réalité qu'elle contient, une alliance est nécessaire, si l'on veut que les imaginations contemporaines trouvent enfin leur point de vue et leur point d'appui en dehors de stériles programmes. M. Dumas fils n'aurait qu'un pas à faire pour figurer avec honneur parmi les signataires du traité.

IV

LA LITTÉRATURE PIEUSE[1]

Août 1866.

Nous n'avions plus, à proprement parler, de littérature *pieuse* depuis la fin du dix-septième siècle jusque vers le milieu du nôtre ; car on ne saurait comprendre sous ce titre des œuvres telles que les *Lettres de quelques Juifs portugais*, le *Génie du Christianisme* ou *les Soirées de Saint-Pétersbourg*. Ces œuvres et quelques autres, de mérite inégal et de physionomie fort diverse, se rattachent à un ensemble littéraire, alors même qu'elles paraissent contredire les idées ou les tendances d'une époque. Il est impossible de les considérer isolément, en dehors du mouvement général des intelligences qu'elles tentent de ramener à la foi, soit en réfutant des erreurs historiques, soit en concourant à une réaction

[1] Ce chapitre est complétement inédit : voilà ce que pourrait être la critique littéraire, s'il nous était toujours permis de nous abstraire des servitudes de journal, de parti ou de coterie.

religieuse, soit en profitant du trouble et de l'effroi laissés dans les âmes par les catastrophes révolutionnaires. C'est, si l'on veut, de l'apologétique chrétienne; ce n'est pas une littérature *sui generis*, vivant de sa vie propre, agissant par ses propres forces et formant comme une province à part dans le monde des lettres. Cette littérature, nous l'avons vue renaître depuis une vingtaine d'années; elle couvre une certaine surface, elle pénètre à de certaines profondeurs; elle compte parmi ses auteurs des hommes d'esprit et de talent; elle a son budget, son public, sa clientèle, ses libraires qui ne finissent pas tous à la cour d'assises[1], et qui souvent font de grosses fortunes à l'aide d'ouvrages dont le public ne soupçonne pas même l'existence. Faut-il croire, pour cela, que les beaux temps de Bossuet et de Bourdalone soient revenus? Hélas! il suffit au contraire de comparer cet âge d'or à notre âge de fer pour reconnaître d'inexorables différences ; du temps de Bossuet, non-seulement la littérature chrétienne était souveraine; mais on eût dit qu'elle teignait de ses couleurs et qu'elle était sûre de reconquérir tôt ou tard ceux-là mêmes qui essayaient de lui résister. Ainsi le plus grand de tous, Molière, a pu être voué à l'anathème par les évêques d'alors et même par ceux d'aujourd'hui :

[1] L'affaire de Dupray de la Mahérie ne mettra-t-elle pas enfin le clergé en garde contre ces intrigants qui ne parlent que d'œuvres de piété, de chemins de la croix, de bons livres, de digues à opposer au torrent des mauvaises doctrines, et qui, même sous des princes ennemis de la fraude, réussissent à faire des victimes et des dupes? L'Église devrait-elle avoir ses chevaliers comme l'industrie?

N'importe ! Molière, le comédien, l'excommunié, est bien plus le contemporain des *Oraisons funèbres* ou du *Télémaque*, que MM. Augier et Sardou, par exemple, ne sont les contemporains des *Conférences* du P. Lacordaire ou des *Moines d'Occident*. On l'a déjà remarqué, tous les génies, sacrés ou profanes, du dix-septième siècle, ont entre eux un air de famille. Du plus hardi chef-d'œuvre du théâtre, de *Tartuffe*, à la plus intolérante page de Bossuet, on peut encore, en cherchant bien, retrouver les anneaux intermédiaires. Maintenant rien de pareil. Les séparations sont radicales. Au milieu du tumulte des intérêts nouveaux et des idées nouvelles, la littérature pieuse fait l'effet d'une enclave située dans un vaste empire et forcée de redoubler de précautions défensives, de multiplier les bastions, de se hérisser de murailles pour ne pas être engloutie. Suivant qu'on incline à droite ou à gauche, on est amené à penser ou que les insolents triomphes de la matière dans la société et dans l'art ont poussé la littérature pieuse à s'exagérer dans l'autre sens, ou que ces exagérations mêmes ont rejeté à l'extrémité contraire les hommes indifférents ou hostiles à l'inspiration catholique.

Il n'en est que plus difficile aujourd'hui de parler convenablement de cette littérature. Les points de vue se déplacent, les nuances perdent de leur valeur, la critique cesse d'avoir ses coudées franches là où le respect ne suffit pas, où la vérité, se présentant sous une forme absolue, réclame l'adhésion et l'obéissance. Comment, sur tous ces points délicats, être toujours sûr de satisfaire le

goût sans offenser la conscience et d'exprimer une opinion sans froisser une croyance? Comment s'arrêter à temps, avant que l'abjection touche à l'irrévérence, avant que l'analyse ressemble à l'hérésie? Cependant la littérature pieuse ne doit pas et ne veut pas être passée sous silence. Elle occupe, nous le répétons, une place trop considérable pour qu'on puisse feindre de ne pas la voir et prétexter cause d'ignorance. Loin de fuir la publicité, elle la recherche: de quel droit la lui refuserait-on? N'y a-t-il donc pas moyen d'être à la fois respectueux et sincère, et l'adulation est-elle indispensable pour faire croire à la sympathie? Non, nous présumons mieux des hommes éminents qui marchent à la tête du groupe catholique et dont la parole ou les ouvrages n'ont pas été sans influence sur la direction des esprits et même des affaires publiques. De deux choses l'une; ou ils ne veulent prêcher que des convertis, ce qui leur assurerait un assentiment sans réserve, mais ce qui restreindrait forcément leur autorité dans un cercle tracé d'avance; ou ils songent à étendre, à propager leur action au delà de leurs auditoires habituels; et alors il faut bien que des contradictions et des doutes, au moins de détail, se mêlent à de justes hommages. Il ne s'agit ici, bien entendu, ni de récuser ce qu'ils croient, ni de glorifier ce qu'ils attaquent, mais seulement de poser quelques questions très-simples et de demander ce qu'ils comptent en faire pour se mettre d'accord avec leur temps et avec eux-mêmes. Notre époque possède une somme d'idées acquises ou, si l'on veut, de conquêtes chèrement achetées qu'on essayerait en

vain de lui ravir; elle a aussi des penchants qu'il faudrait combattre, des symptômes maladifs contre lesquels une saine morale, armée des leçons de l'Évangile, devrait énergiquement réagir. La littérature pieuse, telle que que nous la reconnaissons dans quelques livres récents, se montre-t-elle suffisamment conséquente dans ses essais d'alliance avec ces idées et ces conquêtes? Et, d'autre part, a-t-elle toujours soin de ne faire aucune concession à ces penchants, à ces maladies morales dont-elle devrait laisser le monopole à notre littérature profane? Aborder cette double question et conclure, voilà toute notre tâche : on le voit, si elle n'est pas facile, elle n'est pas compliquée.

I

On ne nous accusera pas de choisir nos exemples dans ces couches inférieures où l'épigramme et la satire ne trouveraient que trop de pâture; où pullulent de petits livres bizarres, imprégnés d'un parfum de sacristie, produits d'un mysticisme subalterne, d'une dévotion molle et puérile, aussi malsains dans leur genre que les œuvres de pacotille de la basse littérature; parasites du demi-monde religieux, jouets trempés d'eau bénite à l'usage des imaginations féminines; pastiches du moyen âge, moins la naïveté ; bibliothèque *bleue* du néo-catholicisme, dont les titres seuls nous jettent à mille lieües de la grande et forte tradition chrétienne, et qui serait

un sujet de douloureuse surprise pour les vrais confesseurs de la foi ou les solitaires de Port-Royal, s'ils revenaient à la vie. Loin de nous cette pensée maligne ! Nous nous adresserons, au contraire, aux plus hautes ou aux plus délicates personnifications de l'esprit catholique ; nous nous en tiendrons à deux ou trois noms pour être encore plus certains de n'avoir pas à descendre, et nous commencerons par le plus vénéré et le plus illustre.

On sait quel rang assignent à Mgr l'évêque d'Orléans[1], dans l'épiscopat français et parmi les défenseurs de l'Église, ses vertus, ses talents, son éloquence, les souvenirs de sa glorieuse carrière, son dévouement à de nobles causes et jusqu'à son titre de membre de l'Académie. M. Dupanloup est le Berryer, mais rien de plus, de la chaire chrétienne et de la littérature sacrée. Il a, comme le grand orateur politique, le don de l'improvisation ardente, supérieure à la parole écrite, le goût des grandes lignes sans trop de souci du détail, et une aptitude particulière,— témoin l'épisode de l'Encyclique,— à *sauver* les situations difficiles. De même que M. Berryer a su maintes fois donner l'accent national à une opinion d'origine peu populaire, l'évêque d'Orléans prête souvent une physionomie libérale et moderne à un enseignement qui semble surtout fait de tradition et d'autorité. Pour

[1] Ces pages étaient écrites avant le triste épisode des inondations, qui a été une mauvaise campagne pour tout le monde; pour les inondés d'abord ; puis pour l'illustre prélat, qui malgré toute son éloquence, n'a pu faire accepter une thèse paradoxale et cruelle ; enfin pour la presse anticatholique, qui a trop oublié que des trésors de charité avaient réparé d'avance un excès de zèle.

nous, dont l'admiration aurait peine à se passer d'un peu d'analyse, cette belle intelligence offre en outre un curieux et intéressant spectacle; c'est justement cet effort permanent, toujours loyal, parfois heureux, pour concilier ce que nous serions tentés de juger incompatible; tantôt un regain, j'allais dire un regret de cette pauvre doctrine gallicane, avec les plus purs et les plus nouveaux raffinements de l'ultramontanisme; tantôt de généreuses avances à la liberté, au progrès, à l'esprit du temps, avec de sévères retours aux plus strictes disciplines du passé. Nous voici bien près du grand ouvrage de M. Dupanloup, *de la Haute éducation intellectuelle;* ouvrage qui se divise en deux parties principales; l'une plus spécialement affectée aux hautes études classiques; l'autre prenant l'élève ou l'étudiant au sortir des écoles, le suivant dans le monde, lui indiquant ce qu'il doit apprendre pour ne pas perdre le fruit de ce qu'il sait, le mettant en garde contre l'oisiveté, le guidant à travers les livres anciens et modernes; lui donnant, en un mot, tous les conseils nécessaires pour en faire un chrétien lettré; chrétien lettré, j'imagine, capable de raisonner à la fois sa croyance et sa littérature.

L'évêque d'Orléans — qui l'ignore? — a consacré à l'enseignement tout le temps que lui laissaient l'administration de son diocèse et ses luttes en l'honneur de l'Église. Il en a fait son étude de prédilection, le délassement laborieux de ses épreuves pastorales, le but de ses pensées les plus constantes et les plus chères. Non content de prendre parti pour les classiques grecs et latins dans

une polémique imprudemment soulevée par les *ultras* du catholicisme, il a installé chez lui, en plein séminaire, Sophocle et Euripide; et, réveillant un usage de l'ancienne université, il a fait jouer *Philoctète*, en grec, par ses rhétoriciens, devant ses collègues de l'Institut, qui probablement ne comprenaient pas tous ce qu'ils applaudissaient de confiance. Les habitués des séances académiques se souviennent encore que M. Dupanloup ne craignit pas de donner à son discours de réception des proportions inusitées, et risqua d'en refroidir le succès plutôt que de sacrifier un long développement de ses idées sur l'éducation. On peut dire qu'il s'est mis tout entier dans son livre, et c'est ainsi que l'entendent ses disciples et ses amis. Il n'y a donc pas à s'étonner de l'importance qu'il y attache et que nous y attachons nous-mêmes.

Nous ne surprendrons personne en déclarant tout d'abord qu'un pareil ouvrage honore la religion et les lettres; les inconséquences que nous allons y découvrir ne sont, en somme, que de légers tributs payés à la difficulté des situations ou à l'imperfection humaine. Forcé de nous borner à quelques points culminants, à quelques traits *symptomatiques*, nous passerons rapidement sur les chapitres qui traitent de l'étude des poëtes et des écrivains de l'antiquité. Ici tout le monde sera d'accord pour remercier l'éloquent évêque d'avoir vaillamment plaidé pour cette antiquité profane qui est restée le modèle, la leçon vivante du beau, et sans laquelle toutes les autres études sont condamnées à

flotter dans le vide. S'il n'a pas cherché à donner une forme originale à ses admirations pour Thucydide et pour Homère, pour Cicéron et pour Virgile, c'est qu'à ses yeux comme aux nôtres cette partie de son œuvre était essentiellement élémentaire. D'ailleurs la meilleure originalité, chez un prélat du dix-neuvième siècle, est de défendre les trésors de la littérature païenne, contre lesquels avaient tout à coup conspiré deux partis extrêmes ; ceux qui voudraient matérialiser les intelligences, et ceux qui auraient envie de ne les faire dater que des Pères de l'Église.

Ce sont les chapitres de M. Dupanloup sur la philosophie qui nous réservaient notre première étonnement. Il demande la restauration des études philosophiques, si cruellement mutilées, presque supprimées dans les nouvelles méthodes universitaires ; rien de mieux : il veut que l'enseignement philosophique soit chrétien ; rien de plus simple : mais que propose-t-il pour y réussir? De revenir à la scolastique, et de ramener la philosophie de collége à l'époque fabuleuse où elle écrivait et dissertait en latin. Il nous semble que le meilleur moyen de gouverner, d'attirer à soi l'esprit français et l'esprit moderne, c'est d'abord de les connaître ; or, s'il est vrai que l'un haïsse le pédantisme et les formes dogmatiques, que l'autre tende de plus en plus à simplifier ses procédés, à leur demander la netteté des déductions scientifiques, si ces dispositions sommaires ne sont que trop venues en aide aux destructeurs de la philosophie dans les écoles, est-ce en fouillant dans les débris du moyen âge pour y

retrouver la robe et le bonnet des savants en *us* que l'on rendra aux générations nouvelles le goût de la psychologie et de la métaphysique? Est-ce en exigeant l'impossible qu'on obtiendra le difficile? La philosophie n'est que malade; le latin l'enterrerait, et nous serions tous alors de l'avis de Fontenelle, qui disait : « Dans ma jeunesse, « on m'enseignait la philosophie, et *déjà* je commençais « à n'y rien comprendre. » Ce n'est pas tout : si un évêque, un maître révêtu d'un caractère sacré, a eu raison de préférer, pour former le style et la pensée de ses élèves, le latin du paganisme à celui des Pères de l'Église, c'est probablement que celui-ci est moins pur, moins élégant, moins correct que celui-là : mais le latin des Pères serait une merveille de pureté, de correction et d'élégance en comparaison de la langue barbare qui se parlerait et s'écrivait nécessairement dans les colléges sous prétexte de philosopher et de *ratiociner*. Singulier effet d'optique, qui fait rebrousser chemin au moment où on croyait avancer! Bizarre méthode qui ôterait d'une main ce qu'elle donne de l'autre, et, pour restituer à la philosophie ce qu'elle a perdu depuis vingt ans, lui reprendrait ce qu'elle a gagné depuis deux siècles! Étrange façon d'élever de nouveau les esprits indociles vers les vérités abstraites, vers l'idéal et la lumière pure, en les enveloppant dans des voiles épais dont il se sont à jamais délivrés!

N'insistons pas trop cependant; après tout, cette contradiction, si elle existe, ne dépasse pas les murs des colléges, et nous avons hâte d'entrer dans le monde, guidés

par Mgr l'évêque d'Orléans. C'est en effet son troisième volume, *Lettres aux hommes du monde sur les études qui leur conviennent*, qui nous offre l'intérêt le plus vif et le plus *actuel*. C'est là qu'il nous est permis d'observer ce phénomène ou ce contraste ; un esprit très-élevé, très-libéral, *très-ouvert*, ne demandant pas mieux que d'élargir ses horizons, et par habitude, tradition ou scrupule, se croyant obligé de les restreindre.

Avons-nous besoin d'ajouter qu'il y a, dans ce volume, toute une partie de morale pratique, qu'on pourrait appeler sociale et qu'on ne saurait assez louer ? L'évêque d'Orléans a sondé les plaies de notre époque : dans ses relations avec l'élite de la société aristocratique, il a reconnu tout ce que le désœuvrement, décoré de noms sonores, pouvait amener de désordre parmi les heureux et les privilégiés de ce monde. Ce n'est pas lui qui encouragera ce funeste esprit d'abstention où se sont énervées et perdues les forces vives d'une brillante jeunesse, et qui n'est bon qu'à créer une classe d'oisifs au milieu d'une génération active. Ce n'est pas lui qui enseignera qu'un gentilhomme déroge en s'occupant de littérature, opinion qui compte encore des partisans dans quelques provinces arriérées, dans quelques *cabinets d'antiques*. Il s'est proposé, au contraire, d'indiquer en détail aux hommes du monde, un plan, un programme d'études littéraires. Ce programme est-il complet? Ce plan ouvre-t-il de nouveaux aspects ? Peut-on y deviner comment le plus lettré de nos évêques entend la solution de problèmes qu'il faut nécessairement aborder et résoudre si

l'on veut arriver à une réconciliation féconde et cesser de tourner dans le même cercle de récriminations et de controverses? Est-ce assez, en ce qui touche aux derniers siècles, de préciser un choix de lectures sans autre commentaire que celui qui consiste à décerner toujours les mêmes hommages ou à lancer les mêmes flétrissures?

Une fois décidé à opérer un rapprochement entre l'oisiveté mondaine et la littérature, M. Dupanloup devait, selon nous, faire un pas de plus: ces chrétiens, ces gentilshommes, ces militaires, auxquels il apprend à lire et à bien lire, il devait les armer pour ces luttes de la pensée où la foi court sans doute des périls, mais où, si elle en sort intacte, elle acquiert plus de vigueur et d'intensité. Or comment lutteront-ils, s'ils ne connaissent qu'un côté de la question, si on leur dérobe les pièces du procès, s'ils ne sont pas en mesure de peser le *pour* et le *contre?* L'évêque d'Orléans répète, à propos des écrivains du grand siècle, les louanges qui leur ont été déjà prodiguées: ne serait-il pas temps d'ajouter quelques notes, d'accentuer quelques nuances, non pas pour amoindrir l'admiration, mais pour la rendre plus intelligente et surtout pour l'ajuster aux points de vue créés par les événements ultérieurs? Peut-on apporter aujourd'hui à la lecture de Corneille ou de Racine l'esprit qui animait, aux premières représentations du *Cid* ou de *Bérénice*, les habitués du salon bleu ou les courtisans de Versailles? Se ferait-on une idée bien exacte de l'état réel de la poésie française en laissant au poëme du *Lutrin* et à la

satire sur *l'Embarras de Paris* le rang auguste qui leur est assigné par toutes les rhétoriques de collége? Est-il possible de lire certains passages de l'*Oraison funèbre de la reine d'Angleterre*, la *Politique tirée de l'Écriture sainte*, bien des pages paradoxales et chimériques de Fénelon, sans s'apercevoir que l'histoire, l'évidence, la suite des temps, ont donné à ces beaux génies qui n'y perdent rien de leur taille ou de leur charme, des démentis absolus? N'y a-t-il pas, dans la littérature du dix-septième siècle, tout un côté original, indépendant, prime-sautier, qui garde sa saveur et sa grâce, justement parce que l'on n'y reconnaît pas l'empreinte du collier marqué au chiffre de Louis XIV, parce qu'il échappe aux mots d'ordre de l'antiquité, parce qu'il ne subit pas ou ne subit qu'à demi le joug de la monarchie et de l'absolutisme? Ceci nous mène à Molière. Nous comprendrions parfaitement que M. Dupanloup nous dît : Évêque, je ne puis approuver *Tartuffe;* chrétien ou simplement moraliste, je dois blâmer *Amphitryon.*—Mais delà à renouveler contre le poëte immortel les rigueurs officielles d'une époque autocratique et hiératique, de là à fulminer contre lui une sentence dédaigneusement laconique, il y a un abîme, et nous n'aurions pas voulu que l'éloquent écrivain le franchît. Un homme du monde, un disciple de Mgr l'évêque d'Orléans, qui ne connaîtrait pas Molière à fond, qui ne verrait dans *Tartuffe* que l'œuvre impie d'un comédien heureux de nuire à la religion qui le condamne, comprendrait vite, à sa première discussion avec des esprits plus libres et mieux renseignés, à quelle infériorité le réduit une

méthode exclusive et étroite d'études et de lectures.

Ce n'est pourtant pas le dix-septième siècle que nous voulions prendre pour sujet de notre respectueuse controverse avec l'auteur de *la Haute éducation intellectuelle* ; c'est le dix-huitième. Voilà le vrai champ de bataille, et voilà le terrain qu'il faudrait choisir pour signer un traité de paix. Le dix-huitième siècle inaugure le règne de l'esprit français, en le forçant de sortir de son immobilité majestueuse pour descendre dans l'arène, agir et combattre. Il substitue aux idées générales que leur élévation même rendait inefficaces, des idées actives, militantes, agressives, applicables aux besoins nouveaux de la société et à la réforme des abus : il trouve, pour les exprimer, une langue, moins limpide et moins belle que celle du siècle précédent, mais plus vive, plus légère et plus acérée ; il invente le *trait*, mot charmant qui fait image, et nous montre la flèche idéale qui part, qui vole et qui perce. Littérairement, c'est encore un très-grand siècle, et l'éducation d'un *lettré* qui ne saurait que se voiler la face devant Montesquieu, Voltaire et Rousseau, demeurerait étrangement incomplète. Nous espérions que M. Dupanloup, en présence de ces noms célèbres, chercherait quelque aperçu nouveau, quelque nouvelle formule qui nous permît, sinon l'atténuation des torts, au moins l'explication des rôles. Notre espoir a été déçu. C'est toujours « l'odieuse licence de Voltaire, la honte des *Lettres persanes*, l'insupportable sophisme de Rousseau ; » toujours le même conseil d'éviter avec soin ces mauvaise lectures et de s'en tenir, pour Voltaire, aux tirades

de *Mérope* et de *Zaïre :* rien de plus. Est-ce à dire que nous nous attendions à voir un évêque lever tout à coup l'interdit qui pèse sur telle ou telle de ces œuvres, amnistier ces paradoxes, ces erreurs, ces sarcasmes, ces dangereux modèles d'irréligion et de libertinage ? À Dieu ne plaise ! mais à côté des fautes commises, il y a la tache, l'influence, la trace indélébile, laissées dans le monde moderne : il y a aussi le souvenir de tout ce qu'avaient de monstrueux et d'antichrétien les institutions, le régime que les *philosophes* contribuèrent à détruire en croyant s'attaquer au christianisme. Persister à ne voir chez eux et notamment chez Voltaire, que l'impiété, l'immoralité et l'indécence de certaines pages, c'est exactement comme si on s'obstinait à ne juger la révolution française que par les massacres de septembre et les atrocités de la Terreur. En vérité, si l'on ne connaissait rien de l'histoire d'hier, on croirait parfois que Voltaire est né dans une atmosphère pure et salubre, au milieu d'institutions toutes neuves, toutes fraîches, dictées par la sagesse et la justice, chez un peuple plein d'innocence, au sein d'une société où l'austérité des mœurs n'avait d'égale que la fermeté des croyances, et que, d'un coup de griffe, son diabolique génie a changé ce paradis en enfer ! Il serait temps, ce nous semble, de chercher à s'entendre sur un point essentiel. La fraction du parti catholique dont l'évêque d'Orléans est le chef illustre et respecté, admet, que dis-je ? glorifie les principes et les conquêtes de 89. Nous lisons, en tête de l'ouvrage remarquable du R. P. Chocarne sur le P. Lacordaire, ces lignes

significatives de M. de Montalembert. « ..... Ceux qui, comme moi et tant d'autres, ont été surtout attirés vers lui... par son ardente sympathie pour toutes les aspirations légitimes de son temps et de son pays, par son intelligent amour de la société moderne, par son invincible attachement aux principes et aux conquêtes de 1789..... » — Telle est, dons ce noble groupe, la note dominante, et M. Dupanloup ne démentirait certainement pas cette nouvelle profession de foi de son plus cher compagnon de luttes et de gloire. Ce n'est pas nous, à coup sûr, qui les blâmerons, et nous n'avons jamais pensé qu'il y eût des incompatibilités entre les idées de 1789 et le véritable esprit du christianisme. Mais enfin ces principes ne se sont pas posés tout seuls ; ces conquêtes ne se sont pas improvisées d'elles-mêmes. L'Église ne peut pas et ne doit point en réclamer l'initiative : à qui sied-il d'en rapporter l'honneur? Aux précurseurs, à ceux qui ont préparé dans les esprits ce qui devait finir par s'enraciner dans les mœurs et par s'installer dans les lois. Ils ont frappé au hasard, offensé la pudeur, raillé ou blasphémé les choses saintes, confié à de grossières passions le soin de propager leurs idées ; soit : mais ils ont introduit dans le monde un sentiment inconnu, une vertu ignorée, l'*humanité;* car quiconque trouve tout simple qu'on brûle un hérétique, qu'on torture un coupable, qu'on asservisse une conscience, qu'on envoie un homme aux galères pour délit de chasse ou de pêche, peut être grand, vaillant, chevaleresque, héroïque ; il n'est pas *humain :* il fallait

humaniser et attendrir les cordes d'airain, pour que, d'échos en échos, les notions de liberté, d'égalité et de justice arrivassent jusqu'au législateur. Cette tâche, l'Église ne pouvait pas la remplir; on ne l'écoutait pas, on ne la croyait plus, et elle se serait mise en contradiction avec les puissances qui la traitaient en alliée. L'esprit philosophique s'en est acquitté, rentrant ainsi dans le plan providentiel au moment où il essayait de se passer de Dieu, et préludant à la chute du plus antichrétien de tous les régimes, tandis qu'il s'imaginait diriger une croisade contre la religion chrétienne.

Quelle belle thèse pour un évêque, pour un écrivain catholique, qui aurait enfin le courage de chercher une issue à cette impasse; anathèmes sommaires contre le dix-huitième siècle, adhésion tardive, mais sincère, aux principes et aux conquêtes de 1789! Au lieu de ces anathèmes qui aigrissent les uns sans éclairer les autres, au lieu de ces rigoureuses sentences, de ces malédictions routinières qui ressemblent à un thème appris par cœur ou transmis de chaire en chaire, expliquer la mission de ces hommes, suscités par Dieu pour venger à la fois l'humanité et l'Évangile, pour acclimater les grands aux sentiments et aux pensées qui devaient relever les petits, et pour familiariser d'avance le monde avec la plus grande régénération sociale qui se soit accomplie sans l'intervention divine; rechercher ce que leur œuvre a eu de bon et de mauvais, de paradoxal et de vrai, de dangereux et de salutaire; se demander comment ils ont fait avancer leur siècle en ayant l'air de partager ses folies,

et comment, jetant à poignées l'ivraie avec le bon grain, ils ont apprêté la plus laborieuse, mais la plus riche des moissons ! Au lieu de dire aux hommes du monde, dont on dirige les études littéraires : Passez vite! fermez les yeux et les oreilles; ne goûtez pas à ces poisons; ne touchez pas à ces mauvais livres, objet de mépris ou d'horreur pour les honnêtes gens! — leur dire : Lisez ! n'ayez pas peur ! Prenez votre part de ces trésors de finesse et de malice! Initiez-vous à ces révoltes de l'esprit contre de longues servitudes ; ne redoutez pas non plus ces déclamations éloquentes, ces protestations de la nature que l'on n'a pas essayée encore contre la société dont on connaît trop les corruptions et les iniquités. Ce sont, malgré tout, des beautés nouvelles, placées à leur date, ayant rang et droit de cité dans la littérature française : Les ignorer, ce serait imiter un voyageur qui ne voudrait voir qu'un côté du pays qu'il parcourt : refuser de vous mesurer avec elles, ce serait laisser croire que vous n'êtes pas sûr de leur résister. Ayez donc plus de confiance ; allez au fond de ces œuvres et de ces audaces : Puis, recueillez-vous, et regardez par quelles voies mystérieuses la Providence sait contraindre l'ouvrage des hommes à produire ce qu'elle veut et non ce qu'ils veulent. Ce que ces agresseurs ont vaincu, ce que ces destructeurs ont démoli, n'était déjà plus que poussière et que cendre. L'esprit de vérité et de vie s'était retiré du vieux monde ; les gardiens du temple, comme les hôtes du palais, complices de cet odieux mensonge, persécutaient et opprimaient au nom de ce qu'ils ne croyaient

plus. Il semblait que *Candide* et le *Contrat social*, *Emile* et le *Dictionnaire philosophique*, la *Correspondance* et les *Lettres persanes* n'eussent qu'à souffler sur ce christianisme défiguré, travesti, bafoué, pour en effacer les dernières traces... Eh bien, non : ce qui a péri, c'était le simulacre, la draperie et le fantôme ; ce qui a survécu, c'était la vérité immortelle ; et maintenant, après des crises douloureuses, après des expiations méritées, nous avons une société qui n'est pas parfaite sans doute, qui a, elle aussi, ses vices et ses travers, mais qui est mille fois plus conforme que l'ancienne à la pure doctrine évangélique ; car dire que l'Évangile est méconnu là où sont proclamées la liberté et l'égalité civile, là où les consciences ne relèvent plus que d'elles-mêmes, là où expire le règne de l'arbitraire et du privilége, ce serait un plus gros blasphème que tous ceux qu'on peut rencontrer chez Voltaire ou chez Jean-Jacques ! — Nous le demandons, cette leçon ne serait-elle pas plus conciliante, plus haute, plus concluante, et, nous osons le dire, plus chrétienne, que celle qui excommunie le plus français de tous nos siècles littéraires, et jette au feu toutes ses œuvres.

En abordant la littérature contemporaine, le vénérable auteur semble éprouver quelque embarras, et nous n'en sommes pas surpris. Les interdictions épiscopales auraient ici ces inconvénients du *trop près*, qui ne sont plus à redouter quand il s'agit de Molière ou de l'*Encyclopédie*. L'Académie française sert, bon gré mal gré, de trait d'union entre des esprits de trempe fort diverse, et il serait gênant de rencontrer, sous la coupole du palais Mazarin,

des collègues dont on aurait voué les ouvrages à l'indignation publique. M. Dupanloup a esquivé la difficulté en s'abstenant de nommer les hommes et les livres contre lesquels il aurait cru devoir se montrer trop sévère, et en multipliant les *bons points;* terme de collége, que l'on peut se permettre à propos d'un volume où tout parle d'enseignement et d'études classiques. Mais là encore il nous est impossible de ne pas signaler de petites inconséquences qui parfois, si le sujet était moins grave, donneraient envie de sourire. On a dit d'une femme célèbre qu'elle aurait noyé tous ses amis pour se procurer le plaisir de les pêcher à la ligne. Nous remarquons, dans cette partie de *la Haute éducation intellectuelle*, un procédé analogue. Ainsi qu'on devait s'y attendre, le *Journal des Débats* et la *Revue des Deux Mondes* y sont condamnés en masse : puis on voit reparaître, un à un, — sans doute comme des exceptions honorables, — des noms et des œuvres qui ne sont pas tout à fait étrangers à ces lieux de perdition. Nous voudrions savoir, par exemple, où a paru *la Chanson de Roland*, de M. Vitet, à quel groupe appartiennent MM. Saint-Marc Girardin et Prévost-Paradol, dans quel recueil ont été publiés et mis en lumière les écrits de MM. Cousin, Mignet, de Broglie, de Carné, Cornélis de Witt, Augustin et Amédée Thierry; nous voudrions qu'on nous dît en quoi les Histoires de M. Thiers méritent qu'on les recommande et qu'on y croie, si on maintient toute leur autorité aux livres de M. de Bonald et de M. de Maistre; nous voudrions enfin qu'on nous apprît quels ont été, depuis trente ans et plus, les refuges

de la vraie littérature, des écrivains sérieux, des fortes traditions de la pensée et de la langue française contre ces débordements de mauvaise prose, cet art vulgaire, mercantile et grossier, ces honteux gaspillages du talent et de l'esprit, auxquels pourraient s'adresser, ce nous semble, de plus légitimes colères et des réquisitoires plus foudroyants. Mais est-il nécessaire d'en dire davantage? La réplique serait trop longue, et la liste ne finirait pas. A cette inconséquence s'en joint une autre qui n'est pas moins significative. Mgr l'évêque d'Orléans a pris la peine de dresser le catalogue de deux bibliothèques; bibliothèque pieuse, et bibliothèque d'un homme du monde. Certificat de bonne conduite et de littérature irréprochable pour ceux qui y sont admis; premier degré de prévention contre ceux qui en sont exclus.

Nous n'avons pas à nous occuper de la *bibliothèque pieuse :* celle-là appartenait en propre à l'évêque, et rien de profane ne devait s'y glisser; mais l'homme du monde! Encore une fois, si nous avons bien compris l'auteur, son but était de ramener à la littérature l'homme du monde récalcitrant, enclin à perdre son temps à la chasse, aux courses, au jeu, au milieu de plaisirs et de compagnons frivoles : est-il sûr d'atteindre ce but en rayant d'un trait de plume les noms les plus brillants, les plus *attractifs* de la littérature contemporaine, en proposant à ses lecteurs, en guise de régal philosophique et littéraire, des œuvres fort estimables assurément, mais sans éclat, sans notoriété, sans vie? Hélas! la chair est faible, et l'ennui ne saurait être pour les saines doctrines un allié

bien sûr : je me figure qu'un homme du monde, — fût-il plein de bonnes intentions, — mis au régime de MM. Gourju, Gabourd, Carcasson, etc., etc., finirait par regretter le temps où un gentilhomme n'avait pas besoin de savoir l'orthographe. Que serait-ce si nous parlions des inconséquences de détail? M. Dupanloup mentionne trois ou quatre ouvrages sur la Lorraine, et il omet le beau livre de M. d'Haussonville : il recommande je ne sais quel travail sur saint Anselme, et il a l'air d'oublier qu'on ne peut plus désormais nommer saint Anselme sans rappeler les travaux de M. de Rémusat. Il fait une large part aux écrivains absolutistes, et il évite de nommer celui qui, à force de talent et de verve, a mis souvent les rieurs de son côté, M. Louis Veuillot. Il ne voudrait probablement pas ouvrir une porte au mauvais goût, au charlatanisme et au ridicule; et il place sérieusement dans sa bibliothèque le livre grotesque de M. Roselly de Lorgues sur *Christophe Colomb*. L'a-t-il lu? y a-t-il vu, entre autres sujets d'édification, la peinture des formes opulentes de cette reine de sauvages, *trop richement apanagée*, nous dit l'auteur, pour pouvoir se dérober à la poursuite des Européens? [1] Qu'il en croie notre impartialité; de pareils livres, si on

[1] Voici la phrase : elle mérite les honneurs d'une reproduction textuelle :

« Cette beauté robuste, apanagée d'une corpulence des plus largement arrondies, malgré la prospérité de son embonpoint, avait lassé à la course tous ceux qui la poursuivaient... »

On en compte des centaines du même genre, avec accompagnement de Majuscules, dans ce ridicule ouvrage, qui n'en a pas moins été recommandé et prôné par des cardinaux, des sénateurs et des évêques.

les prenait au sérieux, feraient plus de mal à la cause qu'ils prétendent servir qu'une vingtaine de *sages ennemis*.

On se tromperait pourtant si l'on nous croyait entraînés par une pensée de dénigrement ou même de critique. Constater une situation, essayer de se rendre compte d'un malaise, observer un défaut d'équilibre ou d'accord entre le but qu'on se propose et les moyens qu'on emploie, est-ce dénigrer un écrivain ou une œuvre? N'est-il pas permis, de temps en temps, en présence d'un nom plus illustre et plus autorisé que les autres, de chercher à savoir si la discussion a fait un pas, à mesurer les distances, à s'informer des chances de rapprochement, à deviner par quelle série de concessions ou de résistances il faut encore passer avant d'arriver à ce terme désirable où l'esprit moderne cessera de se méfier de la tradition et du dogme, où les défenseurs de l'orthodoxie religieuse tendront franchement la main à la société nouvelle? Ces réconciliations sont difficiles et ne peuvent pas être promptes : Parfois on croit s'entendre ; on redouble, de part et d'autre, de bonne volonté ; on choisit des terrains propices ; on profite d'une circonstance, d'un péril imminent, d'une épreuve subie en commun, pour se réunir, pour parler la même langue, pour donner aux mêmes mots le même sens, pour faire coopérer à la même œuvre d'apaisement et de justice le caractère sacré de l'évêque, la bonne foi du catholique, la loyauté du libre penseur, l'ardeur généreuse du religieux, le bon sens du révolutionnaire désabusé : Encore un effort, et la paix est faite :

Hélas! non : un souvenir se réveille, une date est invoquée ; une blessure mal fermée se rouvre, les solutions de continuité reparaissent, et voilà la guerre rallumée! On était en plein dix-neuvième siècle; nous voilà replongés dans le moyen âge!

Sous des drapeaux différents ou contraires, les âmes, au fond, se ressemblent. Ces perplexités, ces troubles intérieurs, ces tiraillements en sens divers, qu'on a tant de fois dénoncés chez les *enfants du siècle*, on les découvrirait aussi chez les catholiques, chez ceux du moins qui tiennent à honneur d'être tout à fait de leur temps : ils ont quelque peine, nous venons de le voir, à s'encadrer dans l'ensemble, à suivre le mouvement qui les entraîne. On dirait qu'ils endurent une secrète souffrance, comme si l'air manquait à leurs poumons et le sol à leurs pas. Alors ils se jettent vers les extrêmes, ils se punissent de leur malaise, ils renouvellent contre leur orgueil et leur chair les austérités furieuses de l'ascétisme et du cloître. Nous n'en voudrions pour preuve que cette *Vie* du Père Lacordaire, dont nous parlions tout à l'heure. Ce qu'a été le Père Lacordaire, l'image qu'en gardent ceux qui ne l'ont connu que par ses prédications, ses ouvrages, sa robe de frère prêcheur et ses essais de république chrétienne, n'est-il pas superflu de le rappeler? S'il y a eu, parmi les catholiques du dix-neuvième siècle, une physionomie complétement sympathique, tout à fait contemporaine, c'est celle-là. La démocratie le réclame comme sien; la liberté n'a pas eu d'ami plus énergique; par un double prodige d'éloquence, de franchise et de

foi, il a forcé le mot *tribun* de prendre une signification religieuse, et fait du titre de dominicain un synonyme de tolérance. Il fut, pour ainsi dire, un symptôme vivant. Les rêves de nos imaginations malades, les doutes de nos esprits troublés, nos vagues élans vers un état social plus parfait et plus pur, nos velléités d'idéal et d'infini suivies de dangereuses lassitudes, rien de tout cela n'a passé loin de son cœur. On eût dit un de ces médecins intrépides qui bravent d'avance une *mal' aria* pour en surprendre les secrets, qui s'inoculent une maladie pour être plus habiles à la guérir. Les générations qu'il a émues, passionnées, arrachées aux agitations ou aux vulgarités de la vie, n'ont pas été ingrates : prédicateur, prêtre, moine, le Père Lacordaire, dans un temps de scepticisme et de préjugés antimonastiques, a mérité et obtenu la popularité et la gloire. Mais à quel prix? Qu'on lise avec attention sa correspondance, ses derniers écrits, tout ce qui peut éclairer d'un jour intérieur cette âme brûlante, et l'on verra si elle a possédé ce calme, cette sécurité qui devraient être inséparables d'une foi aussi profonde, aussi nettement définie; s'il lui a été donné de maintenir toujours un parfait accord entre sa pensée et son langage, entre sa doctrine et son époque, et surtout entre sa mission et ses protecteurs ou ses alliés naturels. Dieu seul aura su ce que cet homme illustre a dû souffrir en se voyant suspecté, entravé, abandonné, dénoncé, calomnié, paralysé, non pas par les diverses classes d'incrédulités qu'ébranlaient et attiraient la noblesse de son caractère et l'originalité de sa parole, mais par ceux-mêmes qui

auraient dû chérir et bénir ce défenseur imprévu, suscité au milieu des circonstances les plus difficiles, et armé tout exprès pour répondre aux questions et aux besoins de la société nouvelle. En dehors d'un groupe d'amis intimes, de *frères* et de disciples, c'est un des traits les plus caractéristiques de cette figure, de cette existence et de ce temps, que le Père Lacordaire ait trouvé plus de sympathie et de confiance chez ceux dont son apostolat heurtait les idées, embarrassait les passions ou troublait la quiétude, que dans une partie notable des catholiques, de l'épiscopat et du clergé.

Les hommages n'ont pas manqué à cette noble mémoire; mais ils s'adressaient surtout à l'orateur, au maître, à l'écrivain, à l'homme extérieur, à la vie publique. On comprend que l'ordre des Dominicains, ramené et restauré en France par le Père Lacordaire, ait voulu prendre la parole à son tour, ajouter sa pierre au monument, nous faire connaître, aimer et admirer, du côté de la cellule et du cloître, les vertus du religieux, les austérités du saint, la façon dont cette conscience délicate et fière, amoureuse, semblait-il, de liberté et de grand air, se pliait aux plus effrayantes rigueurs de la discipline et de la règle. C'est le Père Chocarne qui a été chargé de cette tâche, et il l'a dignement remplie. Le Père Lacordaire revit tout entier dans ce livre écrit d'un style ferme et sobre, non plus avec cette auréole de fantaisie où l'imagination s'était parfois amusée à mêler toutes les couleurs du prisme, mais tel que doivent se le représenter sans cesse, pour mieux le vénérer et l'aimer davantage, les

compagnons de ses travaux et de ses épreuves. Pourquoi faut-il que nous rencontrions, au milieu de ces émouvants récits, un chapitre qui nous fait tout à coup reculer de cinq siècles et nous rejette parmi les moines de Ribeira ou de Zurbaran? Écoutons le pieux biographe : « ... Il se découvrait les épaules, et il fallait, bon gré mal gré, lui donner une forte discipline : il se relevait tout meurtri, et restait longtemps les lèvres collées sur les pieds de celui qui l'avait frappé... Ces pénitences se renouvelaient très-souvent, et ceux qui étaient choisis pour les exécuter ne s'y résignaient pas sans peine..... On devait alors lui donner des soufflets, lui *cracher au visage*, lui parler comme à un esclave : « Va me cirer mes sou-« liers!... Va-t'en, misérable! » Et il fallait le chasser comme un chien... Cette ardeur pour ces sortes de supplices paraissait d'autant plus extraordinaire que sa complexion, extrêmement délicate et sensible, les lui rendait plus insupportables : il frémissait aux moindres coups... »

A Chalais, le Père Lacordaire force chacun des frères de lui donner vingt-cinq coups de discipline : la communauté est nombreuse, le supplice dure longtemps, et le patient sort de cette terrible épreuve dans un état affreux... « A Flavigny, la salle du chapitre était soutenue par une colonne en bois : il en fit sa colonne de flagellation... Il s'y faisait lier, les mains derrière le dos et les épaules nues, et ordonnait qu'on le flagellât durement : les novices osaient à peine le toucher; mais on n'y gagnait rien...

« ... Il y avait à Paris, sous l'ancienne église des Carmes, une sorte de crypte ou chapelle souterraine... Un jour de vendredi saint, il se fabriqua lui-même une croix, la fit dresser dans cette chapelle, s'y fit attacher avec des cordes, et y resta suspendu pendant trois heures... »

Nous voudrions, nous devrions peut-être admirer cette exaltation héroïque qui foule aux pieds la nature, cette façon de pousser à outrance ce que l'on a appelé la *folie de la croix*. Et pourtant, dût-on nous accuser de mollesse mondaine, nous avouons qu'en lisant ces pages nous n'avons pu nous défendre d'une sensation douloureuse. Pourquoi l'âme ne craindrait-elle pas les dissonances comme l'oreille? Pourquoi certaines répulsions instinctives ne seraient-elles pas infaillibles à force d'être insurmontables? Dans cet ensemble de mortifications et de tortures, il y a deux choses : la souffrance corporelle et l'humiliation volontaire. La souffrance physique était-elle digne de l'homme qui prêchait une religion de liberté, de lumière et de douceur? L'anachronisme nous paraît flagrant entre cette prédication et ces cruautés. Elles étaient explicables à l'époque où l'humanité pliait sous une loi de terreur, où la justice n'apparaissait qu'entourée d'instruments de supplice, où l'homme, se croyant sans cesse poursuivi par d'invisibles puissances, les conjurait en faisant couler son sang et crier sa chair. Lorsque le coupable, avant même d'être convaincu de son crime, se trouvait en face du questionnaire et du bourreau ; lorsque tout dans la vie extérieure et dans la conscience parlait de peines matérielles et terribles, le chré-

tien, le moine, se traitant comme le dernier des pécheurs, devait logiquement rivaliser, contre lui-même, avec la vindicte publique et la sentence divine. Mais de nos jours! à quoi bon dépenser tant d'efforts pour mettre sa parole à l'unisson de ses auditoires et de son siècle, si, rentré dans sa cellule, on reculait tout à coup de quatre ou cinq cents ans afin de s'environner d'une nuit sanglante, de descendre dans les cryptes et les souterrains, et d'y renouveler à ses dépens des fantasmagories effroyables, empruntées aux contemporains de l'inquisition et des *auto-da-fé?* A quoi bon parler si hardiment du passé, si on en gardait ce qu'il eut de plus cruel et de plus barbare? Non, jamais nous ne consentirons à nous figurer, se faisant meurtrir de coups de corde et attacher à une croix, celui qui s'est montré si sévère pour *les gouvernements d'ancien régime*. Il y a plus; l'historien du P. Lacordaire nous dit — et nous n'avons pas de peine à le croire — que ces supplices lui faisaient un mal affreux : or son humilité n'allait probablement pas jusqu'à se croire inutile à toutes les âmes qu'il illuminait de sa foi, qu'il électrisait de son éloquence, qu'il réchauffait de sa flamme. Comment le simple bon sens ne lui disait-il pas que soumettre à de semblables crises sa nature de sensitive, surexciter ses nerfs, abréger sa vie, c'était dépasser le but au lieu de l'atteindre et oublier le nécessaire en pratiquant le superflu?

Quant à l'humiliation volontaire, nous nous étonnons que cet esprit si droit, si loyal, si ennemi de tout déguisement et de tout mensonge, n'eût pas compris ce qu'elle

avait de factice et, par conséquent, de puéril? L'offense n'existe que par l'intention de l'offenseur. On peut, après une bataille, serrer cordialement la main de l'ennemi de qui l'on a reçu une grave blessure : qu'un gant ou un doigt vous effleure le visage, l'injure, matériellement imperceptible, ne peut être lavée que dans le sang. Lorsque les frères, les disciples, les novices du P. Lacordaire, qui auraient voulu baiser la trace de ses pas et pour lesquels il était le type de la vertu et du génie, lui obéissaient en gémissant, lorsqu'ils lui crachaient à la figure ou le traitaient de *chien* et de *misérable*, ils ne l'insultaient pas; ils lui servaient par ses ordres et à leur grand regret la représentation, la comédie d'une insulte. Ce n'est pas ainsi, ce nous semble, que l'auteur des *Conférences* de Notre-Dame devait entendre et exercer la vertu d'humilité chrétienne. Quand il apprenait, comme il nous le dit dans ses lettres, qu'il venait d'être dénoncé ou desservi, à Paris ou à Rome, par de hautes influences ecclésiatiques, c'était là qu'il avait réellement à dompter toutes les révoltes de l'orgueil, toutes les fibres du cœur, dans un cadre bien mieux approprié à sa mission et à son caractère : La blessure était plus vive, l'humiliation plus réelle, le pardon plus méritoire.

D'après ces exemples que nous aurions pu multiplier, il est facile de juger les situations respectives : d'un côté, l'esprit moderne avec ses acquisitions inaliénables et ses légitimes exigences ; de l'autre la littérature pieuse avec ses alternatives de concession et de résistance à ces idées qui ne doivent plus périr et avec lesquelles la religion peut,

selon nous, s'allier impunément, sans y rien perdre de son autorité et de sa force, en y gagnant au contraire une action plus universelle sur toutes les parties de la société, sur toutes les facultés de l'intelligence. En résulte-t-il que tout nous semble inattaquable et sacré dans cet esprit contemporain que ses flatteurs égarent ou corrompent et à qui il est bon de dire ses vérités? Assurément non : il a ses travers, et nous n'en connaissons pas de plus visible, de plus épidémique que ce goût effréné de publicité qui bientôt, si l'on n'y prend garde, fera de la vie privée, des affaires de famille, des secrets de l'âme et du cœur, quelque chose de pareil à des vêtements dont on retournerait l'étoffe. Aujourd'hui personne n'est sûr que ce qu'il a écrit hier ne sera pas imprimé demain. Tout contribue à propager cette manie; l'indiscrétion de ceux qui veulent savoir comme la faiblesse de ceux qui aiment à dire. Le nombre des journaux augmente à mesure que la liberté de discussion diminue. Forcés d'amuser au lieu de discuter, maintenus sévèrement à la porte des idées, ils se jettent sur les faits ; quand les faits leur manquent dans le domaine public, il faut bien aller les chercher ailleurs, près du foyer domestique, dans le salon, dans l'alcôve, dans le cabinet de travail, dans le présent ou le passé de tout ceux qui traversent la comédie humaine. Les exhibitions, les révélations, les confidences sont également mises à la mode par le plaisir qu'on a à les recevoir et à les faire. Quiconque possède ou a possédé, parmi les siens, un enfant précoce, un petit prodige ou une muse en miniature, se hâte de publier sa corres-

pondance ou son histoire, et s'imagine, par là, jeter un jour nouveau sur le cœur humain ou sur la physionomie d'un siècle. Secondé et aggravé par ce je ne sais quoi de théâtral, par ce penchant à la *pose*, qui est aussi un des traits caractéristiques de notre temps et de notre littérature, le goût dont nous parlons doit faire, à la longue, du monde un théâtre, de la vie une série de scènes jouées pour des spectateurs invisibles auxquels on assure d'avance leur part. Il deviendra de plus en plus difficile de distinguer où l'homme s'arrête, où le personnage commence, et le *chez soi* ne sera qu'une variante de la coulisse. Bizarre contraste ! On nous a dit d'abord que c'était là le seul moyen d'en finir avec la vérité de convention, d'atteindre la réalité dans le vif, d'avoir le mot vrai, le dernier mot des œuvres et des caractères ; et à quoi arrive-t-on ? A un résultat contraire : on intéresse chaque individu qui se croit quelque peu en évidence à se draper, à grossir le ton, à se faire une attitude et un visage pour ne pas être pris au dépourvu par la curiosité du public. Ce qu'y perdent la dignité des mœurs, la sûreté des relations, la gravité des lettres, d'autres l'ont dit et nous n'avons pas à le redire.

C'est ici que la littérature pieuse devrait retrouver tous ses avantages, et donner aux écrivains profanes des leçons d'austère réserve. Le mystère lui va si bien ! il est si naturel de la comparer à ces lampes qui brûlent dans un sanctuaire soigneusement fermé, pendant que quelques fidèles s'agenouillent sous cette pâle clarté et que les foules affairées s'agitent au dehors ! Peut-on

dire pourtant qu'elle soit toujours inaccessible au genre de faiblesse que nous venons d'indiquer? Les révélations et les confidences intimes ne sont-elles pas, là aussi, un peu trop sollicitées et prodiguées? Ne néglige-t-on pas quelquefois de mettre en pratique cet axiome si sage : « Le bien ne fait pas de bruit, et le bruit ne fait pas de bien? » La question est trop délicate: on est à l'aise tant qu'on discute franchement des opinions, au risque de contredire les personnes : l'embarras commence, quand on arrive à toucher aux personnes pour faire prévaloir des idées. Nous n'écrirons pas de noms propres : à quoi bon? De quel droit affliger de nobles cœurs qui, alors même qu'ils s'abusent, restent encore l'élite et le modèle de notre triste humanité? Toutefois, qu'on y prenne garde: il est toujours fâcheux que l'on puisse croire que les *saints* et les *forts* penchent du même côté que les vaniteux et les faibles. Il n'est pas d'un utile exemple que les préoccupations mondaines paraissent se mêler aux pensées de pénitence et de salut. — « Je n'aime, nous disait une femme d'esprit, ni les chapelles qui sont des salons, ni les salons qui sont des chapelles. » — Le mot pourrait bien être vrai, et il nous explique ces singuliers alliages qui donnent beau jeu aux indifférents et aux railleurs. Ce groupe d'élus pour qui s'élaborent les pieuses confidences de cette littérature, et qui en a la primeur, ne se fait peut-être pas une idée bien juste de l'effet que produisent ces mysticités aristocratiques, quand elles passent du demi-jour à la pleine lumière et des caresses de l'amitié à la rude étreinte du public. Un des hommes

qui font le plus d'honneur au parti libéral et catholique, écrivait récemment à propos d'une de ces révélations intimes dont on peut discuter l'opportunité sans en contester le charme : « La première condition, pour que le public les accepte, c'est qu'elles soient *exceptionnellement belles*, » ou en d'autres termes, que les âmes qui s'y reflètent soient d'une beauté absolue. Le thème est spécieux, l'avocat est éloquent, mais il ne nous convertit pas : le plus ou moins de beauté des âmes exposerait l'humilité chrétienne à une foule de tentations et de mécomptes, et ceux qui prétendraient à cette beauté suprême risqueraient de la ternir par cela même qu'ils croiraient la posséder. Et puis ne semble-t-il pas que la beauté morale doive avoir sa pudeur comme l'autre ? Plus elle est sûre d'elle-même, plus il lui sied de rechercher une ombre discrète et de multiplier les voiles. La question est-elle là, d'ailleurs ? Il ne suffit pas, selon nous, pour justifier ces révélations personnelles et ces confidences intimes, qu'elles soient exceptionnellement belles. Il faut surtout qu'on puisse supposer que, si l'auteur les refusait au public, le public irait les surprendre. Certes, nous n'aurons pas la naïveté de décerner bénévolement un brevet de belle âme aux écrivains ou aux artistes célèbres qui, après avoir occupé la renommée, ont cru devoir renseigner sur leur propre histoire, sur leur vie privée et leur personne, ceux qu'avaient affriandés leurs ouvrages : du moins ils pouvaient alléguer pour leur excuse que, étant donné le penchant de leurs contemporains à écouter derrière les portes et à regar-

der par-dessus les clôtures, la curiosité publique ne manquerait pas de fouiller dans leurs secrets s'ils ne les lui livraient pas, et ajouterait probablement une légende apocryphe aux récits authentiques. Il n'en est pas de même de ces héros de la vie intérieure et mystique dont les vertus, les sentiments, la correspondance, les œuvres, n'ont jamais été en contact avec le monde. Les beautés de leur âme resteraient éternellement cachées, à l'abri des regards indiscrets, si on ne les mettait à nu. Or, du moment que ces révélations ne sont pas indispensables, elles sont inutiles; dès l'instant qu'elles sont inutiles, elles sont intempestives. Dira-t-on qu'elles ont l'avantage de nous inviter au bien, de nous montrer comment la piété la plus fervente peut s'allier à la grâce la plus enjouée, à l'esprit le plus fin, à la douceur la plus exquise, aux qualités les plus aimables? Hélas! c'est alors que, pour ceux qui ont vécu et connaissent les revers des médailles, les âmes que l'on nous propose ainsi pour exemples apparaîtraient, en effet, comme *exceptionnellement* belles!...

Et maintenant, que conclure? On le sait déjà; nous voudrions que la littérature pieuse se rapprochât davantage des grands courants où s'abreuve l'esprit moderne et s'éloignât un peu plus des petits sentiers où nous conduisent la curiosité et la vanité. Nous souhaiterions que, moins exclusive dans le domaine intellectuel, elle fût encore plus sévère dans le monde moral. En nous laissant croire qu'elle peut obéir à des mobiles où l'humaine faiblesse a sa part, elle amoindrit l'autorité des

leçons qu'elle nous doit et des modèles qu'elle nous présente : en élevant de trop hautes barrières entre ses limites et ses voisins, elle décourage ceux qui pourraient lui venir en aide et divise des forces qui devraient concourir au même but. Pourquoi le spiritualisme, qui prit avec tant d'éclat l'initiative de la magnifique renaissance d'avant 1830, est-il aujourd'hui relégué à un rang secondaire? Pourquoi le romantisme, dont la première inspiration, quoi qu'on en puisse dire, fut essentiellement spiritualiste, s'est-il laissé absorber par la fantaisie et par la matière? Ne serait-ce pas parce que, en *soulignant* de plus en plus les séparations et les dissidences, la littérature catholique précipite vers l'extrémité contraire tous ceux qui ne sont pas d'humeur à la suivre? Règle générale: les époques pour lesquelles Descartes n'est pas assez chrétien, se décident vite: l'immense majorité se fait épicurienne; la minorité tourne au mysticisme. Il serait donc à désirer que la littérature pieuse fût plus *compréhensive,* plus large, plus virile, moins favorable aux médiocrités, moins aisément dupe des apparences: mais que disons-nous, et n'allons-nous pas, à notre tour, faire sourire à nos dépens? C'est la perfection que nous demandons, et la perfection n'est pas de ce monde : si les écrivains pieux remplissaient toutes les conditions de notre programme, ils cesseraient d'être des hommes pour être des anges, et ce ne serait pas le moyen de rapprocher les distances.

V

LE RÉALISME PIEUX

LES ODEURS DE PARIS

Novembre 1866.

I

Les hommes d'esprit qui ont trouvé plaisant de m'appeler le *geai* de M. Louis Veuillot [1], m'ont rendu un très-bon et un très-mauvais service; très-bon, car ils m'ont fait réfléchir et relire la fable qui commence par ce vers :

Ne forçons point notre talent !

très-mauvais, car me voilà fort embarrassé vis-à-vis d'un écrivain que l'on m'accuse d'imiter.

[1] Si l'image était exacte, il faudrait ajouter cette fois, — ce qu'à Dieu ne plaise ! — que le *paon* s'est paré des plumes du *geai*. Rien de plus ridicule, je le sais, que les réclamations de ce genre : je crois pourtant pouvoir dire que M. Louis Veuillot, qui a cité, sans que l'on s'explique très-bien le rapport de ses citations avec son sujet, MM. Jouvin, Wolff, Delvau, Hello, Georges Seigneur, etc., etc.,

M. de la Palisse dirait que le livre de M. Veuillot est une satire : j'ajoute, une satire éloquente parfois, souvent excessive. Or, quel est l'effet que produit-sur vous une satire trop réussie? Voici mon impression : d'abord on se tâte, comme un conscrit qui vient d'entendre siffler les balles, pour s'assurer que l'on a rien de cassé. Ensuite on se dit : Quel malheur et quelle honte de vivre dans un temps qui mérite de pareilles volées de bois vert ! Quoi ! c'est bien vrai ! l'art, le théâtre, la presse grande et petite, les divertissements publics, la peinture, la causerie, la langue, les lettres, la poésie, le demi-monde, le monde entier, sont tombés dans cet état de dégradation ! Voilà le café *qu'on sert* à un peuple abruti ! Et je supporterais ma part de cet opprobre? Non, jamais, jamais, jamais ! — Et l'on va se fourrer la tête dans un sac de cendres, ce qui n'est pas propre ; ou se jeter à l'eau, ce qui n'est pas sain.

Eh bien, je voudrais essayer d'épargner à mes contemporains ce sac ou cette noyade, et je vais leur indiquer le moyen de sauvetage que m'a fourni le hasard.

Le Figaro publie en ce moment la très-émouvante histoire de Fualdès. Possédant la collection du *Journal des*

aurait fait acte d'équité en informant ses innombrables lecteurs que *sa* Thérésa, *son* café chantant, *ses* démolitions de Paris, et maint autre passage, avaient été copiés d'avance, en 1862 et 1865, par l'auteur d'*Entre Chien et Loup*. D'une pâle lithographie il a fait une gravure à l'eau-forte, et d'un succès d'estime un succès d'argent ; soit : cela n'en valait pas moins une mention du *paon* en l'honneur du *geai*. (Voir la note à la fin du volume).

Débats depuis 1800, j'ai eu l'idée de confronter ce nouveau récit avec le procès-verbal des cours d'assises d'Albi et de Rodez. Mais l'appétit vient en lisant : que faire à la campagne, en novembre, à moins que l'on n'y rêve en parcourant de vieilles gazettes? J'ai fini par lire les 365 numéros de 1817. Or, après cette lecture, je déclare hardiment que sur tous les points où la verve endiablée de M. Louis Veuillot nous a promenés à travers de si cruelles épines et de si mauvaises odeurs, notre *moyenne* de 1866 est préférable à la *moyenne* d'il y a cinquante ans.

Il est fort question, dans *les Odeurs de Paris*, de messieurs les journalistes officieux et de la façon *minable* dont ils ont abaissé le niveau et compromis la moralité de la presse. Rien de plus juste, hélas! et de plus triste. Mais oyez ceci, messeigneurs ! Je ne suis pas suspect, j'ai choisi l'an mil huit cent dix-sept, parce que nous *gémissions* alors sous un gouvernement que je regretterai toute ma vie.

Le *Journal des Débats* occupait le premier rang, et de beaucoup, parmi les journaux de cette époque ; ils étaient là une demi-douzaine de gaillards, Fiévée, Dussault, Hoffmann, Féletz, Nodier, etc., etc. Je ne sais pas très-bien ce qu'ils faisaient le soir ; mais, le matin, ils défendaient avec rage le trône et l'autel. Il fallait que le feuilleton dramatique se mît au diapason du premier-Paris ou de l'article de critique littéraire, et voici, en simple échantillon, comment il s'y prenait.

Il s'agissait, par exemple, de Lainez, premier sujet de l'Opéra. Lainez venait d'obtenir une représentation à son

bénéfice, après quarante-trois ans de service actif, ce qui suppose un âge assez respectable pour un ténor. Il avait quitté le théâtre trois ou quatre ans auparavant : attention !

« Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette espèce de disgrâce arriva à Lainez, *non, comme après une* si longue carrière théâtrale il serait naturel de le supposer, par suite de l'insuffisance de ses moyens ; c'était, au contraire, l'excès qu'on lui en reprochait encore. La force de son organe blessait ces superbes oreilles (les oreilles de Napoléon Bonaparte, vaincu et captif à Sainte-Hélène !) accoutumées au concert doux et perfide de la louange, aux tons bas et rampants de la flatterie, *dont* les plus dévoués courtisans n'osaient approcher qu'avec une sourdine dans la voix, etc., etc., etc. » (12 mai 1817.)

Qu'en dites-vous? Quel lion, quel coup, quel pied et quel âne! Imaginez-vous une circonstance, une péripétie quelconque qui puisse amener nos *lundistes*, Jules Janin, Paul de Saint-Victor, Béchard, Théophile Gautier, de Belloy, Sarcey, non pas, grand Dieu! à écrire cette grotesque prose, mais à exprimer un sentiment analogue? Notez bien que l'auteur de ce feuilleton n'était pas le premier venu : c'était Duvicquet, qui faillit, l'année suivante, être nommé membre de l'Académie française; Duvicquet, qui vécut et écrivit assez longtemps pour qu'un certain *Julius Brutus*, d'Andrieux, joué en septembre 1830, lui ait suggéré la phrase que voici : « On crie sur le théâtre : Vive la liberté ! à bas le tyran ! On se croirait à Paris, le 29 juillet de cette glorieuse année. »

Charles X un tyran ! L'homme de Lutzen et de Bautzen, de la campagne de France et de Waterloo, ne pouvant supporter un chanteur doué de poumons trop robustes! Et il n'y a pas eu, dans la presse, ni en 1817, ni en 1830, le moindre *tolle* contre ce distributeur de coups de pied *asiniens!*... En voilà assez; passons à d'autres exercices.

Il paraîtrait, d'après *les Odeurs de Paris*, que les mœurs théâtrales ont baissé de plusieurs crans; ce qui permet de supposer un perpétuel échange de grossièretés et de mépris entre les journalistes de petite vertu et les vaudevillistes de second ordre. C'est fâcheux; je suis humilié, et, pour m'en distraire, je lis dans ce même *Journal des Débats*, à la date du 3 février 1817 :

« Depuis plusieurs mois, on annonçait au théâtre des Variétés une comédie de caractère, intitulée *l'Égoïste par régime*. On assurait que le dialogue étincelait d'esprit et d'excellents traits d'observation. L'alarme était parmi les fournisseurs de *rébus*, de *quolibets*, de *calembours*, qui s'appellent hommes de lettres ! ! On dit même qu'une assemblée générale a été tenue sous la présidence d'un de ces messieurs qui possède au suprême degré le bon ton de la Râpée et qui observe habituellement la nature sous les parapluies de la Halle.... »

J'abrége ces aménités : suivent des détails très-injurieux et très-lourds sur cette prétendue assemblée. La cabale organisée triomphe; la pièce tombe; le feuilletoniste ajoute :

« Aujourd'hui la joie brille sur la figure des con-

jurés : l'esprit, la grâce et le goût sont en fuite, et dès demain les vainqueurs célébreront AU CABARET le triomphe qu'ils viennent de remporter sur leurs ennemis. »

Voyons : s'il est prouvé que nous sommes aujourd'hui en pleine Béotie, ne vous semble-t-il pas que ces gentillesses nous transportent chez les Iroquois ?

Je trouve, dans *les Odeurs de Paris*, une critique très-sensée et très-piquante de cette école poétique dont les vers, admirablement ciselés, n'expriment ni sentiment, ni idée. En voici (1er juin 1817) qui expriment une idée et un sentiment :

A MADEMOISELLE DUCHESNOIS, EN LUI ENVOYANT UN ROLE QU'ELLE NE TROUVAIT PAS ASSEZ CONSIDÉRABLE.

Eh ! laissez donc à *la trop faible actrice*
Le *vif* désir d'un rôle un peu brillant
Qui lui *procure* une gloire factice
Et la *soulève* au-dessus du néant.
Pourquoi faut-il qu'un pareil soin vous touche ?
Il est bien vain quand on a du talent.
Tout *personnage* est beau dans votre *bouche :*
Les plus touchants et les plus assurés
De plaire même au cœur le plus farouche,
Seront toujours tous ceux que vous jouerez !

R...

Franchement, j'aime mieux M. de Banville !

Et observez, encore une fois, que je ne vous parle pas de subalternes. Le feuilleton du *Journal des Débats* représentait la quintessence de l'esprit français. Ces vers ridi

cules, signés R..., étaient de M. Royou, auteur d'un *Phocion* qui fut applaudi deux mois après, et joué par Talma. Franchement, j'aime mieux *le Lion amoureux*.

Il y a, dans *les Odeurs de Paris*, une charge à fond contre ce goût d'émotions âcres et fortes à qui ne suffisent plus les violences du mélodrame, à qui il faut la réalité hideuse, l'exécution, la guillotine, la chair palpitante, le sang, le cadavre, la Morgue ce soir, demain peut-être le combat de taureaux... C'est déplorable, mais, hélas! Fualdès, le malheureux Fualdès, que l'on nous raconte aujourd'ui et que l'on assassinait alors, va nous servir à comparer les deux époques :

« Ce n'était point assez, dit le *Journal des Débats* du 9 mai 1818, que les drames du *Coffre de fer* et du *Château de Paluzzi* retraçassent une imitation trop fidèle de l'assassinat de Fualdès : on a représenté, sur je ne sais quels tréteaux, l'assassinat même. Le sang qui coule est reçu dans un baquet; les scélérats sont groupés autour d'une table : on frappe le vieillard à coups pressés, et (ce que je ne puis me résoudre à redire) d'horribles voix ont crié *bis!* Eh! malheureux! gâtez le goût, puisque telle est votre mission, mais ne dépravez pas les âmes! Ne tendez pas un piége à ce besoin d'émotions qui cherche de l'aliment, et que vos pièces hideuses ne deviennent pas l'école du crime et de la férocité! »

Rien n'y manque; l'atrocité réaliste de Jean Hiroux est maudite en style de Joseph Prudhomme.

On le comprend, j'ai dévoré ce volume; mais il a quatre cent soixante-dix pages; je ne puis effleurer tous les

sujets qu'il traite et maltraite. Un mot pourtant sur la peinture. A entendre M. Louis Veuillot, ce ne serait plus seulement une décadence, mais une chute au fond de l'égout collecteur [1]. Mépris, horreur, ignorance, insolence, impuissance, impiété brutale, luxure et surtout proxénétisme, tel est le bilan de nos peintres, à en juger par la dernière exposition. M. Veuillot remarque que l'on ne dit plus le *Salon*, ce qui exprimait autrefois une idée de choix, d'élite, de bonne compagnie. Je crois qu'il trompe : on persiste si bien à dire *Salon*, que le mot se trouve en tête de tous les articles des critiques spéciaux, pour lesquels on a même créé un néologisme ou un barbarisme de fraîche date : on les appelle des *Salonniers*. Ceci n'est qu'une vétille ; ce que je voudrais, c'est rétablir les proportions et les mesures.

M. Veuillot excepte de ses anathèmes trois tableaux ; un paysage de M. Corot, une légende antique de M. Gustave Moreau, et une scène du martyre de la Pologne, par M. Robert-Fleury fils. J'ai peine à m'expliquer sa prédilection pour la tête d'Orphée portée sur une écaille de

[1] Cette page de M. Veuillot, ainsi qu'une foule d'autres, prouve le parti pris, le désir de réparer enfin par un grand succès de tapage la demi-chute du *Parfum de Rome*, du *Fond de Giboyer*, des *Satires*, et le *fiasco* complet des brochures, depuis *Waterloo* jusqu'à *l'Illusion libérale*. A qui M. Veuillot persuadera-t-il qu'une école qui, malgré des pertes immenses, compte encore Hébert, Cabanel, Jalabert, Amaury Duval, Lehman, Baudry, Lévy, Gérôme, Jules Breton, Fromentin, etc., etc., soit une école d'impuissance, d'insolence et d'excitation à la débauche? Aimerait-il mieux, par hasard, la peinture et la sculpture italiennes et romaines du dix-neuvième siècle ?..

tortue, pastiche du vieux Mantegna, où la bizarrerie à outrance n'est pas même de l'originalité, et où M. Moreau, à force d'exagérer ses récidives, a trouvé moyen de gâter son premier succès. Mais enfin, puisque M. Veuillot était en veine d'amnistie, il aurait bien pu découvrir jusqu'à dix *justes* qui eussent obtenu grâce pour les énormités de la ville maudite : pourquoi refuser une mention honorable au magnifique paysage de Paul Huet, à *la Remise des Chevreuils*, de Courbet, au *Dormoir*, d'Auguste Bonheur? Et les Daubigny! Et les Fromentin! Et le *Saint Vincent de Paul*, de Bonnat! Et le *Bélisaire* de Bigand! Et l'admirable portrait de madame Chauffard, par Jalabert! Et beaucoup que je sais, et quelques-uns que j'oublie! Reste le reproche d'indécence mérité par un trop grand nombre de toiles : j'en conviens; mais M. Veuillot a-t-il fouillé les *Annales du Musée*, par le sieur Landon, peintre d'histoire? Ce Landon publiait périodiquement, avec un texte idiot, le dessin au trait des principaux tableaux de chaque Salon. Si j'en juge par ces dessins, le contingent d'indécences ou, comme disait ce bon Delécluze, de *pornographies*, était aussi considérable de 1814 à 1831 qu'en 1866. Que dirai-je du talent, qu'il est bien permis de compter, ne fût-ce qu'à titre de circonstance atténuante? M. Veuillot se moque du jury, qui n'a pas su s'entendre pour décerner la grande médaille. Il y eut des lauréats en 1817 : voici leurs noms : MM. Ansiaux, Abel de Pujol, Rouget, Meynier, Robert-Lefèvre, Delorme, et, pour le paysage, Bidault! Oui, Bidault, Bidault tout seul, là où nous cou-

ronnerions aujourd'hui Corot et Cabat, Daubigny et Jules Dupré, Paul Huet et Théodore Rousseau, Édouard Imer et bien d'autres! On le voit, l'humiliation n'est pas aussi écrasante qu'elle en a l'air: toujours le mot du cardinal Maury : Très-peu quand je me regarde; beaucoup quand je me compare!

J'arrive au chapitre le plus délicat, le plus difficile, celui que j'appellerai en latin *lubricus*, parce que *lubricus*, en latin, ne veut dire que glissant ; les nudités au théâtre! Ici, j'ai bien envie de me tenir pour battu, et cela d'autant plus volontiers que je n'ai jamais vu et que j'espère ne jamais voir une seule de ces *féeries*. Essayons poutant. D'accord cette fois avec les statistiques, M. Veuillot nous rappelle que la population de Paris a passé, dans ces derniers temps, de sept cent mille âmes à deux millions; sans compter cette population flottante que les chemins de fer amènent chaque jour, et qui est évidemment plus oisive, plus embarrassée de ses soirées, plus avide de spectacles que les Parisiens sédentaires. Pour ce public quadruplé, des féeries comme *Cendrillon* ou *Rothomago* sont ce que furent jadis pour un public plus restreint les ballets de l'Opéra, qui, si j'en juge d'après leurs titres, *Mars et Vénus*, *le Jugement de Pâris*, *Psyché*, *Flore et Zéphire*, devaient être fort court-vêtus. Ces nouveaux venus, débarqués la veille, partant le lendemain, ne peuvent guère aller au Théâtre-Français, voir jouer Racine que l'on ne joue plus, et Molière que l'on joue mal. Ils courent aux spectacles qui ne fatiguent pas leur attention, piquent leur curiosité et amusent

leurs regards : c'est moins de la corruption que de la digestion.

Admettons pourtant que je me trompe, qu'il y ait là un foyer de dépravation permanente à l'usage des bourgeois, des provinciaux et des lycéens : soit. Vous m'accorderez, n'est-ce pas? que, pour le chercher, il faut se déranger, s'imposer quelque embarras et quelque dépense. On est obligé de sortir, d'aller de chez soi à la Porte-Saint-Martin ou au Châtelet, de faire queue, de payer sa place. Une fois entré et installé, reste la rampe, et une foule d'autres barrières qui séparent les spectateurs de ces fameuses jambes que M. Veuillot traite peu galamment de *cagneuses ;* ce qui en amoindrirait le danger. Il y a tentation, d'accord; exhibition, je l'avoue; triomphe de la chair et de la matière, démoralisation des masses, abaissement et abrutissement de l'espèce, je le veux bien ; mais tout cela dans certaines conditions de difficultés, de déboursés, de complications et de lointain. M. Veuillot, que je crois à peu près de mon âge, se souvient-il de ce qu'étaient, au temps de notre adolescence, le Palais-Royal et surtout ces immondes galeries de bois, si merveilleusement décrites par Balzac dans *un Grand homme de province?* Il n'y a pas à dire ; l'étranger, la province et Paris affluaient dans cet espace de dix mètres carrés, entre ces sales échoppes qui suaient le vice par tous les pores. Il ne s'y montrait pas à distance, à travers les verres d'une lorgnette, les contre-basses d'un orchestre et les quinquets d'une rampe : on piétinait dessus. Outrage permanent à la pudeur pu-

blique et privée, il s'offrait dans tout le cynisme de son étalage; et, pour vivre de plain-pied avec lui, il suffisait que la maison de jeu d'à côté et le bureau de loterie vous eussent laissé un écu dans la poche. Que serait-ce, si nous remontions encore de quelques années vers l'époque où la nudité était partout, dans les salons, dans les boudoirs, dans les promenades publiques, dans les gravures de mode? On avait, au sortir de la Terreur et des prisons, tant de joie de n'être pas mort, qu'on n'avait pas de honte de n'être pas vêtu.

Mais pourquoi regarder toujours en bas? Il est clair que, si l'on s'y obstine, on ne verra que vulgarités, laideurs, triviales amorces, ignoble abus du papier et de l'encre. Dire que la littérature tombe dans le ruisseau parce qu'il y a des milliers de gens qui ne lisaient pas autrefois et qui lisent aujourd'hui, c'est exactement comme si l'on disait que les grands crus de Bordeaux et de Bourgogne n'ont plus d'amateurs, parce que nos vins communs arrivent maintenant jusque dans des pays où ils n'avaient jamais pénétré. Dans quel temps, je le demande, des œuvres telles que celles de madame Swetchine, de madame Craven, d'Eugénie de Guérin, seraient-elles parvenues à leur vingtième édition? Dans quel temps les chefs-d'œuvre de Beethoven et de Mozart auraient-ils attiré cet immense auditoire que nous voyons se presser aux concerts populaires de M. Pasdeloup?

A quoi vise, répliquera-t-on, tout ce discours? A démolir la satire? A prouver que, depuis Juvénal jusqu'à M. Veuillot, les satiriques n'ont pas eu leur raison

d'être? A Dieu ne plaise! ce serait grand dommage, surtout quand M. Veuillot tient la plume : ce que je veux dire, c'est que la satire, alors même qu'elle est de main de maître, n'est pas désespérante, et qu'on peut ne pas la prendre au pied de la lettre. La *désespérance* ne vaut rien, ni pour les vieux, ni pour les jeunes : elle n'est qu'une des nombreuses variantes de l'orgueil et de la paresse. On croit ne se dégoûter que de son époque; on se dégoûte de sa tâche; on se regarde comme quitte en se croisant les bras et en voyant passer les travers et les ridicules contemporains avec une tristesse dédaigneuse ou un sourire superbe. Il y a, dans *les Odeurs de Paris*, deux pages d'une beauté sinistre et fière : l'auteur s'empare de la célèbre formule de *Notre-Dame de Paris: ceci tuera cela*, et il dit : *Ceci*, qui est Montesquieu, a tué *cela*, qui était Bossuet; *ceci*, qui est Carrel, a tué *cela*, qui était Montesquieu, etc., etc., etc. — C'est terrible, poignant et même vrai, mais de cette vérité relative que l'on peut immédiatement retourner en sens contraire.

Nous dirions, nous : *Ceci*, qui est Mgr d'Orléans, a tué *cela*, qui était le prélat de cour; *ceci*, qui est le père Hyacinthe, a tué *cela*, qui était l'abbé de Bonnevie; *ceci*, qui est Augustin Thierry, Guizot, Thiers, a tué *cela*, qui était Dulaure et Montgaillard; *ceci*, qui est Montalembert, a tué *cela*, qui était Raynal; *ceci*, qui est Villemain, a tué *cela*, qui était Auger; *ceci*, qui est Sainte-Beuve, a tué *cela*, qui était Morellet; *ceci*, qui est Dumas fils, a tué *cela*, qui était Picard; *ceci*, qui est George Sand, a tué *cela*, qui était madame Cottin; *ceci*, qui est

Lamartine, a tué *cela*, qui était Parny; *ceci*, qui est Victor Hugo, a tué *cela*, qui était Delille; *ceci*, qui est Janin, a tué *cela*, qui était Duvicquet; *ceci*, qui est Delacroix, a tué *cela*, qui était Vinchon; *ceci*, qui est Corot, a tué *cela*, qui était Bidault; *ceci*, qui est la brillante pléiade du *Figaro*, a tué *cela*, qui était la rédaction interlope de *la Pandore* et du *Miroir*. Enfin, *ceci*, qui est Louis Veuillot, a tué *cela*, qui était Martainville.

Je ne saurais mieux finir que par ce rapprochement ou ce contraste. J'en reste là, et je prie humblement M. Veuillot de se demander s'il était bien nécessaire de fustiger M. Tibulle Mouton pour sauver la barque de saint Pierre.

Fin Novembre.

II

Savez-vous à qui je compare M. Louis Veuillot depuis trois semaines? Au dompteur Batty; avec cette différence que Batty n'avait affaire qu'à des animaux féroces, et que M. Veuillot dompte des hommes d'esprit; ce qui est bien plus difficile. Ils murmurent, ils grondent, ils rugissent, (c'est des animaux que je parle), ils montrent des crocs formidables, ils vont mordre, ils mordent, ils mangent... Ah! le malheureux! le voilà dévoré; fuyons ce spectacle d'horreur!... Non; souriant et superbe, il trouve moyen de se faire lécher les mains qu'il agace, d'obtenir une caresse de ceux qu'il irrite. D'un signe, d'un mot, d'un geste, il apaise ces redoutables colères, et les force de

tourner à son profit; le public n'applaudit que plus bruyamment, et la recette n'en est que plus belle. Le lion donne la patte, la panthère fait le gros dos, le tigre baise la cravache, l'ours grogne dans son coin, le singe grignote la noix de coco que l'on vient de lui lancer à la face ; la foule est contente, l'intelligence a triomphé de la force ; un heureux mélange de hardiesse et de finesse a vaincu les instincts carnivores ; les grilles se ferment. — Et le tour est joué.

O admirable privilége du talent. Eh! n'est-il pas ingrat, lorsqu'il médit à ce point d'une époque où un homme seul, sans journal, sans appui, disgracié, persécuté presque par un gouvernement avec qui il échangea jadis de si vifs témoignages de tendresse, peut remporter une telle victoire, redevenir une puissance, donner au paradis le plaisir de faire un bruit d'enfer et casser des milliers de vitres en obligeant les propriétaires à lui en payer chaque morceau? N'est-il pas ingrat surtout, lorsqu'il traite de haut en bas et avec un tel luxe de dédains la petite presse, cette petite presse dont nous disons tant de mal quand elle s'égaye à nos dépens, et à qui il suffit de prendre sous son patronage un nom et un livre pour que le nom devienne populaire, pour que le livre coure à sa vingtième édition? La petite presse! nous en sommes tous plus ou moins par quelque côté, et M. Louis Veuillot tout autant qu'un autre. Que dis-je? sa manière, son style, son esprit, son *trait*, dans *les Odeurs de Paris*, tout cela, c'est du petit journal élevé à une certaine puissance. J'ai connu, dans le temps, un méchant livre dont Sainte-

Beuve disait : « Cinq ou six bouchées du *Figaro*, voilà toute l'affaire. » — Eh bien ! ici, au lieu de cinq ou six bouchées de hasard, prises à la hâte autour d'une nappe de grosse toile avec des fourchettes Ruolz, mettez un merveilleux festin, réglé par le baron Brisse, cuisiné par un grand artiste, servi sur du linge damassé, avec accompagnement d'argenterie, de porcelaine et de sauces incendiaires : vous aurez toute la différence !

Ce sera là ma seule objection ; s'il fallait compter toutes les belles pages, tous les chapitres éloquents ou plaisants, émus ou railleurs, toutes les bonnes fortunes d'idées et de mots, ce serait un dénombrement d'Homère ; sans excepter le rire homérique soulevé à chaque instant par une épigramme mordante, une caricature réussie, un pseudonyme transparent ou un déguisement diaphane. Arrivons au fait.

Les satires, surtout quand elles sont aussi impitoyables que celle-là, s'expliquent de deux façons et se rattachent à deux causes ; ou une grande pensée, un grand principe, une vérité générale, sociale, morale, qui justifie les cruautés, ennoblit les malices et donne au satirique un rôle presque providentiel en faisant de lui un interprète, un mandataire, un vengeur ; ou bien, — et il faut ici descendre de plusieurs degrés, — un sentiment particulier, un grief individuel, une rancune personnelle, un goût fort naturel de représailles, une envie très-explicable de soulager sa bile et de faire de l'encre avec le sang de ses propres blessures. Je n'ai pas besoin de dire à quel point la seconde de ces inspirations est inférieure à la première,

surtout pour un chrétien. A propos de ce même méchant livre dont je parlais tout à l'heure, M. Louis Veuillot, je le sais, a fait très-justement ressortir cette différence, et de manière à désoler le coupable.

Les Odeurs de Paris appartiennent-elles à cette première catégorie de satires, à celle qui n'exprime que de saintes colères, ne venge que des vérités générales et ne relève que de la conscience et de Dieu ? Pas aussi clairement que le voudrait ma faible intelligence. Il y a peut-être des rapports étroits entre l'authenticité des Evangiles et le teint de M. Renan, entre l'infaillibilité du pape et les chroniques de M. Albert Wolff, entre le pouvoir temporel et les déhanchements de Thérésa ; mais voyez le déplorable effet d'un trop long séjour en province ! ces rapports ne me sautent pas aux yeux comme il conviendrait.

Or, quel que soit le prestigieux talent d'un écrivain,— et ici j'épuiserais vainement mon vocabulaire admiratif, — cette alliance, ce mariage d'inclination entre la vérité générale et le sentiment personnel a des inconvénients. Je vais en signaler quelques-uns, ne pouvant tout dire. L'auteur offensé qui exerce des représailles, fait œuvre petite et mesquine, je l'avoue, mais non pas dépourvue de logique. Il peut attaquer Dorante et épargner Clitandre, s'il a à se louer de Clitandre et à se plaindre de Dorante. Le public juge les coups donnés, reçus et rendus ; la dignité des lettres y perd quelque chose ; un beau jour, vainqueurs et vaincus, blessés et pourfendeurs, se rencontrant dans des conditions meilleures, reconnaissent qu'ils

ont été de grands enfants; on s'embrasse, et tout est dit.

Mais il n'en est pas de même de l'œuvre prise de haut et destinée à traduire en bon français le vers célèbre:

Discite justitiam moniti, et non temnere Divos!

Là, il n'y a pas de milieu : il faut que tous les ennemis du Dieu que l'on sert, tous les adversaires de la vérité que l'on aime, tous les corrupteurs de la morale que l'on venge, y passent également. Si Acaste est aussi coupable que Béralde, il n'est pas permis d'épargner Acaste en fustigeant Béralde. Le plus ou moins de culpabilité d'un journal et d'un journaliste ne dépend pas du plus ou moins de miel ou de vinaigre qu'ils auront servi au satirique convaincu. Une feuille brillante et légère lui paraît-elle plus voisine d'Athènes que de Sparte, plus sujette à amuser les gens qu'à les convertir, plus préoccupée des plaisirs de la terre que des intérêts du ciel? Il n'a pas le droit, même avec un bâillon dans la bouche, de prendre cette feuille pour son *Moniteur*, et la joie de s'entendre dire que la jolie nouvelle de *Corbin et d'Aubecour* tient dans sa littérature une place analogue à celle qu'occupe le *Barbier de Séville* dans le répertoire de Rossini [1], serait une circonstance aggravante plutôt qu'atténuante; car elle est également attentatoire à son humilité chrétienne qui doit être intraitable et à sa renommée d'homme d'esprit, qui est immense.

[1] Les hommes d'esprit, qui ont pris la lourde tâche d'admirer sans réserve M. Louis Veuillot, ont voulu sans doute se dédommager en une fois par cette assimilation grotesque. La haine n'aurait été ni plus perfide, ni plus méchante.

Ainsi donc, voisinage, contact et même pêle-mêle de l'absolu avec le relatif, du principe avec la personne, de l'inspiration *catholique* (dans le sens d'*universel*) avec l'épigramme *ad hominem*, *ab homine*, voilà le premier inconvénient. Voici le second. Dans une lettre, aussi admirablement écrite que merveilleusement lancée, l'auteur des *Odeurs de Paris* a refusé net de livrer au public le trousseau de clefs qu'il a dans sa poche ; il a bien raison : honneur à celui qui sait élever ses indignations, ses mépris et ses éclats de rire jusqu'à en faire des types que tout le monde reconnaît et que nul ne peut nommer ! Heureux le créateur de ces physionomies collectives dont on dit : le nez, c'est Arcas ; les yeux, c'est Pancrace ; le menton, c'est Cléomène ; le front pourrait bien être moi ; mais *motus!* gardons-nous bien de réclamer : avec ce diable d'homme, je n'y gagnerais que des chiquenaudes. Soit ; mais, ici encore, nous disons : tout ou rien. Si vous nommez Lupus, vous n'avez pas le droit de créer un type avec Canis, Felis, Simius et Vulpes. Si vous prenez à partie MM. Albéric Second, Henri Rochefort, Jourdan, etc., etc., il vous est interdit de tisser les voiles dont vous enveloppez Galvaudin, Pachionard et Poivreux. Le fini exclut l'infini, le précis repousse le vague, le réel est réfractaire au fictif, le simple s'accorde mal avec le composé.

Est-ce tout ? Pas encore. En s'attaquant à tel ou tel écrivain et en le nommant, M. Veuillot s'expose à voir retourner contre lui quelques-unes de ses armes les plus finement trempées. Je ne citerai qu'un exemple. Il a un

chapitre très-spirituel (ils le sont tous), à l'adresse de M. Henri Rochefort; il lui dit à peu près ceci : Vous êtes démocrate, et vous êtes narquois ; le narquois doit être bien gênant pour le démocrate, et réciproquement. — Sauf que les deux mots sont peut-être répétés un peu trop souvent, la page est ravissante; principalement pour moi, qui ne suis ni démocrate, ni surtout narquois. Mais que dirait Louis Veuillot, si M. Rochefort lui répliquait— et il en est bien capable! —Et vous, monsieur, vous êtes narquois, et vous êtes dévot. N'arrive-t-il jamais au dévot d'être gêné par le narquois, et au narquois de ne savoir que faire du dévot? Quand le narquois raille, mord, égratigne, déchire, immole, passe encore! La fin justifie les moyens, et le dévot peut fermer les yeux; mais quand le dévot raconte l'inévitable histoire du vieux général qui fait maigre à table d'hôte, du curé qui lit son bréviaire dans un wagon, dit son chapelet et met les rieurs de son côté aux dépens d'un sergent à moustaches grises, du *lazzarone* napolitain protégé contre les sept péchés capitaux (même la paresse?) par le miracle annuel de saint Janvier[1], ces *clichés* n'alarment-ils pas un peu le narquois? Tant il est vrai que la perfection même est imparfaite, et qu'on ne peut pas penser à tout!

Rien de plus sot que de mêler la politique à la littérature, et rien de plus malséant que de parler politique à propos d'un homme qui a si noblement sacrifié ses inté-

[1] Et l'hymne en l'honneur des villes malpropres! (*Odeurs de Paris*, 433); il suffit d'un détail de ce genre pour trahir la volonté bien arrêtée d'obtenir à tout prix un succès de bruit.

rêts à ses croyances. Il faut pourtant en dire un mot, ne fût-ce que pour rendre hommage à la préface éloquente et triste où M. Veuillot raconte comment, proscrit du journalisme, privé de moyens de contact avec son public, se sentant menacé d'une apoplexie de vérités, il a été amené à écrire et à publier ce livre. Quelle belle prose! Comme cette langue dit bien ce qu'elle veut dire! Avec quelle sûreté de main, quelle vivacité de relief, l'épiderme du mot est collé sur le nerf de l'idée! On est profondément ému à la vue de cet athlète forcé de se croiser les bras, de ce gladiateur chrétien qui, en saluant César, ne se doutait pas qu'il allait mourir[1].

Seulement, dans ce passage comme dans la plupart de ses écrits de date récente, l'auteur des *Odeurs de Paris* n'a pas pris des précautions assez minutieuses pour prévenir un malentendu. Un sourd, un aveugle, un illettré, un sauvage, un de ces marins de M. Scribe qui revenaient du bout du nouveau monde sans savoir un mot de ce qui s'était passé dans celui-ci, pourraient croire, en lisant M. Veuillot, que les sévérités exercées contre la presse, que ses adversités et ses disgrâces ont tout juste commencé à l'heure et à la minute où *l'Univers* a été supprimé. Nous connaissons des gens qui seraient en droit de se récrier et de dire à l'éloquent publiciste : Vous êtes un croyant et un vaillant ; vous avez gardé votre fermeté sur votre gril ; mais nous, étions-nous donc sur des roses?

Alfred Nettement n'est pas le premier venu : si j'ai bonne mémoire, son journal fut supprimé en janvier 1852 :

[1] Ressuscité le 15 avril 1867.

la Mode disparut quelques jours après : et *l'Assemblée nationale!* Suspendue en 1854, sous prétexte qu'elle était Russe, et cela au moment même où *l'Univers*, dupe du fameux Tartare, redoublait de dithyrambes en l'honneur de nos grandeurs, de nos puissances et de nos gloires; — suspendue en 1857, le jour même des funérailles de Béranger, pour qui le gouvernement prit le deuil; — supprimée enfin quatre jours après l'attentat d'Orsini; attentat dont on aurait pu dire dans les bureaux de *l'Univers :* gare la bombe! On le voit, M. Veuillot a eu des prédécesseurs d'infortune.

L'un a dételé le matin,
L'autre, l'après-dînée!

N'importe! ouvrons tous les bras à ce disgracié de la onzième heure, qui rattrape si bien le temps perdu; et lorsque, avec une sincérité qui l'honore, il nous dit : « On me répondit que je ne pouvais pas m'attendre à cela (un procès); que j'avais autrefois rendu trop de services, » — que nul de nous ne réplique : Hélas! c'était vrai!

En somme, vivent *les Odeurs de Paris!* Jamais Guerlain et Pivert, Demarson et Rimmel ne se firent autant d'honneur et de profit avec les bonnes odeurs que Louis Veuillot avec les mauvaises. Carle Vernet aurait dit de ce livre : En l'écrivant Veuillot fit tout ce *qui pue.* Maintenant, est-il possible de tant donner à l'odorat sans refuser quelque chose au goût? Je n'en sais rien, je ne veux pas le savoir. Cette œuvre est de celles qui grisent[1],

[1] Voilà le seul mot juste de ce chapitre : il faut en effet être

et un vieux critique n'a déjà que trop de façons d'être gris. Tout au plus, si ces poignées de sel, ces pincées de poivre, ces prodiges de verve, ces explosions de fusées, ces dialogues d'exécuteurs et d'exécutés, nous laissaient assez de sang-froid pour réfléchir, essayerions-nous de formuler ainsi nos regrets :

Ce qui peut attrister la critique impartiale et sérieuse, c'est que, dans ce livre, les couleurs voyantes détournent les regards des beautés du contour et de la ligne; c'est que, dans ces pages, la fusillade étourdit et assourdit au point de ne pas entendre les vrais accents de l'esprit, de l'âme et du cœur; c'est que, dans cette comédie, la mise en scène empêche de bien écouter la pièce; c'est que l'écrivain, qui pourrait donner des modèles, aime mieux faire des exemples. Ce qui est le plus beau, dans *les Odeurs de Paris*, c'est justement ce dont personne ne parle : le chapitre sur la science, l'étude sur *Britannicus*, la réplique ironique et poignante à un haut personnage, qui, dans un discours de distribution de prix, avait dépassé de trois places, de six pensions et de dix cordons l'optimisme du docteur Pangloss; ce sont les pages sévères et émouvantes sur Victor Hugo, sur Musset, sur Mürger, sur Henri Heine. La vogue, le bruit, la vente de cent mille exemplaires, s'attachent, dans ce volume, à ce qui n'est pas vraiment beau, à ce qui ne saurait être du-

grisé par le tapage — ne disons plus le succès, — pour prendre si fort au sérieux un pareil livre : M. Louis Veuillot regrettera tôt ou tard de l'avoir écrit : — et peut-être le regrette-il-déjà.

26 mars 1867.

rable. Eugène Delacroix disait de madame Sand : « Elle a un admirable talent... qu'attend-elle pour faire *son* chef-d'œuvre ? » — Nous dirions volontiers de Louis Veuillot : Il a un talent admirable : qu'attend-il pour faire une œuvre qui serait et resterait belle, quand même la bouche de Thérésa serait moins large, quand même les danseuses du Châtelet ne montreraient pas leurs mollets jusqu'à la ceinture, quand même M. Ernest Renan n'aurait pas eu un panégyriste grotesque, et quand même le plaisir bizarre de se sentir *opéré* de main de maître ne donnerait pas à l'auteur des *Odeurs de Paris* tous ses ennemis pour auxiliaires et toutes ses victimes pour complices ?

VI

JOSEPH D'ORTIGUE

30 novembre 1866.

C'est d'une main encore tremblante d'émotion et de douleur que j'essaye d'écrire ces quelques pages d'adieu à l'homme excellent qui fut pour moi, pendant un quart de siècle, le type de l'ami véritable. Joseph d'Ortigue, je le sais, sera plutôt compté parmi les musiciens que parmi les écrivains ; et pourtant, chez lui, à côté du critique musical, il y avait le littérateur exquis. Il était un de ces *délicats* dont la race se perd, qui nous laissent aux prises avec les grosses et bruyantes machines de la littérature moderne, et ne se retrouvent à l'aise qu'avec les chefs-d'œuvre. Joubert eût aimé d'Ortigue : il l'eût associé à ses causeries, à ses préférences, à ses lectures. L'ami que nous pleurons savait par cœur et relisait sans cesse Virgile, Racine, la Fontaine, madame de Sévigné, Bossuet, la Bruyère, saint François de Sales. Ajoutez à cette finesse de goût

une érudition remarquable, un roman de jeunesse, *la Sainte Baume*, qui n'était pas pire que les nôtres, et bon nombre d'articles purement littéraires où M. de Sacy reconnaissait son disciple : vous comprendrez que l'amitié n'ait pas besoin du moindre effort pour rattacher le nom de d'Ortigue aux sujets habituels de ces *Causeries*, et le faire entrer de plain-pied dans cette galerie, qui à mesure qu'elle se prolonge, se peuple, hélas! de portraits encadrés de noir.

Joseph d'Ortigue naquit en mai 1802, à Cavaillon, cette jolie ville du Comtat, qui a déjà donné au monde des lettres et des arts la dynastie des Blaze. Nous rappelons seulement pour mémoire que sa famille était très-ancienne ; car son philosophique dédain n'avait là-dessus d'égal que le nôtre. Il existait, sous Henri IV, un gentilhomme-poëte, le seigneur de *Lortigue*, personnage fort considérable et poëte assez distingué pour que Malherbe, l'oracle du temps, lui adressât une dédicace et des vers. Je crois, en vérité, que d'Ortigue, descendant en ligne directe de ce gentilhomme, y cherchait un titre littéraire plutôt qu'un document héraldique, et lorsqu'il montrait avec complaisance l'antique recueil des poésies de son ancêtre, il faisait acte d'érudit et de bibliophile plutôt qu'il ne sacrifiait aux petites vanités nobiliaires. Qu'était-ce d'ailleurs que ce futile avantage, comparé aux admirables vertus dont cette famille donnait l'exemple? C'est d'elle, non moins que des la Ferronnays, que le prélat italien dont il est question dans *le Récit d'une Sœur*, aurait dit : *Sono tutti santi*. Les Parisiens, même pieux, même habitués de

Saint-Roch ou de Notre-Dame-de-Lorette, ne sauraient se faire une idée de cette maison où se transmettaient, dans toute leur pureté, les traditions des siècles de foi, j'allais dire de la primitive Église. Tous les partis s'inclinaient devant ce seuil respecté où n'avaient jamais pénétré une pensée mauvaise, un sentiment mondain, un vague désir de prendre part aux joies de la terre, une ombre d'égoïsme ou de calcul : vertus vraiment divines quand elles arrivent à ce degré de détachement et d'abnégation ; si cachées qu'elles ne se trahissent que par leur mystérieux parfum et qu'ils faut les chercher comme la violette sous la verdure des prés ; si humbles qu'on craint de les profaner en les effleurant et que je me demande si cet hommage ne sera pas une offense !

Quoi qu'il en soit, il y avait quelque chose de touchant et de charmant dans les retours annuels du frère *prodigue* (tout est relatif) à ce bercail d'où l'avaient un jour arraché les plus nobles passions de ce monde : l'amour de la gloire, l'art, l'idéal, le rêve, l'envie de prendre sa part d'un grand mouvement intellectuel, d'un essai de régénération spiritualiste et chrétienne. Quelle joie dans ce modeste foyer ! Et, pour ces âmes d'élite, quel bonheur de constater, chaque année, que les *odeurs de Paris* n'avaient eu aucune prise sur cette nature si saine, sur cette foi si sincère, sur ce cœur si bon et si dévoué ! La joie était partagée par toute la ville, qui persistait à regarder comme sien l'homme qui ne l'avait quittée que pour Beethoven et pour Mozart, pour Glück et pour Berlioz. Mais aussi, comme il était digne de ce fraternel

accueil! Avec quelles délices il aspirait les premières gorgées d'air natal! On eût dit qu'il n'était jamais parti, tant il avait vite fait de s'identifier avec cette vie, de parler cette langue, de saluer par leurs noms ces figures amies! Adieu les souvenirs du boulevard, le mélodieux sourire d'Adelina Patti, l'orchestre de l'Opéra, la messe de Listz ou de Rossini, le feuilleton des *Débats*, la partition nouvelle, la répétition générale de Gounod ou de Thomas, le passé ou l'avenir de la musique profane et de la musique sacrée, qui le reconnaissaient toutes deux pour un maître! Arrière ces visions et ces murmures d'un monde enchanté, qui n'en laisse pas moins à l'âme la sécheresse et le vide!

Mousu Jousé,— c'est ainsi que nous l'appelions tous dans notre rustique langage, — endossait, suivant la saison, une blouse ou une vareuse, et, en avant dans les *Combes* du Luberon, sur les bords du Rhône ou de la Durance! Détails de couleur locale, noëls et chansons populaires, bonnes histoires de l'ancien temps, chasses au filet et au miroir, physionomies caractéristiques, menu gibier qui supplée pour nous aux faisans et aux lièvres, Joseph d'Ortigue recueillait tout, retrouvait tout, savourait tout, et au milieu de ces reconnaissances familières il recevait les témoignages de l'affection universelle. C'est si rare, un homme essentiellement, foncièrement bon! Le peuple ne s'y trompe pas, et c'est alors que le vieil adage,—*vox populi, vox Dei,*—rencontre son application tout entière.

Mais voilà que l'émotion de l'heure présente, le charme

de mes plus récents souvenirs me fait manquer à l'ordre chronologique. En 1828, Joseph d'Ortigue, bien jeune encore, figurait déjà avec honneur dans la magistrature, quand il fut pris de l'accès de fièvre qu'il a souvent déploré, et auquel ont si difficilement échappé les enfants de cette belle génération, éprise d'autre chose que d'argent et d'affaires. Le démon (daimôn) de la littérature et de la musique s'empara de lui et lui fit jeter sa toge neuve aux orties vauclusiennes. Six mois après, il était à Paris, mêlé à ce mouvement catholique et artistique qui se groupa autour de l'abbé de Lamennais, combattit l'influence du *Globe*, fonda le premier *Correspondant*, prépara aux luttes politiques ou religieuses de l'ère suivante les Cazalès, les Carné, les Champagny, les Gerbet, les Rio, les Lacordaire, et celui dont la santé nous tient tous en ce moment suspendus entre l'anxiété et l'espérance : le comte Charles de Montalembert. D'Ortigue, à qui toutes ces illustres amitiés restèrent fidèles, fut surtout, dans ce groupe, l'interprète des aspirations de l'art chrétien, de la musique religieuse, d'autant plus difficile à sauvegarder qu'elle a sans cesse à se défendre contre les empiétements de la musique profane, et qu'elle est souvent trahie par ceux-là même qui devraient chasser les *flonflons* du temple. Ses idées, un peu exclusives peut-être, mais d'une élévation et d'une gravité incontestables, il les consigna d'abord dans des articles et des brochures, puis dans ce roman de *la Saint-Baume*, où il ne fallait pas chercher une intrigue fortement charpentée et de curieuses aventures, mais qui servit de cadre à ses

doctrines d'esthétique et de philosophie. Vers la même époque, il recueillit, sous le titre de *Balcon de l'Opéra*, ses études de critique musicale.

On était alors en 1834; depuis ce moment jusqu'à la veille de sa mort, pendant ces années si laborieuses, si orageuses, sujettes à tant de contradictions et de mécomptes de toutes sortes, Joseph d'Ortigue n'a pas cessé de lutter et d'écrire, sans se déjuger autrement que par un léger retour à l'indulgence pour des hommes et des œuvres auxquels il s'était montré d'abord absolument hostile. Ainsi il avait rudement maltraité le Théâtre-Italien au temps de la Malibran, d'Henriette Sontag, de Rubini, de Lablache, de Tamburini, de Mario et de mademoiselle Grisi; il fit pénitence de ses duretés en ménageant, en louant les virtuoses d'aujourd'hui : c'était à la fois une expiation et un acte de charité chrétienne.

Habitué de La Chênaie, particulièrement cher à l'abbé de Lamennais, qui, comme tous les esprits despotiques, aimait les natures douces et débonnaires, d'Ortigue, lorsqu'éclata la rupture du fondateur de *l'Avenir* avec la cour de Rome, comprit que, seul peut-être de tous les disciples de Lamennais, il pouvait à la fois ne pas rompre avec lui et demeurer catholique romain. Il dut ce privilége à son caractère inoffensif et à sa spécialité musicale qui le plaçait en dehors des polémiques et à couvert des hérésies. Comme quelques autres belles âmes, il conserva jusqu'au bout l'espoir de ramener par sa douceur même et sa persévérante amitié un homme que, pour

ma part, j'ai toujours trouvé extraordinairement *surfait* par ses admirateurs et ses adversaires. Ce fut pendant les années qui vont des *Paroles d'un Croyant* aux dernières déchéances, un triste et attendrissant spectacle, que de voir ce maigre vieillard, en habit noir, le dos voûté, le teint bilieux, le regard injecté de haine, trop mécontent de soi pour aimer à réfléchir ou à parler, venir chercher quelques heures d'honnête refuge et de récréation innocente dans la maison de d'Ortigue, où il était accueilli avec une pitié respectueuse. Les rôles étaient changés : inébranlable dans ses croyances, le disciple d'autrefois aurait pu catéchiser son ancien maître. Quelle bonté et quelle grâce dans les relations de d'Ortigue avec Lamennais ! Tout était prévu pour qu'il se trouvât bien au coin de *ce feu paisible*, à cette table hospitalière, pour qu'aucun mot imprudent ou trop sincère ne vînt rouvrir sa blessure, pour que sa partie d'échecs le dispensât de faire face aux curieux et de répondre aux bavards. Ce rôle balsamique de la vertu auprès de l'erreur dura près de vingt ans, Quand vinrent les jours et les heures suprêmes, d'Ortigue ne négligea rien pour pénétrer jusqu'au moribond ; lui seul aurait pu tenter un effort, opérer un miracle ; mais les *solidaires* d'alors faisaient bonne garde. D'Ortigue ne fut pas reçu.

Nous aimons mieux rappeler les épisodes les plus notables de sa vie qu'insister sur ses ouvrages : un critique musical, de même qu'un critique littéraire, ne fait pas d'œuvre proprement dite, ou du moins son œuvre reste toute idéale. Elle se compose d'une certaine somme

d'idées, d'autorité, d'influence, d'initiative, qui passe de main en main, se monnaye dans les ouvrages d'autrui, et mérite, à la longue, de compter dans le trésor d'un pays ou d'une époque. Tour à tour chargé du feuilleton de musique dans *la Quotidienne*, dans *le Rénovateur*, dans *la Tribune*, dans *l'Ère nouvelle*, dans *l'Opinion publique*, et finalement dans le *Journal des Débats*, d'Ortigue sut se faire partout des amis, et son enseignement laissa partout des sillons. Plus tard, lorsque, sous le titre de *la Musique à l'Église* et *la Musique au Théâtre*, il réunit en deux volumes ses principaux articles, on fut étonné d'y voir, dans des pages d'un style charmant qu'auraient signées nos meilleurs écrivains, bien des vérités qui, longtemps méconnues, avaient fini par avoir cours et par donner un public aux grandes et sublimes inspirations de Palestrina et de Haydn, de Mozart et de Beethoven.

Je me trompe pourtant: il a existé, dans la vie de d'Ortigue, une œuvre à laquelle il s'est consacré, et qu'il eût menée à bien s'il avait été secondé. Cette œuvre, c'est la restauration du plain-chant; c'est l'expulsion de tout ce qu'un zèle maladroit ou une tolérance coupable a introduit de banalités, de coquetteries théâtrales et vulgaires dans la musique d'église. Sur ce terrain, cet homme, si accommodant et si pacifique, devenait intraitable. Il se montrait plus susceptible et plus rigoriste que les curés eux-mêmes; ou plutôt ceux-ci, connaissant notre frivolité et notre faiblesse, regardant comme un devoir de nous attirer aux cérémonies de notre culte, croyaient pouvoir faire quelques concessions, accorder aux fidèles qui ne

fréquentent pas les théâtres quelques vagues échos de concert et d'opéra ; tandis que d'Ortigue n'avait aucune raison pour démordre de ses principes. « Périsse le Mois de Marie plutôt qu'un principe ! » aurait-il dit volontiers. Si ce cœur d'or a connu un mouvement de haine, ce n'est pas, grand Dieu ! contre une créature quelconque, mais contre ce qu'il appelait ces profanations musicales du sanctuaire ; si ce chrétien fervent a eu des instants de tiédeur et de distraction dans ses prières, c'est lorsque, le prêtre descendu de la chaire, au milieu de nuages d'encens, sous le feu des candélabres et des cierges, quelque échappé du Conservatoire, accompagné par des violons et des violoncelles, entonnait une hymne enjolivée d'un faux air de cavatine.

Cette guerre, il la soutint vaillamment, pendant de longues années, dans une foule d'articles et de brochures. Il créa un journal, *la Maîtrise*, tout exprès pour avoir une tribune spéciale et défendre pied à pied des doctrines que les lecteurs des journaux ordinaires eussent trouvées trop monotones et trop graves. Il chercha et rencontra des collaborateurs ; il s'entoura d'une élite d'esprits courageux et convaincus, recrutés dans le monde, dans le clergé, parmi les dilettantes et les artistes. Il provoqua, à plusieurs reprises, la réunion d'un congrès où se débattaient les intérêts de cette musique sacrée, qui a pu, elle aussi, s'appliquer le proverbe : « On n'est jamais trahi que par les siens. » L'honneur du drapeau fut sauvé ; mais la victoire resta, comme toujours, aux gros bataillons. Ce qui fut acquis à d'Ortigue, c'est un redou-

blement d'estime de la part de ses confrères; ce furent des témoignages qui lui arrivaient de toutes parts, et dont l'Allemagne et la Belgique ont été peut-être encore plus prodigues que la France. Tout récemment, Louvain, Bruxelles, Bruges, personnifiées dans quelques-uns de leurs plus illustres enfants, l'invitaient à leurs fêtes et le traitaient comme le représentant le plus sérieux, le plus autorisé de notre critique musicale.

Aussi bien, on dirait que, pour mieux prouver le néant des glorioles de ce monde, pour augmenter les regrets de la famille et des amis de d'Ortigue, la Providence a permis que ses dernières années fussent les plus brillantes. Il était déjà presque sexagénaire, lorsque la mort de M. Delécluze et l'abdication d'Hector Berlioz le firent passer de la troisième place à la première dans le *corps de musique* des *Débats*. La responsabilité était grande, le fardeau redoutable. Il le porta sans fléchir, et justifia la confiance amicale de MM. Bertin et de Sacy. Nous rappellerons sommairement les beaux articles sur l'*Africaine*, sur les *Don Juan*, sur *Alceste*. Ce n'était plus seulement l'autorité d'un juge compétent, la discussion nette et consciencieuse de telle ou telle vérité à propos de tel ou tel ouvrage; c'était du talent, de l'esprit, un style fin, piquant, enjoué, d'une grâce familière, d'une bonhomie malicieuse, où se reflétait cette âme douce, délicate, pure, poétique, de maître de chapelle allemand, relevée d'un grain de sel provençal ou gaulois. En lisant ces pages à la fois savantes et attrayantes, on ne se serait pas douté de l'effort presque douloureux qu'elles coû-

taient à l'auteur; effort auquel je ne puis aujourd'hui songer sans remords; car je me reproche de l'avoir souvent poussé au travail, et, sous prétexte de l'encourager et de le piquer au jeu, d'avoir refusé de le croire, quand il me disait : Vois-tu cette page qui t'a plu? c'est pour moi un synonyme de migraine, un commencement d'apoplexie; ou bien encore : Passé soixante ans, tout homme qui ne *porte* pas des articles comme un poirier porte des poires, devrait se retirer et se taire.

Il ne se retirait pas, et nos applaudissements, nos suffrages, des suffrages autrement précieux et concluants que les nôtres, signés Auber, Vitet, Rossini, Cousin, Mignet, Sacy, Berlioz, le soutenaient contre cette double difficulté; difficulté d'écrire, et surtout de se contenter lui-même. En même temps, il publiait dans le *Correspondant* deux articles qui, s'ils firent gronder quelque orage dans sa vie si tranquille, prouvèrent au moins par leur retentissement la puissance de son nom et la portée de ses arrêts. Ce n'est pas tout encore: cette imagination, restée jeune et fraîche, grâce à l'excellente hygiène à laquelle il l'avait soumise, s'avisa un jour de joindre l'exemple au précepte, et de cueillir une fleur au milieu des épines de la critique. Cette fleur mystique et suave s'appela la *Messe sans paroles*, pour violon, violoncelle, piano ou orgue; une de ces œuvres originales, inspirées, venues du ciel ou de l'âme; quelque chose d'analogue, en musique, à ce que sont en littérature les confidences attendries d'Eugénie de Guérin, de madame Swetchine ou de madame Craven. Le succès imprévu de cette

messe, s'ajoutant à l'importance toujours croissante de son rôle de critique, d'Ortigue, dans toute la plénitude de ses facultés intellectuelles, entouré d'un groupe jeune et brillant qui l'écoutait avec une respectueuse déférence et qui comptait dans ses rangs Gustave Bertrand, Vaucorbeil, Gasperini, d'Ortigue était arrivé au point culminant de sa carrière, et semblait destiné à jouir longtemps encore du fruit de ses labeurs. Nous promettions des années à cet avenir qui n'avait plus que des heures ; nous le félicitions de sa bonne mine, de ce regain de santé, de talent, de succès, presque de jeunesse, aussi riche que la moisson : c'est le moment que la Providence avait marqué pour nous le reprendre... Ah ! ne murmurons pas ! souvenons-nous qu'il s'agit ici, non pas d'une âme enivrée de ses fumées et pour qui tout meurt, quand meurent les joies et les vanités de ce monde, mais d'un chrétien toujours prêt, résigné d'avance, qui pouvait bien, par nécessité et par état, se montrer le soir à une première représentation, dans une salle de spectacle, mais que l'on eût retrouvé, le matin, agenouillé devant un crucifix de famille, relisant un chapitre de l'*Imitation* ou une page des *Psaumes*.

Un chrétien, ai-je dit? C'est sur ce mot, sur cette image que je veux, en finissant, arrêter ma pensée. Il ne saurait y avoir de meilleur éloge pour celui que nous venons de perdre, de meilleure consolation pour ceux qui survivent. Il était de ceux qui réalisent ces douces paroles de l'Évangile : *Beati pacifici! beati mites!* Cette douceur, cette tolérance, ce don d'attraction sympathique,

unis à des convictions inaltérables et à une absence totale de respect humain, tels étaient les traits caractéristiques de la piété de d'Ortigue, et il est bon de les rappeler au moment même où éclate sur Paris une de ces bombes qui font trop de bruit pour faire du bien [1]. Que de fois nous avons entendu des sceptiques ou des indifférents dire à d'Ortigue: « Ah! si tous les catholiques vous ressemblaient [2]!... » Nous connaissons des hommes doués d'une grande verve, d'un talent immense, et même d'une dévotion sincère, à qui on n'en dira jamais autant. L'auteur de la *Messe sans paroles,* s'il a pu se reconnaître avant de mourir, — ce que j'ignore encore en écrivant ces lignes! — aura eu le droit de se dire que, pendant trente-sept ans de journalisme, il n'avait pas publié un

[1] Les *Odeurs de Paris.*

[2] Nous voudrions montrer, par un exemple, à quelle élévation de langage arrivait tout naturellement cet homme si simple et si bon, dont le charme, dans l'intimité, consistait surtout à éviter tout ce qui eût ressemblé à de l'emphase ou de la *pose*. Un chrétien, vivant de plain-pied avec les grands penseurs, et sachant se complaire à des gaietés, à des familiarités d'enfant, voilà d'Ortigue.

Un mois avant sa mort (20 octobre 1866), il écrivait à un ami qui venait de perdre sa fille, délicieuse enfant de six ans :

« Ah! mon cher ami, ce n'est pas impunément que le bon Dieu nous a donné le pouvoir de faire des anges; il veut aussi de temps en temps que nous les pleurions, certainement dans des vues de miséricorde pour eux, et à coup sûr aussi dans des vues de miséricorde pour nous. Qui que nous soyons, chrétiens, incrédules, sceptiques, il nous faut accomplir la loi du sacrifice qu'un Dieu seul, en dépit de Renan, pouvait imposer par son exemple; et il faut bénir ce grand Dieu de ce qu'il a permis que nous soyons au nombre de ceux qui acceptent de cœur et de foi ce sacrifice pour l'unir au sien. »

mot offensant. Rassurante pensée, appréciable surtout pour ceux à qui il sera impossible de se rendre le même témoignage ! Pour moi, aussi faible qu'il était fort, aussi nerveux qu'il était doux, aussi mauvais qu'il était bon, sans renseignements sur sa mort, exilé à deux cents lieues de cette maison en deuil, je n'ose encore mesurer l'étendue de ma perte : je craindrais de le pleurer en égoïste au lieu de le pleurer en ami. A Paris, nous nous quittions le moins possible, et ce que je connais le mieux dans la grande ville, c'est la rue qui mène de ma porte à la sienne. Ici[1], chaque année, aux vacances, il me *devait* une longue visite ; il était heureux de s'acquitter de sa dette, et, depuis ma vieille servante jusqu'à mon vieux chien, tout se mettait en fête pour le recevoir. Journées radieuses et charmantes qui ne reviendront jamais ! Échange inépuisable d'idées, de sentiments, de récits, de confidences, de raison et de folie ! Perdu tout cela, perdu pour toujours ! Une mort comme celle-là, c'est un pas de plus que fait l'ombre de la nuit pour envahir l'ami qui reste. Bon et cher Joseph ! « Je n'ai plus ni soir ni matin ! » disait d'Alembert en perdant une de ses vieilles amies. C'est avec un autre battement de cœur, un autre déchirement d'amitié, et un autre recours vers le ciel, que je te dis : Sans toi, il me semble que la ville et la campagne, que Paris et la province vont me manquer en même temps !

[1] Aux Angles, novembre 1867.

VII

LE CARDINAL CONSALVI[1]

---

3 décembre 1866.

Les événements auxquels nous assistons depuis 1859 ajoutent un intérêt particulier à l'ouvrage de M. Ernest Daudet. C'est une heureuse idée d'avoir découpé dans la grande toile historique qui couvre déjà les deux tiers de ce siècle la belle et sympathique figure de Consalvi et de l'avoir placée sous son jour et dans son cadre. Peut-être le jeune écrivain, une fois dans cette voie, aurait-il dû faire un pas de plus, glisser sur cette série de catastrophes et d'épisodes qui ont reçu, dans des livres célèbres, la consécration de l'histoire, et s'attacher surtout, chez Consalvi, à l'homme aimable et charmant qui représenta si bien l'alliance de l'Église avec les arts et la société polie, et qui, sans manquer à ses devoirs, sut parfois s'entourer d'une auréole poétique et romanesque. Au milieu des

[1] Par M. Ernest Daudet.

souvenirs douloureux et graves qu'éveillent ces noms et ces dates, — Savone, Fontainebleau, Pie VII, le Concordat, le congrès de Vienne, — nous aurions aimé à voir plus souvent le personnage politique ôter son masque de diplomate, se débarrasser de son costume officiel et chercher une consolation ou un refuge contre ses mécomptes ou ses alarmes dans la compagnie de ses contemporains illustres, dont plusieurs furent ses amis; groupe incomparable où brillent Canova, Thorwaldsen, Humboldt, Lawrence, le duc de Montmorency, madame de Staël, Byron, Manzoni, George IV, la vieillesse de Cimarosa, la maturité de Chateaubriand, la jeunesse de Lamartine et de Rossini, le pâle fantôme de la duchesse de Devonshire. En d'autres termes, au lieu de se borner à faire de Consalvi la figure principale du tableau, j'aurais voulu que M. Ernest Daudet le détachât encore plus de cet ensemble et nous donnât son portrait.

Il y a, dans les *Mémoires d'Outre-tombe*, une page dont l'accent mélancolique et profond nous est allé au cœur. Chateaubriand, rassasié déjà et dégoûté des grandeurs de ce monde, promène sa rêverie à travers les ruines et les jardins de Rome. Il rencontre Consalvi, atteint de la maladie qui doit, deux ans plus tard, le conduire au tombeau, et la duchesse de Devonshire, arrivée à cet état d'exténuation et de pâleur diaphane où la femme n'a plus de sexe et n'est plus qu'une âme. Aucune pensée railleuse ou sensuelle ne peut s'attaquer à cette amitié funéraire, née sur des décombres entre deux débris. La duchesse a souffert dans ces affections fragiles auxquelles notre folie

demande l'éternité et qui nous donnent à peine un jour entre leur ivresse et leur néant. Le cardinal a subi toutes les variétés de la calomnie, du désenchantement et de l'épreuve. Il a vu mourir ses amis, triompher ses adversaires, s'écrouler sa politique, chanceler et tomber des projets, des idées, des espérances auxquelles se rattachaient pour lui l'avenir de la Cour de Rome et sa réconciliation avec le monde. Voilà le soir, voici bientôt la nuit pour ces deux désabusés du roman et de l'histoire. C'est à cette clarté crépusculaire qu'ils se voient et se reconnaissent, partis de deux pôles extrêmes, séparés par leurs croyances, rapprochés par leurs tristesses. Amitié d'arrière-saison qui leur donne encore quelques douces heures! Passion innocente qui s'allume, non pas aux flammes terrestres, mais à ces lampes mystérieuses, habituées des cryptes tumulaires! Pour les deux malades, ce n'est pas de la joie, — elle les briserait; — c'est une sorte d'apaisement partagé, de recueillement en commun, qui prépare à bien mourir, qui console d'avoir trop vécu; c'est un baume qui endort les blessures sans les guérir, une caresse qui effleure le cœur sans le raviver. Rome a le secret et le privilége de ces mariages d'âmes, *in extremis*, qui tiennent plus au ciel qu'à la terre, au monde invisible qu'au monde réel, et qu'on dirait contractés par des ombres avec des siècles pour témoins. Maintenant, en présence de cet épilogue presque mortuaire, rappelez l'élégie enchanteresse d'*Ischia* :

Élise, et cependant on dit qu'il faut mourir ..!

adressée par Lamartine à cette même duchesse de Devonshire, et vous pourrez recomposer en idée un fragment de cette poésie qui nous indemnise des duretés de l'histoire.

Mais, encore une fois, y a-t-il rien de plus maussade que de demander à un écrivain autre chose que ce qu'il a voulu faire? Il vaut bien mieux tenir compte à M. Ernest Daudet de ses honorables efforts pour rester impartial en un sujet qui semble exclure d'avance l'impartialité. C'est une des bizarreries de notre siècle, que, au début et au milieu de sa course, il ait offert une situation presque analogue, un même texte à controverses dans les rapports de l'Église avec la société moderne. Prenons-y garde pourtant! sous ces analogies apparentes se cachent des différences radicales.

De quoi s'agissait-il à la veille du Concordat, au seuil de ce Consulat que M. Cousin a appelé une aurore? Tout simplement de savoir si la France, la fille aînée de l'Église, redeviendrait catholique ou resterait païenne. Sans doute, il y avait alors, — il y aura toujours, — des âmes, des populations, de secrets abris où la foi se serait retrouvée intacte; mais la société visible, officielle, prépondérante, appartenait ouvertement au paganisme ; paganisme stoïque, libertin ou grossier, suivant qu'il se ralliait aux tragédies de la Révolution, aux traditions voltairiennes ou aux désordres du Directoire. Les églises étaient démolies ou fermées, le sacerdoce discrédité ou proscrit, l'autel désert; le silence s'était fait entre l'homme et Dieu ; les jeunes gens n'apprenaient plus à prier, les vieillards l'a-

vaient oublié ; la génération nouvelle ne savait pas si elle était de la religion de saint Louis ou de celle de Robespierre.

Devant cette question capitale, cet intérêt urgent, cette déshérence des âmes, qu'importaient quelques différends de détails? Il fallait à tout prix renouer la chaîne, rebâtir sur la table rase; c'est l'époque où un spirituel prélat, dont nous traduisons mal l'italien, disait ces mots souvent répétés : « Quelle folie de se quereller pour des ficelles! Occupons-nous des câbles et des cordages. » Voilà ce que comprirent à la fois le génie organisateur de Napoléon Bonaparte, malgré les criailleries soldatesques de son entourage, et la grande âme de Pie VII, en dépit des représentations alarmistes du parti retardataire. Le Concordat leur servit de trait d'union, et ce lien fut si fort, ce souvenir fut si puissant, qu'il survécut et résista, dans le cœur du souverain pontife, aux violences qui suivirent, aux schismes qui menacèrent ou divisèrent l'Église de France. Il y eut là, entre le conquérant changé en persécuteur et le pape métamorphosé en martyr, quelque chose de pareil à ces lunes de miel, si délicieuses et si pures, que lorsqu'arrive la saison des orages, on ne peut réussir à se détester. Écoutons M. Ernest Daudet, ou plutôt Pie VII lui-même :

« Quelques jours plus tard, le Pape rentrait à Rome (1814). La nouvelle de la chute de Napoléon y arriva bientôt et lui arracha des larmes ; il se souvenait des espérances conçues et des bénédictions données treize ans auparavant, au moment du Concordat. »

Deux ans après, dans une lettre admirable, Pie VII rappelle à Consalvi que le Concordat de 1801 a été un acte chrétiennement et héroïquement sauveur, et il ajoute : « Ce serait pour notre cœur une joie sans pareille que d'avoir contribué à diminuer les tortures de Napoléon. Il ne peut plus être un danger pour quelqu'un, nous désirerions qu'il ne fût un remords pour personne. »

Pendant toute cette phase, Pie VII et son cher Consalvi semblent n'avoir qu'un cœur, et ce cœur, si souvent froissé par le captif de Sainte-Hélène, saigne maintenant de ses blessures. En 1818, au moment où la police anglaise redoublait de rigueurs, au moment où des journaux français, qui devaient plus tard trahir la Restauration, prodiguaient à Napoléon le dédain et l'insulte, Consalvi, sous la dictée du Pape, écrivait à la duchesse de Devonshire :

« Le Saint-Père m'a dit : « Nous nous sommes fait rendre compte par le cardinal Guteffi et par di Gregorio du pamphlet que le comte Verri vous a chargé de nous présenter. Ce manuscrit contient des passages admirables ; mais arrangez les choses de manière qu'il ne voie pas le jour. Napoléon est malheureux, très-malheureux. Nous avons oublié ses torts ; l'Église ne doit jamais oublier ses services. Il a fait en l'honneur du Saint-Siége ce que nul autre peut-être, dans sa position, n'aurait eu le courage d'entreprendre. Nous ne lui serons point ingrat… »

Et, après avoir transcrit ces belles paroles, Consalvi renouvelle ses efforts auprès de la duchesse pour que, à l'aide des illustres amitiés qu'il a laissées en Angle-

terre, on obtienne des adoucissements en faveur de Napoléon.

Ainsi, en ces années d'expiation, tandis que les rois qui n'avaient souffert que dans leur orgueil s'acharnaient contre leur prisonnier, tandis que des milliers de gens qui avaient flagorné l'Empereur se cotisaient pour injurier le vaincu, pendant que Bonaparte était encore maudit par toutes les mères, l'Église, cette autre mère, était seule à demander grâce. Deux voix seulement s'élevaient pour implorer la clémence des hommes : la voix du pontife vénéré que l'on avait, au mépris des traités, traîné de Rome à Savone et de Savone à Fontainebleau, et celle du fidèle ministre qui, violemment séparé de lui, avait eu sa large part d'exil et de douleurs. Franchement, lorsque l'on représente une puissance qui reste debout quand les autres s'agenouillent, et qui pardonne quand les autres sévissent, lorsqu'on personnifie une autorité supérieure à tous les intérêts de ce monde, une vertu surnaturelle où toutes les passions humaines s'effacent dans un rayon de foi ou une larme de charité, on a le droit de garder une attitude, de tenir un langage différent de celui que la politique dicte à ses disciples ou à ses maîtres.

On n'accusera pas M. Ernest Daudet de grossir le dossier du despotisme impérial, de médire de la société nouvelle, de faire trop pencher la balance entre le génie de Napoléon et la sainteté de sa victime. Ici pourtant, l'évidence des faits devient le plus éloquent des plaidoyers. A qui appartient constamment le beau rôle pendant cette lutte d'un quart de siècle? Au Pape et à

Consalvi. On croirait que tout ce monde éclos de la Révolution, — préfets, généraux, fonctionnaires, diplomates, courtisans, sénateurs, — sont là pour servir de repoussoirs. Quel triste personnage que ce cardinal Fesch, bavard, cancanier, vaniteux, tracassier, avare, poltron, parvenu de la barrette, véritable oncle de comédie religieuse, apportant dans ses sottes prétentions de conciliateur tout ce qu'il fallait pour aigrir les brouilleries! Et cette cohue d'habits brodés entrant à Notre-Dame comme des écoliers dans leur classe, assistant sans un battement de cœur, sans un mouvement de foi, sans une pensée sérieuse, au plus grand spectacle qui ait jamais pu émouvoir un grand peuple : l'âme de la France rappelant et retrouvant son Dieu ! Et ce héros, ce victorieux, ce législateur, assez éclairé pour comprendre qu'il ne peut rien sans le christianisme, assez aveugle pour croire que cette religion de liberté et de vérité va se laisser morceler ou corrompre pour les besoins de son ambition ou les plaisirs de son orgueil, comme une province qu'il subjugue ou une conscience qu'il séduit ! Que de fois, en le voyant ainsi détruire son propre ouvrage, essayer de changer en instrument de servitude le bienfait du Concordat, Pie VII et Consalvi auraient pu lui dire : Ah! tu me gâtes le *Soyons amis!...*

Voilà pour le passé; et le présent? Peut-on comparer ce qui n'est pas comparable? En 1801, la situation était simple comme l'urgence, claire comme la nécessité; aujourd'hui mille complications se groupent autour du fait principal; mille difficultés se présentent au-devant

des solutions proposées par ceux qui trouveraient commode de façonner et d'assouplir la Papauté selon les exigences de la politique. Ce serait risquer de tomber dans d'étranges erreurs et probablement dans de fâcheuses hérésies, que d'évoquer trop complaisamment le souvenir de Consalvi et de Pie VII à l'appui de combinaisons plus ou moins éclectiques. Ils avaient tout à faire et à fonder dans le vide, après une de ces convulsions gigantesques qui rendent pour longtemps la liberté odieuse ou suspecte. Il fallait que le principe d'autorité se rétablît à la fois dans la société chrétienne et dans la société civile, et l'on pouvait croire que les deux forces se serviraient mutuellement de soutiens pour rendre la paix au monde. Aujourd'hui, c'est la liberté qui périclite, et sacrifier aux triomphes de la force ce pouvoir qui ne règne que par sa grandeur morale, qui résiste dans sa faiblesse et qui ne gouverne que les âmes, ce serait ne nous laisser d'autre alternative que la servitude ou l'anarchie, et nous pousser encore plus avant dans cette voie du matérialisme démocratique où nous n'avons fait déjà que trop de progrès. Pour traduire notre pensée par des noms propres, l'époque où l'inspiration catholique s'appelle Lacordaire, Montalembert, Dupanloup, ne peut pas être soumise aux mêmes conditions, au même régime que celle où elle s'appelait Bonald ou Joseph de Maistre.

Ces deux beaux noms nous ramènent à nos attributions littéraires et nous dispensent de suivre M. Daudet sur un terrain où le pied glisse. Son livre, pour réussir, pour l'introduire brillamment dans la littérature sérieuse et

inaugurer avec bonheur la série qu'il nous promet[1], n'avait pas besoin de sa *conclusion*, qui ressemble un peu trop à une brochure de M. de la Guéronnière. Son sujet, nous le répétons, n'était pas là : il était tout entier, en dehors de la politique, dans cette douce et noble physionomie de Consalvi, souriant à l'aube d'un jeune siècle qui échappait au règne de la Terreur et de la matière pour demander l'oubli de ses maux à Dieu, à l'idéal, aux pures jouissances de la poésie et de l'art. Si j'osais, j'essayerais, avant de finir, une de ces images où se complaisaient les peintres italiens de la Renaissance et dont M. Ingres, dans le *Ciel d'Homère*, nous a donné l'admirable modèle. Je montrerais Consalvi, dans une zone lumineuse, au centre du groupe illustre que notre siècle vieilli ne remplacera jamais. Sa pâle et sereine figure se détache sur un fond mêlé d'azur et de nuages. Pie VII, tel qu'il nous apparaît dans le beau portrait de David, désigne à ses regards un héros appuyé d'une main sur son épée, couvrant de l'autre l'Évangile. Canova lui soumet l'ébauche d'une statue et le plan d'un tombeau. Thorwaldsen déroule devant lui l'esquisse du pathétique monument de Lucerne, dédié aux martyrs du 10 août. Chateaubriand lui lit les premiers chapitres du *Génie du christianisme*; Lamartine, dans toute la fraîcheur de sa vingtième année, effeuille à ses pieds les premières fleurs des *Méditations;* Manzoni prépare ses *Fiancés*; le cardinal d'York, l'œil fixé sur quelque noble

[1] Martignac, Royer-Collard, Casimir Périer, Guizot, Billault, le duc de Morny.

exilé de France, semble unir dans une même prière la légende des Stuarts et le deuil des Bourbons ; Byron, à force de génie et de malheur, Walter Scott, à force de génie et de droiture, obtiennent leur entrée dans ce cénacle d'où la tolérance romaine n'exclut que les imbéciles et les méchants. La duchesse de Devonshire, madame de Staël, madame Récamier, madame de Beaumont, la duchesse de Duras, toutes ces blessées de l'amour ou de la gloire, demandent au ministre de l'immortelle vérité le secret des immortelles tendresses. *Largo al factotum !* Cimarosa tend à Paësiello une page blanche que Figaro escamote pour la donner à Rossini. Rome prête à cet ensemble la beauté de son ciel, la grandeur de ses souvenirs et la majesté de ses ruines. Refaites en idée ce tableau et permettez-moi d'ajouter : Au lieu de dénoncer l'Église, la papauté et le passé comme hostiles aux progrès de l'intelligence, la Révolution et la démocratie devraient nous offrir quelque chose de pareil !

VIII

LETTRES INÉDITES

DE MADAME SWETCHINE[1]

---

10 décembre 1867.

Ce volume nous semble avoir rencontré dans le public un peu plus d'hésitation que les précédents ouvrages de madame Swetchine ; cette hésitation pouvait avoir deux causes ; satiété et méfiance. Il y a toujours, quand un nom nouveau se propose ou s'impose au succès, une part à faire à la curiosité, à la surprise. Ici, la curiosité se doublait d'un sentiment facile à prévoir. Madame Swetchine profitait à la fois des avantages de la célébrité et de l'inconnu. Ses amis, — et pourrait-on en souhaiter de plus illustres ? — avaient déjà, de son vivant, trahi l'*incognito* de ces trésors d'un esprit supérieur, relevé par une âme d'élite. Mais le grand jour serait-il aussi favora-

[1] Publiées par le comte de Falloux.

ble que le crépuscule à ces beautés mystérieuses, et les confidences destinées à l'intimité braveraient-elles impunément l'épreuve d'une publicité complète? Aujourd'hui le doute n'est plus possible et le succès a dépassé toutes les espérances. Si nous nous sommes un peu pressé, dans notre premier élan d'enthousiasme, de ranger madame Swetchine parmi les *classiques*, il ne faudrait, pour rendre à ce mot toute sa justesse, qu'une très-légère nuance; dire, par exemple, les *classiques* de cette littérature féminine qui tient au monde sans être tout à fait mondaine, au sanctuaire sans se confondre absolument avec les livres de piété, et qui peut plaire tout ensemble aux initiés, aux profanes et aux lettrés.

Pourtant ce suffrage unanime des lecteurs et de la critique autorisait-il un nombre indéfini de récidives? N'était-il pas à craindre que la noble femme, vivant dans un cercle restreint, écrivant aux mêmes personnes et exprimant les mêmes idées à propos des mêmes faits, ne se fût parfois répétée? Était-on bien sûr qu'un zèle pieux, une admiration amicale, trop encouragés par les sympathies universelles, ne finiraient pas par nous donner le fond du panier après la fleur? On l'a cru un moment, et on s'est trompé. Ce dernier volume ne le cède en rien aux autres. C'est toujours cette faculté exquise de mettre un sentiment délicat dans une pensée fine; cette ingéniosité pénétrante qui prête à la raison autant de charme que si elle était paradoxale et à la subtilité autant de grâce que si elle était naturelle; cette matière originale de monnayer l'amitié en ayant l'air de l'offrir en lingots, cette

richesse de cœur dont chacun des amis a sa part et que tous possèdent en entier. Supposez une femme douée d'une sensibilité admirable, mariée à un homme qu'elle eût aimé passionnément, mère de deux ou trois enfants auxquels elle aurait prodigué toutes ses tendresses. Puis, si les calculs de proportion étaient possibles en pareille matière, divisez ce total d'affections en une certaine quantité de parties plus ou moins égales, vous aurez une idée de ce que cette belle âme, inoccupée, ou à peu près, du côté du foyer domestique, a pu donner à ses nombreux amis. Puisqu'il est permis, sans le moindre blasphème, de rappeler le nom de madame de Sévigné à propos de celui de madame Swetchine, nous dirons volontiers que celle-ci a eu en détail une cinquantaine de dames de Grignan, dont plusieurs et même presque toutes valaient mieux que la véritable.

Ce qui ajoute encore à l'intérêt de ce volume que nous avons lu d'abord avec une secrète résistance, puis avec délices, c'est la variété des sujets. Écrivant tantôt à des personnes telles que mademoiselle Stéphanie de Virieu, dont la haute intelligence s'était volontairement renfermée dans les habitudes d'une piété fervente et l'initiative de toutes les bonnes œuvres, tantôt à des hommes politiques tels que le marquis de la Bourdonnaye ou le comte Alexis de Tocqueville, tantôt à des femmes du monde dont on ne nous donne que les initiales et qui réclamaient ou acceptaient d'elle une sorte de direction religieuse et morale, madame Swetchine, dans cette correspondance si diverse, a accentué plus que jamais le trait caractéristique qui

fait sa gloire ; le don de s'assimiler sans effort à ceux et à celles qui approchent de son âme comme d'un foyer de douce chaleur, et de n'être que plus à l'aise et plus sûre de sa force au contact des esprits supérieurs. A ce point de vue, son échange de lettres avec Alexis de Tocqueville forme, pour ainsi dire, le couronnement du recueil. Il en marque la note la plus élevée et la plus vibrante, et l'on ne sait qui admirer le plus, de l'écrivain éminent, du penseur profond, du libéral inflexible que les mécomptes de la vie publique ont laissé intact dans sa foi, ou de cette femme qui n'est, après tout, Française que par adoption et par goût, à qui l'on pardonnerait tous les préjugés aristocratiques et retardataires, tous les entêtements absolutistes explicables par son origine, son éducation première, le penchant avoué ou secret de sa société habituelle, et qui, grâce à une faculté d'intuition presque surhumaine, se met tout naturellement à l'unisson de son interlocuteur. C'est à l'énergie de sa bonne volonté, à la sincérité de sa recherche du vrai, que madame Swetchine a dû de devenir catholique ; ne peut-on pas ajouter que c'est sa religion, éclairée et affermie, qui l'a faite libérale dans le sens le plus exact et le plus pur de ce mot si élastique et si souvent défiguré ?

Nous nous attacherons de préférence, non pas précisément à cette partie du volume, mais à tout ce qui, dans la série de ces lettres, montre madame Swetchine attentive aux événements, peu accessible aux illusions, voyant clair dans les situations les plus difficiles et se trompant si rarement sur les conséquences cachées au vulgaire,

que l'on pourrait faire l'histoire de nos quarantes dernières années en racontant ce qu'elle avait prévu et prédit. Nous n'avons plus rien à apprendre sur son intervention bienfaisante et balsamique auprès de ces blanches colombes, portant au cou quelque ruban rose orné d'un chiffre armorié, et revenant au *logis* après avoir laissé dans les salons une ou deux plumes de leurs ailes. Nous savons de quelle main légère elle touchait à leurs blessures, avec quelle délicatesse elle employait ses talents de moraliste à purifier, à guérir, à rasséréner ces cœurs troublés ou malades. Elle était alors, dans cette portion de sa tâche, un type touchant et charmant de ce que l'on pourrait appeler le confesseur-femme, ne gardant des faiblesses de son sexe que ce qu'il en fallait pour deviner et rassurer ses *clientes*, et leur offrant les allégements de la confession sans les rigueurs de la pénitence. Ces grandes dames, ces comtesses de B..., de C..., de D..., qui restent voilées dans le livre, on se les représente aisément, dans leur élégance discrète, en demi-deuil, laissant à la porte les dernières velléités de coquetterie, les derniers échos de la chronique du jour, entrant d'un pas timide chez madame Swetchine, puis, après quelques minutes, lui demandant la clef, la petite clef de sa chapelle, où elles allaient faire leur prière entre deux causeries. S'il y avait dans tout cela quelque peu de cet arrangement, de ce convenu inséparable de toute alliance entre la piété et le monde, tant pis pour les railleurs et les esprits mal faits! Ce n'est pas nous assurément qui leur donnerons raison ou leur chercherons une excuse.

Mais enfin, puisque, dans leur disette d'arguments et de malices, ils ont cru rencontrer là le point vulnérable, livrons-les à leurs remords, et allons retrouver madame Swetchine là où elle braverait tous les héritiers de Voltaire, s'il y en avait encore et s'ils n'étaient pas ruinés par les frais de succession.

Ces lettres touchent aux dernières phases de la Resauration, traversent le gouvernement de Juillet, font halte sous la tente provisoire de la République de 1848, et ont le temps de donner la réplique au coup d'État et à l'Empire.

Dès l'abord, bien que royaliste sincère, madame Swetchine ne s'aveugle pas, et il est facile de deviner qu'elle n'était pas toujours d'accord en politique avec mademoiselle de Virieu. L'amitié dissipait bien vite ces petits orages; mais on les entrevoit, dès 1826, à travers les lignes suivantes : « Chère amie, au lieu de nous diviser par des nuances légères, de nous échapper en vivacités dans la discussion, nous aurions dû nous ramener réciproquement aux grandes bases, en bénissant Dieu d'avoir permis qu'elles nous fussent communes. » — Avec le marquis de la Bourdonnaye, alors député du centre droit et digne de figurer au premier rang du groupe fidèle, serré autour des Martignac, des la Ferronnays, des Hyde de Neuville, qui aurait voulu concilier l'intégrité des droits de la couronne avec le maintien des libertés publiques, madame Swetchine a des pensées, des mots qui caractérisent et prophétisent. « Il me paraît bien singulier, écrit-elle peu après la révolution de Juil-

let, que la division ne soit pas un de ces tributs dont se rachète la mauvaise fortune..... Ah! me disait un homme d'esprit, si M. le duc de Bordeaux n'avait en France que des ennemis! — Il y a longtemps que je regarde les partis en eux-mêmes comme les plus grands obstacles au triomphe du principe qu'ils servent. » Quoi de plus juste? Comme l'illustre éditeur de ces lettres a raison de nous dire, dans sa trop courte préface, qu'on n'achèvera pas ce volume sans avoir parcouru le cycle entier de l'histoire contemporaine! Et comme il s'associe lui-même à cette élévation, à cette justesse d'esprit politique, lorsque, dans sa belle notice sur le marquis de la Bourdonnaye, il parle des dissentiments de cette époque et des fautes commises! « Le patriotisme et l'honneur ne tenaient pas le même langage à des hommes sur qui ils exerçaient le même empire... On ne crée point le vide dans un pays tel que la France; la végétation politique ne s'y ralentit jamais, et il n'y a point d'absence qui puisse opérer par elle-même ce que les efforts les plus persévérants obtiendraient à grand'peine de la raison publique. »

Mais, on le comprend, l'intérêt redouble à mesure que l'on approche des événements plus récents, dont nous portons encore la cicatrice ou l'empreinte. Nous voici à la fin de décembre 1848. Après avoir rendu au général Cavaignac l'hommage que nous lui devons tous et qui a fait de ce noble vainqueur le héros des succès d'estime, madame Swetchine ajoute : « Quant à son compétiteur, ses trouées dans le sublime à Strasbourg et à Boulogne

contrastent fort avec l'esprit peu brillant, mais judicieux, réfléchi, que lui reconnaissent ceux qui l'approchent. Il semble qu'il en a beaucoup plus qu'on ne l'aurait cru, et d'une nature sérieuse. Ce qui le ferait penser, c'est qu'avec des idées gouvernementales assez arrêtées, il consulte beaucoup, sait très-bien écouter, mais en homme qui demande un conseil pour s'éclairer et non pas pour le suivre servilement. On le dit de plus poli, généreux, modeste et d'un calme qui va jusqu'à l'impassibilité orientale... »

Trois ans s'écoulent; arrive la discussion célèbre sur la révision de la constitution. M. Berryer et M. de Falloux — qui l'ignore? — s'y couvrirent de gloire.

Les sentiments de madame Swetchine, ses opinions, ses amitiés, auraient pu la faire aller au delà de la simple admiration pour ces merveilles d'éloquence. Écoutons-la : « M. Berryer est sans contredit l'aigle de la tribune, sa splendeur, le modèle de la saine, vraie, grande éloquence... Je considère ici le talent en lui-même. Quant aux effets ces prodigieuses merveilles avancent, je crois, bien peu la question; comme on l'a dit, cette partie qu'on joue, on la sait perdue d'avance... »

Et un peu plus loin :

« M. Berryer s'est surpassé... Du reste, cette discussion très-belle et très-intéressante n'aura pas de résultat sérieux... La sublimité, l'habileté, le talent de la parole mis en œuvre servent, je crois, bien plus le plaisir de la classe élevée, qu'ils n'agissent sur ses convictions pour les changer, et dans tous les cas, ils ne pénètrent pas jus-

qu'aux masses. Elles n'en auront pas moins des millions de votes au service du président, et celui-ci me paraît assez décidé à s'appliquer ces mots d'un roi d'Angleterre : « Je ne serai jamais un prince déposé... »

Enfin, quand tout est terminé, quand les prophéties de madame Swetchine sont devenues de l'histoire, c'est un spectacle consolant de la voir entrer en relations avec Alexis de Tocqueville, qui jusque-là n'avait été pour elle qu'une simple connaissance, et entamer avec lui un dialogue où éclate toute la grandeur de ces deux intelligences, toute la beauté de ces deux âmes. Les événements, les succès, les faits accomplis, les humiliations de la liberté, les souffrances des esprits généreux, tout cela reste au bas de la côte, dans le pays plat que couvrent de malsaines vapeurs : les deux âmes montent l'étroit sentier ; elle parviennent à des hauteurs qui leur rendent leur atmosphère naturelle, et là elles retrouvent toutes les vérités qu'on voulait leur ravir, échappant dans un rayon divin aux ombres de la terre. Il y a dans cet épilogue un je ne sais quoi de pathétique et d'émouvant comme ces chœurs de la tragédie grecque qui réclament en faveur de la vertu et de la justice pendant que le drame est livré aux passions des hommes. Madame Swetchine et Alexis de Tocqueville n'ont plus que bien peu d'années à vivre ; ils partiront presque ensemble : mais ce n'est pas à César, c'est à une puissance plus haute et plus infaillible, qu'ils disent le *Morituri te salutant*. On dirait vraiment deux alcyons, deux cygnes voguant en pleine lumière et trempant à peine le bout de leurs ailes dans les flots noirs et agités.

On nous pardonnera d'insister sur cette image : il en est une autre, plus triste, plus voisine de la réalité, que ce livre nous suggère et que nous indiquerons en finissant. Il suffit hélas ! de lire un ouvrage où se déroule un certain nombre d'événements et d'années, — quand même ces événements seraient d'hier, quand même ces années seraient les nôtres, — pour que chacune de ses pages fasse l'effet d'un nécrologe ; mais ici l'effet nécrologique est double ; il semble s'appliquer à la fois à ces hommes qui pouvaient tant pour le bien et à ces idées dont ils se firent les courageux interprètes. Tous ceux-là, depuis le comte François-Henri de Virieu, père de mademoiselle Stéphanie, mort héroïquement en 1793, jusques à M. de Falloux, notre contemporain, ont eu en eux-mêmes assez de dévouement au pays, de vues droites et justes, de fermeté, de modération, d'élan intrépide, de connaissance des hommes, d'intelligence sympathique des besoins et des aspirations de leur temps, pour assurer à la France, au monde peut-être, trois ou quatre siècles de bonheur, de grandeur, de liberté et de paix. Ils ont échoué pourtant ; ils sont tombés, les uns tués ou trahis par l'idée qu'il voulaient servir, les autres ayant le chagrin de survivre à l'idée qu'ils avaient servie. On dirait que leurs pensées généreuses et leur noble langage ont passé par-dessus la société nouvelle, comme ces traits trop spirituels ou trop délicats qui sont perdus pour un public peu raffiné, faute d'avoir pris sa mesure. C'est que tout cet ensemble formait une aristocratie, mot suspect, dénoncé d'avance aux méfiances de la

liberté par les passions de l'égalité. Oui ce monde, dont nous voyons le pâle et mélancolique fantôme errer à travers les pages de madame Swetchine, est essentiellement aristocratique. C'est là son charme et sa faiblesse, le secret de ses élégances et de ses mécomptes ; il a fait naufrage, mais il n'est pas défendu d'en recueillir les débris et de comprendre ce qu'il aurait pu faire en rappelant ce qu'il a été. Il est permis de se complaire dans le contraste de ses délicatesses avec les tons crus et criards de ce qui l'a remplacé. Relisons souvent les écrits de madame Swetchine, et, encore une fois, si ses détracteurs lui reprochent d'être subtile, laissons-les dire. La subtilité n'est un défaut que lorsqu'elle sert à faire accepter une idée fausse ; quand elle vient en aide à une pensée vraie, c'est la pointe qui fait pénétrer plus avant ; elle s'appelle alors la finesse. Or, si la finesse était interdite aux gens d'esprit, il faudrait la supprimer : qu'en feraient les imbéciles ?

IX

LA HAUTE SAVOIE[1]

22 décembre 1866.

En ouvrant un livre tel que celui de M. Francis Wey, commencez par vous demander deux choses : vous donne-t-il envie de voir le pays dont il parle, si vous ne le connaissez-pas? vous en rend-il l'impression fidèle, si vous l'avez parcouru? Si cette double question se résout par l'affirmative, allez jusqu'au bout, le livre est bon.

Qui de nous n'a visité, au moins en partie, cette haute Savoie, presque française déjà avant d'être annexée? Lorsque, au retour d'une excursion dans l'Oberland bernois ou aux bords du Rhin où nous avions tant de peine à nous faire comprendre, nous nous retrouvions aux environs de Chamonix, il nous semblait que nous rentrions en France: la même langue, les mêmes souvenirs, un groupe de grands hommes, de savants, d'hommes

[1] *Récits d'histoire et de voyage*, par M. Francis Wey,

utiles, que ces montagnes ont vus naître, et qui sont nôtres. Y a-t-il, en exceptant saint Louis, un saint plus Français que saint François de Sales, et cela non-seulement par ses vertus et les grâces de son esprit, mais par ses ouvrages, qui ont contribué à fixer la belle langue du dix-septième siècle? — Et Claude de Vaugelas, le grammairien, que dis-je? l'oracle accepté par tous les maîtres de notre littérature! Celui-là, le romantisme lui-même, si peu respectueux d'ailleurs, l'a respecté et consacré : « Moquez-vous de Dumarsais, mais respect à Vaugelas! » nous a dit Victor Hugo au plus beau temps de ses révoltes poétiques. Vous passez sous un cerisier ; prenez garde! ses cerises sont peut-être plus françaises qu'elles n'en ont l'air. Qui sait s'il n'est pas l'arrière-neveu de celui qui fut témoin et acteur de cette jolie scène, si bien racontée par Jean-Jacques, si bien peinte par Camille Roqueplan? — « Je montai sur l'arbre et je leur en jetais des bouquets dont elles me rendaient les noyaux à travers les branches. Une fois, mademoiselle Gallay, avançant son tablier et reculant la tête, se présentait si bien et je visai si juste, que je lui fis tomber un bouquet dans le sein : et de rire! »

Voilà Rousseau naturel, amoureux et simple, dans toute la poétique fraîcheur de sa jeunesse et de ses meilleures confidences. Veut-on le voir emphatique et déclamateur? C'est encore un des plus célèbres paysages savoisiens qui va nous faire apprécier ces contrastes en dépit de ses admirateurs les plus obstinés. Voici Meillerie et ses fameux rochers à pic, arrosés des larmes de Saint-

Preux : « ... Ah! je le sens, Julie, s'il fallait renoncer à vous, il n'y aurait plus pour moi d'autre séjour, ni *d'autre saison!*... Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, ô Julie!... Vous connaissez l'*antique usage* du rocher de Leucade, dernier refuge de tant d'amants malheureux. *Celui-ci lui* ressemble *à bien des égards:* la roche est escarpée, l'eau est profonde, et je suis au désespoir... »

Il ne manque ici que l'histoire de ce bon Suisse, enthousiaste des beautés de la *Nouvelle Héloïse,* lequel, récitant de mémoire ce passage si admiré de nos bisaïeules et arrivant à la dernière ligne, la déclamait ainsi : « La roche est escarpée, l'eau est profonde, et J'EN suis au désespoir. » — Sérieusement, combien je remercie M. Francis Wey d'avoir finement raillé ces admirations centenaires et souligné ces phrases grotesques que l'on nous jette encore à la tête, quand nous vantons les chefs-d'œuvre du roman contemporain!

J'ai cité presque au hasard, et sans trop sortir de ma spécialité, quelques-uns des traits d'union qui *reliaient* d'avance la Savoie à la France et préparaient l'adoption avant de la légaliser. Désormais nous en compterons un de plus, et des meilleurs: c'est le livre même dont je parle. Il est impossible, après l'avoir lu, de ne pas dire que, pour qu'un écrivain français ait si naturellement et si fraternellement donné une physionomie nationale à une province récemment annexée, il fallait qu'il y eût, de longue date, des affinités instinctives et des prédispositions sympathiques. M. Francis Wey, trop habile pour s'amuser à *démontrer* cette vérité, au lieu d'en chercher

l'expression vivante dans le sentiment populaire, nous fait dire par le principal aubergiste d'Annecy : « Si l'on peut se consoler d'être pris pour des Suisses ou pour des Italiens par des Allemands, des Piémontais ou des Genevois, l'erreur est plus choquante quand elle provient de *nos compatriotes* (les Français)... Les livres écrits par les Suisses, par les Allemands, par quelques Français aussi, donnent à nos voisins toute la chaîne et les vallées du mont Blanc. Mentionne-t-on la Savoie ? c'est pour la déprécier et y jeter du ridicule. C'est le pays des ramoneurs... Nous voilà responsables de tous les Auvergnats du monde, et pourtant cette industrie est si mal recrutée chez nous, que dernièrement Bonneville, manquant absolument de ramoneurs, fut obligée d'en faire venir de l'Ardèche et du Dauphiné. Mais quand on nous confond avec les Piémontais pour nous faire Italiens, alors, monsieur, nous devenons des fumistes... Il y a aussi les marmottes, qui nous font beaucoup de tort : croiriez-vous qu'un voyageur de passage, qui devait partir au petit jour, s'est informé si les magasins de marmottes s'ouvraient dès le matin, afin d'en porter une à ses enfants ?... J'ai certifié qu'il ne trouverait à Annecy qu'une marmotte, et empâillée, encore !... »

Je crois bien que les aubergistes d'Annecy ne *marmottent* pas leurs griefs aussi spirituellement, et que M. Francis Wey a prêté quelques poignées de sel à son hôte. On n'en a pas moins ici la note juste. Telle est, hélas ! l'infirmité de la nature humaine, que, en cherchant au fond de nos affections, on y trouve presque toujours l'envers

d'une antipathie. Si ces braves Savoisiens penchaient vers la France, c'était surtout par suite de leurs rancunes contre Genève et contre Turin. Ce n'est pas d'eux que Béranger aurait dit *non moins Français que des Suisses*, et, quant à leur aversion pour le Piémont, elle suffirait à mériter notre accolade fraternelle. Il y a une nuance sur laquelle M. Francis Wey était obligé de glisser, ne voulant pas, ne pouvant pas faire une œuvre de parti. N'est-il pas permis de croire que ces populations, si profondément catholiques, ces compatriotes de saint François de Sales, de Joseph de Maistre, de Mgr Dupanloup, auraient gémi d'être solidaires de tout ce que le Piémont a fait ou prétexté de funeste à la Papauté, à l'Église, au repos et à la dignité du monde chrétien? Ah! Dieu veuille que, à ce point de vue comme à tous les autres, ils puissent se réjouir toujours d'être devenus tout-à-fait Français!

Ceci me ramène aux origines du livre de M. Wey. J'en ai déjà dit quelques mots; mais il serait injuste de ne pas faire ressortir les difficultés particulières que créait pour lui cette marque de confiance dont l'honorait un département tout entier. *Musa ales*, a dit un ancien: *A bien des égards*, dirait Saint-Preux, la prose ressemble ici à la Muse. Rien de plus ailé, de plus amoureux d'air libre et d'indépendance, rien de plus facile à effaroucher et à mettre en fuite que ces facultés de l'imagination et de l'esprit dont un auteur ne saurait se passer pour écrire un livre intéressant et agréable. L'écrivain, l'artiste est de la race des loups plutôt que des carlins, et l'hirondelle figure mieux dans son blason que le chardonneret. Toute

œuvre d'art, bonne ou mauvaise, se forme dans un cerveau comme dans un moule, jusqu'à ce qu'elle en sorte d'un jet. Une influence du dehors, si légère ou si bienveillante qu'elle soit, altère la physionomie de l'œuvre et la sérénité de l'ouvrier : je n'en voudrais pour preuve que le malaise que nous éprouvons, l'infériorité relative à laquelle nous sommes condamnés lorsque l'on nous reçoit à *corrections* et qu'il nous faut ajuster la pensée d'un autre à notre propre pensée.

Or il faudrait supposer que les *gros bonnets* de la Haute Savoie diffèrent essentiellement de leurs collègues de l'ancienne France, pour douter de ce qui a dû se passer au moment où ils ont eu l'heureuse idée de confier à M. Francis Wey cet épilogue littéraire de l'annexion. Chacun, j'en suis sûr, a voulu donner un avis préliminaire, et ç'a été une des nombreuses variantes de la fable du *Meunier, son Fils et l'Ane*, — moins l'âne. L'archéologue demandait que l'érudition locale tînt une grande place dans le volume ; l'homme d'imagination voulait beaucoup de légendes ; le savant proposait d'appuyer principalement sur la géologie et la botanique ; l'amateur des beautés de la nature indiquait comme moyen de succès des prodigalités de paysages ; l'homme positif insistait sur la statistique ; le partisan du progrès conseillait de faire halte à chaque page pour réclamer de l'autorité les améliorations nécessaires ; ainsi de suite.

Eh bien, c'est rendre un juste hommage aux mérites du livre de M. Francis Wey, que d'y remarquer dès l'abord ceci : non-seulement il ne contient pas une ligne

qui sente la *commande*, mais jamais ouvrage n'offrit des signes plus infaillibles de spontanéité; jamais M. Francis Wey n'eut une allure plus franche, un tour plus libre, une physionomie plus nette, et ne réussit mieux à rester lui-même. Il a compris que ce qui importe le plus dans une œuvre de ce genre, c'est la variété. Un récit de voyage, c'est un monologue qui marche. Si éloquent, si intéressant qu'il puisse être, un monologue de cinq cents pages finirait par fatiguer, si un art ingénieux n'intervenait sans se montrer, se déguisant tantôt en paysagiste, tantôt en conteur légendaire; plus loin en simple curieux, ici en archiviste, là en biographe; devenant tour à tour le familier des hôtelleries et des ruines, le confident des artistes et des lettrés du pays, le compagnon de fatigues et de périls de la dynastie des Balmat, prenant la parole quand il le faut, la cédant à un interlocuteur quand il craindrait d'en abuser, toujours souple, alerte, dispos, divers, de bonne humeur, promenant vaillamment le lecteur d'un bout du volume à l'autre, comme l'auteur s'est promené de Rumilly à Sallanches et de Servoz à Evian. M. Francis Wey a vraiment le goût et l'esprit des voyages. On naît voyageur, comme on naît voluptueux ou poëte, inventeur ou algébriste. Ne l'est pas qui veut, et il ne suffit pas d'avoir devant soi six semaines de vacances, dans sa poche un Guide-Joanne, sur son dos un sac de cuir et dans sa main un bâton ferré. Tout cela, c'est l'étiquette ou le semblant, ce n'est pas la réalité. Né dans un pays de montagnes, familiarisé de bonne heure avec les Alpes par les Vosges et le Jura, habitué dès l'enfance

à la saine fatigue des courses à pied, M. Wey a pu se croire *chez lui* au milieu des incidents de cet itinéraire où les bonnes rencontres succédaient aux heures difficiles, où les figures amies consolaient des mauvais gîtes, où le versant d'un glacier et le lit d'un torrent séparaient de toutes les horreurs de la solitude toutes les douceurs du *comfort*. Il est dans son élément, quand il prend le temps comme il vient, quand il partage le pain noir et boit à la gourde des guides, quand il gravit des pentes abruptes où les chamois seuls sont à l'aise, lorsqu'il égaye de sa verve courageuse l'humide et triste veillée de *la Pierre à Bérard*. Et quelle heureuse trouvaille, le personnage du jeune Flamand, Siméon Dornheim ! Siméon, c'est l'apprenti voyageur, restant calme et froid devant les plus sublimes beautés du paysage, à la fois positif et timide, ignorant les grandes ivresses du voyage, en redoutant les grandes lassitudes, et parfois réussissant, en bon calculateur, à faire commodément et sans danger la même tournée où son compagnon endure le froid, la faim, la pluie, et risque de se rompre le cou. M. Francis Wey a su tirer un excellent parti de ce contraste, où il représente la rare alliance de l'expérience et de l'enthousiasme; sans compter que Siméon Dornheim, grâce à une très-amusante méprise, prête au voyage un nouvel élément de variété, une velléité de roman, un soupçon d'intrigue amoureuse, une ombre légère qui glisse sur ces jolies pages comme un nuage de printemps sur la cime des blés verts. Il advient un moment où cet honnête Siméon est préoccupé, rêveur; il regarde au delà de l'horizon, du côté de Tho-

non et des Allinges, d'Amphion et d'Evian. Il soupire; on le dirait prêt à s'échapper en confidences, qui restent suspendues sur ses lèvres. Sans doute, il y a là un secret de cœur, le souvenir de quelque blonde figure, digne de fondre toutes les glaces du Buet ou des Bossons. A la fin, son secret l'étouffe : il va tout dire, il dit tout... C'est une acquisition de terrains, dans le canton de Thonon, à laquelle il s'est décidé, espérant que ce serait une bonne affaire, et ruminant toutes les chances qui justifient son coup de tête. Sur quoi l'auteur de *Christian* et de *Gildas* s'écrie avec un dépit plaisamment joué :

« O niaiserie des gens qui, pour avoir perdu quelques années à écrire des romans, s'imaginent en deviner partout! Les rêveries de mon héros n'avaient pas d'autre objet qu'une spéculation sur des terrains!... »

Redevenons tout à fait sérieux pour féliciter M. Francis Wey de sa courageuse résistance à des préjugés d'autant plus puissants qu'ils s'appuient ou sur l'autorité d'un grand nom ou sur une tradition proverbiale. Je n'en citerai que deux exemples. Assurément, le nom de Jean-Pierre Biord, évêque de Genève et né à Samoëns (Haute-Savoie), est aujourd'hui aussi oublié que celui de Voltaire est resté populaire. Et pourtant M. Francis Wey n'hésite pas à prendre parti pour l'évêque contre le philosophe, à propos d'un ridicule et sacrilége épisode où le châtelain de Ferney, non content de railler notre culte, voulut en jouer la parodie. « En 1768, le jour de Pâques, il se rendit à la messe paroissiale, escorté de deux gardes armés de fusils, *monta en chaire* après l'évangile et pro-

nonça un sermon contre le vol. Après quoi il se fit donner la communion... » — On comprend tout ce que ce scandale dut inspirer d'indignation à un pieux évêque, toutes ses démarches pour obtenir une répression quelconque. — « Mais, ajoute excellemment M. Wey, sous le ministère qui relevait de madame du Barry et qui venait de tolérer le partage de la Pologne, l'impiété politique ne régnait pas seule, et l'exilé de Ferney avait plus de soutiens que l'évêque de Genève. Pour toute réponse aux plaintes de ce dernier, on ordonna que les pensions de Voltaire, dont le payement était suspendu depuis quinze ans, fussent acquittées avec exactitude... »

Quel trait! Et qui s'étonnerait en songeant qu'un régime aussi empressé de donner raison à ses démolisseurs fut culbuté, vingt ans plus tard, noyé dans son sang et dans sa fange avec la plupart de ceux qui avaient coopéré à sa ruine! Il y a, comme cela, dans la vie de Voltaire, des détails qui métamorphosent l'homme de génie en écolier méchant et pervers. Ici, pourtant, je propose un très-léger amendement que me suggèrent mes souvenirs personnels. En 1854, me trouvant aux eaux d'Evian, j'y rencontrai un respectable vieillard, le colonel Girod, frère de M. Girod (de l'Ain), ancien président de notre chambre des députés. Il me dit avoir connu dans sa jeunesse un vieux prêtre qui avait été le curé de Ferney, du temps de Voltaire. Ce prêtre s'accusait, avec force *mea culpa*, de s'être laissé intimider par son *seigneur*, au point de tolérer des choses qu'il n'aurait jamais dû subir. Le scandale n'était cependant pas allé tout à fait aussi

loin. Voltaire n'avait pas paru dans la chaire; il s'était tenu debout, en grand costume, sur les marches de l'église, à la sortie de la grand'messe; et il avait prêché contre les gens du village qui lui volaient ses poires et ses pommes [1].

L'autre exemple appartient à l'histoire même de la haute Savoie. Il s'agit de ce mot *faire ripaille*, dont l'étymologie, défigurée par les haines anticléricales, a fini par devenir une flétrissure contre de très-saints personnages. Ripaille est un lieu de plaisance, un site charmant, qu'il nous semble voir encore, penché sur le lac Léman, où se mirent ses élégants massifs et ses pentes fleuries. Faire ripaille ne signifiait d'abord, dans le pays, que « jouir des plaisirs innocents de la campagne. » — Mais, bah! il fallait surprendre et nous montrer en flagrant délit d'orgie et de débauches celui que Voltaire a appelé le *bizarre Amédée*, ce duc Amédée qui fut pape sous le nom de Félix V, et qui, en somme, a laissé une mémoire vénérée. Se faire aider par un mot proverbial à prouver qu'un pape, un cardinal, un prince de la terre et de l'Église se réfugia à Ripaille avec six de ses compagnons pour y pratiquer le contraire du régime cénobitique, quelle aubaine! M. Francis Wey reprend une à une toutes les pièces du procès, toutes les phases du récit, et il réta-

[1] On me fait une objection que je crois juste. Le curé de Ferney était très-vieux quand M. Girod causait avec lui. Le bonhomme comprenait qu'il n'avait pas eu une conduite très-héroïque dans cet épisode du *prône* de Voltaire. Dans ces récits, il avait dû peu à peu remplacer la chaire par les marches de l'église; circonstance atténuante ou atténuée.

blit la vérité dans toute son évidence. « Les passions du siècle dernier, dit-il en terminant cette discussion lumineuse, ainsi qu'une strophe de Voltaire, ont fait le reste et consacré étourdiment une calomnie, au temps où, sous prétexte de combattre les *superstitions* catholiques, ce poëte et son école immolaient leur patrie orthodoxe à l'Angleterre, à la Prusse, à la Russie schismatiques; au temps où, après avoir déshonoré Jeanne d'Arc, ils applaudissaient au partage de la Pologne. »

Tel est ce livre : il n'a pas eu besoin, pour réussir, d'ornements accessoires; et, cependant, comment en parler sans redire que le magique crayon de M. Henri Terry a transformé l'œuvre littéraire en une splendide œuvre d'art? Plus connu jusqu'ici à Genève qu'en France, M. Terry avait fait, proportion gardée, pour les tableaux de Calame, ce que notre cher et illustre Henriquel Dupont a fait pour les toiles de Paul Delaroche. Le dessinateur lithographe avait corrigé les défauts du paysagiste genevois, comme le graveur a suppléé ce qui manquait à la couleur du peintre français. M. Terry s'est surpassé dans les cinquante *illustrations* d'après nature de la *haute Savoie*. Regardez ces roches de Meillerie; voyez le pas de l'Échelle, les gorges du Fier, le lac d'Annecy, la vallée de la Dranse, les Allinges, Saint-Gingolph, le château de Faucigny, et vingt autres que j'oublie : c'est la nature dans toute sa grandeur sauvage ou sa grâce poétique; l'artiste nous en rend l'impression vivante et vraie; il fixe pour nous cette sensation du voyage, qui, à distance et après des années, a le vague d'un rêve.

MM. Francis Wey et Henri Terry se complètent l'un par l'autre. Les pages du livre font mieux apprécier le sentiment juste et fin du dessinateur, et la beauté des dessins nous fait revenir avec plus de plaisir aux grâces piquantes du texte.

Puisqu'il est convenu que les dernières semaines de l'année qui finit appartiennent déjà au premier jour de l'an qui commence — comme si l'homme et la vie craignaient de ne pas aller assez vite! — je vous dirai en guise de conclusion :

Vous ne sauriez offrir un plus beau, un plus intelligent livre d'étrennes que cette *haute Savoie, illustrée* par M. H. Terry. Donnez ce livre; il est de ceux qui survivent à l'heure fugitive de ces offrandes sans lendemain. C'est une nouvelle connaissance présentée par un vieil ami; c'est un acte de naturalisation littéraire au profit d'un pays lettré qui ne demandait qu'à faire ses preuves, ou plutôt dont les preuves étaient faites depuis longtemps. Il inspire le goût des voyages à ceux qui peuvent voyager encore; il en rend l'illusion et le souvenir à ceux qui ne voyagent plus. Il vous fera croire, en plein hiver parisien, que vous vous promenez au soleil, savourant le parfum des plantes alpestres, sur les hauteurs de Saint-Gingolph ou dans la vallée d'Abondance, entre ces deux aimables guides; Francis Wey et Henri Terry.

X

LA SEMAINE DES ENFANTS[1]

29 décembre 1866.

1866! les hommes n'en ont pas fait grand'chose de bon : si nous en donnions la dernière semaine aux enfants? Ils sont les rois de ce jour qui, sans eux, serait si triste; le jour de l'an, pour nous c'est le passé; pour eux, c'est l'avenir.

Mais toute royauté a ses périls; pour les souverains qui ont le privilége de décider la paix ou la guerre, de changer leurs sujets en soldats, d'enrichir ou de ruiner leurs peuples, ces périls s'appellent la flatterie, l'ivresse du pouvoir, la soif de conquêtes, le culte du fusil à aiguille,

> . . . . . Et cet esprit de vertige et d'erreur,
> De la chute des rois funeste avant-coureur.

Pour les royautés enfantines qui ont fait du jour de

[1] Hetzel; *Bibliothèque de la famille.*

l'an leur tributaire, les dangers sont d'un autre genre : les bonbons, cette flatterie en sucre ; les poupées, ces courtisans en carton et en bois; l'ivresse achetée chez Boissier ou chez Gouache; la conquête de ces ruineux joujoux qui offrent l'avant-goût de toutes les fragilités humaines; les étrennes prodiguées en échange d'une caresse ou d'un sourire ; tristes présents qui affadissent à la fois l'estomac, l'esprit et le cœur ; gâteries qui confondent l'enfantin avec le puéril ; caprices de vingt-quatre heures qui ne disent aux enfants ni ce qu'ils sont, ni ce qu'ils seront, ni ce qu'ils doivent être.

Ce qu'ils sont? vous les connaissez, et je n'ai pas besoin d'ajouter : comme si vous les aviez faits ! — Ce qu'ils seront? Nos maîtres ce soir, nos remplaçants dans quelques jours, nos héritiers dans quelques années. Ce qu'ils doivent être? Oh ! des chefs-d'œuvre de création et d'éducation, des modèles de vertu et de sagesse, de fermeté et de clairvoyance, de volonté et de logique, s'ils ont à réparer nos malheurs, à laver nos fautes, à redresser nos inconséquences, à relever nos ruines !

C'est une lourde tâche : notre devoir, à nous pauvres éclopés que l'expérience n'a pas rendus sages, est de les préparer par des moyens honnêtes à éviter tout ce que nous avons fait et à faire tout ce que nous avons négligé. Il n'y a pas, en pareil cas, de détail inutile, et il faut que les étrennes, au lieu de n'être qu'un plaisir, soient aussi une leçon ; il faut qu'elles préparent cette éducation intellectuelle et morale qui ne se fait ni dans la cour du collége, ni dans le parloir du pensionnat, ni sous le pu-

pitre de la salle d'études, ni par le *pensum*, ni par le thème. Des livres qui parlent tout ensemble au regard et à l'esprit, qui fassent sourire et réfléchir, qui amusent et instruisent dans la mesure de ces facultés naissantes, à l'aube de ces clartés matinales, voilà le véritable trait-d'union entre ceux qui donnent et ceux qui reçoivent; entre l'enfant à qui l'on doit rappeler qu'il sera bientôt un homme, et l'homme, qui aime à se souvenir qu'il fut jadis un enfant.

Des livres, c'est bientôt dit; mais quels livres? Vous avez dans vos mains un charmant morceaux de cire, prêt à recevoir toutes les empreintes; tout dépend des premiers traits que vous allez y graver.

Autrefois, sauf quelques exceptions rares, on s'entendait peu et mal à écrire pour les enfants; c'est qu'autrefois on ne savait ni bien comprendre ni bien pratiquer deux choses essentielles : la nature et la famille. On traitait la nature avec un mélange de niaiserie qui n'était pas la naïveté, et d'emphase qui n'était pas l'émotion; on traitait la famille, tantôt avec un dédain de grand seigneur qui dépaysait l'enfant, tantôt avec une dureté féodale qui le comprimait.

Or l'enfant, c'est la nature et la famille; la nature dans toute sa fraîcheur, avant que l'homme y ait ajouté du sien; la famille dans tout son charme, avant que nos lois et nos vices y aient fait intervenir les passions qui n'épargnent rien et les intérêts qui aigrissent tout. Il a bien droit à une littérature qui lui soit propre, ce petit être, qui est notre vie, notre conscience, notre pudeur,

qui représente ce que nous avons de meilleur et à qui nous cachons ce que nous avons de pire. Croire que, pour lui donner cette littérature, il suffit de descendre de quelques degrés, de se rappetisser au hasard, de se figurer ce que l'on écrirait si on avait moins de raison ou moins d'esprit, c'est commettre une grave erreur; c'est prendre le masque de l'enfance pour son visage et sa grimace pour son sourire : c'est vouloir ressembler à ces pauvres créatures, phénomènes déclassés dont la vue étonne et attriste, et dont on se demande : quel âge a-t-il? la taille a dix ans, la figure trente, la ride cinquante : on fait des livres nains et non pas des livres enfants.

Que sera donc cette littérature pour laquelle nous aurions à inventer l'*utile dulci*, si Horace ne nous avait prévenus? C'est plus facile à sentir qu'à expliquer et à deviner qu'à définir. Remarquez de quels contrastes se compose cette jeune âme : elle est très-crédule, et devient très-méfiante si elle soupçonne un piége; elle est très-naïve, et devient très-fine dès qu'elle s'aperçoit qu'on veut se moquer d'elle; elle est très-innocente, et devient très-habile quand il s'agit de tourner une difficulté ou d'arriver à un but : elle est très-ignorante, et devient très-savante quand il faut aller du connu à l'inconnu; elle est très-fantaisiste, et devient très-positive quand la fantaisie qu'on lui impose ne sait pas se mettre d'accord avec la sienne; elle est très-gaie, et devient très-sérieuse quand la gaieté que nous affectons lui semble sonner creux ou chanter faux. Si vous avez l'art de le bien

prendre et surtout de paraître n'avoir point d'art, l'enfant vous suivra jusqu'au bout du monde, jusqu'au bord des abîmes qu'habitent les visions et les songes, jusqu'aux pays enchantés où règnent les fées, où dansent les lutins, où voltigent les sylphes : il ne vous suivra pas même dans votre rue, si vous lui laissez voir le fil de soie qui doit le guider dans ce voyage. Vous le ferez croire aux revenants, aux fantômes, aux sorciers, aux ogres, à l'invisible, au merveilleux, au surnaturel ; vous ne le ferez pas croire à une absurdité ou à une platitude. Lecteur terrible auprès de qui une gaucherie vous perd ! Auditeur redoutable, qui, s'il vous surprend en flagrant délit de contradiction, refuse d'en écouter davantage !

Qu'en dites-vous ? Et commencez-vous à admettre que ce ne soit pas trop d'hommes très-distingués, capables de charmer et d'instruire l'âge mûr, pour instruire et charmer l'enfance ? Que de précautions minutieuses, que de nuances délicates, que de conditions difficiles, ou plutôt quelle vocation spéciale, quelle sûreté d'instinct et de sentiment paternel pour arriver à écrire un de ces livres qui doivent avoir des ailes, mais des ailes d'abeille, faites pour se poser sur les fleurs au lieu de s'égarer dans l'espace ! Tout ce qu'il convient de savoir là-dessus, je l'ignorerais encore si M. Hetzel ne me l'avait appris.

M. Hetzel et son fidèle lieutenant Stahl, que je défie bien de lui désobéir, et ses vaillants collaborateurs, Jules Verne, Jean Macé, Jules Néraud, Louis Ratisbonne, marquis de Chenevières, Eugène Noël, Eugène Muller,

comte de Gramont, et leurs dessinateurs ordinaires ou extraordinaires, Frœlich, Lallemand, Gustave Doré, Riou, Froment, tels sont vraiment les créateurs de cette littérature, et je ne saurais mieux la recommander ou la décrire qu'en vous renvoyant à leurs ouvrages. Éducation, récréation, voilà leur mot d'ordre ; éducation attrayante, récréation instructive ; douce leçon qui se mêle aux joies du foyer, qui donne un sens aux dates mémorables du jour de la fête et du jour de l'an, qui se pose, vêtue de soie ou de velours, sur la table de famille, et qui ne demande aux jeunes esprits qu'une heure de curiosité pénétrante ou d'agréable surprise pour les initier sans effort aux premiers secrets de l'art, de la langue, du voyage, de l'industrie et de la science.

Tous ces noms que j'effleure à peine et dont chacun mériterait un article à part, rappellent d'autres succès, des succès *de grandes personnes*. Stahl, toujours soufflé par Hetzel, est le charmant et émouvant conteur dont les *Bonnes fortunes parisiennes* pourraient aussi se nommer les bonnes fortunes du lecteur ; fantaisiste plus raisonnable que dix sages ; moraliste plus intéressant que dix romanciers ; détaché du poétique groupe qui nous donna les larmes d'Alfred de Musset et le rire de Henri Heine ; gardant son originalité piquante dans le voisinage de Nodier et de Xavier de Maistre, de Töpfer et de Goldsmith. Louis Ratisbonne est le poëte que vous connaissez, qui, après avoir excellemment traduit le vieux Dante, a si bien chanté les *Figures Jeunes* ; le poëte à qui Alfred de Vigny a pu se confier encore, au moment où il se dégoûtait de

la vie, où il se méfiait des hommes et où il doutait de la poésie. Jean Macé est l'écrivain populaire, dont le livre aujourd'hui célèbre, *Histoire d'une bouchée de pain*, a passé de bouche en bouche, après s'être arrêté sur toutes les lèvres. Jules Verne est le voyageur intrépide dont les excursions aériennes ont été plus heureuses et plus fécondes que celles de Nadar ou de Godard; explorateur singulier qui vous mène droit dans l'inconnu, dans l'invraisemblable, dans l'incroyable, dans l'impossible, et qui, une fois là, transformant d'un coup de baguette ce monde étrange, vous le fait connaître, vous le fait habiter, vous force de le tenir pour réel, pour croyable et pour vrai. Si je ne pousse pas plus loin l'énumération, ce n'est pas faute de sujets, c'est faute d'espace.

Eh bien! je suis sûr que ces écrivains, chers à tous les âges, ne sont jamais plus contents, plus fiers, plus empressés de se mettre dans leur habit et dans leur esprit des dimanches que quand ils reviennent, entre la bûche de Noël et le carillon de la nouvelle année, à leur jeune et rose clientèle. Comme on les attend! comme on les écoute! comme on les aime! Voyez-vous ces têtes blondes ou brunes, ces regards limpides, ces fronts lumineux, où passe l'ombre légère de la première idée ou du premier rêve? Le retour du prosateur ou du poëte à ce frais auditoire d'enfants ou d'adolescents, n'est-ce pas l'image de notre vie à tous, travailleurs ou oisifs, voyageurs ou sédentaires? On va, on court, on s'agite; chacun poursuit sa chimère, vanité, luxe, pouvoir, richesse, plaisir, convoitise; chacun rôde autour du temple où l'on adore son

idole; l'esprit se tend, le cœur se dessèche, les jambes fléchissent, les yeux s'enfièvrent, les nerfs s'irritent : ô déception, fatigue et misère! c'est que l'on a eu affaire aux hommes. Mais on rentre chez soi, la journée finie; on entend la ruche bourdonnante. La porte s'ouvre et se referme; adieu le chagrin et le souci! Votre poitrine se dilate; votre malaise se dissipe; un souffle balsamique essuie la sueur de vos tempes; une délicieuse impression de fraîcheur et de bien-être va de vos sens à votre cœur : les voilà dans vos bras, ces chers consolateurs des jours arides ou néfastes. Père! père! Et le cri, le baiser, et les bras, et le visage, s'enroulent autour de vous comme une liane vivante. Ne leur donnerez-vous rien en échange de ce bonheur qu'ils vous rendent? Avez-vous songé que, certains jours de l'année, il ne vous était pas permis de rentrer les mains vides? Oui; vos poches béantes affectent les allures de la mère Gigogne. Votre paletot plein de mystères vous fait ressembler à ces acteurs maigres qui se sont cerclés et rembourrés pour jouer Falstaff. Ou vous êtes le plus exact des contribuables du jour de l'an, ou je vous conseille de vous faire traiter pour un commencement d'hydropisie.

Mais non; j'avais deviné juste: voilà que vous vous désenflez : quelle réception! quelles clameurs joyeuses, aussitôt étouffées par une curiosité triomphante! quelle reconnaissance prompte à monter du livre à la main et de la main à la joue! On vous embrassait, on vous dévore: on vous assiégeait, on vous prend d'assaut. La

garnison capitule avec les honneurs de la guerre : attention ! Le défilé commence.

Voici d'abord mademoiselle Lili ; une jolie personne de six ans et de bon conseil, qui demande à enseigner à votre fille l'alphabet, l'arithmétique et l'orthographe sans qu'il lui en coûte une fatigue, une gronderie ou une larme : mademoiselle Lili ne s'en tient pas là ; si nous sommes bien sages, elle nous racontera l'emploi de sa journée, sa vie à la campagne, ses voyages et ses découvertes avec M. Lucien, son compère ; et plutôt que de se taire ou de ne pas vous faire voir ce qu'elle vous dit, elle priera ses deux chambellans de plume et de crayon, Stahl et Frœlich, de parler et de dessiner pour elle. Mais que viens-je d'apprendre ? Paul, votre *petit dernier*, a été surpris la tête plongée dans un pot de confitures, et le catéchisme nous dit que la gourmandise est sœur de la paresse. Vite, offrez-lui le *Royaume des gourmands*, une charmante récidive de Stahl et de Frœlich, *déjà nommés*. L'histoire de la fameuse tourte fabriquée par la mère Michel produira sur lui une impression telle qu'il ne voudra plus manger que son pain sec. Votre fille aînée aime les fleurs ; les fleurs sont comme les femmes, à qui on les a trop souvent comparées pour ne pas leur donner envie de compléter la ressemblance : elles ne veulent pas être aimées sans être comprises ; donc offrez-lui de ma part — et de la part de notre ami Hetzel — la *Botanique de ma Fille*, un magnifique volume de Jules Néraud, présenté par Jean Macé, illustré par Lallemand ; Jules Néraud, un de ces morts presque inconnus dont le nom

s'éclaire d'une gloire posthume, tandis que des célébrités factices ou bruyantes s'éteignent peu à peu dans le silence et l'oubli.

Gaston, votre second fils, sait son la Fontaine sur le bout du doigt, et ce n'est pas lui qui confondrait *cigare* avec *cigale* et la *Cigale et la Fourmi* avec le *Corbeau et le Renard;* mais les bêtes ont fait bien des progrès depuis la Fontaine, pendant que les hommes reculaient d'une façon humiliante. Le fabuliste leur avait donné tant d'esprit, qu'ils se le sont tenu pour dit, qu'ils n'ont plus voulu en démordre, et que, pour être de force à dialoguer avec eux, il a fallu des raffinés tels que Balzac, J. Janin, Alfred et Paul de Musset, Édouard Lemoine, Charles Nodier, George Sand, et Stahl, *nommé pour la troisième fois.* C'est eux, avec Granville pour imagier, que vous retrouverez dans les *Animaux peints par eux-mêmes;* et dans les *Scènes de la vie privée et publique des Animaux;* une de ces œuvres qui ne sauraient vieillir; le supplément obligé des *Fables;* supplément que j'intitulerais volontiers le *la Fontaine d'après* 89. De la Fontaine à Perrault, il n'y a que la main; et une jolie main! celle de la princesse *Peau d'Ane.* Les deux génies se touchent par bien des points : l'un place les enfants à notre gauche, l'autre les animaux à notre droite, et ils font à leurs héros un tel régal, que nous sommes heureux de vivre de leurs miettes. Voici donc, en regard de Stahl et de Granville, la merveilleuse édition des contes de Perrault, chef-d'œuvre de Gustave Doré. George, votre aîné, veut être marin; admirable vocation où s'unissent l'imagination et

la science, où s'entrelacent les deux X, celui que l'on rêve et celui que l'on calcule, celui où vous mène l'algèbre et celui où vous transporte la vapeur. C'est à George que je dédie les *Voyages extraordinaires* de Jules Verne, *illustrés* par Riou, et, comme petite pièce après la grande, les *Aventures surprenantes de trois vieux marins*, illustrées par Griset.

Que serait-ce, si je n'étais forcé de me borner, si je pouvais étaler devant vous nos trésors, la *Comédie enfantine*, de Louis Ratisbonne; les *Aventures du petit roi saint Louis devant Bellesme*, par M. de Chenevières; les *Fables* si ingénieuses et si pures du comte Anatole de Ségur; l'*Arithmétique de grand-papa*, de Jean Macé; les *Cinq semaines en ballon*, de Jules Verne; les *Enfants*, de Victor Hugo; la *Vie des fleurs*, d'Eugène Noël, et vingt autres? tant il est vrai que monsieur le critique — une fois n'est pas coutume — n'a aujourd'hui que l'embarras du choix en fait de recommandations et d'éloges! Je finis par une remarque: quand vous donnez à votre fils un bonbon, vous ne pouvez pas le manger; à votre fille une poupée, vous ne pouvez pas en jouer ou y jouer. Vous pourrez, au contraire, lire par-dessus l'épaule de vos enfants les beaux livres que vous leur donnerez, et c'est alors qu'on dira : un bienfait n'est jamais perdu!

Je vous demande donc pour M. Hetzel, à moins que ce ne soit pour M. Stahl, vos dernières préférences de 1866, vos premières attentions de 1867. A lui, l'éditeur comme il y en a peu, doublé d'un rêveur et d'un artiste, je souhaite toutes les prospérités qu'il mérite, et je voudrais

lui envoyer tous les enfants que je rencontre. On prétend que les familles nombreuses ruinent : je n'en crois rien, et je me réjouirais si je pouvais dire, dans un mois, de ce conteur ce que nous disaient les bon vieux contes d'autrefois : il fut heureux — et il eut beaucoup d'enfants.

XI

NERON[1]

5 janvier 1867.

N'en déplaise à des sceptiques tels que vous et moi, la tragédie est bonne à quelque chose. Évidemment, si M. Latour Saint-Ybars n'avait pas préludé par des œuvres et des succès tragiques à l'histoire de Néron, il n'y aurait mis ni cette énergie, ni cette puissance. Nous n'éprouverions pas, en le lisant, cette sensation de grandeur que nous donne si rarement la littérature contemporaine. On assure que les tragédiens de l'école de Talma ne vivaient pas comme de simples mortels ; ils s'entouraient d'une atmosphère particulière : dès le matin, tout, dans leur physionomie, leur attitude, leur costume, leur ameublement, rappelait à autrui et à eux-mêmes qu'ils seraient le soir Auguste ou Mithridate, Agamemnon ou César. J'ai presque envie d'en dire autant de cette histoire de Néron.

[1] Par M. Latour Saint-Ybars

On croirait qu'elle a préalablement passé par une foule de tragédies qui ne demandaient, pour éclore, qu'une époque plus favorable, un public moins indifférent, des dieux moins délaissés et des temples moins déserts.

A tous moments, on rencontre dans ces éloquentes pages des noms qui semblent étonnés de ne pas porter le cothurne et de ne pas parler en alexandrins. Tibère nous ramène à la tragédie de Chénier, Caligula à celle d'Alexandre Dumas; Tiridate nous fait souvenir du succès éphémère de Campistron; Othon nous fait songer à de beaux vers glanés par la vieillesse de Corneille; Epicharis a eu ses cinq actes, signés Legouvé. Et le terrible héros du livre! Celui-là, c'est la tragédie vivante; après l'avoir écrite en lettres de sang et de feu, il serait volontiers monté sur le théâtre pour la jouer. *Qualis artifex pereo!* disait-il avant de mourir, exprimant ainsi par instinct ce qu'il y a de théâtral et d'*artiste* dans sa vie, dans sa grandeur, dans ses vertus passagères et jusque dans ses crimes. Du *Britannicus* de Racine à la *Fête de Néron* de Soumet, il existe comme une traînée sanglante, une chaîne de fer dont chaque anneau a été soulevé par Melpomène. Que serait-ce si l'on essayait d'énumérer toutes les *Agrippine*, tous les *Thraséas*, toutes les *Poppée*, tous les *Corbulon*, tous les *Domitien*, tous les *Tigellin*, qui dorment dans les cartons du Théâtre-Français? Ne les réveillons pas : ils ont dû faire de si mauvais rêves, qu'il en resterait quelque chose à leur réveil.

Sérieusement, si le vilain mot de *pis-aller* pouvait

s'appliquer au genre qui a illustré tant d'hommes éminents depuis Hérodote jusqu'à M. Guizot, nous inclinerions à penser que M. Latour Saint-Ybars ne s'est décidé à donner la forme historique à sa large étude sur Néron, qu'après avoir mesuré les difficultés qu'il éprouverait à la produire sur le théâtre et peut-être l'obstacle que lui opposeraient les préjugés du public, toujours prêt à donner aux grands noms de l'histoire un sens absolu dont il ne veut pas démordre. Aussi bien, nous n'aurions qu'à féliciter M. Latour de cette espèce de volte-face. Eût-il pris où même exagéré toutes les libertés shakspeariennes, jamais il n'aurait pu, dans une œuvre dramatique, creuser aussi profondément son sujet, suivre aussi fidèlement les gradations du caractère qu'il avait à peindre, dégager aussi nettement l'idée principale, qui ressort de ces effroyables récits. Cette idée pour bien des raisons dont quelques-unes n'appartiennent pas à la littérature, aurait été forcée de s'envelopper d'un triple voile avant de braver le feu de la rampe, et ce voile aurait suffi pour qu'on se demandât quelle mouche paradoxale avait piqué M. Latour, à quelle étrange fantaisie il obéissait en dépensant tant de talent et d'efforts pour réhabiliter Néron.

Qu'est-ce à dire? Est-il donc vrai, comme je l'entends répéter depuis quelques jours, que le livre de M. Latour Saint-Ybars soit un essai de réhabilitation de Néron? Si c'était vrai, nous lui opposerions un axiome que nous avons lu je ne sais où : La justice peut avoir des Lesurques ; l'histoire n'en a pas ; — et cela, parce que,

pour la justice, tout se borne à reconnaître l'innocence de celui qu'elle avait cru coupable — ce qui ne change rien au crime commis — tandis que l'histoire, en atténuant le mal, en adoucissant l'horrible, en expliquant le monstrueux, peut troubler la conscience publique. Nous lui demanderions, nous aussi, ce que l'on gagne à affaiblir l'horreur attachée à ces grands scélérats qui expient l'atrocité de leurs crimes par l'opprobre de leur nom, qui ont la postérité pour gibet et les siècles pour exécuteurs; alors surtout que se mêlent à leurs forfaits des allures de *premier rôle*, des raffinements artistiques, des simulacres de comédie et de drame, trop faciles, hélas! à mettre d'accord avec les maladies morales de notre époque. Plus le moraliste reconnaît, dans les vices ou les crimes dont il parle, des symptômes analogues à ceux qu'il découvre autour de lui, moins il serait excusable de demander un semblant d'amnistie pour ces crimes et pour ces vices.

Mais telle n'a pas été, nous en sommes sûr, la pensée de M. Latour Saint-Ybars : sans doute, si on avait envie de s'amuser près d'un voisin aussi redoutable que Néron, on pourrait découper dans le volume quelques douzaines de phrases qui, appliquées au fils d'Agrippine, au frère de Britannicus, au mari d'Octavie, semblent au moins singulières : — « Néron dut être vivement impressionné par les premières circonstances au milieu desquelles cette douce et riante nature s'épanouit. » — « Généreux, libéral, confiant, il suivit avec courage toutes ses bonnes inspirations sans se préoccuper des passions féroces, des

« appétits insatiables et des vieilles haines qui rugissaient « autour de lui. » — « Il y avait dans la clémence, dans la facilité d'humeur du jeune prince et dans ses manières, une grâce et un naturel qui le faisaient aimer. Ni Sénèque, ni Agrippine, ni les mœurs du temps ne l'avaient instruit à tant d'humanité, et ces paroles simples et touchantes étaient tombées de son cœur. — On peut mentionner ici la portée morale et le côté généreux où la droiture du caractère et la libéralité des intentions se fait voir. La jeunesse et la bonté de Néron transforment la dictature impériale en autorité paternelle. » — « Des cinq premières années du règne de Néron, il n'y a rien à raconter que les bienfaits du prince. » — « Il ne suffit pas, pour être juste, d'affirmer que Néron avait de la bonté; il faut dire que la bonté fut le grand côté de son caractère. » — Et en guise de conclusion finale : — « C'est donc une grave erreur, énergiquement repoussée par l'histoire et par la morale, que de voir dans Néron une nature perverse, vouée fatalement au crime. » — « S'il est difficile de partager l'admiration et de comprendre le dévouement dont le peuple romain honora son dernier César, il est du moins impossible de méconnaître la vive intelligence et la bonté vraiment exceptionnelle de ce prince. »

Il y a loin de ce Néron à celui que nous sommes habitués, depuis l'enfance, à juger d'après nous-mêmes; car la réprobation universelle, quand elle a de si profondes racines, finit par faire partie de notre propre conscience.

Cette bonté et cette douceur innées sont peu conciliables avec le souvenir de ce jeune prince à qui notre poëte fait dire par Agrippine :

> Et ton nom paraîtra, dans la race future,
> Aux plus cruels tyrans une cruelle injure.

Nous accumulons à dessein les contradictions apparentes ; la vérité et la justice n'y perdront rien. Que Racine, obéissant à son admirable instinct dramatique, ait antidaté l'époque où Néron allait devenir un monstre ; qu'il y ait encore, après le meurtre de Britannicus, quelques actes de générosité chez le souverain, quelques années de paix et de bonheur dans le monde, peu importe ! Dans la pensée du nouvel historien, tout ce qu'on enlèverait au *dossier* de Néron va s'ajouter à l'éternel anathème soulevé contre ces trois grands coupables : le paganisme, la société romaine et le pouvoir absolu.

Dès lors tout s'éclaircit ; M. Latour Saint-Ybars eût-il risqué çà et là quelques paradoxes de détail, un peu trop insisté parfois sur les circonstances atténuantes, on l'excuse et on l'approuve, quand il nous dit : « Oui, Néron a été, en définitive, tel que le représente l'histoire : il a, pour ses coups d'essai, empoisonné son frère et tué sa mère ; ses débauches ont dépassé tout ce que les imaginations les plus perverses peuvent rêver de plus infâme. L'adultère, l'inceste, la bestialité, le mépris de toutes les lois de nature, n'ont été pour lui que jeux d'adolescent et de prince. A dater de Tigellin, son règne n'est plus qu'une orgie sanguinaire, un amas de cadavres traînés

dans la boue, un paroxisme de méchancheté, de luxure et de délire, sillonné des fauves lueurs de l'incendie. Ses vices et ces cruautés ont eu des inventions telles, que la civilisation et même la corruption modernes ne peuvent plus trouver ni une langue pour les exprimer, ni un sens pour les comprendre. Tout cela est acquis au débat; et pourtant cet incestueux, ce débauché, ce parricide, cet incendiaire, ce bourreau, cette bête féroce, aurait pu répondre, comme ces pauvres filles que l'on interroge sur leurs antécédents : Je n'étais pas né pour le mal que j'ai fait. »

Les bonnes qualités de Néron, cette clémence, cette mansuétude, cette libéralité dont on s'étonne, contre lesquelles on se révolte, deviennent autant de charges accablantes pour tout ce qui lui infligea de si horribles métamorphoses. Il ressemblait d'avance à ces enfants robustes et sains qu'empoisonne le lait de leur nourrice. Les mœurs du temps, la constitution de Rome impériale, l'atmosphère du palais des Césars, le condamnaient à tuer pour ne pas périr : Agrippine, dont il s'est défait, était pire que lui; elle conspirait contre son pouvoir et contre sa vie. Britannicus eût régné à sa place, si Locuste n'y avait mis bon ordre. Dans cet ordre d'idées, dans cette algèbre de crimes, ces deux premiers meurtres étaient forcés. Mais la nécessité qui arme le bras ou verse le poison, n'absout pas la conscience et ne tranquillise pas le cœur. Au sortir du festin sinistre où tomba Britannicus, Néron, encore novice dans le mal, rêva de se réconcilier avec lui-même en se faisant aimer et

bénir; le monde y gagna cinq ans de sécurité relative, de plaisirs et de paix. Lorsque les échos de Baïa apprirent à l'empereur, rassuré et tremblant à la fois, qu'Anicétus avait achevé son œuvre et qu'Agrippine n'existait plus, deux ivresses s'emparèrent de lui, qui ne lâchèrent plus prise : l'ivresse du remords qui, au lieu de ramener au bien, plonge plus avant dans l'excès contraire ; à peu près comme celle du vin qui, au lieu de se dégoûter de boire, veut se noyer en s'abreuvant sans cesse ; — et l'ivresse du pouvoir sans bornes, lequel, se prêtant à tous les caprices d'une conscience troublée, lui promettant de l'arracher à elle-même, lui offrant les mirages du mal dont il recule l'horizon à mesure qu'elle avance, l'exaspère, l'envenime et l'acharne par ce perpétuel surcroît de crime qu'il lui donne en pâture. Époque mémorable, date indélébile où la folie de l'Empire allait se trouver en présence de la folie de la Croix ! »

Oui, il y eut un moment, dans la vie et le règne de Néron, où on ne saurait plus voir en lui ni un homme naturellement bon, perverti par de funestes influences, ni un méchant entraîné sur la pente fatale, mais un fou ; fou par besoin d'oublier et par enivrement de puissance. Seulement, comme la folie a pour trait distinctif de continuer, en leur donnant le caractère de l'hallucination et du rêve, les goûts ou les passions qui lui servirent de prélude, Néron, dans cette phase finale et décisive, resta comédien, artiste, chanteur, histrion couronné de myrtes et de roses, acteur *brûlant les planches*, ces planches qui étaient Rome et l'univers. Dans ses voluptés comme

dans ses violences, éclate ce que l'on peut appeler le *diable au corps;* la *furie* d'exécution d'un personnage trop bien pénétré de son rôle, ce je ne sais quoi plus grand que nature, qu'exige l'optique théâtrale. On dirait que, quand son visage s'est senti trop souillé d'ordure et de sang, il l'a caché sous le masque de la tragédie antique, et que ce masque d'airain, en face des multitudes frémissantes, a centuplé l'effet de sa pantomime, la portée de ses gestes et la sonorité de ses crimes. Aussi M. Latour Saint-Ybars a-t-il pu dire, sans énormité, que la mémoire de Néron était demeurée populaire, en ce sens qu'elle parle vivement aux imaginations, qu'elle conserve une sorte d'épouvantable prestige, et que les démocraties, toujours portées à l'indulgence envers la dictature, leur fille et leur complice, sont tentées de plaider pour Néron contre les rancunes aristocratiques de Tacite, le commérage anecdotier de Suétone et la renommée proverbiale du fils d'Agrippine. Peut-être l'auteur de ce livre détaille-t-il trop complaisamment les épisodes artistiques de la vie de Néron, le plus ou moins de succès et de talent de cet Elleviou-Vampire, qui avait tous les Romains pour claqueurs. Le talent ! je m'en méfie comme d'un traître, je le maudis comme un fléau, chaque fois que je le vois invoquer comme un palliatif ou une excuse, qu'il s'agisse des méfaits de l'intelligence ou des scélératesses de la force. Mais que ne pardonnerait-on pas en faveur de tous ces traits justes et profonds qui percent le sujet d'outre en outre et forcent la pensée du lecteur d'aller au delà de ce que l'auteur exprime ?

« — De même que l'obéissance muette aux lois est, sous une apparence de servitude, le dernier mot de la liberté, cette révolte bruyante et servile est, sous un aspect d'indépendance, la dernière expression de l'esclavage. »

« — Populaire au cirque et détesté dans la curie, l'empereur romain poursuit son règne entre l'émeute et l'assassinat; car il lui est aussi difficile d'assouvir les appétits de la multitude que de fléchir l'orgueil humilié des grands. Obséquieux et menaçant, il doit mener en laisse la louve romaine rentrée dans sa tanière après avoir ravagé le monde. Quand on n'a pas versé dans le cirque assez de sang pour étancher sa soif, elle dévore son gardien. »

« — Ces fortunes extraordinaires et rapides se font toujours aux dépens du grand nombre, et une misère générale suit d'ordinaire les scandaleux profits et l'enrichissement inique de quelques-uns. »

« — Un peuple est toujours sincère dans ses plaisirs: voulez-vous savoir où il en est de son intelligence et de sa moralité? voyez-le dans les théâtres..... Il n'y a pas de fonctions plus sérieuses et plus délicates pour un gouvernement que de donner au peuple des spectacles où ce qu'il doit admirer et ce qu'il doit haïr lui soit fidèlement exposé..... En produisant sur la scène des caractères abjects et des passions viles, dans le langage qui leur est propre, on *illustre* ce qui devrait rester dans l'ombre, on donne le droit de cité à des immondices intellectuelles qu'il faudrait balayer avec soin. Que de fois la puissance

du théâtre met en vogue une sottise ou une obscénité qui s'empare de la ville et traverse toutes les intelligences!..... »

Il nous serait facile de multiplier ces citations : elles suffisent pour indiquer la manière de l'auteur et pour donner une idée du livre, où l'historien, le moraliste et le politique auront également à méditer. En certains endroits, M. Latour Saint-Ybars s'est souvenu de ses succès tragiques : les crimes bien réussis l'indignent, mais il songe, en soupirant peut-être, à la quantité d'hémistiches sonores et de scènes terribles qu'ils contiennent. En nous racontant dix fois plus que le nécessaire pour faire abhorrer l'exécrable Agrippine, il a l'air d'ajouter à part soi : « Il y en aurait pour plus de cinq actes. » — Mais laissons-là ces petites chicanes, qui seraient inexccusables, s'il n'était bon de s'égayer un peu au milieu de toutes ces horreurs.

Une grande idée domine ce sujet et ce volume : l'Empire (romain), né de la démocratie et de la corruption (romaine), répondant fidèlement à sa double origine, a eu, pour son expression la plus éclatante et la plus effroyable, ce personnage de Néron. Néron a été un type, le type de tout ce que le pouvoir absolu, la dépravation des mœurs publiques et privées, la pression d'une politique de sang et de crime, peuvent produire d'atrocités et de laideurs dans une âme primitivement douée de générosité, de douceur et de bonté. Il a été un type, et c'est pour cela qu'il exerce encore, après dix-huit siècles, cette fascination bizarre que nous appellerions la poésie du mal, si l'on n'avait tant abusé du mot et de la chose.

Ce n'est donc pas lui qu'il faut exécrer et maudire; c'est l'état social et moral, le mélange de superstition puérile et de sensualisme effréné, ce sont les institutions meurtrières, les exemples de bassesse, les leçons vivantes de perversité, de cruauté et de démence, qui l'ont fait ce qu'il a été. Ce n'est pas la vertu, abandonnée à ses propres forces, violentée par l'orgueil, mourant d'inanition et de froid entre les bras des stoïques, qu'il faut invoquer et bénir; c'est la clarté divine que l'on voit poindre peu à peu et qui va s'infiltrer dans ces hideuses ténèbres, comme la douce lueur de l'aube se glisse, à travers les tentures, dans une salle déshonorée par l'orgie. Lorsque M. Latour Saint-Ybars introduit Pierre et Paul, les deux pauvres vieillards, les grands apôtres, au milieu de ces scènes immondes, dans ces maisons de fous bercés par des courtisanes et surveillés par des bourreaux, l'idée du livre apparaît, et le lecteur a peine à retenir un cri de soulagement et d'amour. On n'a rien négligé, dans ces derniers temps, pour nous représenter comme presque insensible ce passage soudain de l'extrême dégradation à la suprême beauté morale, de l'excès le plus affreux de corruption, de servitude et de pourriture à l'idéal céleste de liberté, de dignité et de pureté. Eh bien! Néron est là, le grand persécuteur, et aussi le grand *martyr*; car martyr veut dire *témoin*, et nous ne connaissons pas de plus éclatant témoignage que celui de cet empereur contemporain des apôtres, prédestiné à personnifier le dernier mot du mal au moment ils annoncent la première nouvelle de toute délivrance et de tout bien.

Puisqu'un livre, qui sait être éloquent et persuasif en plaidant pour Néron, nous autorise au paradoxe, je vais risquer le mien. Savez-vous qui je compare à Néron, maître absolu de l'Empire du monde, sur ce point culminant de la civilisation romaine, où tout provoque et excuse les excès du despotisme et du vice? Ne vous récriez pas : Voltaire! Voltaire, souverain absolu dans le monde des idées, à cette dernière extrémité de la civilisation française où un régime monstrueux, déguisé sous des fleurs, servi et miné à la fois par les mœurs et les idées, explique et légalise tous les excès, toutes les licences de la royauté de l'esprit. Isolez Voltaire de son siècle : il vous semble mériter les plus rigoureux anathèmes; placez-le dans son cadre; vous ne vous reprochez plus de l'admirer, et vous êtes tenté de l'absoudre. Séparez Néron de son temps : le titre de monstre vous paraît trop doux pour lui. Ramenez-le sur le sein d'Agrippine; vous avez envie de le plaindre, et peu s'en faut que l'horreur ne s'absorbe dans le prestige. Entre ces deux hommes si différents, dont l'un prépara l'humanité selon Dieu, dont l'autre inaugura l'humanité selon le monde, il a existé deux points de ressemblance, l'un puéril, l'autre grandiose. Tous deux ont passionnément aimé le théâtre et ont même paru sur la scène. « Je ne suis qu'un fiacre, mais je fais pleurer » écrivait Voltaire : Néron faisait pleurer aussi — pas de la même manière. Tous deux, dans une société parvenue aux mêmes abîmes par les mêmes routes, ont accompli à leur insu la même œuvre de délivrance : celui-là dans le domaine de l'action, celui-ci dans le domaine de l'idée. Ces deux enne-

mis du Christ ont été, à dix-huit cents ans de distance, les deux instruments dont le Christ a usé pour trancher dans le vif de la corruption et de la servitude. Persécuteur des chrétiens, détracteur du christianisme, ont eu des pouvoirs sans bornes pour accomplir la tâche qu'ils se proposaient — et ils sont arrivés à un but diamétralement contraire : nul n'a contribué plus que Néron à montrer combien l'Évangile était nécessaire ; nul n'a prouvé mieux que Voltaire à quel point l'Évangile est impérissable.

XII

LA COMTESSE DE BOIGNE[1]

A M. L'ABBÉ DE FÉLETZ, A PARIS

12 janvier 1817.

Vous me faites l'honneur de me demander, mon cher maître, ce que je pense du roman de madame la comtesse de Boigne, dont vous avez bien voulu me confier le manuscrit. Je vais essayer de vous répondre en toute sincérité, mais pour vous seul : je vous en conjure, ne me trahissez pas ! Cette noble et charmante femme tient à tout ce qu'il y a de mieux dans la bonne compagnie (je ne dis pas le *grand monde*). D'ici à quelques années, quand elle entrera dans cette seconde ou troisième jeunesse qui, pour les personnes d'esprit, ne finit jamais, son salon, j'en suis sûr, deviendra une succursale de l'Académie. Elle donnera la réplique à ces hommes sérieux qui

[1] *Une Passion dans le grand monde.*

jugent de haut les œuvres légères et froncent dédaigneusement le sourcil quand on leur parle d'un essai d'innovation dans la littérature et dans l'art. Bien que tout annonce aujourd'hui une renaissance littéraire, il vous arrive souvent, n'est-ce pas? d'entendre ces personnages superbes dire que tout s'en va, le goût, le bon ton, la langue, la causerie, la politesse, et que les lettres françaises ne tarderont pas à être livrées aux barbares! Tout cela est fort imposant et très-alarmant pour un pauvre provincial de mon espèce; c'est pourquoi, monsieur l'abbé, je vous demande la discrétion la plus absolue. Si l'on me soupçonnait de malice ou d'irrévérence, je serais perdu de réputation, et l'on me mettrait au ban de la bonne compagnie, que je m'obstine, encore une fois, à ne pas appeler le *grand monde*.

C'est que ce titre, je l'avoue, a été ma première surprise. Pour madame la comtesse de Boigne, il n'y a, il ne peut y avoir ni grand, ni petit monde; il y a le monde, et tant pis pour ceux qui n'en sont pas! Si ce monde devient décidément trop ennuyeux, il est probable que ces diables de Parisiens — et de Parisiennes — en inventeront un autre, et peut-être un homme d'esprit appellera-t-il celui-là le *demi-monde;* en attendant, je vous propose de faire prévaloir ce mot charmant de *bonne compagnie*, qui n'exclut que les gens mal élevés, et qui se prête si bien à l'égalité récemment proclamée par la Charte.

A présent, je vais aborder ce roman, *Une Passion dans le grand monde;* mais j'arrive de Brive-la-Gaillarde, et, pour me préparer à savourer ce miel cueilli sur les plus

hauts sommets de l'Hymète, j'ai cru devoir m'adonner à quelques exercices préalables, propres à me familiariser avec l'atmosphère où vivent les personnages du récit. Michalon m'a coiffé à la Malek-Adel ; il ne me manque que le turban. Je me suis commandé chez Staub un carrick à six collets, et un spencer qui fait fureur sur le boulevard de Gand. Une paire de bottes à revers, chef-d'œuvre de Sakoski, dissimule mes pieds agrestes. Isabey m'avait promis mon portrait ; mais il ne peut suffire aux demandes, et j'ai dû céder le pas au prince Bagration, au duc de Guiche et à madame Bigottini. Je suis allé voir ou entendre les nouveautés les plus en vogue ; Martin et madame Boulanger dans le *Nouveau Seigneur du village ;* Talma dans *Manlius ;* Potier dans le *Ci-Devant Jeune Homme ;* madame Catalani dans la *Molinara ;* j'ai vu aussi mademoiselle Mars dans Célimène ; j'en ai été ravi ; mais mes voisins la trouvaient un peu jeune, et déclaraient qu'elle n'avait ni l'ampleur, ni les grands airs de mademoiselle Contat. Je me suis arrêté chez Herbault pour admirer un béret qui figurera au prochain bal des Tuileries. Il y avait quelques élégantes ; les collerettes ne sont plus que de dix pouces de haut, et les ceintures ne prennent plus la taille qu'à trois lignes au-dessus du sein. En revanche, les peignes sont d'une élévation prodigieuse, et les chapeaux ressemblent de plus en plus à des capotes de cabriolet. Ces dames se redisaient le dernier bon mot de M. de Talleyrand et se racontaient sous l'éventail la dernière aventure de M. de Montrond.

Mais surtout j'ai voulu m'initier en lisant les romans à

la mode. Je dis *à la mode*, hélas! et ce mot futile me rappelle que c'est principalement dans ce genre de littérature que la mode reprend presque tout ce qu'elle donne. Déjà les romans de 1807 semblent vieillots : que sera-ce, grand Dieu, dans un demi-siècle? On frémit, rien que d'y songer : comme nos arrière-neveux, dont je viens de voir les futurs pères et mères jouer au cerceau dans le jardin du Luxembourg, vont se moquer, les petits drôles, de nos *beaux bras arrondis autour d'une harpe*, du *petit pied s'avançant sur la pédale*, des promenades sur le lac, des romances, des albums, du bel inconnu — *le héros du vallon* — que l'on retrouve toujours au bon endroit, dans une pose chevaleresque, éclairé par un rayon de lune, également prêt à chanter un nocturne, à tomber aux pieds d'une *belle*, à être emporté par son *coursier* ou à sauver une femme à la nage?

Aussi, mon cher maître, si, par suite de circonstances que je ne prévois pas ou par un bizarre caprice de l'auteur, un de ces romans, tour à tour favoris et victimes de la mode, voulait rester cinquante ans à l'état de manuscrit, je ne négligerais rien pour l'en dissuader; je lui dirais : Paraissez tout de suite ou ne paraissez jamais ! Si on vous publie au bout de dix lustres, il ne manquera pas d'impertinents pour s'écrier : vous n'êtes pas de la littérature, vous êtes de l'archéologie.

Je vais maintenant indiquer les *vives raisons* qui militent, selon moi, pour la publication immédiate ou le sacrifice définitif d'*une Passion dans le grand monde*.

Il y a peu de politique dans ce roman ; assez cependant

pour qu'il soit urgent de le publier au moment où le bonapartisme est proscrit et où les Bourbons sont sur le trône : car il aura, faute de mieux, le mérite, toujours apprécié en France, d'être beaucoup plus dur pour le parti triomphant que pour le parti vaincu. On nous a dit que madame la comtesse de Boigne et son père avaient salué le retour des Bourbons avec un très-vif enthousiasme. — En ce cas, il faut avouer qu'au bout de deux ans elle en est bien revenue. Sauf un blâme très-vague sur le retour de l'île d'Elbe, son livre est tout entier à l'honneur des grognards de la grande armée, des *brigands* de la Loire, des gentilshommes de vieille noblesse entraînés par le génie et la gloire de Napoléon, contre les *ultras*, les émigrés, les officiers des compagnies rouges, et, en un mot, les royalistes. Que madame de Boigne soit pour la politique du jeune comte Decazes et l'ordonnance du 5 septembre, je suis trop naïf pour discuter avec une femme aussi spirituelle des questions aussi brûlantes. Mais à quoi bon, sans nécessité aucune, mettre en scène les membres de la famille royale, pour le seul plaisir de décocher à chacun d'eux un trait malicieux, un coup de griffe féminine? — « La physionomie de Louis XVIII (une bien belle tête, cependant !) est dure quand il est sérieux et fausse quand il sourit. Il ne songe qu'à faire étalage d'une incomparable mémoire, et il a blasé ses vieux courtisans sur cette *charlatanerie* des dates et des anniversaires. »

On vante généralement l'esprit gracieux et les heureuses reparties de Monsieur. Madame de Boigne ne trouve

à lui faire articuler qu'une question niaise si elle est irréfléchie, désastreuse si elle est préméditée. Il demande à un jeune officier qui s'est couvert de gloire et a été criblé de blessures à Lutzen, à Bautzen, à Dresde et à Leipzig : « Avez-vous jamais été en Allemagne ? »

Enfin, j'avais entendu dire que tous les partis s'inclinaient devant madame la duchesse d'Angoulême, Marie-Thérèse de France, celle dont M. de Chateaubriand vient d'écrire que ses malheurs et ses vertus sont au nombre de nos gloires nationales. Était-il bien utile de la faire apparaître dans un roman mondain, uniquement pour lui prêter une phrase sèche et banale, et pour ajouter : « Par quelle fatalité une princesse destinée à exercer tant de séduction parvient-elle à refroidir les sentiments d'amour que l'on serait si disposé à lui porter ? » Que dirai-je de la *très-élégante* vicomtesse de Fonteville, s'écriant, dans un salon du faubourg Saint-Germain, à propos d'une femme *libérale*, « qu'elle pense *comme un cochon !* » Si le propos a été réellement tenu, ce que j'ignore, il eût été plus charitable et plus *grand monde* de le taire. La mauvaise compagnie littéraire a droit de s'égayer un peu, quand la bonne lui ménage de pareilles surprises.

Ces détails m'étonnent d'autant plus que madame de Boigne passe pour très-conciliante, et qu'elle peut un jour exercer une excellente influence en groupant autour d'elle des hommes spirituels et modérés, tels que MM. Lainé, de Sémonville, Molé et Pasquier. Or l'esprit de conciliation ne se prouve pas en étalant les torts et

les ridicules des divers partis, mais en les dissimulant et en tenant compte des raisons, des griefs et des antécédents. Si l'aimable écrivain se plaît, au contraire, à chercher les défauts de toutes les cuirasses, ne devrait-elle pas, pour être juste, partager sa verve épigrammatique entre les exagérations royalistes des *ultras* et la singulière conversion des bonapartistes, qui, du soir au matin, se sont réveillés *libéraux*, passionnément épris de nos libertés constitutionnelles?

Tout ceci n'est pas bien grave, et pourrait même tourner au profit du roman de madame de Boigne, pourvu qu'il paraisse en temps utile. L'opposition et la *fronde* auront toujours tant de succès en France! Mais, hélas! on ne sait plus aujourd'hui, en fait de gouvernement et de dynastie, ni qui vit, ni qui meurt, ni qui ressuscite. La fortune a des tours de roue très-invraisemblables, et la révolution, que l'on croit finie, pourrait bien durer encore une centaine d'années. Je tremble quand je songe que, si la publication d'*une Passion dans le grand monde* était indéfiniment retardée, cet ouvrage risquerait de paraître dans un moment où les vaincus d'à-présent seraient redevenus les vainqueurs, et *vice versa*. Les vaincus sont susceptibles, et ce qui peut maintenant être accepté comme la fantaisie frondeuse d'une jolie femme, froissée peut-être par quelque épisode de cour, serait pris alors pour un manque de tact, de générosité et d'à-propos.

L'*à-propos*! il est plus nécessaire à ce roman qu'à tout autre, et je me demande même quel mérite il pourra

garder quand il aura perdu celui-là. Je suis trop de ma province pour connaître les commérages du *grand monde* (diable de mot!) en l'an de grâce 1817. Mais je suppose que tous ces Bauréal, tous ces Bliane, tous ces Serdobal, tous ces Kérinthie, toutes ces Lispona, toutes ces Montilly, toutes ces Soissons, toutes ces Romignières, toutes ces Jouteville, sont autant d'allusions vivantes, de personnages dont les noms réels seront chuchotés dans les salons et donneront au livre autant de lecteurs que ces héros et ces héroïnes ont d'amis ou d'ennemis. Il sied d'ajouter que ce motif tout spécial de curiosité est indispensable, non-seulement pour y prendre quelque intérêt, mais pour se reconnaître dans ce fouillis où l'on est sans cesse tenté de confondre un Serdobal avec un Bauréal et un Bliane avec un Kérinthie. Vous vous souvenez des chèvres de Sancho? Pour avoir perdu le compte de ses chèvres, Sancho fut obliger d'interrompre son histoire: il n'y a pas de chèvre dans le roman de madame de Boigne, mais une si effrayante quantité de personnages que l'analyse en serait impossible, quand même l'analyse et ce roman pourraient vivre deux minutes en bonne intelligence.

Je ne me donnerai pas le ridicule de vous adresser une critique raisonnée d'*une Passion dans le grand monde*. Ce qui est clair pour mon faible entendement, c'est que le manuscrit gagnerait à être abrégé d'un bon tiers, et si je ne dis pas une moitié, c'est qu'il ne faut pas toujours dire tout ce qu'on pense. Le sujet de cet ouvrage, ainsi que nous l'indique son titre, est la passion ultra-romanesque

de Romuald de Bauréal et de la princesse Euphémie de Lispona. On n'y arrive qu'au bout de cent cinquante pages, et l'on ne se trouve vraiment au cœur de la place — ou à la place du cœur — qu'après des bavardages interminables et des explications qui n'expliquent rien. Y a-t-il au moins un éclair de passion dans cette *Passion*-là ? Oui ; mais à quel prix ?

Si, après nous, le roman se lance, comme je le crains, dans de grandes complications d'aventures, on lui reprochera de sacrifier la vraisemblance à la curiosité. Or, ferait-il trouver par un échappé du château d'If le trésor des Spada, ou placerait-il un prince allemand dans un cabaret de la Cité, je le défie d'inventer rien de plus invraisemblable que les deux détails ci-joints, sans lesquels l'ouvrage de madame de Boigne croulerait comme un château de cartes :

1° Deux amants, qui ne sont plus précisément des pensionnaires, dont l'un est général, grand seigneur, plein d'énergie, de bon sens et d'esprit, dont l'autre est veuve et passe pour la femme la plus élégante de Paris, jouant littéralement à *cache-cache* (le mot n'est pas de moi), non pas, comme chez Marivaux ou madame de Souza, en deux ou trois scènes ou une vingtaine de pages, mais dans tout un énorme volume : jamais le *faute de s'entendre ;* le *si tu avances, je recule, si tu recules, j'avance*, n'ont été délayés, alambiqués, paraphrasés, sophistiqués d'une façon plus agaçante. Lorsque les confidents et les confidentes de Romuald et d'Euphémie s'impatientent et leur disent : mais finissez-en ; expliquez-vous ; embrassez-vous, et n'en

parlons plus ! Assez de *cache-cache* et de *cligne-musette !* le lecteur exaspéré s'écrie : Ah ! enfin ! nous y sommes ! Nullement. Le malentendu recommence ; l'auteur ajuste une rallonge et nous force de nous rasseoir.

2° Une femme, qui croit son premier mari mort pendant la campagne de Russie, qui reçoit des renseignements d'après lesquels il paraîtrait que ce mari vit encore, qui, pour s'en assurer, envoie sur les lieux des hommes de confiance, qui a pour chaperon, dans tout cet épisode, la plus sentimentale et la plus bavarde des vieilles filles ; le tout sans que la société dont elle est le plus bel ornement, société composée de ses parents ou intimes, se doute de cette péripétie, sans qu'elle ait l'esprit de faire savoir ou deviner à son amoureux, que, si elle cesse un moment d'encourager *sa flamme*, c'est parce qu'elle n'est pas bien sûre que son mari soit mort, et parce que la polygamie est un cas pendable !!!

Vous le voyez, mon cher maître, il serait urgent que cette *Passion dans le grand monde* parût tout de suite, afin de profiter de la seule chance de succès qu'elle puisse avoir : l'*à propos*, l'allusion, le portrait plus ou moins ressemblant, le plaisir de mettre des noms sur des figures. Ce n'est pas tout : aujourd'hui, 12 janvier 1817, nous ne sommes pas encore blasés sur ces accidents *à point nommé*, qui viennent en aide aux conteurs en détresse et nouent, embrouillent ou dénouent une intrigue romanesque ; mais si le manuscrit de madame de Boigne dormait quarante ou cinquante ans, s'il renonçait à son *incognito* vers 1866, et si le Dieu de Mathusalem nous laissait vivre

jusque-là, nous compterions en moyenne dans le répertoire des romans soumis à notre férule :

Ci : Soixante-quinze blessés de la campagne de Russie sauvés par des princesses polonaises.

Dito : Cent douze beaux inconnus rencontrant l'ange de leurs rêves, sur un lac suisse, à la clarté des étoiles qu'*Elle* leur fera voir plus tard en plein midi.

Item : Quatre-vingt-trois meilleurs cavaliers de l'armée, emportés par leur cheval de manière à venir se briser la tête devant la porte de l'*Ange*, qui les soigne en peignoir blanc, jour et nuit, pendant six semaines, au mépris du *qu'en dira-t-on ?*

Item : Deux cent vingt-quatre belles éplorées, prenant le voile pour se consoler de leurs déceptions amoureuses, et portant à Dieu tout ce que n'a pas voulu le bel inconnu ou le blessé de la campagne de Russie, pourvu qu'il soit bien convenu que dans le ciel *toujours on aime*, et qu'elles s'y retrouveront avec le meilleur cavalier de l'armée.

Item : Cent trente-trois meilleurs nageurs des temps modernes se noyant dans un bras de mer pour sauver la femme qui les a reçus dans les siens... etc., etc.

L'auteur et ses amis auraient, il est vrai, en 1866, la ressource de s'écrier comme M. Deschalumeaux : Reste à savoir qui l'a dit le premier. Mais personne, à cette époque, ne connaîtra plus M. Deschalumeaux, et on se dira, en se rencontrant : Avez-vous lu *une Passion dans le grand monde* ? — C'est le *Roman de la momie.*

Et le style, le style ! Voilà ma vraie surprise ; car une

grande dame peut très-bien faire un mauvais roman sans que cela tire à conséquence : mais la langue ! il ne s'agit pas ici d'heureuses négligences, de hardiesses patriciennes ; c'est une série d'incorrections et de solécismes, un mélange de *pathos* et de vulgarité. J'ai pris la peine de noter au crayon toutes les tournures bizarres, toutes les images hurlantes, toutes les fautes de français : elles sont inouïes, et si vous insistiez, ce qui n'est pas probable, j'en ferais le sujet d'une seconde lettre, infiniment plus longue que la première. Bonté divine ! qu'arriverait-il dans cinquante ans, si nos mœurs révolutionnaires et démocratiques donnaient naissance à une nouvelle littérature, si les critiques de 1867, effrayés de ses excès, tentaient de la rappeler au bon goût, aux bonnes traditions, au style de l'Académie et du *grand monde*, et si on leur jetait au nez les phrases suivantes : « Tu n'as même plus l'*option de choisir*... je gardai le silence *à son instar*... Tout *ressortissait à elle*... Je blâme la faiblesse *dont* je m'abandonne à la mélancolie... J'ai pu sacrifier la douceur *d'indulger* mes regrets à l'attachement que je porte à mon oncle... Je ne feignis pas l'*ignorance du papier* que José lui remit... Un être *lumineux* dont son *venin* n'avait pû jusqu'ici *obscurcir la splendeur*... Des bijoux qui ne sont pas *achevés de* monter... *Proclamer* une migraine... *Il n'importe* la main qui m'a versé le poison... J'ai reconnu le saint *palladium du sourire* d'un enfant... Le droit divin nous forme une *auréole impossible à soulever* un seul instant... Les *formes châtelaines*... La faveur de mon chien auprès de moi dépend toujours de

l'*impression où je me trouve* envers son ensorcelante *patronnesse*. (Ce chien était donc une œuvre de charité?) L'incessante *préoccupation de la scission*.. » Et des centaines d'autres phrases aussi grotesques que celles-là !...

L'auteur se croit obligée de souligner le joli mot de *serviabilité*, et elle écrit bravement : *inatteignable*, *imprévoyable*, *inébranlablement;* elle écrit à tout moment *réconcilier à* pour *avec; dont* pour *avec lequel*, *repoussement* pour *répulsion* : elle prodigue les « *je qualifiasse*, jus*qu'à très-dernièrement*, j'y avance *pour lors*. » Elle dit : les salons de l'ambassade *de l'*Angleterre : le galop *intempestif* d'un cheval, pour *extraordinaire :* et puis des milliers de phrases telles que celles-ci : « Vous attribuez au courage l'attitude du découragement profond où je suis de la vie... Ce garçon-là a un besoin de dévouement et d'affection qui le consume, et il pleure les parents qui lui manquent pour *les exercer* (les parents?)... Il y a à peine un des *individus* échappés à ces désastres, et beaucoup assurément de ceux qui y ont succombé, auxquels il *n'ait* rendu quelque service, etc., etc. » — Ah ! si c'est là le langage du *grand monde*, rendez-moi le petit !

Concluez, mon cher maître; car votre écolier n'a pas le droit de conclure. Mon humble avis, je le répète, est que ce roman paraisse vite, très-vite, sans autre délai que le temps nécessaire pour qu'un académicien ou une femme vraiment lettrée y fasse d'immenses coupures et des corrections innombrables. Mais vous, monsieur

l'abbé, qui, possédant plus d'autorité, avez plus de hardiesse, vous trouverez aisément un biais pour dire à cette personne si spirituelle, si charmante, entourée de tant d'affection et d'estime, que, plus on est haut placé dans le *grand monde*, plus on risque de descendre en se laissant imprimer, et que... qui... quand... Mais, tenez, faites mieux : Madame la comtesse de Boigne sait son Molière par cœur ; elle est pleine d'esprit : les gens d'esprit comprennent à demi-mot. Envoyez-lui *le Misanthrope;* mettez le signet à la scène d'Alceste et d'Oronte, qui finit par ces mots : *ridicule et misérable auteur*... Elle comprendra.

XIII

LE COMTE BEUGNOT[1]

19 janvier 1867.

Demander à un auteur autre chose que ce qu'il a prétendu faire, c'est à la fois une injustice et un faux calcul; une injustice, car bien peu d'ouvrages pourraient résister à ce parti pris; un faux calcul, car on se prive volontairement d'un plaisir qui peut encore être très-vif, si l'écrivain a du talent et de l'esprit.

J'entends dire que ces *Mémoires* du comte Beugnot ne répondent pas parfaitement à l'attente générale, et que les grandes époques qu'il a traversées, l'importance des fonctions qu'il a remplies, la réputation d'un des hommes les plus spirituels de son temps, promettaient une œuvre d'ensemble plus grandiose et plus grave. C'est possible; mais pour faire cesser le malentendu ou le mécompte, il

[1] *Mémoires*, 1783-1815.

suffirait de changer un mot, d'écrire *Souvenirs* au lieu de *Mémoires*. Ce léger changement mettrait d'accord les mécontents avec ceux qui trouvent ces deux volumes curieux, piquants, intéressants, charmants, et, sauf deux ou trois passages, très-bons à relire pour tous les partis. Ajoutons que le titre même ne saurait être bien sérieusement reproché à M. Albert Beugnot, éditeur de ces *Mémoires*. C'est celui qui figurait en tête du manuscrit de son grand-père, celui que lui avait indiqué son père, M. Arthur Beugnot, cet éminent homme de bien, dont nul de nous n'a oublié les vertus, les écrits et les exemples. De pareils trésors sont sacrés : quand on a l'honneur de les posséder dans sa famille, une inexactitude de détail peut devenir un devoir de cœur.

Peu d'existences politiques ont été mieux remplies que celle-là, et le comte Beugnot dut aux conditions particulières de son époque deux épreuves que les âmes élevées doivent considérer comme deux bienfaits : dans sa jeunesse, une phase courte, mais terrible, de souffrances telles, que l'homme qui n'y succombe pas en sort mille fois mieux armé pour les luttes de la vie ; dans sa vieillesse, quelques années de retraite qui lui permirent de se recueillir entre la vie active et la mort. Chose singulière! la plus meurtrière des Révolutions lui apprit à vivre ; la plus inoffensive lui apprit à mourir.

Les *Souvenirs* de M. le comte Beugnot ne vont pas jusqu'à la révolution de 1830, qui le trouva pair de France et à laquelle il refusa de prêter serment. Ils s'arrêtent à la fin de 1815, à ce moment triste et inquiet où

les arrière-pensées libérales du roi, ses légitimes répugnances pour Talleyrand et Fouché, et, d'autre part, les influences du pavillon Marsan formaient comme trois courants contraires, troublés et assombris par la présence des étrangers.

Cette suite d'épisodes, de tableaux de genre ou d'intérieur qu'on dirait détachés d'une galerie plus vaste, n'en parcourt pas moins une période de plus de trente années; et quelles années! Depuis la chute de l'Empire romain et l'avénement du christianisme on n'avait rien vu de pareil. La ruine de l'ancien monde; la création d'un monde nouveau; le naufrage de cette société nouvelle, lancée aux abîmes par un égoïste génie et un insatiable esprit de domination et de conquête; un essai de réconciliation et de refonte entre les restes de toutes ces ruines et les survivants de tous ces naufrages: tout cela en trente ans! Si les années de campagne comptent double pour les militaires, que durent être celles-là pour le penseur, le moraliste et le politique?

Gardez-vous cependant de trop vous alarmer de ces trois grands mots, et ne craignez pas qu'ils vous mettent en présence de ce que M. Jourdain appelle le *brouillamini* et le *tintamarre*. Le comte Beugnot est un de ces esprits justes et fins qui ne se laissent ni effrayer par les événements, ni éblouir par les hommes. Observateurs trop pénétrants pour être très-passionnés, ils ont la faculté de voir et de juger en même temps qu'ils agissent, d'être à la fois spectateurs et acteurs, et d'examiner les coups de la partie grotesque ou terrible où ils gardent un enjeu.

Ainsi, pour nous borner à quelques exemples bien différents, il est un des premiers qui, au milieu d'un engouement bizarre, aient soupçonné l'affaire du Collier, deviné la comtesse de Lamothe, vu clair dans ses cartes biseautées; et cependant il ne nous est pas prouvé qu'une de ces cartes n'ait pas été un moment pour lui, jeune et aimable avocat, la carte du *tendre*. Il a subi de bonne grâce, comme presque tous ses contemporains, le prestige du génie de l'Empereur; et pourtant les lacunes de ce génie, si éblouissant dans le succès, si impuissant dans la défaite, ne lui ont point échappé : il y a, dans cette partie de ses *Mémoires*, des mots, des traits, des sous-entendus plus significatifs que bien des déclamations éloquentes : il signale les rides de ce visage olympien ; il touche l'orteil de ce pied d'argile. Enfin, son émotion est visible et sincère lorsqu'il assiste au retour des seuls princes à qui il fût possible de cicatriser les plaies de la France, lorsqu'il voit se relever avec eux les images ou les fantômes d'un glorieux passé. Toutefois, ce témoin ému n'est pas un juge aveuglé : sa sagacité, son expérience, ce mélange de désabusement et de résignation narquoise qui donne tant de charme à son livre, deviennent pour lui ce que sont pour nous, vieux critiques, les habitudes de l'analyse : nous finissons par nous exagérer les défauts des ouvrages que nous admirons le plus et avoir envie de médire de nos meilleurs amis. Le comte Beugnot, arrivé à cet épilogue du drame dont il avait suivi la marche et prévu le dénoûment, ajoute à sa collection des médailles dont il a étudié le revers ; il perd

d'avance l'illusion des spectacles qui l'émeuvent; la maturité de son jugement, éprouvé par le contact des affaires et la comédie humaine, le préserve de ces effusions sentimentales qui, en remplissant les yeux de larmes, les empêchent de bien regarder.

La comédie humaine, disons-nous ! ce mot pourrait s'écrire en marge de bien des pages de ces deux volumes et donner la consigne à notre critique. On s'évertue à classer, d'après leurs opinions connues ou probables, les hommes qui ont pris ou qui prennent part aux événements publics et ceux mêmes qui marchent à leur suite. C'est ainsi que le veulent les partis, ces maîtres plus tyranniques que tous les tyrans. Il faut, bon gré mal gré, faire passer sous cette toise tous les conscrits de la politique et de l'histoire : ce qu'il en résulte de désaccords, de dissonances, de *hiatus*, de difficultés pour rattacher telle action à tel caractère, tel caractère à telle opinion, telle opinion à tel parti et telle cocarde à tel chapeau, je n'ai pas besoin de le dire. Je suis assailli, en écrivant cette phrase, d'une foule de noms propres que je n'écris pas et qui me donneraient raison.

Il serait plus philosophique et plus vrai de nous classer par familles d'esprits. On s'expliquerait alors comment des sympathies instinctives ont existé entre des gens séparés par un abîme; comment des antipathies implacables se sont déclarées entre des serviteurs d'une même cause, et comment un fait imprévu, une démarche, une parole, une ligne d'écriture, viennent tout à coup révéler le fond, faire tomber le masque, déjouer tous

les efforts, souvent sincères, pour ajuster l'habit aux proportions de la taille et accommoder le rôle à l'expression du visage. Ce classement servirait aussi à comprendre pourquoi l'on cherche vainement dans un livre ce que l'on s'attendait à y trouver et pourquoi on rencontre ce que l'on n'y cherchait pas.

Je me souviens d'une page charmante de M. Sainte-Beuve : il mettait en regard deux œuvres qui ne se ressemblent guère : *René* et *Gil Blas;* il nous montrait, d'un côté, le génie superbe, dont le désespoir est encore de l'orgueil ; rapportant tout à soi au moment où il semble se détacher de lui-même, et cherchant dans ses fautes, dans ses passions, dans ses douleurs, une pâture qu'il n'échangerait pas contre les plus vives jouissances : il ajoutait que nous tous, enfants de cette génération, nous avions aimé à nous dire, avec une secrète complaisance, que, tel jour et à telle heure, nous étions atteints du mal de René. De l'autre côté, il nous faisait voir l'homme aux prises avec les diverses situations de la vie, l'acteur obscur de cette comédie qu'on appelle le monde, résigné et de bonne humeur parce qu'il ne demande pas à la pièce plus qu'elle ne peut lui offrir ; se consolant de ses déboires par l'amusement que lui donnent les travers d'autrui ; prêt à faire bon marché de ses ridicules et de ses sottises, pourvu qu'on lui accorde que son voisin de droite est plus bête et que son voisin de gauche est plus drôle; s'arrangeant si bien qu'il ne nous paraît jamais plus spirituel qu'à l'instant où il semble ne songer qu'à nous divertir à ses dépens.

Maintenant, transportez ces deux types du domaine de la poésie ou du roman dans celui de la vie réelle ou de la politique; placez comme intermédiaire une *individualité* plus sereine, plus régulière et plus pratique que la première, plus élevée et plus hautaine que la seconde; vous aurez, à des distances plus ou moins inégales, les *Mémoires d'outre-tombe*, les *Mémoires* de M. Guizot — et les *Souvenirs* du comte Beugnot.

Ces trois lignes parallèles nous mèneraient, on le comprend, bien au delà des limites de cet article. Je me contenterai d'indiquer quelques points de repère, qui suffiront au lecteur, pourvu qu'il lise préalablement ces deux intéressants volumes; et je lui promets, s'il veut bien n'y apporter aucune prévention, que cette lecture lui sera aussi agréable que profitable.

On n'a pas oublié les trois ou quatre jours de prison que M. de Chateaubriand eut à subir en 1832. De la part du gouvernement d'alors, la faute était énorme; mais, on peut en convenir aujourd'hui, la prison fut très-douce, et tout se passa en petits vers et en compliments. A présent, lisez ce chapitre des *Mémoires:* cette persécution absurde, mais minime, prend des proportion colossales; le pauvre diable chargé de l'arrestation devient « le chef de ces voleurs d'hommes et de libertés; » — le sceau se transforme en un meuble *infâme.* — Puis viennent les remercîments ironiques adressés aux hommes dont on fut le chef, dont on est la victime: « Sans eux j'aurais quitté la vie sans savoir ce que c'était que la prison, et cette épreuve-là m'aurait manqué. » Puis les invocations

au Tasse, à la Muse, aux premiers songes de René; puis le défilé des noms propres; M. Hello, de Montalivet, M. Desmortiers, juge d'instruction, « naguère de la congrégation, grand communiant, grand légitimiste devenu forcené juste-milieu : je priai cet *animal* de s'asseoir, etc. » Les immondices et les balayures de la cellule s'appellent les *œuvres du juste-milieu*... Partout la note vibrante au-dessus du ton; mais, comme le grand artiste n'abdique jamais, vous surprenez au passage d'admirables éclairs de passion et de verve, une page sur les métamorphoses matinales des *mouchards* et des agents de police, digne d'Hogarth et de Goya.

M. Beugnot est dans les cachots de la Conciergerie, en pleine Terreur, ne sachant jamais, la veille, si son nom ne retentira pas dans le sinistre appel du lendemain. Les misères de détail sont inouïes, et l'on a pu dire qu'elles avaient amené le peintre à emprunter, cinquante ans d'avance, la palette du réalisme. Son indignation contre les monstres qui gouvernent la France, son dégoût et sa haine contre les sauvages doctrines qui ont précipité le pays dans cet abîme de sang et d'opprobre, parlent un énergique langage, et ceux qui s'efforcent de pallier ou d'atténuer ces horreurs feront bien de ne pas demander au livre de M. Beugnot leurs pièces justificatives. Mais, près de ces teintes si vives et si vraies, quelle aptitude naturelle à prendre le temps comme il vient et le malheur tel qu'il est! quelle façon toute française de s'arranger presque gaiement, de se familiariser sans effort avec ce qui paraît à notre sybaritisme le dernier degré de la

souffrance physique et morale! Il nous semble, à nous pour qui les révolutions n'ont eu que des plis de rose, que nous n'aurions pu vivre une heure en compagnie de ces geôliers, en présence de ces juges, en vue de ces bourreaux, dans cette atmosphère sanglante, étouffée, encombrée, fétide, dont le seul mérite était de faire attendre la mort comme une délivrance et savourer la bouffée d'air sain que l'on aspirait en montant à l'échafaud. Ce prisonnier d'aujourd'hui, qui peut être le supplicié de demain, il y vit, il s'y acclimate, il tire parti de cette situation affreuse; il trouve moyen d'attraper au vol quelques bons moments, d'ébaucher d'après nature le profil de ses compagnons d'infortune; tout cela simplement, avec la grâce piquante d'un esprit maître de lui-même qui ne permet pas au malheur de l'étonner, de l'effrayer ou de l'enorgueillir; sans jamais *surfaire* l'humanité ni chez soi, ni chez autrui, ni dans le bien, ni dans le mal, ni dans la vertu, ni dans le crime. Quelle justesse de nuances! quel fidèle et agréable reflet de cette société coupable et charmante, qui mourut le sourire aux lèvres, en bravant la méchanceté des hommes, et sans songer à la colère de Dieu!

Passons à une époque plus calme, mais non moins humiliante peut-être pour la dignité humaine. Nous sommes en 1809, à l'apogée de la grandeur impériale : avec quel accent incomparable Chateaubriand a flétri à la fois la manière dont s'exerçait le droit du plus fort et la souplesse des rois vaincus devant le conquérant éperonné! Il réussit à être également offensant pour l'oppresseur et

les opprimés. Tacite aurait applaudi; mais Horace rirait de bon cœur en lisant l'anecdote du général Beurnonville, qui suffirait, à elle seule, pour assurer le succès de l'ouvrage du comte Beugnot. Lisez-la, je ne vous en dis pas davantage. Comment s'y prenaient alors les généraux diplomates pour amener les princes entêtés à faire la volonté de Napoléon? La réponse sent un peu le corps de garde; mais les *troupiers* prendront les devants pour l'entendre, et la bonne compagnie se placera sur le derrière[1].

M. de Chateaubriand a, pour stigmatiser les hommes versatiles, capables de prêter plus d'un serment, des expressions qui emportent la pièce et dépassent la mesure. On se demande parfois ce qu'il pourrait écrire de plus fort s'il s'agissait de Judas ou de Cartouche. On se sent emporté dans une zone torride où l'invective emprunte au lyrisme ses procédés et accouple Archiloque à Pindare. Ouvrez le premier volume du comte Beugnot à la page 346, et lisez le portrait de M. de Sémonville. « Averti par son instinct de la continuelle mobilité des gouvernements qui ont depuis près d'un demi-siècle exploité la France, il est toujours pour une moitié de lui-même dans celui qui est, et pour l'autre moitié dans celui qui va venir... Quoiqu'il ait la vue basse, il regarde à la fois à droite, à gauche et devant lui ; on serait encore tenté de croire qu'il a des yeux par derrière, etc., etc. » Nous voilà bien près de l'antichambre du duc de Lerme ou du

[1] « Faites beau C.., monseigneur !.. Faites beau C.. ! »

cardinal d'Olivarès. Point de colère, ni de gros mots : le juste emploi de cette malice mondaine qui chatouille l'épiderme, et ne croit pas, comme dit Sganarelle, que tout soit perdu, parce qu'il y a des intrigants et des habiles. Vous me direz que, pour procéder ainsi, il faut descendre de quelques étages. Hélas! oui; mais, quand on se fait vieux, on s'essouffle à toujours monter, et le rez-de-chaussée est quelquefois bien commode.

N'allez pas supposer pourtant que l'essentiel manque dans ces *Mémoires* ou *Souvenirs* du comte Beugnot. Sans doute on y rencontre quelques détails que je voudrais retrancher. Le malin narrateur eût mieux fait de ne pas revendiquer publiquement *le Français de plus*, que nous savions tous être de lui, et de laisser à Louis XVIII l'honneur d'avoir voulu se faire sauter sur le pont d'Iéna menacé par les soldats prussiens. Le prestige et le respect de la majesté royale sont aujourd'hui deux grands seigneurs ruinés : il y a de la cruauté à les dépouiller de ce qui leur reste. Mais ce sont là des vétilles; nulle part peut-être vous ne trouverez exprimées avec plus de netteté que dans ce livre certaines vérités qu'il est toujours bon de rappeler : le sincère patriotisme et l'admirable vertu de Louis XVI, de qui M. Beugnot a le courage de dire qu'il valait mieux que son aïeul Henri IV; tout ce qu'il y eut de dégradant, de hideux, d'infâme, de monstrueux dans ce régime de la Terreur, que ses apologistes représentent comme une nécessité douloureuse; à quel point le génie de la Prusse était déjà en 1810 et devait rester le plus redoutable ennemi de la France; de

quel stérile ou funeste vertige Napoléon était frappé à chaque infidélité de la victoire; enfin, tout ce qu'il y a d'insensé à prétendre que les Bourbons ont été ramenés par les armées étrangères, alors qu'il est prouvé par les faits que, en 1814, pas un des souverains alliés ne voulait de notre monarchie nationale et qu'en 1815 bien en prit à Louis XVIII de revenir sans les consulter.

C'est pourquoi, dirai-je en finissant, tâchons de tirer quelque fruit de cette piquante lecture : comprenons tout ce que la justesse du ton, l'absence de parti pris et la politesse du langage ajoutent à l'évidence des grandes vérités quand on les défend, et à l'éloquence des grands souvenirs quand on les évoque : essayons d'être aussi sensés, aussi fermes, aussi conciliants, aussi modérés que le comte Beugnot; j'allais ajouter, aussi spirituels; mais à l'impossible nul n'est tenu.

XIV

LES CONDÉ ET L'ARMÉE DE CONDÉ[1]

Trois princes du sang, héritiers d'un nom illustré par l'héroïsme et le génie, se dévouant à la monarchie vaincue et donnant à l'Europe le spectacle de trois générations rangées sous le même drapeau au service de la même cause, il y a là de quoi émouvoir les plus indifférents et rallier tous les partis dans une admiration commune. Une histoire des trois derniers princes de la maison de Condé était donc sûre de nous intéresser. M. Crétineau-Joly ne s'est pas contenté d'être leur historien, j'allais dire leur historiographe : il est un de ces *curieux* auxquels M. Feuillet de Conches semble avoir donné le diapason : chercheurs infatigables qui ne se reposent et ne sont satisfaits de leur œuvre que lors-

[1] *Les Trois derniers Princes de la maison de Condé*, par M. Crétineau-Joly.

qu'ils ont trouvé assez de pièces inédites et de lettres authentiques pour mettre en pleine lumière le caractère et la vie de leurs personnages.

Là ne se borne pas le mérite du livre de M. Crétineau-Joly. Dans les temps orageux qu'il rappelle, au milieu du tumulte des camps, alors que l'intrépidité des héros ne ressemble pas toujours à la vertu des saints, alors surtout que l'on a le chagrin de voir la France se diviser en deux nations ennemies et tant de glorieux efforts s'épuiser en pure perte, le regard aime à se reporter sur une figure plus douce et plus pure, une figure de femme, priant pour les coupables, levant au ciel ses mains suppliantes et dominant de sa mystique auréole des scènes de deuil et de carnage. C'est à peine si on se souvenait aujourd'hui de la princesse Louise de Bourbon, en religion Marie-Joseph de la Miséricorde, fille du prince de Condé, sœur du duc de Bourbon, tante du duc d'Enghien. L'intervention de cette princesse dans l'histoire de ceux qu'elle aima d'une si pieuse tendresse, sa vocation persistante, ses courses douloureuses à travers l'Europe envahie par les armées révolutionnaires, ses lettres touchantes ou charmantes, le récit de ses souffrances, ce mélange de force et de douceur où l'abnégation de la sainte lutte sans cesse contre les ressentiments de la princesse et de l'*émigrée*, voilà l'originalité réelle du livre de M. Crétineau-Joly. Arrachée aux ombres du passé, aux injustices de l'oubli, mise en regard de notre société égoïste et vulgaire, Louise de Bourbon nous arrive ou nous revient comme une véritable révélation. Elle est, n'en déplaise à des faits d'armes

qui s'effacent dans le vif éclat d'Arcole et de Marengo, le vrai *héros* de cette histoire.

Cependant, tout sera-t-il dit, quand nous aurons félicité M. Crétineau-Joly de ses recherches et de ses trouvailles, quand nous l'aurons remercié des nobles images qu'il réveille, des émotions qu'il vient de rendre aux rares survivants d'un autre âge? Non; la littérature et la politique, qui ne sont pas toujours d'accord, offrent pourtant ce trait de ressemblance, que toutes deux doivent chercher à être persuasives, et que leurs effets de persuasion s'affaiblissent à mesure que leurs violences s'accroissent. Si Boileau a pu dire qu'il faut du bon sens et de l'art, même en *chansons*, il nous est permis de rappeler que tous les genres de littérature ont leurs lois, et que, plus le genre est sérieux, plus les lois sont évidentes.

Il y a, dans l'*Histoire des trois derniers Princes de la maison de Condé*, deux inspirations différentes : l'une, que nos *anciens* eussent appelée la *sensibilité*, et que j'appellerai volontiers l'enthousiasme héroïque ; l'autre, que M. Crétineau-Joly qualifie probablement de vengeresse, et que l'on peut, sans lui manquer de respect, qualifier de satirique, de dénigrante et d'offensive. Loin de se fortifier l'une par l'autre, ces deux inspirations se contrarient. Si vous voulez, dirai-je en thèse générale, que je ne regarde pas de trop près à vos enthousiasmes, ne soyez pas trop implacable dans vos haines; si vous voulez tresser ou faire refleurir des couronnes, ne rouvrez pas des blessures!

Pour être plus explicite, je vais en appeler à l'auteur

lui-même : il nous dit dans sa préface : « Je n'ai point cherché à faire une œuvre de récrimination, encore moins de vengeance. » Et plus loin, dans une prose un peu grosse : « Dans cette histoire des trois derniers Condé où tant de noms, glorieux ou coupables, se trouvent mêlés, j'ai dû, en parlant des uns et des autres, faire effort pour me tenir aussi bien à distance du Capitole que des Gémonies. C'est au public à dire si j'ai réussi dans la tâche qu'un devoir sacré m'imposait. »

Moi qui suis le public, je vais chercher à savoir si l'auteur a complétement réussi.

Il ne demandait pas mieux, j'en suis sûr, que d'être fidèle à son programme. Il a assez de tact, d'expérience et de goût pour comprendre que, lorsqu'on tient entre ses mains une émouvante élégie, un pathétique poëme, lorsque l'on donne la parole à des héros et que l'on ajoute à leur langage l'attrait d'une découverte, il sied d'élever ce tableau hors de la portée des éclaboussures. Il ne pouvait ignorer d'ailleurs qu'en évoquant avec trop d'insistance les souvenirs sinistres du fossé de Vincennes et de l'espagnolette de Saint-Leu, il allait se trouver en présence de deux difficultés diamétralement contraires; tellement contraires que je suis moi-même fort embarrassé pour en expliquer la différence. M. Crétineau-Joly savait tout cela, mieux que nous ne pourrions le lui dire : mais que voulez-vous? on ne se refait pas, et ce n'est pas pour rien que M. Taine nous a classés par milieux et tempéraments. M. Crétineau-Joly est de la race des *forts*, non pas, grand Dieu! de la halle, — et encore ceux-là m'on fait bien sou-

vent commettre le péché d'envie, — mais de la littérature. M. Veuillot est à la tête de cette robuste phalange dont les chiquenaudes sont des coups de poing, et qui me cause parfois une sensation analogue à celle que j'éprouvais, moi chétif, dans nos fêtes méridionales, quand je voyais nos lutteurs indigènes développer devant un public idolâtre la saillie de leurs biceps et la richesse de leur musculature.

Pour ces redoutables ennemis de la tête de Turc, les nuances, les demi-teintes, les sous-entendus, l'art de laisser deviner ce qu'on ne dit pas et d'obliger le lecteur à penser ce qu'on lui suggère, tout cela n'est que mignardise et miévrerie. Ils vont droit au but, comme un boulet de canon dont ils ont le poids et la puissance destructive. Leur affaire est d'appeler chat un chat, et Rolet un fripon, quand même Rolet serait mort ou en exil. M. Crétineau-Joly a, pour glorifier ses héros, les mêmes façons que M. Veuillot pour glorifier l'Église. Mais c'est justement là que je les arrête, et, pour m'en tenir à cette histoire des derniers Condé, qui n'en reste pas moins une très-curieuse et très-intéressante publication, voici mon objection principale.

Les causes ou les partis qui vivent de nivellement social et moral, qui font litière des grandeurs terrestres ou sacrées, qui ne sont jamais plus à l'aise que quand le sentiment du respect, le culte des reliques ou des ruines passent pour des vieilleries ou des radotages, ces partis ou ces causes peuvent autoriser ou encourager leurs défenseurs à frapper sans ménagement sur quiconque leur

semble avoir mérité flétrissure et anathème. Q'importe un coup de pelle ou un coup de marteau de trop? Plus il y aura de démolitions, plus le succès sera certain. Il n'en est pas de même, quand on se consacre à la gloire de personnages ou d'idées qui ne peuvent obtenir l'unanimité des hommages que si l'on maintient intacts les ressorts de l'enthousiasme, de l'admiration et du respect, Je suppose que M. Crétineau-Joly ne veut pas être lu seulement par ceux qui pensent exactement comme lui ; car il n'y a pas d'écrivain qui se contente d'un tout petit nombre de lecteurs. Or, c'était déjà une assez difficile entreprise, que de nous raconter, en 1867, des existences, très-belles, très-pures et très-chevaleresques sans doute, mais totalement en dehors des conditions de la société moderne et consacrées à la défense d'un régime condamné par les hommes, ce qui est quelque chose, et par Dieu, ce qui est beaucoup. C'était une tâche délicate, que de nous faire lire des récits entremêlés de lettres et des lettres entremêlées de récits, d'où il ressort que les victoires des troupes républicaines doivent être considérées comme des malheurs, et que la vraie, la seule France était l'armée de Condé [1].

[1] Ainsi qu'on devait s'y attendre, les journaux *dits* révolutionnaires n'ont pas manqué de s'emparer de ces deux volumes. Ils y ont découpé de nombreuses citations d'où il résulte que, dans ces lettres du prince de Condé, les Français — entendez-vous bien? — les Français étaient qualifiés d'*ennemis*, qu'on se désolait de leurs victoires et qu'on se réjouissait de leurs échecs. Nous disons, nous, qu'un Français de 1867 qui publie de pareils documents sans écrire en note de chaque page : « Déplorable, insensé, blessant pour le vrai patriotisme, preuve perpétuelle d'aveuglement et d'entêtement

Je ne juge pas, je ne conteste pas; c'est le critique littéraire qui parle, et qui cherche quels auraient été les moyens de vaincre la difficulté. Je me figure un moment que je suis neutre, et je profite de ma neutralité pour me servir contre M. Crétineau-Joly de ses propres armes. Si tant de bravoure, de fidélité, d'héroïsme, de talents militaires, n'ont abouti, en définitive, qu'au désarroi et au licenciement; si les esprits les plus enclins à admirer les Condé, à s'exalter pour leurs hauts faits, à s'attendrir de leurs adversités, en sont venus, par la fuite des années et le malheur des temps, à oublier même le nom de ces batailles, de ces victoires dont M. Crétineau-Joly veut faire les égales de Rocroy, de Fontenoy et d'Austerlitz, c'est que le prince de Condé et son intrépide armée étaient placés dans l'alternative ou de vaincre avec les étrangers ou de succomber sans eux. Que dis-je? ils subissaient la condition plus cruelle encore de voir les puissances étrangères prendre ombrage de leur victoire et en contrarier les effets dès qu'elle leur semblait trop française, dès qu'elle faisait mine de travailler pour soi et de ne pas vouloir tourner à leur profit.

Cette vérité douloureuse n'avait pas échappé au prince de Condé, lequel, sérieux homme de guerre, n'était pas moins bon pour le conseil que pour l'action. Elle s'exprime avec une énergique tristesse dans maint

sénile, — mais excusable en faveur de la sincérité et de la vaillance! » nous disons que celui-là ferait un tort énorme à la cause qu'il prétend servir, s'il n'était, heureusement, un très-lourd et très-pitoyable écrivain.

passage de ses lettres. Si elle sautait aux yeux d'un prince qui aurait aujourd'hui cent trente ans, et que l'on peut dire avoir vécu et être mort sans s'être laissé atteindre par un seul souffle de notre *mal'aria*, il n'est pas étonnant qu'elle nous donne à réfléchir.

Que fallait-il pour faire accepter sans réserve, non-seulement cette tragique histoire (nul n'en discute l'émouvante beauté), mais tout ce que l'auteur y ajoute de pieux commentaires, de formules admiratives et de couronnes d'immortelles? Rien qu'un changement d'optique; reculer la perspective, exagérer le lointain : faire de ces merveilles de bravoure et de dévouement, de piété, de vertu, une sorte de trésor légendaire; un de ces trésors que l'on trouve dans un champ stérile, et que l'on fouille d'une main émue, sans savoir s'il y a eu un assassin à gauche ou un voleur à droite. Le prince de Condé, le duc de Bourbon, le duc d'Enghien, escortés de Louise, l'ange de ce pardon céleste dont ils avaient besoin comme tous les hommes, devaient nous apparaître dans un nimbe lumineux, à mille lieues au-dessus des œuvres ou des souvenirs de la méchanceté humaine, semblables à des contemporains de Charles Ier ou de Marie Stuart. Faites couler un flot de sang royal dans les veines de Claverhouse, placez-le sur les marches d'un trône; donnez à M. Crétineau-Joly le génie de Walter Scott; vous aurez une idée de ce que je demande : la statue de sœur Marie-Joseph de la Miséricorde inclinée sur des tombes fleurdelisées, priant pour les martyrs et les traîtres, les victimes et les bourreaux!

A l'aide de ce simple *raccord*, tout était dit : les allures par trop *condéennes*, le Chantilly s'antidatant d'un siècle, le refus d'audience aux idées nouvelles, l'obstination à continuer de vivre dans un monde écroulé, à ne pas comprendre le côté providentiel de la Révolution française, devenaient des traits de caractère au lieu d'être des retards d'opinion : ils ajoutaient à la noblesse, à la grandeur, à l'effet pathétique des figures. Nous les aurions aimées, comme on aime Roland, Tancrède, Bayard, Jeanne d'Arc, sainte Chantal, Béatrix ; nous les admirerions comme on admire les héros d'Homère, sans prétendre lancer le javelot aussi loin, ni compter parmi les enfants des dieux. Aucune pensée chagrine, aucun mécontentement de soi ou d'autrui, aucune objection de détail ou d'ensemble ne se mêleraient à une lecture qui élève l'âme vers un idéal d'exaltation monarchique et d'abnégation chrétienne.

Avec la méthode offensive, les inconvénients reparaissent ; il n'y a plus assez de lointain pour effacer les aspérités, les angles et les broussailles dans une brume faite de lumière et d'azur. On se sent, d'une page à l'autre, en proie à une perplexité singulière. Vous diriez une énorme bascule qui tantôt vous porte aux étoiles, tantôt vous précipite dans la boue. Ici l'humanité vous est montrée dans toute sa laideur ; les noms propres défilent avec accompagnement de ces épithètes injurieuses, de ces ironies blessantes, que les partis échangent au moment de leurs plus furieuses colères ; là le ciel se rouvre, l'hymne reprend ses strophes ailées ; le coup de massue se change

en coup d'encensoir; le lecteur passe sans transition de la satire au panégyrique. Qu'en résulte-t-il? Comme la passion est visible, elle nous met sur nos gardes. Nous sommes tentés de demander à l'historien s'il a deux poids et deux mesures, s'il voit bien où le mène ce système d'admiration à outrance, s'il est bien sûr que cette apothéose des Condé ne fasse tort qu'à leurs ennemis et ne rejette dans l'ombre que ceux qu'il poursuit de sa haine. Je n'insiste pas, le terrain est trop glissant. Un moraliste sévère, un ministre de cette religion qui sanctifia sœur Marie-Joseph de la Miséricorde, pourrait remarquer que la *Branche de laurier* fut un peu trop souvent la branche de myrte; mais cette pruderie nous irait fort mal: nous ne sommes pas théologien, et nous ferions croire, par ces taquineries, que nous avons trouvé dans le livre de M. Crétineau-Joly quelque sujet personnel de mauvaise humeur, quelque grand-oncle[1] ou quelque arrière-cousin

[1] Hélas! cette supposition ne serait que trop vraie. Voici ce qu'on lit, page 234 du premier volume:

« Le marquis de Grave, ministre de la guerre en 1792, ancien aide de camp de Louis-Philippe d'Orléans, était, dit madame Roland dans ses *Mémoires*, un petit homme que la nature avait fait doux, à qui ses préjugés inspiraient de la fierté, que son cœur sollicitait d'être aimable, et qui, faute d'esprit pour *les* concilier (?) finissait par n'être rien. »

A la page 235 (c'est le duc de Bourbon qui écrit à son père).

« .... Je disais cela en particulier pour M. de Grave, qui est un *scélérat* de la première classe... »

Traité de sot ou d'imbécile par madame Roland et de scélérat de *la* première classe par le duc de Bourbon, lequel, pour la dignité et la sécurité de sa vieillesse aurait bien fait de ne pas connaître d'autres scélératesses, — le marquis de Grave, mon grand-oncle, était un homme spirituel, aimable et léger, qui eut le tort de

maltraité par ce terrible redresseur de torts ou flagellé par ses héros.

Non ; nous aimons mieux lui faire voir, par un seul détail et sous une forme très-inoffensive, combien, une fois décidés à se cabrer contre ses rudesses et à se mettre en frais de mauvaise volonté, ses lecteurs pourraient aisément le chicaner. Je ne choisirai pas, bien entendu, un écrivain révolutionnaire et démocrate : j'ai ouvert, l'autre jour, les *Mémoires* de M. de Chateaubriand pour mieux me rendre compte de l'impression que m'avait laissée le livre du comte Beugnot; je ne les ferme pas encore, et voici ce que j'y trouve (tome VI, page 387) : « Quant au vieux prince de Condé, l'émigration était son dieu lare : lui n'avait pas peur de M. de Bonaparte; il se battait si l'on voulait, il s'en allait si l'on voulait. Les choses étaient un peu brouillées dans sa cervelle ; il ne savait pas trop s'il s'arrêterait à Rocroy pour y livrer bataille, ou s'il irait

se croire un moment un homme politique. Ce mot de *scélérat* me rappelle un lointain souvenir de mon adolescence. En septembre 1829, quelques semaines après l'avénement du ministère Polignac, je me trouvai dans un coupé de diligence avec un *ultra* royaliste, qui était en outre *ultra*-septuagénaire. Le pauvre homme ne pouvait descendre de voiture, ni y remonter, sans recourir à l'aide du conducteur. N'importe ! il ne parlait que de sabrer, de fusiller, d'exterminer, de monter à cheval, de courir *sus* aux factieux, d'empoigner tous les journalistes, de brûler la moitié de Paris : « Monsieur, me dit-il fièrement, il y a un an, à pareil jour, quand j'ai « vu où ces scélérats nous menaient, j'ai vendu mon trois pour cent, « et j'y ai perdu six mille livres. »

Ces SCÉLÉRATS, c'étaient Martignac, Hyde de Neuville, la Ferronnays, Feutrier, Royer-Collard, etc., etc.

Mon pauvre grand-oncle pouvait se consoler de se trouver en pareille compagnie.

dîner au Grand-Cerf. Il leva ses tentes quelques heures avant nous, me chargeant de recommander le café de l'auberge à ceux de sa maison qu'il avait laissés derrière lui. Il ignorait que j'avais donné ma démission à la mort de son petit-fils : *il n'était pas bien sûr d'avoir eu un petit-fils...* »

On le voit, il y a loin de ce prince de Condé, tel que nous le représente, en mars 1815, le plus illustre des écrivains royalistes, à celui qui, six mois plus tard, d'après M. Crétineau-Joly, « parvenu à une extrême vieillesse, mais possédant toute la lucidité de son esprit, devait rendre encore d'éminents services à la France. » Si nous relevons ce détail secondaire, ce n'est pas pour contester une gloire hors de toute atteinte; c'est pour prouver que, là où les appréciations varient, là où les avis peuvent se partager, un panégyriste a tort de réveiller en nous ce fond de méfiance, de pessimisme et de malice qui donne envie de le contredire.

Descendons à des vétilles, afin de nous mettre plus à l'aise, et signalons à l'auteur quelques retouches nécessaires en cas de seconde édition. Il n'est pas heureux dans ses citations latines : il écrit *fascinus* au lieu de *facinus*; il attribue à Horace le *video meliora proboque*, qui est d'Ovide; il fait commettre à Virgile un vers faux et un barbarisme :

. . . *Quid antiquos signorum suscipes ortus?*

au lieu de *suscipis*. Quant au français, il y aurait bien aussi quelques petites choses à dire. Je lis à la page 408 :

« Jamais vieillard ne s'éteignit avec plus de résignation; car il avait trouvé dans *la splendeur de la bonne conduite* un agrément immortel *à l'honnêteté et à la vertu...* [1]. » — Avec de pareilles phrases, on risquerait de ne pas conduire ses héros à l'immortalité, s'ils n'en étaient déjà sûrs.

Mais pourquoi nous complaire dans les petitesses ? Ce n'est pas là qu'il faut chercher les véritables titres de cet ouvrage à la curiosité, à l'émotion et au succès. La correspondance originale, inédite et authentique des trois princes, leurs lettres pathétiques ou piquantes suivant l'orage ou l'éclaircie, la résurrection du personnage de la princesse Louise qui va rejoindre dans nos admirations et nos respects le groupe sacré de Marie-Thérèse de France, de Louis XVI et d'Élisabeth, voilà sur quelles images je veux, en finissant, arrêter mes regards. Digne disciple de Marie-Clotilde, de cette autre sainte, donnée par la France au Piémont, la princesse Louise se plaisait à répéter et à écrire une grande pensée : « La couronne la plus brillante qu'une âme puisse recevoir dans le ciel, c'est de voir près d'elle l'âme de ses ennemis, surtout lorsque c'est par ses larmes qu'elle a obtenu le salut de cette âme. »

Ces pieuses paroles contiennent, sous une forme mystique, toute la doctrine du pardon. La princesse Louise sera mon interprète auprès de l'écrivain qui a su ramener sur son pâle et angélique visage un rayon de soleil cou-

[1] Je cite cette phrase grotesque ; j'en pourrais citer plus d'une centaine : Les passions d'un *miquelet* de 1815 en style mi-parti de Joseph Prudhomme et de Jacquot de Mirecourt.

chant : elle lui dira d'abord de me pardonner mes critiques ; puis elle lui rappellera que le ciel, où il a placé ces nobles âmes pour qui la terre a été si cruelle, perdrait de ses ineffables délices et de sa sérénité divine, si l'on y assistait de trop près au châtiment des coupables et à la rage des démons.

XV

HOMMES ET DIEUX

PAUL DE SAINT-VICTOR[1]

3 février 1867.

Madame Sand, dans un des romans de sa jeunesse, attribuant à son héros, avec une prodigalité vraiment féminine, tous les dons de la nature et de l'art, ajoute : « Les femmes assuraient qu'un bouquet offert par lui avait plus de parfum que les autres. »

Ceux d'entre nous qui ont eu, dans une carrière littéraire plus ou moins accidentée, l'honneur et le plaisir d'être loués par M. Paul de Saint-Victor, ont éprouvé, j'en suis sûr, une sensation analogue. Je n'ai jamais compris que l'on s'obstinât, en parlant de lui, aux comparaisons et aux images de feux d'artifice, d'illuminations en

[1] *Hommes et Dieux*

verres de couleur, de rayonnements vénitiens, d'éblouissements qui forcent à mettre des lunettes bleues. Non : il y a plutôt, dans sa manière, du parfum, de la fleur et de la caresse ; il y a aussi la blancheur lactée de ces belles nuits de juin où le ciel semble prêt à ouvrir son manteau d'étoiles pour nous laisser contempler la beauté immortelle, où le voyageur, sans trop savoir vers quel but on le mène, échange avec le monde invisible un dialogue plein de rêveries et de secrets : il y a surtout ce charme bizarre, un peu énervant, fait d'ivresse et de langueur, que possèdent à un si haut degré les femmes slaves, ces irrésistibles sirènes qu'il n'est pas sage de trop voir et de trop entendre ; car on risque, après avoir essayé de leurs philtres, de trouver, comme dit Cathos, trop sobres d'ajustement l'esprit gaulois et la grâce française.

Maintenant, qu'est-ce que ce livre, *Hommes et Dieux*, qui, paraissant au milieu de nos vulgarités et de nos querelles, mériterait qu'on lui dit : Votre Altesse Sérénissime? — Comment a-t-il à la fois dépassé et trompé l'attente de ceux qui, depuis douze ans, *tourmentaient* Paul de Saint-Victor pour qu'il se décidât enfin, comme vous et moi, à rassembler ses articles en volumes? Est-il possible, à propos de cet ouvrage, bois de santal qui va nous aider à dissiper les odeurs de Paris, de saisir quelques traits, de rendre quelques détails de cette physionomie fine, délicate, élégante, qui a su, par un triple contraste, demeurer très-aristocratique dans un groupe peu favorable aux traditions du passé, devenir très-originale dans le voisinage de Théophile Gautier, et rester

amoureuse d'idéal dans un monde et une littérature où tout parle des triomphes de la réalité?

Ouvrez ce volume; lisez ces chapitres ou le titre de ces chapitres : — *Diane*, — *Cérès et Proserpine*, — *Méléagre*, — *la Momie*, — *Néron*, — *Diane de Poitiers*, — *les Comédies de la Mort*, — *Henri III*, — *la Cour d'Espagne sous Charles II*, etc., etc... — Vous vous frottez les yeux et vous croyez rêver. Par quel procédé de transmutation *alchimique* le plus *actuel* de nos feuilletonnistes hebdomadaires, l'écrivain qui, depuis quinze ans, rend compte des œuvres d'art ou de théâtre dont Paris se préoccupe, a-t-il pu tirer de cet ensemble de travaux cinq cents pages qu'on dirait écrites sur les bords de l'Eurotas, sur le sommet du Taygète, dans une crypte souterraine ou dans l'ombre crépusculaire d'une bibliothèque de bénédictins? Figurez-vous une troupe de cygnes s'envolant tout à coup, un jour de pluie, d'une flaque d'eau du boulevard Montmartre, sans que l'on puisse voir une goutte de boue parisienne à la pointe de leurs ailes. Le jeune maître, me disais-je, va me ramener de sa main légère à travers cette double haie que forment derrière nous les œuvres du théâtre contemporain et les épisodes caractéristiques des mœurs modernes; je feuillette les premières pages, et je lis :

« Proserpine fait un ravissant contraste à Cérès et à Triptolème. Ce n'est pas le marbre fait chair, c'est le marbre fait ombre. Elle semble reflétée plutôt que sculptée. On croit voir ce reflet d'elle-même que traça, sur le mur poli où [illegible] oscillait, la jeune fille à qui les Grecs attri-

buaient l'invention de l'art du dessin. Son profil respire une mélancolie résignée... Elle va passer de la lumière du jour au clair-obscur des enfers, des certitudes de la vie aux illusions de la mort; elle va redevenir un fantôme... Déjà son incarnation s'évapore, sa beauté prend une surnaturelle transparence, ses formes s'atténuent et ses traits s'effacent... A peine fixée sur le marbre, elle y glisse comme dans la blancheur d'une nuée. Les draperies participent à la mysticité de ses formes; on dirait une vapeur tissée baignant ce jeune corps... »

Ne vous plaignez pas! vous vous attendiez à du vin de Johannisberg ou de Champagne; on vous donne de l'ambroisie et du nectar vous ne perdez pas au change. Pourtant c'est là-dessus que les avis peuvent se partager, et qu'il est permis de discuter le pour et le contre.

Les avantages sautent aux yeux. Que la plupart de ces pages aient été préalablement publiées en feuilletons, je n'en sais rien ou j'ai le droit de l'oublier. Il n'y reste pas ombre de cette hâte, de ces effets de *trop près*, de ces crachats de plume qui dénoncent l'improvisation écrite, comme les chevilles, les dissonances d'images, les *que* trop peu retranchés et les hurlements de métaphores trahissent l'improvisation parlée. Entre le journal qui les vit éclore et la cime qu'elles habitent, il y a plus de lointain qu'entre le nid où l'oiseau fit ses premières plumes et l'éther où nous le voyons planer. Le livre est absolument indépendant des circonstances qui en inspirèrent les diverses parties; il a brisé le fil imperceptible qui le

rattachait à telle ou telle œuvre d'aujourd'hui ou d'autrefois. Si l'on nous permet de comparer la critique hebdomadaire à un collier sur lequel s'inscrivent tour à tour les noms de nos maîtres, c'est-à-dire de *nos* auteurs, nous ajouterons que M. Paul de Saint-Victor, par ce travail de retouche scrupuleuse, est parvenu à limer le collier, à gratter les étiquettes, et qu'il nous apparaît dans toute l'élégance et toute la liberté de ses allures.

Supposez, par exemple, la *Diane au bois*, de M. de Banville ; la *Vénus de Milo*, de Louis d'Assas; le *Louis XI*, de Casimir Delavigne; le *Néron*, de M. Latour Saint-Ybars; le *Ruy-Blas*, de Victor Hugo ; le *Henri III*, de Dumas ; le *Benvenuto Cellini*, de Paul Meurice ; supposez quelque nouvelle édition de *Gil Blas*, de *Don Quichotte*, de *Manon Lescaut*, des *Voyages de Gulliver*, de la *Chanson de Roland*, du *Décaméron*, etc., etc. — Le critique paye en dix ou douze lignes son tribut à l'intérêt du moment, drame, édition ou comédie. C'est le prélude. Puis il s'empare du thème, et devant ce pupitre où il lit un nom, sur ce clavier où il vient d'interpréter la pensée d'un autre, il joue sa propre musique. Des années s'écoulent ; le texte primitif ne tarde pas à s'oublier si c'est une œuvre médiocre ou éphémère ; il rentre, si c'est un chef-d'œuvre, dans l'immobilité sereine des bibliothèques ; alors le critique redevient artiste original ; il découpe, il supprime ce qu'il écrivit d'abord en marge de la partition oubliée ou immortelle ; il ne garde que la sienne, et il nous donne *sa* Vénus de Milo, *sa* Diane, *son* Néron, *sa* Manon Lescaut, etc., etc. Il se réinstalle, par droit de

conquête et de naissance, dans sa propriété exclusive, et je vais faire comprendre d'un trait combien cette propriété est légitime et complète. Il y a, dans le volume, dix pages très-sérieuses et très-pures sur Hélène. Admettez, ce que j'ignore, mais ce qui n'est pas impossible, qu'elles aient été suggérées à M. Paul de Saint-Victor par l'ignoble parade qui fait, depuis deux ans, les délices des Athéniens du gandinisme; vous avouerez qu'il existe, entre le point de départ et le point d'arrivée, autant de distance qu'entre une consécration et un sacrilége.

A présent, voici les inconvénients. On me disait un jour, à propos d'un homme illustre qui vient de mourir : « Soyez bien sûr qu'il n'a jamais lu attentivement une seule ligne de prose contemporaine. Dans les articles de journaux et de *Revues*, il ne cherche que les grands C. » — Les grands C, la majuscule, initiale de son nom ! Nous ne sommes pas tous de la force de l'éminent philosophe : il faut convenir pourtant que, dans une œuvre de littérature et d'histoire qui se compose de fragments, qu n'est pas consacrée à la défense d'une doctrine ou d'une idée, il n'y a que la vie qui puisse suppléer parfaitement à l'unité. Nous aimons à y retrouver les grands C, c'est-à-dire les noms de ceux que nous avons vus hier, que nous rencontrerons demain, dont les écrits ont éveillé nos admirations ou nos dédains, nos colères ou nos moqueries. Cela est si vrai que nos éditeurs, quand ils veulent recommander au public nos recueils d'articles ramassés et rajustés à la diable, se gardent bien de dire : « C'est spirituel, c'est profond, c'est ingénieux, c'est

charmant, » — ce qui gênerait horriblement notre modestie ; ils disent : « Vous allez y coudoyer Victor Hugo, Lamartine, Michelet, George Sand, Octave Feuillet, Alexandre Dumas, Ponsard, Émile Augier, Edmond About, etc., etc... »

C'est que la vie appelle la vie, et que la mort lui répugne comme l'ombre d'un ennemi qui doit être son vainqueur. A notre insu, de mystérieux effluves s'exhalent des œuvres vivantes, circulent et communiquent avec ceux qui doivent leur servir de public et de commentaires. Il semble que ces produits de la pensée immatérielle et impalpable ne doivent et ne peuvent parler qu'à notre âme ; erreur ! ils parlent à nos sens ; ils ont une forme qui nous touche, une figure qui nous regarde, des yeux où se réfléchissent nos joies et nos douleurs, un relief où nos mains trouvent à s'arrêter et à se prendre. Nous voulons, dans ces pages rapides, reconnaître nos passions, bonnes ou mauvaises, et il y a des moments où l'eau vaseuse de la Bièvre nous paraît préférable à l'onde poétique de l'Ilissus : L'une est tout près, l'autre est si loin !

Voilà le seul défaut de ce livre exquis ; par excès de raffinement et de scrupule d'artiste, M. Paul de Saint-Victor s'est trop isolé de son temps, trop séparé de ses sujets habituels : il a exagéré le lointain qui devait ajouter aux effets d'optique, aux beautés de la perspective, aux dégradations lumineuses de ces horizons baignés de clartés et de brumes, si doux à l'œil fatigué par les lustres et le gaz. Il a trop systématiquement éteint dans son

œuvre l'écho des théâtres, la rumeur des foules, les bruits de la rue, les battements et les cris de la vie moderne, tout ce qu'on entend passer dans la littérature, soit qu'on y assiste du dehors, soit qu'on écoute du dedans. Que parliez-vous de fusées, d'éblouissements et de feux d'artifice? Ce paisible volume me fait plutôt songer à des lampes d'or ciselé, captives dans le pur albâtre, pleines de précieux aromates et veillant sur des tombes.

Pour épuiser mon rôle de critique, je dirai qu'à la page 240, dans son beau chapitre de *la Cour d'Espagne sous Charles II*, je crois que M. Paul de Saint-Victor s'est légèrement mépris sur le sens d'une phrase espagnole. Voici de quoi il s'agit : les députés d'une ville renommée pour sa fabrication de bas de soie viennent en offrir des échantillons magnifiques à Marie-Anne d'Autriche, reine d'Espagne ; mais le majordome de la reine leur jette la corbeille au visage, en disant : « Apprenez que les reines d'Espagne n'ont pas de jambes. » — La pauvre princesse croit qu'à son arrivée à Madrid on va lui couper les jambes ; M. de Saint-Victor traduit : « Il voulait dire par là qu'elles étaient d'un rang à ne jamais toucher terre. » — Le contre-sens est assurément moins *tranché ;* mais, selon moi, cette phrase rébarbative signifie que ce joli mot *jambe* éveille une idée sensuelle et familière, attentatoire à la rigide majesté de ces esclaves couronnées pour qui la vertu était un rite et la pudeur une étiquette.

L'auteur d'*Hommes et dieux* me semble injuste pour *Gil Blas*. Mais ici la discussion nous mènerait trop loin : c'est exactement comme si je me plaignais qu'une beauté

brune ne fût pas blonde, et *vice versa* : M. Paul de Saint-Victor, tel que je me le figure, jeune Italien de la Renaissance, épris de la blancheur des marbres, amant idéal d'Ophélia et de Juliette, promenant sur les dalles des palais de Florence et de Venise cette recherche passionnée du beau, qui, à force de raffinements et de délicatesses, finit par ne le concevoir que sous une forme un peu subtile, M. de Saint-Victor ne saurait complétement goûter cette veine comique de *Gil Blas*, pas très-relevée, j'en conviens, mais si franche, si vraie, si *humaine*, où l'on se replonge avec délices après chaque débauche d'imagination et de haut goût littéraire. Ah! le naturel! le naturel! Si la littérature moderne possédait cette qualité, elle serait trop riche!

Enfin, j'adresserai à l'auteur un reproche d'une nature plus délicate, quelque chose de pareil à ce que nous appelions, sous Louis-Philippe, procès de tendance. Il n'y a pas, dans ce livre, un mot positivement offensant pour la morale la plus austère, pour l'orthodoxie la plus ombrageuse. Mais ce n'est pas assez, une neutralité respectueuse, quand on porte ce beau nom de Paul de Saint-Victor qui vibre comme un cri de victoire de la légion Thébaine ou un appel de clairon sur la route de Damas. En dehors de la censure théologique, le goût condamnera toujours les infiltrations de la langue sacrée dans le langage profane, les comparaisons de nos dogmes et de nos mystères avec telle ou telle initiation du paganisme. Ainsi, quand Triptolème reçoit des mains de Cérès le premier grain de blé, je voudrais effacer le mot de *pre-*

mière communion païenne. Quelques-uns de nos écrivains modernes ont abusé de ces rapprochements qui affligent ou alarment les consciences pieuses sans aucun profit pour le style. Que les symboles du polythéisme, pris à leur source limpide, dans un creux de rocher de l'Olympe, ne soient pas ce que les ont faits les passions des hommes ; qu'ils aient été plus purs, plus sérieux, plus grandioses que ne se les représente notre ignorance d'après Gentil-Bernard et Chompré, soit ; mais si nous étions tentés d'y reconnaître je ne sais quelles compromettantes ressemblances avec la religion révélée sur le Sinaï et le Calvaire, l'erreur serait facile à expliquer : c'est que notre esprit, alors même qu'il se détourne des vérités chrétiennes, reste imprégné de leur souvenir. Plus tard, en s'appliquant à des mensonges qu'il cherche à dégager de leurs ténèbres et à purifier de leurs souillures, il croit retrouver en eux ce qui n'existe qu'en lui-même et dans ses impressions primitives. Si cette confusion coïncide avec un moment où le langage se décompose pour exprimer des idées nouvelles, elle passe vite de la pensée dans les mots. Je pourrais citer maint exemple de ces erreurs de vocabulaire : à de rares intervalles, j'en aperçois quelque trace dans le livre de M. Paul de Saint-Victor. Ce ne serait rien chez un autre : pour lui, c'est trop : je n'ose pas insister à Paris ; j'en dirais peut-être davantage à Fribourg.

Mais il est temps de revenir à l'ensemble du livre, à ce qui en fait l'originalité et le charme, à ce qui éclaire d'un nouveau jour la physionomie de l'écrivain. J'y trouve cet

attrait singulier, qu'elle échappe aux querelles d'école et déjoue tout essai de classement littéraire. Survenu au milieu des disputes stériles de la ligne et de la couleur, de l'idée et de l'image, ce *troisième larron* a si habilement assoupli et immatérialisé l'image, qu'il lui a donné la transparence et la fluidité de l'idée ; il a si adroitement ciselé l'idée, qu'il lui a donné le relief et le scintillement de l'image. Je sais bien les objections que l'on peut faire à ce style : il touche à la décadence ; ce n'est pas ainsi qu'écrivait le grand siècle ; d'accord ; mais êtes-vous bien sûr que le grand siècle, si on l'enclavait dans le nôtre, écrirait comme il a écrit? qu'il exprimerait les variations innombrables de la pensée moderne comme il a exprimé les idées générales? Essayez donc aujourd'hui de lire Nicole et les prosateurs de second ordre de l'école de Port-Royal : vous n'aurez pas besoin de lunettes bleues, et si vous fermez les yeux, ce ne sera pas pour cause d'éblouissement.

Faudra-t-il nous réduire à ce que M. Sainte-Beuve appelait si spirituellement le bon Sacy ordinaire? Non : il est d'un sage régime de faire de temps à autre un *extra*, pour réveiller et exciter les organes assoupis par une sobriété routinière. M. Paul de Saint-Victor représente admirablement cet *extra* de la langue française et de la prose contemporaine, dans la limite où la gourmandise peut s'avouer, où l'hygiène et le goût ne protestent pas encore. Je viens de relire les pages du chapitre sur Diane : « La nuit devait multiplier les terreurs qui s'attachaient à la rencontre de l'immortelle. Ces fracas loin-

tains qui traversaient le silence, étaient-ce les bonds de ses nymphes ou les bondissements des cascades? ne pouvait-on prendre les branches argentées pour les pointes de leurs lances mouvantes sous la lune?... Dans le croissant qui s'abaissait sur les cimes, le voyageur attardé croyait voir le diadème de Diane endormie sur quelque sommet. » — Et plus loin : « Il n'y a qu'un amour dans la légende de Diane, immaculé comme la lumière qui l'exprime... Quelle pudeur dans son hymen aérien! ses caresses sont des reflets, son baiser est un rayon qui se glisse sur des lèvres closes par le sommeil : elle se donne en déployant sa clarté sur le corps du jeune chasseur endormi... »

Je me demandais, je le confesse, en lisant ces passages, qui font songer au deuxième chant des *Martyrs*. — « Tel un successeur d'Apelle a peint le sommeil d'Endymion, » — en quoi ce style serait inférieur à celui de Chateaubriand. Le contour est plus net, la phrase plus svelte, la couleur plus fine; il ne manque ni une étoile à ce ciel attique, ni un mystère à ce bois sacré, ni un reflet de nacre ou d'opale à ces horizons, ni une frange d'argent à ces voiles de déesse. Chateaubriand, en 1807, était dénoncé, lui aussi, comme un corrupteur du goût, coupable d'attentats à la pudeur de notre belle langue, par ce formidable bataillon d'hommes graves qu'on retrouve à toutes les époques et qui se croit sérieusement le dépositaire et le gardien des bonnes doctrines de la saine littérature. Comme on les étonnerait, ces braves gens, et, dans le nombre, de très-haut placés, — si on

leur disait qu'ils auront vécu et qu'ils mourront sans se douter non-seulement du bon style, mais du français! Pour nous, de plus en plus libéré de tout genre de servitude, sachons prendre notre plaisir où il est et ne pas le désavouer quand nous l'avons pris. Je ne suis pas suspect : Victor Hugo m'exaspère, Michelet m'agace, Barbey d'Aurevilly m'impatiente; je refuse net de suivre Jules et Edmond de Goncourt au delà de leur *Société française au dix-huitième siècle*, et je me déclare insensible aux beautés de Salammbô. Mais Théophile Gautier me séduit et Paul de Saint-Victor me charme. Je citais tout à l'heure, d'après Chateaubriand, « un successeur d'Apelle. » — Il s'agissait du pauvre Girodet, et les connaisseurs d'alors trouvaient, en effet, des analogies entre le peintre d'*Atala* et le chantre d'Eudore. Si nous avions à chercher, dans la peinture, les noms que semble évoquer ce volume d'*Hommes et dieux*, la réponse ne se ferait pas attendre : une moitié du volume dirait Paul Véronèse, et l'autre moitié dirait Prudhon.

XVI

VICTOR COUSIN

10 février 1867.

J'ai entrevu, dans ma jeunesse, deux hommes d'une célébrité bien diverse : Spontini et Larrey ; l'auteur de *la Vestale* et le chirurgien de la grande armée. Chacun d'eux gardait la physionomie, l'allure, le costume caractéristique de l'époque où il avait recueilli sa plus ample moisson de gloire. Pour l'un, le temps semblait s'être arrêté entre *la Vestale* et *Fernand Cortez;* pour l'autre, entre la bataille d'Austerlitz et la bataille d'Iéna.

Tous ou presque tous, volontairement ou à leur insu, les personnages illustres conservent ainsi l'empreinte de l'année, du jour ou de l'heure qui leur rappelle leur plus glorieux souvenir et qui reste pour eux la date ineffaçable. S'ils arrivent à la vieillesse, il n'est pas

rare de voir s'établir chez eux des disparates qui étonnent ou amusent la génération suivante. Ils ne sont plus *dans le ton*. Maintenant, supposez que leur phase la plus éclatante ait coïncidé avec un grand mouvement d'illusions ou d'idées; qu'ils en aient personnifié avec génie les enthousiasmes, les ardeurs, les jeunes et belles emphases, les flammes vivaces et les feux de paille; plus tard, trente ans après, s'ils gardent la chaleur des cendres éteintes et le reflet des émotions disparues, si leur siècle s'est tourné vers la réalité pratique et positive, on leur en veut de parler une autre langue, de gesticuler autrement, de donner à leur esprit ou même à leur figure une autre expression que celle qui domine. Peu s'en faut qu'on ne les accuse d'être les charlatans du présent quand ils ne sont que les volontaires du passé. On traite de comédie, de chimère, de *pose* ou d'attitude théâtrale, ce qui n'est que de l'anachronisme.

J'ai, pour dire à mon tour quelques mots tardifs à propos de M. Victor Cousin, un triste avantage sur mes jeunes et brillants confrères. Mes souvenirs remontent jusqu'à ces radieuses années de la Restauration où trois professeurs, par la magie, la grâce ou l'originalité de leur parole, devinrent tout à coup des puissances, exercèrent sur la jeunesse d'alors une influence irrésistible, forcèrent l'Allemagne de prendre au sérieux l'initiative française dans le domaine de la philosophie, de la littérature et de l'histoire, et offrirent un spectacle sans précédents et sans lendemain. Dans ce *trio* merveilleux,

M. Cousin était le magicien, en ce sens qu'il obtenait des effets plus extraordinaires en traitant des sujets plus arides. On pouvait aisément comprendre qu'il fût facile à des hommes tels que MM. Villemain et Guizot d'intéresser vivement leur auditoire à des voyages de découverte à travers les ombres historiques ou les littératures étrangères. Mais passionner un public de jeunes gens, d'artistes, d'hommes du monde pour des leçons où se déroulaient les diverses doctrines métaphysiques, où se succédaient les noms d'Épictète, de Zénon, de Platon, d'Aristote, de Descartes, de Malebranche, de Condillac, de Locke, de Dugald-Stewart, de Kant et de Hegel, quelle difficulté ! Contraindre la légèreté française à s'assimiler la science germanique, à clarifier ses eaux troubles, à faire de la lumière avec ses nuages, quel prodige ! Victor Cousin y réussissait à force d'enthousiasme et de fougue ; on était si sûr de l'admirer, qu'on était presque certain de le comprendre : sa faculté d'exposition avait toute la valeur d'une invention originale ; il possédait au plus haut degré le don de créer en expliquant, d'imposer à l'analyse toutes les fécondités de la synthèse, de faire jaillir de son propre fonds et de son propre discours assez d'étincelles pour éclairer les obscurités et dissiper les ténèbres.

Je me souviens, entre autres, d'une leçon sur Condillac. Condillac, en 1828, n'était pas aussi discrédité qu'aujourd'hui. On l'enseignait dans les colléges; il passait pour proche parent de Laromiguière, lequel était accepté par les penseurs orthodoxes. Cousin avait à en

finir avec la philosophie sensualiste, dont il allait sonner le glas funèbre jusques au seuil désert de Destutt de Tracy. Il prit ce malheureux Condillac corps à corps. A mesure qu'il parlait, on croyait voir l'esprit de vie se retirer peu à peu de ce système comme la mer se retire d'une plage maudite. Chaque parole du maître ôtait au sensualisme moribond un atome d'air respirable. Il comptait sur ce cœur pétrifié les battements de plus en plus lents d'une irremédiable agonie. Lorsque la démonstration fut complète, lorsqu'il nous dit en dardant l'éclair de ses yeux d'aigle : « Et maintenant, messieurs, trouvez-vous que cette philosophie nous mène bien loin du matérialisme? » un frémissement électrique courut dans toute la salle. L'âme humaine, cette reine si souvent proscrite et outragée par ses sujets, nous apparut visible et triomphante. Nous assistions à une des plus grandes images qui puissent relever l'homme de ses humiliations et le consoler de ses misères ; une merveille d'éloquence au service d'une noble cause, sous un gouvernement probe, libéral et juste.

Sans doute — et ici je reviens à mon texte — pour atteindre à ces effets, Victor Cousin avait à forcer la note, à effleurer souvent la limite où l'éloquence frise la déclamation, où l'enthousiasme touche à l'emphase, où l'accent d'une conviction généreuse ressemble à un rôle bien récité. Il tirait parti de tout ; le débit secondait la voix, la physionomie aidait le visage, le regard illuminait la phrase, la pantomime et le geste achevaient l'idée. Mais remarquez que tous ces accessoires étaient

dans le diapason de l'époque. Nous étions alors en pleine révolution intellectuelle, et toute révolution a besoin d'être emphatique sous peine d'être avortée. Dès que nous sommes agités d'une émotion grandiose, d'un sentiment enthousiaste, d'une aspiration mystérieuse vers l'idéal et l'infini, nous cessons d'être simples; car nous nous éloignons de notre naturel, qui est la petitesse et le terre à terre. L'éloquence révolutionnaire, c'est l'emphase à l'état aigu ou chronique, s'appelant Mirabeau dans les temps d'orage, le général Foy dans les temps de calme, David en peinture, Bonaparte en proclamations et Talma sur la scène.

Le professeur de 1828 parlait à un auditoire enivré de réminiscences et de renaissances helléniques, à des lecteurs passionnés de ces poëmes de lord Byron où le crime s'absout à force de poésie et de grandeur, à des esprits qui se grisaient de liberté comme leurs devanciers s'étaient grisés de gloire. On ne remue pas des débris, on ne soulève pas des moellons, on ne dresse pas des échafaudages sans mettre en relief les muscles et les nerfs. On ne s'attache pas à la roue qui broie les restes d'un vieux régime et tasse les fondements d'une société nouvelle sans pousser ce cri qui dilate les poitrines et redouble l'intensité de l'effort. Dans ce milieu, l'exagération n'est qu'un accord de plus : personne ne songeait à s'étonner que M. Cousin abusât de l'action oratoire et de la pantomime. Ses gestes multipliés nous semblaient le télégraphe de l'avenir. Seulement, qu'est-il arrivé? Des années se sont écoulées ; les

cheveux noirs ont blanchi ; les cheveux gris sont tombés : la liberté a passé par ses phases d'emportement et d'expiation, d'intempérance, de carnaval et de carême. Les révolutions se sont affamées, saturées et dégoûtées d'elles-mêmes ; l'idéal, par dégradations insensibles, est descendu du ciel dans les nuages, des nuages dans les mansardes, des mansardes sur le trottoir et du trottoir dans la boue. Nous avons baissé le ton, comme des ténors essoufflés ou de vieux écoliers pris en faute. Le chauvinisme littéraire, politique et philosophique est allé rejoindre le chauvinisme guerrier. Il ne nous restait plus que la réalité ; nous l'avons habillée des lambeaux de nos illusions, de la défroque de nos rêves, des haillons de notre passé, des chiffons de notre fantaisie, et nous en avons fait notre Muse.

C'est alors, dans ce monde rapetissé, dans cette société veuve des pavots de Tarquin, dans cette cohue de gens désabusés et blasés, élèves de Balzac, de Stendhal et de Gavarni, que nous revîmes cet homme qui redevenait illustre quand il cessait d'être puissant ; jeune encore par la fermeté de l'attitude, le feu du regard, la vivacité des mouvements, mais ne sachant plus que faire de son exubérance d'idées et de paroles ; un riche ne trouvant pas à dépenser son argent dans un pays pauvre ! Il s'époumonnait à répéter sans cesse : *Sursum corda ! sursum corda !* Il y perdait son latin. En français, les cœurs s'étaient détachés des cimes ; le spiritualisme grelottait sur des hauteurs solitaires. Les philosophies allemande et française, rompant leurs premiers essais

d'alliance, s'étaient renvoyé lettres et portraits; il leur est si facile de ne pas s'entendre! Kant boudait, Schelling faisait la moue, Fichte fronçait le sourcil, Hegel levait les épaules; le rire strident de Henri Heine envenimait toutes ces ruptures. Faust jouait à la Bourse; Manfred spéculait sur les houilles; Lara évitait de payer ses différences; Botzaris usait de cartes biseautées, lord Ruthven saignait des actionnaires, René courait les grosses dots, Oswald songeait à marier ses filles; Corinne demandait une pension à l'Académie, Stenio groupait des chiffres, Eudore parlait la langue verte; Claude Frollo écrivait *le Maudit*, Werther était maquignon; don Juan faisait débuter au théâtre *porte maillot* une ingénue de quarante ans. *Sursum corda! sursum corda!* criait vainement le philosophe exproprié pour cause d'utilité publique et de démolition universelle. — *Habemus ad dominum!* lui répondait le chœur; nous les avons au maître, à nos nouveaux maîtres : le succès, la force, le fait accompli, le plaisir, l'argent.

Douloureux moment, cruelle épreuve pour cet homme éminent que la philosophie délaissait, que la politique avait trahi! Car j'ai négligé de vous dire — et cette négligence est encore un hommage! — que dans l'intervalle entre toutes ces illusions et toutes ces déchéances, il avait été triomphateur, haut dignitaire, ministre, pair de France, membre de deux ou trois Académies. Chose singulière et singulièrement honorable, que, dans la vie de M. Cousin, la période de prospérité, de crédit, de puissance, d'hôtels somptueux et d'habits brodés soit

justement celle qui a laissé le moins de trace ! Nous ne pouvons nous le figurer autrement qu'en habit noir, sans décoration, arpentant le quartier des écoles et du Luxembourg, l'œil fier, la lèvre dédaigneuse, le front plissé et assombri, ne se reconnaissant plus au milieu de ces arbres qui tombent, de ces rues classiques qui disparaissent, de ces maisons qui s'alignent, et récitant à part lui le *quantum mutatus ab illo !* — Sans décoration, ai-je dit ? Je pourrais vous nommer un de nos amis les plus éloquents, très-légitimement décoré par notre saint-père le pape : un jour il se promenait à Évian, sur les bords charmants du lac de Genève, ayant à sa droite M. de Montalembert et à sa gauche Victor Cousin. Tout à coup il remarque que ses deux illustres partenaires ne portent aucune sorte de ruban à leur boutonnière, vierge comme si elle venait de naître. Il rentre, il s'arme d'une paire de ciseaux, et.., il n'y eut rien de changé : il n'y eut qu'un homme d'esprit de plus et un chevalier de moins.

C'est pourquoi nous comptons à peine dans cette belle et laborieuse carrière les dix-huit années de monarchie constitutionnelle et de victoire approximative qui donnèrent à M. Cousin les clefs de l'instruction publique, le manteau de la pairie (vieux style), et cette richesse dont nous nous doutions si peu, dont il ne paraissait pas se douter lui-même et dont il vient de faire un si excellent usage. Il n'eut pas ou on lui contesta, à la tribune, le merveilleux talent de parole qu'il avait déployé dans sa chaire; il semblait dépaysé sous les lambris dorés du

ministère; son passage et ses retours à la tête de l'Université ne nous rappellent plus aujourd'hui — et bien vaguement — que ses querelles avec les jésuites; querelles centenaires, tempêtes dans un verre d'eau bénite, dont les jésuites ont souri plus tard quand ils ont vu M. Cousin, en amicale conférence avec le R. P. Félix, s'efforcer de savoir comment il fallait s'y prendre pour mettre sa philosophie à l'abri des foudres romaines. Le jésuite et l'universitaire, ces deux ennemis d'autrefois, nous semblaient dans ce paisible entretien sur l'*index*, unis comme les deux doigts de la main!

La difficulté n'était pas là, et nous ne sommes pas, nous autres Romains, aussi méchants que nous en avons l'air : elle consistait tout entière, pour le libéral de 1820, pour le prisonnier du roi de Prusse — un roman, cette prison! — pour le professeur de 1828, pour le triomphateur de 1830, à renouer cette première phase, celle de la brillante jeunesse, à la troisième celle du déclin, qui devait, hélas! finir sous nos yeux, pareille à un coucher de soleil assombri par le vent et la pluie. C'est alors que les contrastes apparurent; c'est alors que les observateurs, les railleurs et les réalistes de la nouvelle école, voyant cette prodigalité de gestes, ce luxe de pantomime, cette surabondance de paroles, ce penchant à amplifier le dialogue et le monologue, le discours et la causerie, se demandèrent si cet *ultra* d'un nouveau genre était un passionné ou un déclamateur, s'il obéissait à une inspiration ardente ou jouait admirablement un beau rôle. Vous le rencontriez, il vous parlait; les

sujets qu'il avait à cœur lui revenaient en foule à l'esprit; le malheur des temps, l'abaissement des intelligences, le désarroi de ses disciples, les disgrâces de la philosophie, les caprices de la popularité. Il s'animait, il s'exaltait, ses yeux retrouvaient leurs éclairs, les paroles volaient en éclats, le piano de la conversation devenait l'orgue de la harangue : il oubliait que vous étiez seul, au coin d'une rue, sous une porte cochère, sous la bise de décembre ou de février. Pour lui vous étiez *légion :* sa faculté d'exaltation spontanée agrandissait son cadre et multipliait son auditoire : un lointain mirage lui montrait des multitudes électrisées par ses accents d'hiérophante, entraînées dans le tourbillon de son éloquence... Homme bizarre! il se croit donc sur les planches? disaient alors les jeunes sceptiques. — Non, répondait la vieille garde, il se souvient de la Sorbonne.

Comment il sortit de cet embarras, trancha cette difficulté et effaça cette dissonance, vous le savez. C'est par là que la critique littéraire, s'occupant de M. Cousin, aurait dû commencer, et doit finir. On a dit qu'ayant eu à étudier Pascal pour en retrouver le vrai texte, il s'était imprégné de ce style et y avait pris sa seconde manière, celle que nous avons admirée dans ses derniers ouvrages. On oublie que, dans ses *Fragments philosophiques,* dans sa notice sur Santa Rosa, M. Cousin s'était déjà montré ce qu'il a été jusqu'au bout, un admirable écrivain. Non; je croirais plutôt que, par cette ardeur de jeune vieillard et d'éclectique en vacances à se plonger, à s'absorber dans le dix-septième siècle, à

s'inspirer de son langage, à en copier les formules et les tours de phrase, à ressusciter quelques-unes de ses plus brillantes figures, il voulut échapper aux ambages de cette gênante situation d'un maître sans élèves, d'un professeur sans école, d'un philosophe sans philosophie, d'un pontife sans Dieu. Mazarin, le grand Condé, la Rochefoucauld, mesdames de Longueville, de Sablé, de Hautefort et de Chevreuse, Jacqueline Pascal et mademoiselle de Scudéry, formèrent pour M. Cousin une de ces diversions heureuses qui arrivent à point pour couper court à une explication difficile.

Fidèle à sa nature, il donna à sa retraite savante l'air d'une fougueuse conquête, et l'on put voir, du même coup, deux dupes, enchantées de leur duperie ; cet homme de génie et d'esprit, qui s'est nommé Victor Cousin, et ce *badaud* collectif qu'on appelle le monde. Au fond, M. Cousin n'aima jamais madame de Longueville, que comme un grand artiste aime l'original d'un portrait où il est sûr de mettre tout son talent. La belle frondeuse lui était, je crois, fort indifférente ; mais elle lui fut si commode ! Elle lui fournissait de si spécieux prétextes pour s'attarder dans ce sentier de traverse, sur cette route buissonnière où les points d'interrogation philosophique se baissaient pour cueillir des marguerites et des roses ! Quand il vit que son amour pour la duchesse devenait le roman à la mode de son temps, et que la *société polie*, toujours si contente et si étonnée de se désennuyer, se prêtait de toutes ses forces à ce prodige de tendresse et de fantaisie rétrospective, M. Cousin redou-

bla : il remua et fouilla dans tous les sens l'aristocratique cimetière auquel il pouvait tout rendre, excepté la vie. Gardons-nous de sourire ! Cette complicité bizarre entre un monde qui s'ennuie et un philosophe qui s'amuse, ce simulacre de passion pour un fantôme, ce don, si manifeste chez les natures expansives, d'aimer ce qu'elles embellissent et de croire à ce qu'elles veulent persuader, tout cet ensemble nous valut quelques-unes des plus belles pages qui se soient écrites depuis le commencement de ce siècle. Nous y aurions probablement gagné un véritable chef-d'œuvre, si M. Cousin avait su s'arrêter à temps. Il aurait dû, selon nous, en rester à sa magnifique péroraison de *Madame de Hautefort :* « Posons la plume, et mettons fin à ces peintures d'une société à jamais évanouie et de femmes que l'œil des hommes ne reverra plus... Soyez bénies, en nous séparant, Muses gracieuses ou sévères, mais toujours nobles et grandes, qui m'avez montré la beauté véritable et dégoûté des attachements vulgaires. C'est vous qui m'avez appris à fuir les sentiers de la foule, et, au lieu d'élever ma fortune, à tâcher d'élever mon cœur. Grâce à vos leçons, je me suis complu dans une pauvreté fière (50,000 fr. de rentes) ; j'ai perdu sans murmure tous les prix de ma vie.... Ames aussi fortes que tendres, qui, après avoir jeté tant d'éclat, avez voulu vous éteindre dans l'obscurité et dans le silence, donnez-moi quelque chose de votre courage ; enseignez-moi à sourire comme vous à la solitude, à la vieillesse, à la maladie, à la mort. Disciples de Jésus-Christ, joignez-vous à son précurseur sublime

pour me répéter, au nom de l'Évangile et de la Philosophie, qu'il est bien temps de renoncer à tout ce qui passe, et que la seule pensée qui me soit désormais permise est celle de quelques travaux utiles, du devoir et de Dieu. »

Voilà la note suprême, le cri de l'aigle blessé, qui aurait dû être le chant du cygne. Tout ce qui est venu après a été de trop. Dans cette page, Victor Cousin nous donnait le modèle de ce que pouvait être, sous la plume d'un grand écrivain, un pastiche de Bossuet. Il élevait à son plus puissant effet de beauté le style qu'il s'était créé, et qui, en reproduisant les formes du dix-septième siècle, n'en gardait pas moins sa large part d'inspiration et de couleur, d'éclat et d'originalité. C'était le contraire de l'*imitatores, servum pecus* : l'auteur de *Madame de Longueville* et de *Madame de Hautefort* imprimait à l'imitation sa vigoureuse et ardente *personnalité.*

Lorsque, à deux reprises, au début et au déclin, on a relevé la pensée et ennobli la langue de son époque, lorsqu'on laisse de son passage dans le monde psychologique et littéraire deux traces parallèles et lumineuses, on mérite que les biographes et les critiques s'occupent des œuvres plus que du personnage, et du personnage plus que de l'homme. Pour nous, Victor Cousin reste et restera l'initiateur de l'intelligence moderne à l'étude du spiritualisme, le professeur incomparable de la philosophie des autres, l'enchanteur des meilleures années de notre adolescence, l'auteur de *Santa Rosa*, du *Vrai, du Beau et du Bien*, des *Femmes illustres du dix-septième*

siècle ; il n'est pas, il ne doit pas être l'homme sur lequel nous aurions tous, avec un peu de mémoire et de malice, à raconter quelques amusantes anecdotes. Que notre faveur auprès de lui passât de la température tropicale aux glaces de la mer du Nord suivant notre plus ou moins d'empressement à parler de ses livres ; que ses convictions, ses affections, ses croyances fussent creuses à force d'être sonores, et perdissent au dedans ce qu'elles dépensaient au dehors, je l'ai oublié, je n'en sais plus rien, et je ne veux plus le savoir. Pourquoi l'intelligence n'aurait-elle pas ses romans comme le cœur, et pourquoi, à mesure que ces romans s'éloignent, le souvenir n'en ferait-il pas peu à peu disparaître les taches et les grains de poussière, pour ne leur laisser que la fleur, le sourire et le rayon ? Pourquoi le culte du beau ne traiterait-il pas ses morts illustres comme la Grèce traitait les corps qui avaient cessé de vivre ? On les brûlait, et de cette grossière enveloppe il ne restait qu'une pincée de cendres. Un peu de cendre et une âme immortelle ! quel symbole pourrait mieux convenir au disciple inspiré de Descartes, au traducteur éloquent de Platon ?

XVII

VICTOR DE LAPRADE[1]

24 février 1867.

Connaissez-vous un plus curieux contraste que celui-ci : l'idée que nous nous formons des poëtes, des écrivains, des artistes, des personnages en renom, d'après leurs ouvrages ou les légendes accréditées à leur sujet, — et les surprises que nous réserve presque toujours leur physionomie véritable? Voilà, par exemple, M. Victor de Laprade. Écoutez ceux qui en parlent par ouï-dire, ou qui ont lu ses vers avec un parti pris : c'est un hiérophante, une sorte de druide chrétien, habitant des sommets inaccessibles, volontairement enfermé dans les plus austères cloisons du passé. Pour lui rien d'assez sévère : il s'applique la poésie comme les moines et les ascètes s'appliquaient la discipline. Le monde n'offrant plus que des spectacles d'opprobre ou d'irritantes images, l'abomina-

[1] *L'Éducation homicide.*

tion de la désolation ayant inauguré son règne, le poëte prêche à tous les âges la macération et la souffrance comme moyen d'expier et de racheter nos crimes. Jeunesse, gaieté, passion, art, plaisirs, idées nouvelles, tout cela devrait être cousu dans un sac et jeté à la mer comme les femmes turques qui, par extraordinaire, ont trompé leurs maris.

Approchez-le : il n'existe pas d'âme plus libérale, d'intelligence plus ouverte à tout ce qui peut adoucir les misères humaines et alléger le fardeau de la vie. Cette soif de vérité et de justice qui a si souvent donné à ses effusions lyriques l'accent de la satire, il l'abreuve aux sources pures et fraîches où ne se plaisent que les cœurs doués de la faculté de compatir et d'aimer. Ce n'est pas de lui que Malcolm dirait : Il n'a pas d'enfants! La tendresse paternelle éclate jusque dans ses colères contre le présent : car il ne lui lance l'anathème que pour empêcher l'avenir de lui ressembler. Les faibles, les petits, les opprimés, n'ont pas de défenseur plus persévérant et plus énergique. Il est homme à interrompre des strophes émues et vengeresses sur la Pologne, cette victime des rois et des peuples, pour plaider en faveur de l'adolescence et de l'enfance, ces victimes des colléges et des *pions*.

Nous avons tous — ou presque tous — pour les glorieuses, les immortelles conquêtes de 89, ces sympathies profondes, cet amoureux et mystérieux respect que l'on éprouve surtout pour les choses indéfinissables. Mais enfin ces conquêtes ont été philosophiques avant d'être so-

ciales, et un peu de logique ne messied pas à la philosophie. Émanciper les hommes, soit ; mais les hommes ont prouvé et prouvent tous les jours qu'ils sont de force à revendiquer ce qu'on leur refuse, à trancher ce qu'on leur dispute. Affranchir les nègres, très-bien; mais les nègres sont parfois embarrassés de leur indépendance ou enclins à abuser de leurs droits, tout comme s'ils étaient blancs. Améliorer le sort des scélérats en herbe, excellent ; mais nous avons vu récemment ce que l'on gagne à prendre par la douceur ces prédestinés de la cour d'assises, et comment, quand on leur donne du pain et du vin, ils demandent du rhum et de la galette.

Il y a toute une classe d'êtres, de créatures du bon Dieu, si innocente et si charmante, que les muses les plus érotiques et les plus païennes ont invoqué pour elle les lois de la pudeur et du respect ; si douce aux regards et aux cœurs qu'il lui suffit de se montrer pour dérider les fronts, apaiser les haines, guérir les blessures, ramener le sourire sur les lèvres les plus moroses ; si profondément enracinée dans les plus vivaces affections de l'âme humaine, que de grossiers dramaturges sont sûrs de désarmer et d'émouvoir leur public s'ils la font intervenir au milieu de leurs inventions insensées. Ces êtres ne diffèrent des anges, dont on leur donne souvent le nom, que parce qu'on les voit et qu'ils n'ont pas d'ailes. Leur présence est un baume : ils sont la conscience de ceux qui n'ont plus de scrupules, l'honneur de ceux qui se familiarisent avec la honte; ils réconcilient les ennemis les plus ulcérés ; ils font pardonner les plus graves of-

fenses, même celle qui ne se pardonne pas, et on en a vu faire taire le cri et retomber le bras de l'époux outragé. Leurs fautes sont des solécismes, leurs péchés des pâtés d'encre; leurs crimes des morceaux de sucre mangés en cachette; ils n'ont fait de mal à personne; ils n'en ont pas eu le temps! La seule ombre de tristesse, d'appréhension ou de blâme qui soit permise en les regardant, c'est de songer qu'ils seront un jour des hommes.

Eh bien, nous avons réalisé, ébauché ou essayé à peu près tout ce que nous prescrivaient le progrès, la liberté, l'humanité, dans l'intérêt du tiers état, du peuple, des nègres, des détenus et des coquins. Dans ce mouvement universel d'émancipation et d'adoucissement, nous n'avons oublié que nos enfants!

Ce n'est pas que j'accepte dans toute sa rigueur la thèse si éloquemment plaidée par M. de Laprade. On le comprend, des questions comme celle-là, qui se rattachent à des vérités relatives, laissent une part à l'appréciation personnelle. Or j'ai gardé un souvenir délicieux de mes années de collége, et si je pouvais me ressaisir un moment à ces années trop lointaines, j'en profiterais pour dire au poëte, en parodiant le vers d'Alceste : Parbleu! monsieur, je ne croyais pas être si... malheureux que je suis. On travaillait douze heures par jour, et les *forts* remplaçaient quelquefois la récréation par des *devoirs* supplémentaires. Et pourtant que de bonnes heures on attrapait au vol au milieu de cette avalanche de versions grecques et de vers latins! Quelles belles parties de barres et de paume dans la grande allée ou le grand carré

du Luxembourg! Et ces haltes des rhétoriciens devant les affiches de l'Odéon qui annonçaient la *Jeanne d'Arc* de Soumet, le *Roméo* de Frédéric Soulié, le *Stockholm et Fontainebleau* d'Alexandre Dumas! Et ces visites furtives au sieur Masgana, libraire des galeries, qui nous vendait le répertoire du Théâtre de Madame! Et ces excursions du jeudi à travers les environs de Paris, qui n'avaient alors ni parcs, ni gazons, ni massifs d'arbustes, ni chalets fabriqués pour être suisses, ni réverbères, ni palmipèdes, ni lacs de dames, ni dames du lac, mais qui suppléaient à ces élégances mondaines par la grâce rustique de leurs paysages, le charme un peu sauvage de leurs solitudes et la poésie de leurs couchers de soleil! Et puis, dans ces durs *coucous* où l'on montait en *lapin*, on mordait à si belles dents, on digérait si bien les *talmouses* de Saint-Denis! Ah! le beau temps où nous étions des galériens! Ne nous demandez pas ce que nous allions faire dans cette galère : c'est depuis que nous n'y sommes plus, que nous avons eu à subir la contrainte par corps et par âme de toutes les tristesses de la vie!

Je sais bien que nous étions *externes;* des privilégiés, des aristocrates (nous mettions des bottes le dimanche!) et que l'ouvrage de M. de Laprade proteste surtout contre les souffrances des *internes* ou pensionnaires. La peinture est poignante :

— « L'écolier sort du lit entre cinq et six heures... après une courte toilette et une prière marmottée dans la distraction et le demi-sommeil, l'élève est enclavé entre un banc et une table pour deux heures environ... C'est

pour de jeunes corps, au moment du réveil, comme le supplice chinois de la cangue. Pour ces jeunes âmes de dix ans, cet ennui est compensé par les douceurs du thème ou de l'analyse grammaticale et logique, etc., etc. »

Lisez ces pages vigoureuses, ô vous tous qui avez des enfants, qui pourriez en avoir, ou qui tenez par un fil quelconque à l'enseignement public ! même en faisant la part d'un peu d'exagération poétique, vous reconnaîtrez un fait évident : c'est que, si vos lois, vos mœurs, vos maisons, vos journaux, vos clubs, vos idées, vos libertés acquises ou promises sont de 1867, l'éducation de vos enfants est restée, sauf quelques nuances, ce qu'elle était dans l'ancien régime : c'est que vous, les fils et peut-être les souscripteurs de Voltaire, qui avez presque autant d'esprit que M. Havin pour déclamer contre les institutions monastiques et vous moquer de tous les genres de mortification, vous en retrouveriez l'origine, vous en acceptez l'inspiration primitive dans la manière dont on élève ce que vous avez de plus cher au monde, votre intelligente progéniture, les futurs lecteurs de l'*Opinion nationale* et du *Siècle*.

En fait de *mortification*, en voici une que je vous recommande et que vous n'aviez pas prévue : un clérical, un partisan avéré de l'absolutisme hiératique et monarchique, de l'inquisition, de la torture et de la geôle, prenant l'initiative d'une réforme dédiée à l'adolescence, et vous apprenant, lui amant des ténèbres, à vous, enfants de lumière, que ce sont les traditions du cloître qui règnent dans vos colléges. Entendons-nous pourtant :

faut-il en conclure que M. Victor de Laprade condamne en masse ces merveilles d'immolation chrétienne, qui, en exaltant l'idée sainte du sacrifice, ont amené l'homme à se rapprocher du divin modèle et voué tant d'existences à la retraite, à la cellule, à la pauvreté, au silence, à la chasteté, au jeûne et au cilice! Non; écoutons-le : « Il me suffira, pour toute profession de foi et de respect à l'endroit de la vie monastique, de renvoyer mon lecteur à l'un des plus beaux livres de ce temps; je pense des moines comme M. de Montalembert. Après ce qu'il en a dit, personne n'a plus à les attaquer, pas plus qu'à les défendre. » — Mais c'est ici que l'éminent poëte établit une distinction bien simple, à laquelle cependant personne n'avait songé ; pas plus qu'on ne songeait, une minute avant l'expérience, au fameux œuf de Christophe Colomb. Ceux qui s'enfermaient dans les cloîtres étaient des hommes, qui mouraient volontairement au monde; l'esprit monastique était essentiellement un esprit de mort; on tuait le corps pour renaître de l'autre côté de ce mur mitoyen du tombeau. Ce que l'on retranchait à la vie matérielle ou physique, on l'ajoutait à la vie *spirituelle*; suicide chrétien, dont la volonté de Dieu avait seule à marquer la durée et le terme. Que le moine se survécût, qu'il passât de longues années à creuser sa fosse sans y tomber; que sa cruche d'eau et son morceau de pain noir lui donnassent la longévité si souvent refusée aux plus dociles esclaves de l'hygiène, peu importe! Du moment qu'il se faisait moine, il était un condamné à mort. Le sursis lui venait de ce ciel même où il aspirait à monter.

Mais s'emparer de l'enfance qui demande à grandir, de l'adolescence qui demande à vivre, et, pendant les années décisives où la croissance du corps et de l'âme peut être secondée, entravée, réglée, déformée, viciée par le régime, leur imposer, même en les adoucissant, tout ou partie de ces inventions meurtrières de l'ascétisme travaillant à se détruire; enfermer ces jeunes corps, violenter ces jeunes âmes, atrophier ces organes, étioler ces imaginations, hébéter ces esprits par des excès de travail machinal, dans uneatmosphère étouffée et parfois méphitique, c'est la plus cruelle des contradictions et le plus bizarre des anachronismes : contradiction, car là où il faudrait tout faire pour assurer et affermir la santé dans le présent et surtout dans l'avenir, on applique quelques-uns des procédés qui ne négligeaient rien pour l'anéantir; anachronisme, car on emprunte au Moyen Age des rigueurs dont il pouvait impunément user pour dompter, assouplir, *spiritualiser* les générations barbares, exubérantes de sève, de vigueur et de vie.

Pour les robustes enfants d'Hermann, habitués à combattre l'auroch et le buffle, nourris de la moelle des ours de la Germanie, amoindrir la force physique, c'était rétablir l'équilibre des facultés; c'était rendre à l'homme ce qu'on ôtait à la *bête*, et préparer l'éducation intellectuelle et morale de ces natures formidables, dont l'âme, a dit un poëte allemand, ne tenait pas plus de place qu'une goutte de pure essence dans un tonneau de liqueurs fermentées. Mais aujourd'hui — et M. de Laprade a excellemment marqué la différence — dans nos sociétés vieil-

lies, surmenées, au milieu de nos générations maladives, fébriles, habituées à ne plus vivre que par le cerveau et par les nerfs, les conditions sont absolument contraires. Tout ce que l'on enlève à la santé du corps, on le retranche à la santé de l'âme ; ils s'affaiblissent, s'énervent, se surexcitent de compagnie; celui-là tout étonné d'avoir à lutter contre des maladies nouvelles, à assouvir des besoins nouveaux, à se débattre dans le perpétuel antagonisme du nécessaire qui lui manque et du superflu qui l'obsède; celle-ci, toute surprise de voir ses facultés sérieuses, la raison, la foi, le jugement, la conscience, s'évaporer et se perdre en de capricieux mirages.

Ici nous sommes en pleine actualité, en pleine littérature, et je dois remercier M. de Laprade de m'avoir tout naturellement ramené à mes attributions ordinaires. Une fois la pointe satirique admise, rien de plus vrai que la page suivante :

« A notre avis, ce n'est pas un réquisitoire qu'appelle l'état des lettres, mais une consultation médicale. On a parlé du bagne, c'était brutal et insensé : il fallait parler d'hôpital. L'art contemporain exhale une odeur de pharmacie : on hésite entre l'apothicaire et le parfumeur, comme dans certaines chambres de malades. Ceux qui voient dans l'avénement du réalisme un symptôme de jeunesse et de vigueur, jugent les choses sur l'écorce. L'excès de la couleur qui prédomine aujourd'hui chez les poëtes, chez les peintres, chez tous les écrivains et les artistes à la mode, n'est rien de plus qu'une couche épaisse de fard appliquée sur l'intelligence malade. Sous

ce blanc et sous ce carmin, il n'y a pas de muscles solides; il n'y a pas de raison, il n'y a pas de pensée. Tout s'agite à la surface et sur l'épiderme... La sensibilité matérielle et maladive est surexcitée chez nous aux dépens du sens moral et de l'intelligence. L'élément féminin prédomine partout. Nous prenons pour des idées, pour des convictions, pour des enthousiasmes, pour des résolutions de consciences, les impressions poignantes de nos nerfs surexcités... »

On ne saurait mieux dire, et la page qui suit n'est pas moins belle : c'est ainsi qu'un sujet restreint s'agrandit et va rejoindre les questions les plus générales et les plus hautes. Maintenant le chapitre des objections ne serait pas muet : il faudrait savoir à quel moment M. de Laprade prend cette littérature contemporaine qu'il décrit d'une main si ferme, et quelle part il assigne à l'éducation de collége dans cette disposition fiévreuse et nerveuse de la poésie et de l'art. L'éducation était plus rigide et plus oppressive encore, au dix-septième siècle, lorsqu'elle produisait les beaux génies, si lumineux et si calmes, que l'on oppose si complaisamment à notre décadence ou à nos excès. D'autre part, le hasard a voulu que cet art fébrile, cette littérature du cerveau et des nerfs, aient eu pour ancêtres et pour parrains des hommes dont l'enfance et la première jeunesse s'étaient passées dans les bois, sur les grèves, dans un milieu où les exercices du corps alternaient avec les travaux de l'esprit; Chateaubriand, lord Byron, Lamartine. Ce qui est vrai, ce qui suffit à affirmer la thèse de M. de Laprade, c'est que

le mal est fait, et que, étant donnés les vices d'organisation et de nature qui abondent aujourd'hui, l'enseignement des collèges, s'il ne subissait une réforme, aggraverait le mal.

Autre chicane ; pour un poëte que ses détracteurs ont accusé d'être un peu trop Lyonnais, en ajoutant que les Lyonnais sont les Allemands de la France, il nous semble que M. de Laprade aime trop passionnément les Grecs. La sagesse et la vertu des Grecs, même chez les plus vertueux et les plus sages, sont de celles dont il faut rabattre. Les peindre comme si rapprochés des clartés évangéliques, c'est donner aux indifférents, aux malveillants et aux sceptiques l'envie de se demander comment il existe entre Socrate ou Platon, par exemple, et les génies inspirés par le christianisme, moins de distance que n'en suppose le fait immense de la Révélation. Pour être absolument conséquent — mais qu'ils sont ennuyeux les gens conséquents! — l'auteur de *l'Éducation homicide* aurait dû se ranger dans le parti de l'abbé Gaume. Alors il eût été trop fort. Le latin et le grec disparaissaient du coup. Or, nous voulons que notre latin subsiste, ne fût-ce que pour le perdre, — et que notre grec survive, ne fût-ce que pour garder dans nos disgrâces une chance d'être embrassés.

Sérieusement, ce *Plaidoyer pour l'Enfance,* si éloquent et si paternel, ne pouvait arriver plus à propos : il s'occupe des fondements de l'édifice, au moment où nos législateurs vont en achever le couronnement : il casse au moins deux ou trois vitres de ces serres chaudes où

croissent, pêle-mêle avec les racines grecques et les fleurs de rhétorique, tant de plantes parasites ou vénéneuses; il prévoit l'éventualité redoutable et redoutée qui rendrait tous les Français de vingt ans égaux devant la loi du service militaire et leur demanderait dès lors plus de vigueur et d'aptitude physique qu'il n'en faut pour être bachelier. Je me reproche mes irrévérences envers la philosophie athénienne : je vais les réparer en citant un passage curieux et piquant du livre de M. de Laprade :

« Socrate, à la déroute de Delium, armé en oplite, c'est-à-dire en fantassin chargé d'un lourd équipement, se retirait des derniers à côté du général qu'il aidait de ses conseils, marchant à petits pas et toujours combattant. Il aperçut le jeune Xénophon épuisé de fatigue et renversé de cheval, le prit sur ses épaules, et l'ayant porté l'espace de plusieurs stades avec toutes ses armes, il le mit en sûreté... Si Socrate, avec les mêmes dons du ciel, était né à Paris en 1820, avait subi en 1836, au sortir de Louis-le-Grand ou de Charlemagne, son examen de bachelier, avait traversé enfin l'École normale et les épreuves de l'agrégation, je ne doute pas qu'il n'eût professé à la Sorbonne un cours aussi piquant que peu original, qu'il n'eût fait vaillamment son devoir de garde civique aux journées de juin 1848; mais je suis certain que si, pour sauver la vie à un cuirassier de ses amis, gravement blessé, il avait fallu le porter avec ses armes, l'espace d'un demi-kilomètre, jusqu'à la pharmacie voisine, le cuirassier serait resté entre les mains de l'ennemi, et

le philosophe serait mort sans nous léguer l'ombre d'une philosophie... »

Hélas! oui, malgré notre bon vouloir nous aurions laissé tomber Xénophon, et notre retraite égoïste nous aurait fait perdre celle des Dix mille.

Mais ce volume est beaucoup moins lourd et tout aussi sage que le jeune Athénien. Ne le laissons pas tomber. Si nous sommes tous obligés de respecter la vie de nos semblables, c'est surtout pour les pères de famille, pour les maîtres de la jeunesse et de l'enfance, qu'est écrit le précepte du Décalogue : *Homicide point ne seras.*

XVII

FRÉDÉRIC MISTRAL[1]

9 mars 1866.

Calendal est un pêcheur de Cassis, petit port de la Méditerranée ; il est amoureux d'une grande dame, dernière héritière de l'illustre maison des Baux. Mais est-ce bien une femme, cette création idéale que le poëte a, pour ainsi dire, suspendue entre le ciel et la terre? Ne serait-elle pas plutôt ou une personnification de la Provence, ou un symbole du pur amour, opposé aux passions grossières et terrestres? Fée, ange ou femme, cette mystérieuse Estérelle habite le mont Gibal, une montagne que nous ne trouverions peut-être pas dans les *Guides-Joanne*, mais dont la physionomie dantesque saisit vivement l'imagination. Calendal est à ses pieds, et, pour lui faire [mesurer la distance qui les sépare, Estérelle lui raconte ses infortunes.

[1] *Calendal.*

Elle a épousé par surprise un comte Sévéran, gentilhomme de grandes routes, chef de contrebandiers ou de brigands. Dans le tumulte du repas de noces, au moment où les allures étranges du comte et de ses compagnons commençaient à lui inspirer quelques soupçons, la vérité lui a été révélée par un vieux mendiant, père de Sévéran, qui arrive là sans être invité et dont l'apparition est d'un grand effet. Elle s'enfuit, cherche une solitude inaccessible ; Calendal, qui a découvert le secret de sa retraite, doit indéfiniment se résigner à l'aimer comme on aime une étoile, comme les chevaliers du bon temps aimaient la dame de leur pensée.

Ce n'est pas assez pour cette âme énergique et ardente : deux beaux rêves le sollicitent à la fois ; délivrer Estérelle du lien exécré qui l'enchaîne ; se rendre digne d'elle à force de glorieuses entreprises dans le monde matériel et moral.

Le voilà à la recherche du comte Sévéran et de ses complices : il les rencontre dans les gorges de l'Estéron, en partie de chasse et de débauche, non loin de la roche d'Aiglun qui sert de repaire à ces bandits. Il y a là des *brebis galeuses* fort avenantes, très-disposées à écouter les récits du jeune et vaillant pêcheur. Il est accueilli tant bien que mal par le comte, et, tandis que cette troupe de viveurs, de vauriens et de courtisanes se repose, sous de frais ombrages, des fatigues de la chasse et des ardeurs de la canicule, Calendal entame sa narration, tout animée de velléités héroïques et de détails de couleur locale.

Ce sont d'abord les fastes de la Provence; puis les traditions familières, les mœurs, les travaux, les fêtes des habitants de Cassis; puis la première entrevue de Calendal avec Estérelle, les horizons lumineux qu'elle ouvre à sa naissante tendresse, tout l'idéal de l'antique chevalerie, toute la poésie des trouvères qu'elle l'engage à ressusciter en l'honneur d'un amour sans limite et sans espoir. Ses leçons trouvent en Calendal le plus obéissant et le plus intrépide des disciples. Pour s'élever par degrés jusqu'à sa mystique souveraine, il n'y a rien qu'il ne soit capable de tenter et d'accomplir. Il fabrique une madrague à l'aide de laquelle il réalise des pêches miraculeuses et devient le plus riche des Cassidiens. Il profite de sa nouvelle fortune pour offrir à ses compatriotes des joutes où il se couvre de gloire. Mais la popularité est essentiellement capricieuse, et un des jouteurs vaincus ameute le peuple contre lui. Il s'enfuit vers le mont Gibal, Estérelle le console; il rêve de nouvelles prouesses : cette fois, pour s'illustrer, il entreprend d'abattre à lui tout seul les vieux mélèzes du mont Ventour, que les bûcherons du pays n'osaient pas attaquer. Ensuite, au risque de périr sous l'aiguillon d'innombrables abeilles, il étouffe les ruches du Rocher de Cire, et porte à Estérelle, en guise de trophée, un petit rayon de miel. Le miel, soit! quoique les fées soient naturellement du parti des abeilles; mais elle lui reproche durement la destruction de ces arbres séculaires; œuvre sacrilége comme celle qui enlèverait à un vieillard sa couronne de cheveux blancs.

Allons, c'est à recommencer ! Ici nous arrivons à des exploits plus utiles et plus *humains*. Dans les bois de la Sainte-Baume, Calendal a l'honneur et le bonheur d'apaiser une collision sanglante entre les diverses confréries des Compagnons du Devoir. Après quoi, il se rend maître d'un redoutable brigand, *Marco-Mau*, terreur et fléau de la Provence. Il le ramène enchaîné à Aix, qui salue Calendal comme un libérateur et lui décerne les honneurs municipaux ; grâce à une heureuse coïncidence, c'est au milieu des splendeurs de la Fête-Dieu que le jeune Cassidien inaugure ses dignités et son triomphe.

Le comte Sévéran a deviné que cette poétique Estérelle n'est autre que la femme qu'il avait voulu condamner à partager sa vie de désordre et d'opprobre : il l'aime encore ; une jalousie féroce s'allume dans ce cœur livré à toutes les passions mauvaises. Mais, pour le moment, il dissimule ; amant de l'idéal, Calendal cessera d'être à craindre, si on réussit à le plonger dans le bourbier des voluptés vulgaires. Voici que le château d'Aiglun nous offre le spectacle d'une orgie réaliste. Les jolies pécheresses dont s'entoure Sévéran ne secondent que trop bien ses intentions diaboliques. Nous avons remarqué entre autres une certaine Fortunette, qui nous a paru rendre très-méritoire la chaste résistance du pêcheur cassidien. Quoi qu'il en soit, il s'indigne, il proteste, il renverse la table, et on l'enferme dans un cachot. Sévéran et ses estafiers montent à l'assaut du mont Gibal, où le chef des bandits entend bien reconquérir sa femme et triompher de ses répugnances. Mais Calendal a été délivré par Fortu-

nette, cette pauvre courtisane amoureuse pour laquelle il est vraiment trop rude. Nous assistons à la lutte suprême : arrivé au mont Gibal avant les assaillants, Calendal roule sur eux d'énormes quartiers de roc; furieux, ils mettent le feu à la forêt qui s'échelonne jusqu'au sommet de la montagne; les flammes crépitantes montent vers les deux amants et les environnent d'une ceinture embrasée. Ils vont périr. Non : les cloches de Cassis ont sonné l'alarme; deux mille *pompiers* improvisés se précipitent, arrêtent l'incendie et lui coupent le chemin. Sévéran meurt écrasé par la chute d'un arbre gigantesque. La dernière page nous montre Calendal et Estérelle, l'enfant du peuple et l'idéale Béatrix, les mains enlacées, le front radieux, se dessinant sur un fond d'azur et de lumière, à la cime du Gibal, tandis que la foule crie *Hosannah !* et chante l'hymne des fiançailles.

J'ai voulu que la sécheresse même et la gaucherie de mon analyse fussent comme un premier hommage rendu à la puissance magique du poëte. Il y a quelque chose de surnaturel dans cette façon de ressusciter les morts, de couvrir de fleurs et de fruits une terre longtemps abandonnée, de rendre la chaleur, le mouvement, la vie, la parole, à des traditions disparues. *Mireille* pouvait n'être qu'un incident heureux, une bonne fortune poétique, l'alliance d'un sujet touchant et charmant avec un talent et un idiome merveilleusement propres à maintenir intacts son parfum original, sa grâce native, sa physionomie agreste et pathétique. Dans *Calendal*, la pensée de l'auteur est évidemment plus haute et plus complète : la

voici, telle que nous croyons l'avoir démêlée à travers l'incroyable variété des symboles et des images.

La Provence est une reine, une grande dame, une fée; ses enfants peuvent préciser la date fatale où cette splendeur féerique, cette royauté brillante, ont succombé sous l'invasion des barbares du Nord. La langue provençale était déjà poétique et lettrée, elle exprimait les enchantements de la nature, les délicatesses de l'amour, les aspirations de l'âme, les raffinements d'une civilisation élégante, alors que le français n'était encore qu'un langage rude et inculte, hérissé de consonnes tudesques, enveloppé de langes et de brouillards, pareil au bruissement de la mêlée et au cliquetis des armures. Or, il est arrivé que la barbarie a vaincu la grâce, que le Péloponèse s'est rendu maître de l'Attique. Le français, dans ses prospérités insolentes, s'est fait la part du lion et a régné par le droit du plus fort. Une succession d'hommes de génie a donné à cette usurpation toutes les apparences d'une légitime conquête. Semblable à ces belles esclaves que le sort de la guerre soumettait à leurs vainqueurs et forçait de descendre aux vils travaux du ménage, la langue provençale est devenue une servante, une ouvrière, une paysanne; elle a laissé périr ou fait oublier sa littérature, comme les gentilshommes déchus cachent et déchirent leurs lettres de noblesse.

Mais la poésie française, à force d'abuser de ses succès et de ses richesses, a fini par être frappée à son tour de stérilité et de lassitude; elle a dissimulé tant bien que mal sous une couche de fard ces premiers symptômes

d'une langueur maladive ou d'une vieillesse précoce. Figurez-vous une femme qui sent que la beauté lui échappe avec la jeunesse, qui voit se dérober un à un tous ses adorateurs et qui se peint pour oser encore se montrer.

Pendant ce temps, la Provence poétique ressemblait à un terrain fertile, laissé en jachères, où les couches fécondes et les végétations nouvelles demeurent ensevelies sous un amas de *détritus*, de ruines et de feuilles sèches. Cette fertilité, longtemps contenue, devait faire explosion tôt ou tard, et c'est à cette explosion que nous assistons aujourd'hui.

Voilà, selon nous, l'idée mère du nouveau poëme de Frédéric Mistral. Calendal, le pêcheur de Cassis, représente, dans son expression la plus vigoureuse et la plus pure, la Renaissance provençale, le *troubadour* de cette nouvelle ère qui n'a plus à lutter contre les ombres du passé, mais contre les réalités du présent. L'auteur a laissé dans le vague la date de son récit. On peut cependant, d'après quelques indications et quelques noms propres, la fixer à 1784, et je choisis cette année, qui est celle du *Mariage de Figaro*, afin de bien marquer les contrastes, la coïncidence de ce triomphe de l'idéal sur les côtes de la Provence avec l'écroulement de l'ancien régime français dans la société, la politique et la littérature.

Évidemment, Mistral a commis là un anachronisme volontaire, pour se ménager plus de perspective et ne pas être gêné par le *trop près*. Au fond, Calendal est notre

contemporain, et, pour tout dire, je vois en lui le poëte en personne, tel que pourrait le dessiner un artiste idéaliste en l'habillant d'un costume de fantaisie. Estérelle, cette grande dame déchue, mariée par surprise à un reître de bonne mine et de méchante renommée, c'est la Provence elle-même, la poésie ou la noblesse provençale, deux sœurs jumelles qui ont eu leurs jours de magnificence et qu'a malheureusement éprouvées le malheur des temps. J'ai bien peur que le comte Sévéran et ses acolytes des deux sexes ne personnifient la conquête; mais j'aime mieux les prendre par le côté symbolique et les considérer comme ces éléments sensuels et grossiers dont le poëte doit se dégager pour être digne d'entrer en communication intime avec son idéal et de posséder, dans toute leur plénitude, l'amour pur et la poésie pure.

Cette donnée a autant de simplicité que de grandeur; elle nous rejette à mille lieues, non-seulement des trivialités de la vie moderne, mais des procédés de la poésie contemporaine, qui ramène sans cesse et replie l'homme sur lui-même au lieu de l'alléger de son propre poids et de le lancer d'un coup d'aile vers l'invisible et l'infini. Elle nous reporte vers le temps où chevaliers et trouvères plaçaient si haut le sujet de leurs poëmes et l'objet de leurs amours, que leur vie suffisait à peine à combler les distances. Il y a longtemps, bien longtemps, que je n'avais éprouvé, à ce degré d'intensité, cette sensation que nous cause la poésie absolue, souveraine, indépendante et isolée de tout ce qui n'est pas elle, assez sûre de sa richesse et de sa force pour nous dire : « Je ne veux pas

de vous, ou je vous veux tout entier ; c'est à prendre ou à laisser. » — A mesure qu'on avance dans cette magique lecture, tout un monde endormi se réveille ; tout un monde trop réveillé se replonge dans le silence de la nuit. La réalité s'évanouit comme ces décors de théâtre qui se replient et disparaissent dans les frises. Au tournant de la route, on croit entendre hennir la cavalcade ; on croit voir passer les châtelaines sur leurs blanches haquenées ; la terre, rajeunie de six siècles, tressaille comme une fiancée et se couvre d'un manteau de fleurs et de verdure. La nature méridionale, dans tout l'éclat de sa parure, s'enivre de lumière, d'azur et de rayons : une chaude clarté baigne la silhouette des horizons, le contour des montagnes, l'âpre saillie des rochers et des ravins. Une végétation exubérante — lentisques, pistachiers, cityses, aloès, figuiers, vignes sauvages — sort des fentes de la pierre, grimpe les cimes, se suspend aux talus, court le long des sentiers, enroule ses festons infinis autour des gorges et des précipices. Çà et là, au-dessus des collines et des futaies, un château dresse ses tourelles ou dessine ses terrasses : quelle est cette forme blanche qui apparaît sur le balcon, attentive aux lointaines harmonies ? quelle est cette chanson qui se glisse à travers les touffes d'églantiers ? C'est l'âme cachée sous toutes ces richesses extérieures auxquelles le ciel prodigue ses sourires ; c'est l'amour ramené à ses célestes origines ou n'ayant pas eu le temps de les quitter ; c'est la poésie, une poésie à large envergure, aigle ou cygne planant sur ces lumineux espaces.

Nous restituer pour un moment ces impressions que j'exprime si mal et que l'on pouvait croire à jamais éteintes, c'est, en 1867, le plus beau triomphe que puisse obtenir un poëte. Maintenant, suffit-il de saluer cette glorieuse récidive qui est un progrès éclatant, ce second poëme qui *affirme* et justifie le succès du premier? Non : la critique doit avoir ses franchises avec ce franc et robuste génie.

Notons d'abord une bizarrerie que je crois sans exemple dans l'histoire des littératures. Voilà un grand poëte : à qui s'adresse-t-il? premièrement au public, secondement aux critiques. Il veut, comme c'est son droit, être lu et jugé. Eh bien, pour être jugé et lu, qu'est-il obligé de faire? Une traduction de son poëme : traduction excellente, qui accuse de remarquables qualités de prosateur français, qui offre, en maint endroit, le relief, la couleur, la séve du texte original, mais enfin traduction. Vous figurez-vous Homère, Virgile, Dante, Milton, l'Arioste, forcés de se traduire eux-mêmes, à mesure qu'ils écrivaient, pour être compris de leurs compatriotes, de leurs contemporains? Il n'y a pas à se le dissimuler, le succès parisien et français de *Mireille* s'est fait par la traduction, et c'est par elle aussi que se fera le succès de *Calendal*. Ce détail prouve deux choses : que ces poëmes contiennent une telle dose de poésie qu'il en reste suffisamment dans la version française ; et que l'auteur est si admirablement doué que de ce travail d'après coup, réfrigérant et ingrat, il a su faire une œuvre d'art. Tout cela est vrai, et cependant il demeure acquis au débat

que, pour l'immense majorité des lecteurs, ces poëmes si vivants sont écrits dans une langue morte; car une langue est morte lorsque, resserrée dans un étroit domaine, elle n'est plus qu'un vestige de couleur locale : c'est le grec moderne, parlé sur les ruines de Sparte et d'Argos, pendant que nous lisons Homère dans la traduction de Leconte de Lisle, ou Platon dans la traduction de M. Cousin.

Ce n'est pas tout : en ma qualité de Provençal de vieille date, trop souvent puni d'avoir essayé d'écrire en français pour ne pas revenir complaisamment à la langue de mon berceau, j'ai bien des fois louché en lisant *Calendal*; j'ai lu, concurremment avec la traduction, plusieurs passages du texte, et je me suis convaincu que la langue provençale se prête à la naïveté, à la familiarité, à la passion, au *trait*, à la satire, à la farce, à l'idylle, mais non à la poésie idéale ou au ton de l'épopée. Elle s'est, pour ainsi dire, matérialisée par un long contact avec les classes laborieuses et pauvres, qui, même en exprimant des sentiments ou des pensées d'un ordre élevé, sont obligées de les rapprocher de la terre où les incline et les attache la nécessité. La bure lui sied mieux que la soie, et elle semble plus naturelle et plus belle avec la coiffure des Arlésiennes que sous la mystique auréole. Ce qui est merveilleux, dans le texte de *Calendal*, c'est le paysage, c'est la couleur locale, ce sont les magnifiques tableaux, pris dans le vif et sur le fait, mais agrandis dans des proportions homériques, de la Madrague, de l'abatage des mélèzes du Ventour, du combat des

Compagnons, de l'orgie au château d'Aiglun, de l'incendie des forêts du Gibal : ce sont des traits tels que celui-ci :

> *La Santo Vierge que fielavo*, etc., etc.

« Mon cheval troublait la sainte Vierge qui filait... et suspendait les perles de l'aurore à son fil de satin... »

Mais lorsque Calendal et Estérelle sont en présence, lorsqu'il s'agit de nager dans l'éther des amours chevaleresques et séraphiques, la gêne est visible ; le *provençal* n'a plus d'ailes. On a peine à croire aux immolations platoniques de ces deux êtres si beaux, si jeunes, si bien portants, dont les mains s'enlacent sous un soleil de quarante degrés. Quand le poëte nous dit de son héros : *È ben emboutela*, ce qui signifie littéralement : *Il a de beaux mollets*, on se demande comment ces mollets peuvent s'accommoder de l'ascétisme amoureux auquel Estérelle les soumet. Le dirai-je ? il y a un moment où cette pauvre drôlesse de Fortunette me semble plus vraie, plus sympathique, plus aimante, plus provençale qu'Estérelle.

Ceci m'amène à une dernière remarque, qui sera le vaudeville de ce splendide poëme. Quand j'ai quitté le pays de Frédéric Mistral, on parlait des inquiétudes que ressentaient les âmes pieuses à propos d'un passage où l'auteur a l'air de prendre parti pour les albigeois contre la croisade de Simon de Montfort ; apparence bien trompeuse, puisque Mistral a tout simplement voulu dire que le génie de la Provence et les nationalités méridionales s'étaient sentis menacés par cette invasion des hommes

du Nord. L'hérésie, si elle existe, est invisible à l'œil nu et même à la loupe. Tous les Parisiens y auraient passé sans l'apercevoir. Ces casuistes sévères auraient mieux fait, ce me semble, de réserver leurs rigueurs pour certaines pages du onzième chant (l'*Orgie*), pour le *Branle des gueusards*, pour la *Martégalle*, la *Fougnarelle*, et surtout la danse de l'*Abeille*, qui nous fait passer des cimes immaculées de la Yung-frau à la station de Montretout. A cet endroit de son poëme, Mistral, pour nous faire mieux admirer la vertu de son héros, a imité ces peintres qui, pour mettre en relief la chasteté de saint Antoine, donnent à sa *tentation* des formes trop voluptueuses. Mais j'ai bien reconnu là le génie même de notre Midi, et l'auteur de *Calendal* pourrait ajouter à ses notes cet épisode qui n'en déparerait pas la couleur locale ; tout crin pour ce qui ressemblerait à l'ombre d'une velléité d'hérésie sur un point très-discutable ; tout ouate pour ces gaillardises que l'on appelle *aco* dans la langue de Mistral, et qui mettent en belle humeur les braves gens.

Redevenons sérieux pour conclure. Le poëme de *Calendal* est l'œuvre admirable d'un art supérieur à la langue qu'il parle, apparaissant tout à coup pour faire honte aux œuvres chétives, infirmes, fiévreuses, malsaines, d'un art inférieur à la langue qu'il devrait parler.

XIX

M. CUVILLIER-FLEURY

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

---

16 avril 1867.

Médire de l'Académie est une récréation agréable que l'esprit français se refuse rarement : cela fait bien entre le récit du dernier suicide et l'histoire du bal de la comtesse Fédora. Il y a, dans toutes les aristocraties, quelque chose d'excitant et d'impatientant, qui donne à la fois le désir d'en être, et l'envie d'en rire pour avoir l'air tout consolé de n'en être pas. Le public est souvent tenté, lui aussi, de se ranger dans le parti des médisants contre la docte assemblée : elle ne lui épargne pas assez les surprises et les mécomptes ; il fait les noms célèbres ; elle fait les immortels et il semble que ces deux mots, qui se rapprochent dans le Dictionnaire des synonymes, ne se rencontrent pas toujours dans le Dictionnaire de l'Académie. Ces escarmouches amusent le tapis sans tirer

à conséquence. Plût à Dieu ou aux dieux (nous sommes dans un temple classique et à quelques pas de l'Olympe) qu'il n'y eût aujourd'hui d'embarras que dans le palais Mazarin, ni d'autre question *brûlante* que celle de savoir si M. Victor Cousin sera remplacé par M. Jules Favre!

L'Académie a deux moyens excellents, à peu près annuels, de mettre les rieurs de son côté et d'apaiser ces querelles, que j'appellerais querelles d'amants si notre siècle était moins vieux et si elle était plus jeune. Ce sont ses séances de réception et ses candidatures.

Du moment qu'il est prouvé que chaque nouvelle vacance fait du bruit, éveille l'ambition des uns et la curiosité des autres, préoccupe Paris et la province, figure en un mot au premier rang des *événements littéraires*, il faut bien croire à la vitalité d'une institution que les frondeurs voudraient reléguer parmi les ruines ou les reliques du passé. Dès l'instant qu'il est avéré que les Parisiens les plus spirituels et les Parisiennes les plus élégantes font trêve à leurs inquiétudes, à leurs ennuis et même à leurs plaisirs, pour se presser, deux heures d'avance, dans ces tribunes d'où l'on est sûr de n'entendre que des compliments pacifiques, à peine tempérés par quelques légères malices, il faut bien admettre que l'esprit sait ce qu'il fait en courant les rues pour arriver avant l'heure; sans quoi l'esprit serait un sot; ce qui ne s'est jamais vu.

M. Sainte-Beuve écrivait, il y a cinq ou six ans: « L'Académie ne compte déjà que trop de critiques. » — De la part du critique par excellence, c'était une distraction ou

une ingratitude. La critique a du bon, même à l'Académie ; on a pu s'en assurer avant-hier, et il m'est facile de le prouver.

Que reproche-t-on d'ordinaire aux discours de réception académique? De nombreux défauts, dont le premier est de trop ressembler à des panégyriques de parti pris, de fondre et d'absorber toutes les nuances dans les solennelles banalités de l'éloge, d'imposer à la vérité plus de voiles qu'il n'en faudrait pour en couvrir dix mensonges. Il y a évidemment un contre-sens antipathique à la nature humaine, à changer tout à coup en morts admirables des vivants contestés ou médiocres. La mémoire du défunt gagne moins qu'elle ne perd dans ce conflit de la convention et de la réalité. L'une s'irrite tandis que l'autre s'exagère : les abus de pouvoir amènent les excès d'indépendance ; la masse des curieux et des indifférents traiterait volontiers de gros sous ces médailles dont on lui cache le revers ; nous sommes tentés de brouiller les cartes dont on ne nous montre que le dessus : nous refusons de prendre au sérieux ce qui fait l'effet d'un rôle récité, d'une leçon apprise, d'une formule échangée entre des augures qui se regardent sans rire ou rient sans se regarder. Ces sourdes révoltes, ces secrètes résistances, ces envies de gratter la phrase écrite pour y substituer le mot véritable, font du genre académique, dans ses rapports avec les humbles mortels, une littérature à part, de plus en plus éloignée de la littérature moderne, si amoureuse, comme chacun sait, de la vérité, qu'elle l'invente plutôt que de l'omettre, et nous la fait voir au

théâtre quand nous négligeons de la contempler dans le monde.

Eh bien, par état, par vocation, par goût, par la grâce de cette habitude qui devient une seconde nature, les critiques cherchent toujours et souvent réussissent à penser tout ce qu'ils disent, sans dire tout ce qu'ils pensent. Leur talent spécial, ou, à défaut de talent, leur bonne volonté consiste à satisfaire ceux à qui ils s'adressent, sans mécontenter ceux dont ils parlent. Or, ceux auxquels ils s'adressent demandent généralement du vrai, du piquant, de l'incisif, du mordant, des épigrammes, des égratignures, des coups d'épingles, et ne sont même pas fâchés d'assister en amateurs à une exécution proprement faite. Ceux dont ils parlent demandent des louanges, des douceurs, des émollients, des morceaux de sucre, quelquefois le pain de sucre tout entier ; ils permettent même à l'admiration de s'élever jusqu'à l'extase, et d'aucuns répètent tout bas ce que me disait un jour un peintre en me montrant une grande toile, qu'il venait de terminer : « Si cela vous gêne d'entrer dans les détails, dites simplement que c'est très-beau ! » Concilier ces deux extrêmes, rapprocher ces deux pôles, mettre des grains de sel dans un plat sucré, un peu de miel au bord d'une coupe d'amertume, n'avoir l'air de faire une blessure que pour le plaisir d'y appliquer un baume, ne pratiquer une opération douloureuse qu'afin de mieux démontrer les bienfaits du chloroforme, tenir sans cesse son thermomètre en suspens entre la température qui fait éclore les vers à soie et celle qui fait geler les vitrines, être assez spirituel pour que le

lecteur s'amuse et assez poli pour que l'auteur se console, écrire enfin de nouveaux airs sur ces vieux mots : *A bon entendeur salut!* voilà la besogne du critique, et j'ajoute qu'il est rare que les parties intéressées lui en sachent beaucoup de gré. Mais si elle lui donne plus de peine qu'elle ne lui assure de bénéfices, il y trouve du moins cet avantage d'être admirablement préparé à la harangue académique, c'est-à-dire de posséder de longue date les qualités nécessaires pour assaisonner tout ce que cette harangue lui impose et pour faire deviner tout ce qu'elle lui interdit.

Là, pour exceller et réussir, il n'a pas à changer de manière ; il lui suffit de se servir, pour louer sans fadeur un mort, des procédés qu'il employait pour critiquer un vivant sans méchanceté. Ces qualités et ces procédés étaient surtout indispensables au moment où il s'agissait de louer M. Dupin.

Les gros mots ne valent rien, pas plus en politique qu'en littérature ; la satire même implique je ne sais quoi de violent et de féroce qui convient peu à la mémoire de M. Dupin. L'histoire, en parlant de lui, risquerait d'être trop grave ou trop sévère, et l'analyse purement littéraire n'en laisserait pas une phrase intacte. C'est à la comédie qu'il ressortit, ou du moins la comédie a une part à réclamer dans presque tous les épisodes de sa vie publiques. Ses *Mémoires*, d'un style à faire danser les ours, révèlent à tout propos un personnage comique ; il représente, non pas une espèce, mais une *variété* d'homme politique en temps de révolution. On le voit, pendant un

demi-siècle, suivre, entre deux haies de calembours, cette longue route qui va des procès du *Constitutionnel* et du Champ d'Asile aux séances du Sénat. Il prend au sérieux son éloquence et tourne ses volte-faces en plaisanteries. Il y a en lui du bourgeois de Paris, du Gaulois authentique et du paysan morvanais. Il a du premier l'humeur frondeuse, l'égoïsme spirituel et la conviction solide (c'est la seule !) que les gouvernements existent pour lui et non pas lui pour les gouvernements ; du second, la verve haute en saveur et en couleur, le mot pour rire, le bon sens impitoyable contre les sophismes qui le gênent, les utopies qui l'effrayent et les supériorités qui l'offusquent ; du troisième, la rusticité intelligente et narquoise qui fait du *chez soi* un dogme, du *pour soi* un culte, et sacrifierait vingt drapeaux pour un *mouchoir à bœufs*. Il semble toujours mettre le marché à la main à la cause qu'il sert, et, quant à celle qu'il refuse de servir, il lui laisse son adresse en lui envoyant sa démission. Il commence par être le Démosthènes du *libéralisme* dont Béranger est le Pindare, et il finit par être le d'Aguesseau de l'impérialisme dont Belmontet est le Tyrtée.

Est-ce tout ? Pas encore ; à ces larges courants d'une existence tellement dévouée au pays et au budget qu'elle leur reste fidèle au milieu de la chute des trônes, se mêlent de petits affluents qui ont bien leur charme et qui rafraîchissent l'esprit fatigué de catastrophes et de métamorphoses. C'est, si vous l'aimez mieux, le tableau de genre à côté de la peinture d'histoire, la petite pièce après la grande. Quelles aubaines pour le vaudeville ou

la caricature, cette visite à Saint-Acheul, en pleine restauration, visite enjolivée de processions, de cierges et d'encensoirs, où M. Dupin eut le chagrin de trouver le père Loriquet plus spirituel que lui, et de s'attirer les quolibets de ceux-là même dont il disputait les chansons aux verrous d'un gouvernement persécuteur! Cette révision du procès de Jésus-Christ, et ces nullités judiciaires bravement opposées à Caïphe et à Pilate! ces gros souliers, chaussure légendaire, dont les clous, comme ceux des chasseurs montagnards, servaient à gravir les hauteurs! cet habit noir reproché, un 21 janvier, comme signe de deuil, par les membres de l'extrême gauche auxquels M. Dupin répondait en héros du courage civil : « Il y a trente ans que je suis avocat, et il y a trente ans que je porte un habit noir ! » Ces distinctions subtiles entre le *quoique* et le *parce que Bourbon*, qui assuraient à la bourgeoisie triomphante le plaisir de traiter sans façon la nouvelle royauté ! les martiales colères du maréchal Calpurnius envoyant ses témoins au Cicéron parlementaire, lequel n'aurait pu se battre sans démentir sa jurisprudence ! cette amusante scène où le président de la chambre, essayant d'esquiver les discours de deux orateurs ennuyeux, dont l'un s'appelait Abraham et l'autre Delacroix, s'écriait : « Je n'ai obtenu le sacrifice d'Abraham que pour subir le supplice de la croix ! » ce joli mot du roi Louis-Philippe, à qui M. Dupin, toujours indépendant, disait avec sa rude franchise : « Sire, nous ne serons jamais d'accord sur cette question-là ! » et qui lui répliqua doucement : « Je le pensais, monsieur Dupin,

mais je n'osais pas vous le dire! » Ainsi de suite, jusqu'à l'homélie sur le luxe des femmes, chant du cygne doublé d'hermine, dernier effort d'un moraliste pratique, d'autant plus autorisé à tonner contre les gens dont les dépenses excèdent les revenus, qu'il avait toujours suivi la méthode diamétralement contraire!

A présent, prenez le contre-pied de ce que je viens d'écrire; passez brusquement de mes impertinences de journaliste à ces zones torrides de la louange et du panégyrique où s'épanouissent les fleurs de rhétorique dans des vases de serre-chaude. Nous voici en face d'une statue de dix pieds sur un piédestal de dix mètres; d'amples draperies l'enveloppent; une couronne de laurier, de chêne ou de lierre se serre autour des tempes et ne laisse plus de place aux lunettes; ce visage ami du bien, chercheur du vrai, privé du beau, s'agrandit, s'idéalise, s'illumine, reflète les flammes de Bengale et les feux multicolores des lampions officiels. Les grands mots de liberté et de patrie, de courage et d'éloquence, de fermeté et de patriotisme, les grands souvenirs de la Grèce et de Rome, les grands noms des temps héroïques de la magistrature et du barreau, servent d'accompagnement à cette ovation funèbre, d'hymne à cette apothéose. Point de réserves, de sous-entendus, de réticences; un tableau sans ombre, un portrait sans repoussoir, où la figure, peinte en pied, une main sur sa conscience, l'autre sur son cœur, les yeux levés au ciel, les lèvres empreintes d'un immortel sourire, invite les générations présentes et futures à s'inspirer de ses exemples.

J'indique les deux points extrêmes afin de bien faire comprendre ce qu'a dû être, dans cette circonstance délicate et *critique*, le mérite de la difficulté vaincue. Pour que la séance d'avant-hier et le discours du récipiendiaire ne ressemblassent ni à une revanche de l'esprit gaulois s'appliquant le bénéfice du proverbe : « On n'est trahi que par les siens ! » ni au triomphe de la convention hissée sur les échasses de la phrase, il fallait prendre le *juste milieu*, vieux mot longtemps calomnié, qui ne saurait déplaire ni à M. Cuvillier-Fleury, ni même aux *mânes* (style Dupin) de son illustre prédécesseur. Je ne puis choisir de transition meilleure pour arriver à cette belle séance. Le discours de M. Cuvillier-Fleury a rencontré dans son brillant auditoire un sentiment que son sujet rendait à la fois plus désirable et plus difficile : l'unanimité. Assurément, parmi les personnes réunies pour l'entendre, il y avait des représentants de tous les vieux et de tous les nouveaux partis. L'histoire qu'il avait à nous raconter était de nature à soulever autant de controverses, à rouvrir autant de cicatrices qu'elle renfermait de catastrophes, de variations et de vicissitudes. Pourtant tout le monde a rendu justice à ce tact parfait, à cette courtoisie exquise, à cet heureux mélange de fermeté et de finesse, d'émotion et de malice, relevé par les plus solides qualités littéraires. Le portrait de M. Dupin, se dessinant peu à peu en marge de sa biographie ou au frontispice de ses ouvrages, amené par couches successives à ce point de ressemblance qui trouve moyen d'embellir en évitant de flatter, restera au premier rang des meilleures pages

de l'auteur des *Portraits politiques* et des *Études et Portraits*.

Le bagage bibliographique (ne disons pas littéraire) de M. Dupin atteignait le chiffre effrayant de cent volumes. Le récipiendaire les a lus tous, et l'on ne sait ce que l'on doit admirer le plus, du courage qu'il lui a fallu pour les lire ou du merveilleux esprit critique qui a su extraire de ce volumineux dossier l'originale figure de l'avocat, j'allais dire du coupable. Je remarquais, l'autre jour, dans un charmant petit livre[1], une pensée aussi fine que finement exprimée : « Voir est une synthèse, regarder une analyse. » — M. Cuvillier-Fleury a regardé, et ses habitudes d'analyse lui ont livré un à un les secrets de cette physionomie multiple, mobile, évasive, qui semblait transporter dans la vie publique et pratiquer pour son propre usage les procédés de chicane et d'échappatoire inséparables de sa profession. Avions-nous tort d'affirmer tout à l'heure que cette pauvre critique a du bon et qu'elle peut rendre dans les situations délicates des services considérables? Placez un rêveur, un homme d'imagination, un écrivain purement artiste, en présence de cette masse d'ouvrages dont on peut dire également *digeste* et *indigeste;* promenez-le à travers les méandres de cette longue vie qui me rappelle l'axiome de ma philosophie de collége : « Chaque diversité est uniformité, chaque changement est constance ; » mettez-le aux prises avec cette prose qui brouille sans cesse l'éloquence et la

[1] *Pensées grises*, par M. le vicomte d'Yzarn-Freissinet. Amyot.

grammaire ; il n'éprouvera qu'éblouissement ou fatigue, étourdissement ou ennui. Incapable de serrer de près son modèle, à la fois supérieur et inférieur à sa tâche, trop plein de ses œuvres et de lui-même pour regarder attentivement l'œuvre et la figure d'autrui, il marchera au hasard dans ces ombres et croira les éclaircir en contemplant les étoiles. Il en sortira avec un portrait de fantaisie, dont on dira aussi : « Comme c'est ressemblant ! » mais pas dans le même sens. C'est lui encore, lui toujours, qu'on retrouvera dans cette image, et non pas l'homme qu'il aura voulu peindre.

Appliquée à M. Dupin, cette méthode eût été particulièrement désastreuse ; car nul ne se prêta moins aux mirages de la fantaisie, aux divagations de l'*à peu près*, aux illusions de l'enthousiasme, aux effusions du lyrisme : nul ne fut plus réfractaire à cette faculté d'interprétation relative qui est à la copie exacte ce que le roman est à l'histoire. Son trait distinctif ou plutôt son perpétuel contraste est d'être à la fois très-net et très-divers, *résistant* et *fuyant* tout ensemble. Le contour est vif, cru, tranché, tout en saillie et en arête ; il semble qu'un aveugle s'en rendrait compte et le dessinerait en y promenant la main. Erreur ! un simple déplacement du point de vue change la ligne droite en zigzags, et en trompe-l'œil ce qui sautait aux yeux : nuance à peine saisissable qui paraissait devoir déjouer toutes les subtilités de l'analyse, et que M. Cuvillier-Fleury a admirablement saisie. Accomplir un pareil tour de force sans que rien trahisse l'effort, n'y rien perdre de l'aisance de ses mouvements, de la grâce

de son langage, réussir à charmer les gens du monde en étonnant les hommes du métier, c'est une véritable création.

Peut-être ai-je eu tort de parler trop légèrement du bagage littéraire de M. Dupin, qui exclut toute idée de légèreté. Parmi ses œuvres, il en est une, la plus petite et la meilleure, la plus inconnue et la plus aimable, improvisation du cœur, notice conjugale qu'il écrivit après la mort de sa femme et qu'il distribua seulement à quelques amis. Cette brochure intime, à peine sortie du demi-jour où se plaisent les affections de famille, a inspiré à M. Cuvillier-Fleury un des passages les plus applaudis, un des mouvements les plus éloquents de son beau discours. Qui, mieux que lui, avait le droit de proclamer cette bienfaisante et balsamique influence, l'honneur et la joie du foyer, sans laquelle le travailleur ne serait qu'un esprit sans âme, qui sait donner à un conseil le charme d'une caresse, payer d'un sourire un sacrifice, doubler un succès en le partageant, noyer un échec dans une larme, créer une atmosphère de tendresse et de paix dans une vie d'agitation et de lutte, et devenir au besoin une seconde conscience, aussi forte dans son apparente faiblesse que la nôtre est faible dans ses prétentions à la force?

La Rochefoucauld, je le crains, et quelques-uns de nos moralistes modernes, assombris ou endurcis au contact des révolutions, ne seraient peut-être pas, sur ce chapitre délicat, de l'avis de M. Dupin et de M. Cuvillier-Fleury. Ils leur diraient (bien à tort), que les femmes ne donnent

pas toujours le conseil le plus héroïque; que, par cela même qu'elles possèdent au plus haut degré l'esprit de famille, il leur semble peu sage de sacrifier trop longtemps cette famille à un idéal d'abnégation politique, mal récompensée par le fait accompli; que, si un spirituel romancier a pu dire que les mères qui ont quatre filles assassineraient pour les marier, il serait permis d'ajouter d'une façon moins sanguinaire que celles qui ont trois fils déserteraient pour les placer; qu'enfin, lorsqu'on voit un homme public capituler avec le succès, se rallier au pouvoir, retourner sa cocarde et se prêter aux vainqueurs au lieu de se garder aux vaincus, on doit demander comme l'alcade de je ne sais quel drame espagnol : Où est la femme ?— Tout cela est spécieux sans être vrai, vrai sans être vraisemblable; mais tout cela ne nous empêchera pas de savoir gré à M. Dupin et à M. Cuvillier-Fleury d'avoir adopté l'opinion contraire. L'un nous a appris, dans sa touchante brochure, comme quoi, après sa démission provoquée par les décrets du 22 janvier 1852, guérison trompeuse, trop tôt suivie d'une rechute, sa femme, plus éprise d'honneur que de gloire, lui décerna sur-le-champ une indemnité et une récompense que les maris devraient préférer à toutes les grandeurs de ce monde. Elle lui tendit la main et l'embrassa. Noble femme! son rôle de bonne fée n'était pas fini; il s'est retrouvé dans la succession académique. M. Cuvillier-Fleury, voulant nous faire entendre ce qu'il ne pouvait pas dire et ce qu'il ne lui était pas permis de taire, n'a eu besoin que de ces mots: « Quelques années plus tard, madame Dupin était

morte! » — Voilà le triomphe du genre; tout un chapitre d'histoire publique et privée, résumé dans une prétérition, un regard, une inflexion de voix et une réticence. Les annales de l'Académie conserveront le *Madame Dupin était morte*, à côté du *Tibère régnait*, de Raynouard ; et encore, quelle différence ! La critique, en pareil cas, vaut bien mieux que la tragédie.

M. Cuvillier-Fleury a lu à merveille son discours ; avec une justesse de ton, une finesse d'accent, une variété de détail, qui pourraient, comme le discours lui-même, être proposées pour modèle. M. Nisard, chargé de lui répondre, avait le désavantage de parler assis ; il en est résulté, au début, un peu de sécheresse et de froideur ; mais cette première impression n'a pas tardé à se dissiper, et l'orateur, maître de son auditoire, a su faire apprécier, dans cet excellent morceau de littérature, une autre forme de la critique, ingénieuse, sensée, correcte, fidèle à la tradition, amoureuse d'autorité et de discipline. M. Nisard a parfaitement caractérisé les belles Études historiques du récipiendiaire ; il a très-habilement glané dans le vaste champ d'où M. Cuvillier-Fleury avait rapporté une si riche moisson et où le défunt avait si laborieusement semé l'ivraie et le bon grain. Il nous a recommandé à tous — et la leçon n'est jamais inutile — la tolérance politique, d'autant plus essentielle que les esprits sont plus inquiets, l'horizon plus sombre et le terrain plus mouvant. Resterait à savoir pourtant jusqu'où doit aller cette tolérance, et si la variété des défections aurait le droit de la réclamer comme la diversité des opi-

nions. Mais nous voulons demeurer obstinément littéraires à propos de cette belle séance dont la longueur, aggravée par la dureté des banquettes, a été si heureusement dissimulée par le talent des orateurs. Entendre constamment parler de fauteuil, quand on est si mal assis, c'est éprouver doublement le supplice de Tantale. Mais prêter l'oreille à ce pur et noble langage, c'est un bonheur rare, une jouissance d'Athénien qui rendrait au besoin Spartiate. Si nous adressions à M. Nisard une dernière chicane, ce serait donc uniquement au nom de cette bonne littérature dont il a été un des plus courageux défenseurs et qui l'accepte aujourd'hui comme un maître. Les priviléges du discours académique ont leurs limites, et, par cela même que M. Nisard est à la tête d'une école très-sévère pour le style moderne, il devait renoncer à défendre une cause impossible, la seule cause que M. Dupin aurait infailliblement perdue : le style de M. Dupin. Il ne suffit pas même de dire que M. Dupin n'avait pas de style; il en avait un, malheureusement, trivial et incorrect dans le genre intime; emphatique, suranné, sentant la basoche et criblé de solécismes dans le genre solennel. Ses *Mémoires* en font foi, et j'en citerais des milliers d'exemples, si mon article, beaucoup trop long, pouvait s'accorder avec mon temps, beaucoup trop court.

Encore une fois, n'insistons pas, et ne gardons de cette heureuse journée qu'un sympathique et reconnaissant souvenir. M. Nisard nous a dit de belles et bonnes paroles sur la gloire. La gloire, grande chose et grand mot, plein de prestiges, de périls et d'ivresses! La dignité a aussi son

prix, la dignité des lettres surtout, que l'on est sûr de retrouver à l'Académie quand elle se compromet ailleurs. Un cabinet de travail, honoré et recueilli, s'ouvrant sur le foyer domestique, voilà ce qui repose et relève l'intelligence et le cœur. Nous n'avions pas à regarder bien loin ni à chercher bien longtemps dans la salle pour comprendre que les distinctions et les succès de l'esprit n'étaient pas le seul bienfait accordé par la Providence aux deux hommes éminents que nous venions d'écouter; — pour deviner où ils avaient puisé, au milieu des épreuves de la vie, leur consolation et leur force.

XX

M. DE BARANTE

I

28 avril 1867.

Un illustre ami de M. de Barante, à qui je parlais de mon intention de rendre hommage à cette pure et douce mémoire, me répondit : « Écrivez hardiment que M. de Barante a été un des esprits les plus originaux, les plus constamment originaux de ce temps-ci. »

Je me demandai d'abord si cette épithète était bien celle qui convenait le mieux à l'auteur de l'*Histoire des ducs de Bourgogne ;* mais un moment de réflexion me suffit pour en reconnaître la justesse.

Tout est relatif, et l'originalité n'a pas le sens impérieux et absolu que lui assigne l'opinion commune, en la plaçant de préférence dans une certaine bizarrerie ou une certaine violence d'idées, de conduite ou de caractère. Le bon sens peut être original au milieu d'une société éprise de paradoxes et de sophismes ; la modération

peut être originale dans un siècle où la rapidité des catastrophes, le froissement des intérêts et des passions, l'ardeur des luttes, l'injustice des partis, le scandale des défections ou des fortunes mal acquises, nous disposent à l'exagération et à l'amertume. Une piété aimable, sévère pour elle-même, indulgente pour les autres, évitant avec un soin égal de nous faire damner dans ce monde et de nous damner dans l'autre, devient une originalité, et des meilleures, en un temps où la dévotion emploierait volontiers à brûler les impies, tous les fagots que ceux-ci nous débitent sous prétexte de libre pensée et de progrès.

Si nous descendons de ces hauteurs pour rentrer dans nos attributions littéraires, même spectacle, même contraste. Celui-là a pu se dire véritablement original, qui, jeté en présence d'une révolution radicale dans la poésie, le théâtre, la critique, les lettres et les arts, n'en a été ni enivré, ni effrayé ; a su traduire Schiller sans renier Racine, donner à l'histoire l'intérêt, la vie, la couleur locale, sans jamais la défigurer ou la travestir ; qui a contribué, pour sa part, à nous révéler le génie des littératures étrangères, sans abdiquer une seule des qualités de l'esprit français ; qui a surtout et partout évité les écueils et les piéges de la fausse originalité, de l'originalité *voulue* qui cesse d'exister par cela même qu'elle s'exagère ; la prétention, l'affectation, la bouffissure, l'abus des grands mots, des tons criards, des formules hautaines, la plénitude de soi-même, la recherche de l'effet à tout prix, le sacrifice de l'idée à l'image et du sentiment à la

phrase, la manie d'arborer un drapeau, de rédiger un programme, d'échanger une consigne, de faire de notre voisin un grand homme pour qu'il fasse de nous des demi-dieux... Je m'arrête : M. de Barante a écrit le *Tableau de la littérature française au dix-huitième siècle :* j'aurais trop l'air de vouloir écrire l'histoire de cette littérature au dix-neuvième.

Enfin, pour se rapprocher un peu plus de la vie privée ou du moins de cette vie morale qui, suivant qu'elle est bien ou mal dirigée, peut faire tant de bien ou tant de mal à la vie politique et littéraire, quelle originalité plus précieuse et plus évidente que celle-là : un jeune homme de seize ans, spirituel, sympathique, doué de tous les agréments de la *sociabilité* française, ne se laissant atteindre ni par la *mal'aria* du directoire, ni par les ivresses du consulat; un homme de vingt-huit ans, resté digne de rêver et de contracter un de ces mariages de cœur qui sont à la fois, pour les existences pures, la récompense du passé et la garantie de l'avenir; un fonctionnaire de l'empire réussissant, par le charme de son esprit, à obtenir l'amitié de madame de Staël, et plus tard, à force d'urbanité, de droiture, de tendresse pour l'héroïsme et le malheur, devenant, sous un habit de préfet, l'ami, le confident, le secrétaire inspiré de l'illustre veuve de Lescure et de la Rochejaquelein; un sage, ayant traversé sans une éclaboussure ces révolutions où l'on n'a pas besoin de tomber pour se salir; si honnête, si bien en paix avec sa conscience, qu'il exerce sur les âmes troublées une influence balsamique, semble leur communiquer quelque

chose de sa propre vertu, et qu'il lui est possible d'aimer et de louer M. de Talleyrand sans se compromettre, comme ces femmes irréprochables qui consolent et relèvent les femmes déchues ; un ambassadeur de Louis-Philippe arrivant, par le seul prestige de ses manières, de son langage, de ses qualités solides et charmantes, à fondre les glaces de la Russie et à vaincre pacifiquement, chez l'empereur Nicolas, cette attitude revêche et altière qui ressemblait, non pas précisément à l'envie de nous faire la guerre, mais au désir de nous laisser croire qu'il allait nous la déclarer !

On le voit, l'épithète d'*original* n'était pas si mal choisie, et si vous me dites qu'en l'appliquant à un homme sage, sensé, doux, ferme, spirituel et bon, je fais incidemment la satire de mon époque, je vous répondrai que j'en suis attristé, mais que je n'en suis que plus convaincu.

Nous pouvons maintenant aborder la vie et les œuvres de M. de Barante : la cadre est prêt ; il ne s'agit plus que d'essayer l'esquisse.

Pourvu que l'on soit allé à Vichy, on connaît la ville de Thiers ; on a passé, au moins une fois, par cette route magnifique qui aboutit au *cordon,* ainsi nommé parce que, de loin, il fait l'effet d'une mince tresse de pierre, tendue le long du rocher taillé à pic.

C'est de là qu'on jouit du magnifique panorama, célèbre dans toute la France ; mais si le regard, au lieu d'embrasser cet immense horizon, descend en droite ligne au bas de la montagne, il est frappé d'un spectacle non moins

pittoresque et plus singulier peut-être; les fabriques et les usines qui sont la richesse de Thiers, baignées à demi dans les eaux de la Durolle, au fond de ce gigantesque entonnoir, et reliées à la ville haute par des groupes de maisons qui ont l'air de gravir les escarpements comme des troupeaux de chèvres.

Cette ville laborieuse et grave, comme tous les pays où la pauvreté et le travail se montrent sous leurs aspects les plus âpres, servit de berceau à la famille de M. de Barante, qui, sous son premier nom de Brugière, se distingua, dès le dix-septième siècle, dans la magistrature locale, au barreau et dans la littérature. Mentionnons rapidement Claude-Ignace Brugière, arrière-grand-père de notre illustre contemporain, auteur de pièces jouées à la Comédie-Italienne, ami de le Sage et de Regnard. Sa réputation d'homme spirituel était si bien établie, et ses enfants la soutinrent si bien, que l'on disait, de son temps et après lui : « *De l'esprit comme Brugière.* » — Son fils Sébastien cultiva aussi les lettres, et fut l'ami de Danchet, originaire de la même province et membre de l'Académie française. Il mourut en 1768, laissant un fils que nous retrouvons, en 1788, lieutenant criminel du bailliage de Riom. Ce fils, Claude Brugière de Barante, avait épousé, en 1780, mademoiselle Tassin de Villepion, fille aînée d'un intendant des finances du duc d'Orléans. C'est de ce mariage que naquit, le 10 juin 1782, Prosper Brugière de Barante, celui qui nous occupe aujourd'hui, et dont les écrits, le talent, les hautes fonctions et les vertus devaient jeter tant d'éclat sur ce nom déjà si honorable.

Prosper de Barante venait au monde dans des conditions très-favorables à cette première éducation intellectuelle, qui ne décide pas d'une destinée, mais qui, si elle se rencontre avec une heureuse nature, laisse des traces indélébiles. Son père était un de ces lettrés de bonne compagnie, qui manquent aux sociétés nouvelles, et qui, dans l'ancienne, servaient de trait d'union entre l'esprit des salons et l'esprit littéraire. Rien ne remplace, dans une jeune intelligence, cette culture délicate à laquelle l'affection paternelle donne à la fois l'attrait d'un plaisir et l'autorité d'une leçon. Mais les dates que nous rappelons étaient déjà bien voisines des années néfastes où l'intérieur des familles allait subir le contre-coup des crimes et des malheurs publics. La Terreur n'épargna pas M. Brugière de Barante, et il fallut la protection d'un député de la Dordogne, Élie Lacoste, pour le sauver de l'échafaud.

Ces années terribles et ardentes ressemblaient, pour les adolescents d'alors, aux soleils des tropiques qui mûrissent en un jour ce qu'ils ne tuent pas en une heure. La science s'improvisait comme la victoire, les ingénieurs comme les généraux. Prosper de Barante vint à Paris, en 1794, continuer ses études commencées au collége d'Effiat. Son père l'accompagnait dans cette étape préparatoire où il s'agissait de choisir entre les mathématiques dont le règne s'annonçait brillamment, et les lettres, vers lesquelles le jeune écolier penchait par vocation et par pressentiment. Les mathématiques l'emportèrent d'abord. Prosper de Barante eut pour maître le célèbre

Poinsot, et il fut admis, en 1799, à l'École polytechnique ; mais on ne négligeait pour cela ni les études plus attractives pour l'imagination, ni les relations mondaines qui se renouaient après l'orage et que l'on retrouvait dans quelques salons entr'ouverts. Que pouvait être la causerie française à ce moment transitoire où les hommes d'esprit, étonnés de ne pas être morts, s'essayaient à revivre en mêlant leurs souvenirs à leurs surprises? Les traditions étaient trop récentes pour qu'on pût les oublier ; la révolution était trop complète pour qu'il n'y eût pas beaucoup d'idées neuves dans ce regain d'ancien régime : aucun détail de ce réveil ou de cette refonte ne pouvait être perdu pour l'esprit vif et curieux de Prosper de Barante : il y prit goût à ce métier de causeur dont il offrit jusqu'à la fin le modèle le plus exquis et le plus rare.

Son père le conduisait souvent dans le salon de M. Mérard de Saint-Just, un de ces hommes dont on pouvait dire ce que l'on avait dit de madame Geoffrin : « Il n'a pas d'esprit, mais on a de l'esprit chez lui. » M. Mérard recevait, entre autres habitués, son parent, M. Creuzé de Lesser, poëte ingénieux, *librettiste* spirituel, et ceci m'explique un fait qui m'avait toujours intrigué ; comment ce nom terrible et noir de Saint-Just avait pu figurer sur l'affiche de l'Opéra-Comique, vouée aux couleurs les plus tendres de la plaisanterie facile et de l'amour couronné de roses. Évidemment, ce Mérard de Saint-Just fut le collaborateur de son cousin, et ils écrivirent ensemble quelques jolies pièces, mises en musique par

Gaveaux et par Boïeldieu. J'ai connu, vers la fin de sa carrière, M. Creuzé de Lesser, alors préfet de l'Hérault. Il n'avait rien perdu de son talent de versificateur, de sa grâce un peu futile, et il lui arrivait parfois de scandaliser ses administrés et ses conseillers de préfecture en invitant à sa table madame Boulanger et madame Pradher, quand elles passaient à Montpellier.

Vingt ans plus tard, Prosper de Barante eût probablement trouvé M. Creuzé de Lesser trop frivole; mais, à cette époque, il y eut plaisir et profit pour lui à être accueilli dans une maison hospitalière, où il assistait pour la première fois à la comédie mondaine, interrompue par la tragédie. Quand la société politique essaya de se reformer, le gouvernement, qui cherchait des hommes intelligents et honnêtes, ne pouvait laisser à l'écart ni M. de Barante, ni son fils ; le premier fut nommé préfet de l'Aude, le second ne tarda pas à être attaché à une division du ministère de l'intérieur.

Dans l'intervalle, le jeune Prosper de Barante avait renoncé à poursuivre la carrière que lui ouvrait l'École polytechnique, et il avait eu la douleur de perdre sa mère.

C'est dans des notes intimes, mémoires écrits au jour le jour et pour lui seul, que l'on peut retrouver et prendre sur le fait les sentiments, les pensées, les émotions de cet homme excellent, à mesure que se déroulaient les événements du dehors, qu'il se voyait en contact avec de nouveaux personnages ou aux prises avec les tristesses et les épreuves de la vie. Rien de plus touchant que cet épi-

sode de ses afflictions filiales, ses retours auprès de sa mère, les soins qu'il lui prodigue, ses déchirements de cœur quand il ne lui reste plus d'autre consolation que de la pleurer et de se souvenir de ses vertus. On respire à chaque page de ce manuscrit de famille, qui pourrait s'appeler le livre de comptes de l'âme, je ne sais quel parfum de sincérité, de tendresse et de bonté, qui expliquerait au besoin le mot de M. de Talleyrand : « Je défie Barante, avec tout son esprit, de parvenir à se faire un ennemi ! » —Ce n'est pas la gravité solennelle de l'histoire avec ses conditions inévitables d'arrangement et d'ajustement ; ce n'est pas l'artificielle familiarité des Mémoires, où l'auteur, en parlant de soi, est forcé de songer au public : c'est une intelligence d'élite, une imagination heureuse, se repliant chaque soir sur elle-même, pour s'interroger, loin du monde extérieur, sur ce qu'elle a fait, ressenti, jugé, souffert, observé ; c'est, pour une conscience attentive et vigilante, l'art de vérifier ses dates; pour les affections domestiques, la part des douleurs et des joies inscrite en marge de ces pages que l'on est seul à relire ; pour l'homme du monde, l'écrivain, le publiciste, l'homme politique, une série de jalons qu'il retrouvera plus tard et qui l'aideront à reconnaître son chemin ; enfin, pour celui qui essayerait de se faire à son tour l'historien ou le biographe de M. de Barante, c'est un document plus précieux, plus significatif que tous les autres ; une partie essentielle de cette vie si bien ordonnée, si sage, si nette, que, pour être sûre de n'avoir rien à cacher, elle voulait s'examiner en tout, et qu'avant de

chercher l'approbation d'autrui, elle exigeait son propre témoignage ; c'est un reflet de cette lumière intérieure qui ne se répandait au dehors qu'après avoir concentré au dedans sa chaleur et sa clarté !

Pendant cette première halte au ministère, Prosper de Barante fit connaissance avec des hommes distingués, qui ne tardèrent pas à l'apprécier ; M. de Montlosier, le comte de Narbonne, M. Benoist. Vers la même époque, allant visiter son père, récemment nommé préfet du Léman, il fut présenté à Coppet, c'est-à-dire à madame de Staël.

On sait quelle était alors la situation de cette femme illustre. Déjà suspecte au Premier consul comme elle devait être plus tard proscrite par l'empereur, elle représentait, dans les lettres, cet esprit d'opposition et d'indépendance dont l'honneur et le péril allaient être partagés, après le sanglant épisode du fossé de Vincennes, par M. de Chateaubriand. Tout n'était pas or pur et sans alliage dans le génie, les idées et l'entourage de madame de Staël. L'adoration légitime, mais excessive, qu'elle avait vouée à son père, l'aveuglait sur la vraie portée du rôle joué par M. Necker avant et pendant la révolution. Elle avait un faible pour les nébuleuses chimères de la littérature et de la métaphysique allemandes, faible qu'on lui pardonne en faveur de son beau livre. L'emphase ne lui déplaisait pas, et je dirais volontiers qu'elle lui était nécessaire pour se maintenir dans une atmosphère privilégiée et spéciale où tous les Oswald sont respectueux et où Corinne décourage tous les comtes d'Er-

feuil. Il était difficile, avec elle, de bien savoir où finissait le roman, où la réalité commençait. Ce que devenait le naturel dans cette nécessité perpétuelle d'une représentation factice, je vous le laisse à penser. On le chassait tous les matins, et il ne revenait pas au galop. Cet esprit éblouissant, infatigable, irrésistible, avait presque toujours l'air de monter sur une estrade ou de se promener sous un dais. Bref, si les locutions triviales étaient permises à propos de cette figure au turban héroïque, on pourrait dire qu'il y avait à *en rabattre*, ou, si vous aimez mieux, qu'on devait *en prendre et en laisser*.

Ce fut sans doute pour Prosper de Barante, alors âgé de vingt ans à peine, une occasion d'appliquer ce caractère original dont je parlais tout à l'heure. Il admira madame de Staël; il mérita d'être distingué par elle, mais il ne se laissa gagner ni par la contagion germanique, ni par la déclamation sentimentale, ni par les velléités républicaines; il resta Français, sensé, plein de naturel dans l'esprit, observateur bienveillant et clairvoyant tout ensemble. S'il résistait avec grâce aux séductions d'une grande intelligence un peu trop portée à l'exagération, des prestiges d'un autre genre rencontraient en lui plus de résistance encore et plus de méfiance. Il comprit dès lors ce que coûte la gloire des armes, ce que valent les victoires et conquêtes, quand il faut les acheter au prix de la dignité humaine, de la sûreté des relations, de ces libertés honnêtes qui sont la condition même et la vie des sociétés civilisées; il conçut en germe pour les abus de pouvoir, pour les excès de l'arbitraire et de la

force brutale, une haine d'autant plus profonde et plus tenace, que cette belle âme était plus embarrassée de haïr.

Cependant on n'était encore qu'en 1805, à l'*aurore.* Prosper de Barante venait d'être nommé auditeur au conseil d'État. La littérature, cette tentatrice des jeunes gens et parfois cette consolatrice des vieillards, lui avait déjà fait des avances sous les traits d'une des figures les plus intéressantes du dix-huitième siècle, mademoiselle Aïssé, dont il avait publié les lettres. Le jeune auditeur, traduisant à sa façon le *semper ego auditor tantum ?* de Juvénal, s'avisa, à propos d'une tragédie d'*Henri IV*, d'entamer une polémique avec le fameux Geoffroy, à qui aujourd'hui on ne confierait pas le feuilleton dramatique dans le plus infime journal de Paris, et qui dictait alors des lois à tous les rois et à toutes les princesses de théâtre. L'empereur n'aimait pas que les stagiaires de la politique eussent, sans le consulter, une opinion personnelle : il fit voyager le contradicteur de Geoffroy, d'abord en Espagne, puis en Prusse et en Pologne, avec la mission délicate d'administrer des provinces conquises.

Ainsi, à quelques mois de distance, M. de Barante avait pu observer deux faces du génie de Napoléon ; dans son action immédiate et dans ses effets de lointain. A Paris, ses fonctions d'auditeur, en le rapprochant du maître, lui avaient donné la mesure de ses facultés extraordinaires ; dans les pays conquis, il put voir de près les misères, les plaies, les sourdes colères, les haines nationales, qui se cachent sous des bulletins de victoire ; son bon sens et

son cœur généreux triomphèrent de la première de ces deux épreuves, et profitèrent de la seconde. L'une lui révéla le fort et le faible de cette nature qui, à force de se croire exceptionnelle, devait retomber sous la loi commune, et qui, en rêvant l'impossible, ne pouvait manquer de se briser contre l'inévitable. L'autre, en lui inspirant l'horreur de ces gigantesques dénis de justice et d'humanité, lui fit pressentir, à l'apogée des triomphes, les catastrophes vengeresses.

Ces secrètes révoltes d'esprit et de cœur furent devinées : la sous-préfecture de Bressuire fut imposée comme une demi-disgrâce à ce censeur de vingt-quatre ans, que le génie n'enivrait pas, et que la conquête attristait.

Cette espèce d'exil à Bressuire, qui devait aboutir, cinq ou six ans après, aux préfectures de la Vendée et de la Loire-Inférieure, marque dans la vie de M. de Barante une date caractéristique. Qu'on songe à ce qu'était Bressuire en 1807 ! Une ruine dont chaque pierre incendiée ou brisée, en rappelant les maux de la guerre civile, en éternisait les rancunes ; une cicatrice toujours prête à se rouvrir ; une blessure qui ne voulait pas se fermer ; les survivants des grandes luttes de la Vendée, nichés tant bien que mal, non pas dans les châteaux réduits en cendres, mais dans des fermes dont l'herbe et le chaume avaient recouvert à la hâte les toitures trouées par les balles ; dans les âmes, un ressentiment implacable contre tout ce qui personnifiait la révolution et le nouveau régime, soit sous la veste du *pataud*, soit sous l'habit neuf

de l'acheteur de biens d'émigrés, soit sous l'uniforme du fonctionnaire.

Voilà le coin de terre que M. de Barante était chargé de réconcilier avec le gouvernement impérial. Tel était le désarroi de ce poste pénitentiaire, que le nouveau sous-préfet eut cinquante amis avant d'avoir un logement. Mais bientôt les contrariétés de la disgrâce, les petits embarras de l'installation et du début s'effacèrent pour lui dans le sentiment d'une mission qui ne figurait pas sur son programme officiel, dans le contact d'une grandeur morale que nul n'était plus digne de comprendre et de populariser auprès des générations nouvelles. C'est à dessein que nous venons d'écrire ce mot de *grandeur morale*; il exprime le genre de séduction auquel Prosper de Barante dut être le plus sensible et qu'il n'avait pas rencontré parmi les types les plus brillants de l'héroïsme alors à la mode, qui gagnait les batailles, prenait d'assaut les cœurs et les villes, s'emparait des trônes et des royaumes. Il manquera toujours quelque chose, pour les intelligences délicates, à l'héroïsme purement militaire ou soldatesque, qui se fait le complice et l'expression de la force, sans se demander si cette force le dirige au nom d'une idée, d'une vérité et d'un devoir. L'héroïsme vendéen était d'un ordre supérieur, et M. de Barante, en dehors de toute question de personne ou de politique, se sentit plus à l'aise avec celui-là qu'avec l'autre. L'attrait fut réciproque ; on est aisément deviné par ceux que l'on comprend bien. A la seconde visite, préventions et méfiances tombèrent ; la marquise de la Rochejaque-

lein, ses parents, ses amis, les officiers de Cathelineau et de Lescure reconnurent pour un des leurs ce jeune sage, susceptible de généreux enthousiasmes, plus préoccupé de la qualité de la gloire que de sa quantité, qui les complétait en les admirant. Ce qui en résulta, on le sait. Il ne s'agit pas de chercher quelle fut réellement la part de M. de Barante dans la rédaction des *Mémoires* de madame de la Rochejaquelein. Qu'il ait écrit une fois, un seul jour, sous sa dictée, cela nous suffit; c'est une âme que nous étudions, plutôt qu'une série d'actes politiques ou un ensemble d œuvres littéraires, trop vaste pour un espace aussi limité que le nôtre. M. de Barante en Vendée, telle est l'image sur laquelle nous aimons à rester aujourd'hui, avant de retrouver sur un autre théâtre l'écrivain et l'homme politique.

II

Toute carrière longue et bien remplie se trouve nécessairement en contact, tantôt avec les grandes idées et les sentiments généreux qui servent de points de ralliement aux belles âmes, tantôt avec les opinions passagères et partielles (j'allais dire partiales) qui seraient déjà, de leur propre fond, petites et vulgaires, quand même nos passions n'y ajouteraient pas leur vulgarité et leur petitesse.

Nous avons trois raisons pour nous en tenir, vis-à-vis de M. de Barante, au premier de ces deux contrôles : d'abord il nous semble le seul digne de lui ; seconde-

ment, l'espace qui nous est accordé est trop restreint pour que nous puissions entrer dans le détail ; enfin nous sommes sûr, en restant sur ce terrain, d'être d'accord avec quiconque, en dehors de toutes les nuances politiques, sait apprécier, chez l'homme dont nous parlons, l'heureux équilibre des plus saines facultés de l'intelligence, le noble emploi des meilleures inspirations du cœur.

Les grandes idées avec lesquelles eut à compter la jeunesse de M. de Barante, nous les connaissons : c'est la liberté, qu'il ne crut devoir ni condamner ni maudire, malgré les images de tristesse et de terreur dont elle avait entouré son enfance ; c'est la gloire des armes, héroïque ivresse dont les fumées le trouvèrent insensible ; l'esprit de conquête, usurpation à l'extérieur, dont il comprit l'injustice et le péril ; le dévouement à quelque chose de plus grand que l'homme, de plus beau que la gloire et de plus immortel que le génie, qui lui apparut sur les ruines encore fumantes de la Vendée. Ajoutez à ces sujets d'émotion, de réflexion, de répugnance, de sympathie et d'attrait, les sentiments de famille, les affections domestiques qui se révélèrent dès l'abord à M. de Barante sous leurs plus précieux aspects, qu'il ressentit avec une vivacité toujours jeune et dont le reflet éclaire chaque page de ses *notes intimes :* vous aurez, en abrégé, les premiers chapitres de l'histoire de cette âme, les premiers éléments de cette étude morale à laquelle nous avons donné le pas sur l'étude littéraire et politique.

Les années allaient vite, et les événements marchaient plus vite encore que les années. En février 1809, Prosper de Barante, âgé de vingt-six ans à peine, passa de la sous-préfecture de Bressuire à la préfecture de la Vendée : bien peu de temps après, par une contradiction singulière, son père, préfet du Léman, était destitué pour avoir trop ménagé madame de Staël et la spirituelle petite Fronde groupée autour d'elle. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'il y a là un trait de caractère, bon à noter. Le jeune de Barante était récompensé pour avoir su se faire aimer des Vendéens et les avoir ralliés, non pas aux institutions impériales, mais à sa personne ; son père était puni pour avoir traité avec trop de courtoisie et de bienveillance une brillante colonie d'exilés ou de mécontents qui ressemblait à une protestation vivante de la liberté contre la force. Dans cette contradiction apparente, le génie de Napoléon était conséquent avec lui-même. L'action, l'héroïsme, la résistance par les armes, ne déplaisent pas aux despotes, alors même qu'ils ont à les combattre, parce qu'ils espèrent toujours les vaincre et qu'en les rencontrant sur un champ de bataille ils ne demandent leur victoire qu'à des moyens dont ils sont sûrs ; la supériorité des gros bataillons ou le prestige de leur étoile. La résistance purement idéale les irrite, parce qu'ils ne savent où se prendre pour la fléchir ou la dompter. Trop forts ou trop superbes pour redouter l'ennemi visible et palpable, ils se sentent désarmés contre cette insaisissable ennemie qu'on appelle l'idée, laquelle n'a d'autre régiment que quelques penseurs, d'autre place de guerre

que quelques âmes pures et droites. Elle échappe à leur rêve de conquête ou d'assimilation universelle ; ils savent d'instinct qu'elle les domine dans sa faiblesse, qu'elle les brave dans son exil et qu'elle aura, dans sa défaite, plus de longévité que leurs triomphes. C'est pourquoi Napoléon avait moins d'antipathie contre les Vendéens, qu'il ne désespérait pas de ramener ou de fondre dans l'ensemble d'une organisation toute militaire, que contre ceux qu'il appelait avec un mélange de raillerie hautaine et de vague appréhension les idéologues. Ceci expliquerait comment il fit, à cette époque, brusquement rentrer dans la vie privée M. de Barante le père, et comment il nomma le fils préfet dans le pays même où tous les administrés de Prosper de Barante était devenus ses amis.

Mais tout cela, faveur et disgrâce, victoire et résistance, prestige du génie ou abus de la force, approchait du dénoûment terrible qui allait venger la liberté en faisant gémir le patriotisme, et dont on n'avait pas même le droit de se consoler en le déclarant inévitable. L'effet logique de cette douloureuse phase qui va de 1811 aux Cent jours était de mettre les esprits sensés, honnêtes, dévoués à leur pays, en présence d'éventualités plus ou moins fatales qui, en leur préparant de nouveaux devoirs, inquiétaient ou exerçaient d'avance les consciences délicates. On a dit et répété mille fois, d'après un moraliste ingénieux, que le difficile, en temps de révolution, n'est pas de faire son devoir, mais de le connaître. A ce mot de révolution, je substituerais volontiers celui qui exprimerait des catastrophes d'un autre genre,

telles que les défaites de 1813, les invasions de 1814 et de 1815, où devaient saigner toutes les fibres du cœur, pendant que la raison était forcée de s'incliner devant le châtiment divin et de chercher le salut ou l'espérance en dehors d'un gouvernement condamné à mort par la justice de Dieu et les représailles des hommes.

Il y eut pourtant, au seuil de ces lugubres années, une oasis charmante dans la vie de M. de Barante. Nous l'avons vu préludant à ses succès de lettré et d'homme du monde dans le salon de Mérard de Saint-Just et de Creuzé de Lesser. Douze ans plus tard, il trouvait dans une société spirituelle et célèbre, à Sannois, chez la comtesse d'Houdetot dont le nom réveille tant de gracieux souvenirs, non-seulement le charme d'une causerie où revivaient les meilleures traditions du dernier siècle, mais une influence plus sérieuse, l'éveil de sentiments plus durables, les éléments du seul bonheur qui fût digne de lui. Cette âme d'élite n'aurait pu goûter ou comprendre ni un de ces mariages de convenance où les intérêts parlent trop haut et trop vite pour laisser la parole aux affections, ni ces liaisons passagères auxquelles le cœur ne peut promettre les deux biens les plus précieux pour un amour véritable ; la dignité qui consacre et l'immortalité qui console. Noble privilége de l'homme, preuve éclatante de la grandeur de son origine et de sa destinée, que ce qu'il y a en lui de meilleur, la faculté de penser et la faculté d'aimer, ne puisse s'exercer dans toute sa plénitude qu'en proposant l'infini à sa tendresse et à son idée !

La comtesse d'Houdetot avait une petite-fille, dont la

tante, la mère adoptive, était madame de la Briche, belle-mère du comte Molé. Tout se réunit pour rapprocher M. de Barante de mademoiselle Césarine d'Houdetot. Il était déjà l'ami intime de son frère. Héritière des grâces de son aïeule, elle ajoutait à l'héritage ces qualités sérieuses et cette fermeté de principes auxquelles le dix-huitième siècle n'avait songé, l'aimable aveugle! que lorsqu'il n'était plus temps de les acquérir et qu'il n'y avait plus moyen de s'en passer. Un vif attrait ramenait Prosper de Barante dans cette société conforme à ses goûts, dans cette famille qui comptait tant d'hommes distingués et de femmes spirituelles; un charme plus puissant l'y retint et l'y fixa. Il aima mademoiselle Césarine d'Houdetot; il la demanda en mariage; elle devint sa femme; le choix de l'un, le consentement de l'autre, furent justifiés par le bonheur de tous les deux. Beaucoup de romans commencent plus mal; très-peu finissent aussi bien.

Nous voilà en novembre 1811. Préfet de Nantes en 1813, toujours fidèle à son esprit de conciliation et de douceur, d'autant plus enclin à rompre avec toute tendance oppressive ou arbitraire, que les plaies étaient plus profondes et les calamités plus imminentes, M. de Barante, deux ans plus tard, lorsque reparurent ensemble la légitimité et la liberté, était naturellement préparé à se réjouir de leur alliance, à les accueillir avec le même enthousiasme et à les servir avec le même zèle. Les Cent jours le trouvèrent, non pas seulement inquiet et froid, mais sévère et inflexible. Il fit le nécessaire pour prévenir

dans son département les conséquences immédiates de cette gigantesque équipée, et refusa tout concours à ce qui personnifiait pour lui un pacte *in extremis* entre les trois fléaux de la France moderne: le gouvernement absolu, la révolution démagogique et la tyrannie de l'épaulette. Quand les Bourbons revinrent, M. de Barante n'avait, pour les servir, ni un mot à rétracter, ni un acte à démentir, ni une infidélité à se faire pardonner par un excès de complaisance.

Nous touchons ici à une époque dont il est difficile de bien parler, même après un demi-siècle. La difficulté est de deux sortes. Comment faire une part équitable aux fautes et aux malheurs d'un régime chargé, dès le début, du double fardeau de malheurs dont il n'était pas coupable et de fautes qui n'étaient pas les siennes? Et comment persuader aux générations nouvelles qu'il leur sied de se passionner pour la question de savoir si la Chambre *introuvable* s'est trompée, si les doctrinaires avaient raison, si M. de Villèle avait tort, si le *libéralisme* et la liberté étaient exactement synonymes, et si la fameuse ordonnance du 5 septembre a été un mal ou un bien? Ainsi on subit tous les inconvénients du lointain sans en recueillir les bénéfices. Les partis ont cela de singulier, que les erreurs commises, les expiations et les épreuves traversées en commun, les réconcilient souvent dans le présent, rarement dans le passé. Ils consentent bien à retoucher leur programme, mais non leur histoire. L'histoire *à corrections* leur déplaît, comme s'il était possible de modifier ce que l'on veut faire sans avouer qu'il aurait

fallu changer quelque chose à ce que l'on a fait. Tel homme qui proclame aujourd'hui les bienfaisantes influences de la Restauration, qui s'honore en la regrettant, qui se rapproche de ses amis et de ses derniers serviteurs, n'aimerait pas qu'on lui demandât s'il y a eu jadis beaucoup de bonne foi et de justice dans ces attaques où, sous prétexte de sauver la Charte (pauvre Charte!) on mettait constamment la royauté en cause, où des complots permanents et des émeutes incessantes servaient de commentaires aux refrains des chansonniers, aux violences de la presse et aux déclamations de la tribune. Tel autre qui a senti peu à peu se transformer, au contact des événements, ses opinions primitives, et qui n'a eu besoin que d'un très-léger effort pour entrer dans l'esprit de la société moderne, ne voudrait pas qu'on l'interrogeât sur le plus ou moins de clairvoyance de ceux qui saluèrent le retour de la monarchie comme un moyen de ressusciter ce qui ne pouvait plus revivre et d'effacer ce qui restait ineffaçable. Ce sentiment, qui semble inconséquent et contradictoire, est, au fond, naturel et honorable. Nous sommes plus ombrageux et plus susceptibles pour nos pères que pour nous-mêmes; si l'on me dit que je me trompe, mon premier mouvement est de répondre: c'est possible; c'est même infiniment probable. Si l'on prétend devant moi que mon père et mon aïeul n'ont pas eu le sens commun, je me fâche, et personne ne me blâmera.

Aussi bien, puisqu'il s'agit de M. de Barante, ces difficultés s'aplanissent et la tâche devient fort douce. Sa

politique ne fut jamais ni agressive, ni militante ; il demeurait Vendéen par le cœur, par le souvenir des années fécondes qu'il avait passées au milieu de ces héroïques débris. L'élévation et la droiture de son sens moral l'attachaient à ces principes d'ordre, d'autorité, de respect, à ces traditions vénérables et calomniées, à ces réhabilitations des grandeurs défigurées par l'esprit révolutionnaire, à tout ce monde idéal qui restait grand dans ses ruines et qui inspirait de belles pages aux poëtes, aux écrivains et aux penseurs. Ses antécédents, ses amitiés, ses relations de famille, son *tempérament* politique, le rangeaient d'avance dans ce groupe auquel il est resté fidèle jusqu'à la fin, qui essaya d'amortir le choc des partis dans une sorte de métaphysique libérale, et qui, si on a pu lui reprocher ses illusions et sa confiance en lui-même, a du moins le droit d'opposer à nos reproches une somme bien considérable de talents, de gloire et de vertus. Aveugles et sourds peut-être aux avertissements de l'inflexible réalité ; mais il y a des cécités illustres, témoin Homère ; et des surdités glorieuses, témoin Beethoven.

D'ailleurs, quand même, à cette immense distance et après tant de leçons, nous pourrions regretter de ne pas voir M. de Barante, pendant cette courte période de sa vie publique, un peu plus près de la droite et de M. de Villèle, un peu plus loin de la gauche et de M. Decazes, nos regrets ne tiendraient pas contre une idée qui va nous ramener à nos attributions littéraires. Si M. de Barante n'avait pas été, après 1815, tour à tour secrétaire géné-

ral du ministère de l'intérieur, conseiller d'État, commissaire du gouvernement, député, directeur général des contributions indirectes et pair de France, et si, après la chute de M. Decazes, il n'avait pas été forcé, par la perte de toutes ses places, d'opposer la littérature à sa disgrâce et de réparer à coups de plume les brèches de son modeste budget, nous n'aurions eu peut-être ni son livre des *Communes et de l'Aristocratie*, ni sa traduction des *Œuvres dramatiques de Schiller*, ni ses beaux articles de la *Biographie universelle* et de la *Revue française*, ni son *Histoire des ducs de Bourgogne*. Ainsi, de deux choses l'une : ou la politique de M. de Barante était dans le vrai, et alors nos réserves seraient injustes ; ou elle s'était un moment trompée, et alors nous devrions applaudir encore, puisque ce fut là la cause indirecte de son retour à la vie littéraire.

« Privé, nous dit un de ses biographes, privé d'aisance « et père déjà de plusieurs enfants, il demanda noble- « ment à sa plume la compensation des sacrifices que lui « imposait sa fidélité à ses engagements politiques. »

J'insiste sur ce souvenir, sur cette date, parce que l'on est heureux et fier de rencontrer de pareils exemples. Ils représentent à mes yeux l'anoblissement définitif de ce genre de revenu que nous devons, en toute occasion, venger de préventions absurdes et qu'il nous est permis de placer dans notre estime bien au-dessus des produits de l'immeuble, de la spéculation et du capital. Ceux-ci peuvent parfois s'accorder avec le désœuvrement, l'ineptie ou la sottise ; celui-là jamais ! il ne va pas sans le tra-

vail et le talent. Il porte avec lui toutes les secrètes jouissances, inséparables d'une tâche vaillamment accomplie et d'une récompense légitime : il est rarement troublé par cette idée affligeante ou alarmante pour les riches ; que l'argent qu'ils touchent sans s'être donné la moindre peine, a peut-être coûté bien des fatigues, des privations et des larmes. Qu'il remplace pour l'écrivain ou l'artiste une place ou une pension perdue, qu'il arrive à point pour conjurer le fâcheux effet d'une crise agricole ou industrielle, peu importe ! il n'en est pas de meilleur, de plus noble et de mieux acquis. Celui qui y trouverait à redire, mériterait qu'on lui demandât s'il lui semble préférable de capituler avec les insolences de la fortune, de trahir ses serments et ses croyances, ou de se lancer sur ce dangereux terrain de l'agiotage et des affaires, plus glissant pour l'honnête homme qui s'y dépayse que pour l'homme taré qui s'y acclimate.

Avant de prendre rang parmi les publicistes les plus ingénieux par son livre des *Communes et de l'Aristocratie*, avant de s'associer aux pacifiques conquêtes de la littérature internationale par sa traduction de Schiller, avant de faire réussir entre la chronique et l'histoire une alliance admirablement appropriée à l'esprit du moment et affirmée par le succès populaire de l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, M. de Barante avait écrit un ouvrage qui est resté au nombre de ses titres les plus sérieux et que nous ne saurions passer sous silence : c'est le *Tableau de la littérature française au dix-huitième siècle*.

On le sait, l'idée de cet ouvrage fut inspirée à l'auteur

par un de ces sujets annuels de concours que l'Académie propose et dont le public dispose. Signalons un petit détail de mœurs ou de variations littéraires. A cette époque, c'est-à-dire il y a cinquante ans environ, les candidatures et les élections académiques étaient des événements moindres qu'aujourd'hui. En revanche, les concours avaient plus de valeur; les prix distribués par l'illustre assemblée ne faisaient pas, comme de nos jours, l'effet de quelque chose d'intermédiaire entre les prix de collége et la littérature véritable; il était rare que les noms mis en lumière par ces classiques récompenses ne reparussent pas, peu de temps après, dans un plus grand cadre, prêts à passer de cette première notoriété à une célébrité plus bruyante. La poésie, l'éloquence, la critique, se recrutaient parmi ces lauréats qui s'appelaient Villemain, Casimir Delavigne, Soumet, Lebrun, Victor Hugo, Saint-Marc Girardin, Patin, Philarète Chasles. Mais aussi il arrivait quelquefois que l'œuvre reléguée au second rang par l'Académie ne s'éclipsait pas au premier devant le public, et finissait par survivre à l'œuvre couronnée. C'est ce qui advint à Casimir Delavigne pour la pièce de vers sur *le Bonheur que procure l'étude dans toutes les situations de la vie*, pièce que l'on peut regarder comme son meilleur ouvrage et où se trouvait, en germe, le drame de *Galilée :*

N'a-t-il pas expié par dix ans de prison
L'impardonnable tort d'avoir trop tôt raison?

C'est ce qui arriva à M. de Barante pour son *Étude sur la littérature du dix-huitième siècle*. L'Académie ne lui

donna pas le prix : l'auteur, sans se décourager, la remania, la développa et en fit un excellent livre.

S'il était possible de dire l'enfance de la critique comme on dit l'enfance de l'art, le mot pourrait s'appliquer au moment où M. de Barante entreprit et termina son livre. On croit rêver lorsqu'on lit les articles littéraires de ce temps-là, et lorsqu'on songe que ces pages superficielles, violentes, puériles, sans charme, sans analyse, sans aucune de ces qualités pénétrantes qui se sont révélées depuis, brèves, sommaires, serviles, sentant le courtisan ou le cuistre, imprimées à la hâte sur du papier à sucre dans des journaux grands comme la main, avaient force de loi dans le monde des lettres et en Europe.

Ces tâtonnements de la critique appliquée à la littérature et à l'histoire s'aggravaient de passions, de récriminations, de colères et de haines, justifiées peut-être par les calamités et les catastrophes récentes : le blessé a le droit de crier quand sa plaie saigne encore. Tout ce qui était soupçonné de complicité ou d'initiative révolutionnaire n'avait d'autre alternative que d'être glorifié avec fureur par les survivants du paganisme républicain et du sensualisme philosophique, ou injurié avec rage par les représentants de la réaction intellectuelle, religieuse et politique. Ce qu'il y avait de triste, c'est que la plupart de ces parleurs de religion et de monarchie obéissaient à un mot d'ordre plutôt qu'à une croyance : les meilleurs étaient plus passionnés que convaincus ; et comme le plus ou moins de modération ou de violence peut presque toujours se mesurer en raison inverse de la sin-

cérité, ces paladins de feuilleton dépassaient toutes les bornes.

Naturellement, le dix-huitième siècle comptait pour beaucoup dans ce bruyant échange de réquisitoires et de plaidoyers, de représailles et d'invectives. Le triage n'était pas encore fait. On célébrait ou on condamnait en masse, et le parti pris des panégyriques n'avait d'égal que l'acrimonie des anathèmes. Il faut lire le *Journal des Débats* ou *de l'Empire*, de 1800 à 1822, pour savoir jusqu'à quel point ont pu être vilipendés Voltaire, Jean-Jacques, d'Alembert, Diderot et leur groupe; comparées à ces aménités, les plus fameuses prouesses de l'ancien *Univers* sont à peine des coups de goupillon ou des coups d'épingle.

C'est au milieu de ce conflit que M. de Barante essayait d'étudier et de juger le dix-huitième siècle ; je dis le dix-huitième siècle, et non pas seulement sa littérature ; car la littérature est tout ou presque tout dans cette période d'ivresse et d'omnipotence spirituelle où l'esprit s'insinuait et s'infiltrait peu à peu à la place de tous les ressorts d'autorité matérielle ou morale, de toutes les puissances visibles, moribondes ou mortes sous une apparence de vie.

En relisant le *Tableau de la littérature du dix-huitième siècle*, en retrouvant toutes ces pages ingénieuses, ces aperçus justes et fins, ces portraits délicatement touchés, ces modèles de courtoisie, d'atticisme et de sagesse, je n'ai éprouvé qu'un regret : c'est que l'écrivain éminent, l'homme de bien, le chrétien doux et sincère

dont la verte et laborieuse vieillesse devait se prolonger presqu'au delà du terme ordinaire, n'ait pas écrit ce livre quarante ans plus tard. Je demande à donner mes raisons; mais voici que mon sujet m'entraîne : il n'est pas étonnant que l'on s'attarde auprès d'un homme dont le souvenir, au milieu de nos tristesses et de nos querelles, a quelque chose de balsamique.

III

Sommes-nous plus modérés, plus justes et plus sages qu'à l'époque où M. de Barante prépara et publia son livre sur la *Littérature du dix-huitième siècle?* Hélas! non : de récents exemples prouvent que le temps et l'expérience ne nous ont presque rien appris; les mêmes passions s'agitent autour des mêmes noms et des mêmes dates. Il n'en est pas moins vrai que ce siècle si brillant et si coupable, si aveugle dans ses révoltes et si cruellement puni de ses audaces, peut être aujourd'hui jugé, au point de vue d'un christianisme libéral et sincère, tout autrement que s'il s'agissait de signaler les tristes effets de l'incrédulité et de la licence.

Les œuvres restent, elles n'ont pas changé : à ne considérer que leur signification immédiate et brutale, on y retrouverait tous ces dissolvants, tous ces sophismes, tous ces éléments de désordre philosophique, intellectuel et moral, qui ont tour à tour perverti, amusé, enivré une société frivole qui jouait avec le péril et dont la mort fut un suicide. Mais il est permis maintenant de regarder au

delà du texte pour comprendre le sens, de reconnaître l'intervention divine dans cette croisade contre Dieu. Il est permis de faire dans cette littérature deux parts; celle qu'aucun paradoxe ne saurait justifier, et celle qui, en préludant à l'adoucissement des mœurs, à la réforme des lois, en acclimatant dans l'ancien régime les idées de justice, d'égalité, d'humanité, de liberté, ne pourrait être reniée sans inconséquence par quiconque glorifie ou accepte les proverbiales conquêtes de 89. S'il y a eu dans cette transformation sociale, en dehors des violences et des crimes, un retour au véritable esprit de l'Évangile, si le monde moderne, en dépit de ses imperfections ou de ses vices, malgré ses fâcheuses connivences avec les triomphes de la matière, est, en somme, plus *chrétien* que le règne du privilége, des abus et du bon plaisir, il faut bien croire que les philosophes et les écrivains du dix-huitième siècle ont dépassé leur but au lieu de l'atteindre, et qu'ameutés contre la Providence, ils n'ont réussi qu'à faire de leurs œuvres l'éclatant commentaire de sa puissance, de sa bonté et de sa sagesse.

Telle avait été, nous le savons, la pensée du spirituel et regrettable comte Alexis de Saint-Priest, lorsque, vers la fin d'une vie trop courte, il méditait un ouvrage sur le règne ou le siècle de Volaire; ouvrage où le grand démolisseur, avec son groupe, sa cour et son cortége, nous eût été montré sous son double aspect; le mal qu'il a fait, et le bien que Dieu l'a forcé de faire. Telle fut, sans nul doute, l'idée de M. de Barante, à mesure que se formait pour lui ce lointain, si favorable à la perspective et plus

instructif pour les esprits justes et droits que toutes les impressions personnelles. Mais cette idée ne pouvait mûrir qu'avec le temps ; on l'entrevoit dans le *Tableau de la littérature du dix-huitième siècle :* elle s'accorde trop bien avec le caractère et le talent de l'auteur, pour qu'il ne l'ait pas pressentie avant de l'approfondir. Trente ans plus tard, étudiée sous toutes les faces, enrichie de documents nouveaux, ajustée aux procédés de la critique contemporaine, confrontée avec les observations, les épreuves et les souvenirs d'une longue et active carrière, elle aurait pu se résumer dans une œuvre décisive et clore un débat qu'on ne termine ni en prodiguant des injures ni en élevant des statues. A sa date, le livre de M. de Barante ne pouvait être qu'une esquisse : esquisse ingénieuse, délicate, pleine de pages fines et piquantes, excellent début, succès d'estime qui devait bientôt être affirmé et absorbé par un succès populaire.

L'*Histoire des ducs de Bourgogne* marque le point culminant de la vie littéraire de M. de Barante; c'est le public qui l'a voulu, et, s'il nous sied quelquefois de chicaner son caprice, sa volonté est souveraine. Jamais livre ne parut plus à propos; quand on se reporte au moment de sa publication (1824-1826), on est tenté de dire qu'il était, non-seulement opportun, mais nécessaire ; il fallait, pour répondre au mouvement d'une époque où se ravivaient les études historiques, quelque chose d'intermédiaire entre le roman de Walter Scott, alors en pleine vogue, et l'histoire proprement dite, telle qu'on se la figurait encore avec son appareil de convention, ses allures

magistrales et sa gravité dogmatique. Déjà les travaux et le cours de M. Guizot avaient préparé le terrain où M. Augustin Thierry, à force de patience, de sagacité, par une aptitude toute spéciale à faire de l'érudition un art et à mettre de la couleur dans ses découvertes, allait créer un genre dont on retrouverait aisément la trace parmi des œuvres plus récentes. Je dirais volontiers, pour continuer ma métaphore, que sur ce terrain si bien apprêté par d'illustres travailleurs, M. Augustin Thierry recueillit les fruits, et que M. de Barante nous donnait les fleurs.

Les romans de Walter Scott avaient mis les imaginations en goût d'une sorte de vérité relative, qui n'empruntait à la fiction que tout juste ce qu'il fallait pour la rendre plus instructive, en devenant plus intéressante. Ce succès inouï avait, comme tous les succès d'engouement, sa raison d'être et sa chimère, ses avantages et ses périls; il ramenait au vrai, sinon dans les événements, assouplis ou modifiés par le chroniqueur, au moins dans les mœurs, les caractères, les costumes, la température historique et l'ensemble de ces détails que l'on désigne sous le nom de couleur locale. Mais, d'autre part, ces romans pouvaient affaiblir ou altérer le goût de la grande et sérieuse histoire, et, pour la majorité des lecteurs ignorants, il était bien difficile de déterminer dans ces récits la part exacte de la réalité et du mensonge.

L'historien des ducs de Bourgogne s'emparait des avantages et échappait aux inconvénients. Dans cette atmosphère renouvelée où circulait désormais la vie, où le passé perdait de sa rigidité sépulcrale, où les personnages,

délivrés de leur draperie officielle, reprenaient leur attitude naturelle et leur physionomie familière, il installait la chronique à égale distance du roman et de l'histoire; il ne racontait que des faits réels; les acteurs qu'il mettait en scène avaient bien réellement vécu : mais en retraçant les uns et en nous montrant les autres, il gardait les allures de conteur et employait le procédé pittoresque. On lui reprocha dans le temps — car il n'y a pas de grand succès sans chicane — d'avoir été trop fidèle à son épigraphe, empruntée à Quintilien : *Scribitur ad narrandum, non ad probandum*. Il aurait pu répondre que, dans l'œuvre qu'il avait entreprise, dans le mouvement d'études auquel il s'associait, l'essentiel n'était point de prouver, mais de ne pas tromper. Or il y a deux manières de tromper les lecteurs en leur parlant du passé; la première consiste à leur enlever la faculté ou l'envie de se reconnaître au milieu des broderies mensongères que l'on ajoute aux faits historiques; la seconde à tirer de ces faits une interprétation décevante, tantôt pour les grands de ce monde que l'on encense, tantôt pour les petits que l'on égare. L'auteur des *Ducs de Bourgogne* avait évité les deux écueils, et trouvé un succès légitime dans cette façon si heureuse de répondre au goût du moment sans en abuser.

Dès lors, M. de Barante prit rang parmi les écrivains les plus populaires de son temps, et, deux ans après, en 1828, l'Académie française ne fit que ratifier les suffrages publics en le donnant pour successeur à M. de Sèze. Ainsi les hasards mêmes de l'élection académique, d'accord

avec ses meilleurs penchants, le rapprochaient encore de cet idéal monarchique dont il avait salué en Vendée les champions intrépides et qu'il retrouvait à l'Académie sous les traits du défenseur de Louis XVI. L'hommage qu'il rendit dans son discours de réception à l'avocat et au martyr du 21 janvier fut de ceux qui partent du cœur et qu'aucun dissentiment partiel ne saurait affaiblir. Pourquoi mêlerions-nous à ces touchants et pathétiques souvenirs celui des discussions politiques qui passionnaient alors l'opinion, la tribune et la presse, et où M. de Barante, fidèle à ses amis, n'eut qu'à suivre sa propre impulsion pour n'être jamais agressif ou offensant? « A le voir, dit un de ses biographes, si modéré, si bon, si facile à vivre, si peu personnel, si peu blessant, on pouvait presque croire que, pour lui, le général Foy a été contemporain de Jean sans Peur et que M. de Polignac est de la même date que Charles le Téméraire. » — Voilà la note dominante, le trait caractéristique ; le reste n'est que l'incident et l'accessoire.

Si on le veut absolument, nous dirons que M. de Barante avait eu raison avec le maréchal Gouvion-Saint-Cyr dans la polémique relative à l'organisation de l'armée, et qu'il eut tort contre M. de Villèle à propos de cette bienfaisante loi de l'indemnité des émigrés, réparation inoffensive, qui rétablit la confiance, immobilisa le provisoire, doubla la valeur des terres, rassura les acquéreurs, satisfit les spoliés, et inaugura une prospérité financière à laquelle nous pouvons appliquer aujourd'hui les célèbres vers de Dante :

Nessun maggior dolore
Che ricordarsi del tempo felice
Nella miseria.....

Mais il eut raison, toujours raison avec la Rochejaquelein, de Sèze, Schiller, Walter Scott, Froissart, Augustin Thierry, Chateaubriand, Guizot, Royer-Collard, et c'est dans cette région sereine où le sentiment immortel domine les opinions passagères, que la critique littéraire aime à le retrouver.

Après la révolution de juillet, M. de Barante protesta contre la faiblesse de la chambre des pairs, qui, de concert avec la chambre élective, annula les promotions faites par Charles X; capitulation révolutionnaire qui entamait du même coup la prérogative royale et l'intégrité de la pairie, et qu'elle expia, deux ans plus tard, en perdant l'hérédité, c'est-à-dire en cessant d'être une aristocratie nationale pour devenir une académie politique.

Sous le nouveau gouvernement qui avait à se faire pardonner son origine par les monarchies d'antique souche, la diplomatie française devait nécessairement recruter les hommes tels que M. de Barante, M. de Sainte-Aulaire et quelques-uns de leurs amis, qui, par le charme de leur esprit, la renommée de leurs vertus, l'exquise urbanité de leurs manières, l'autorité de leur nom et de leurs alliances, renouaient les traditions brisées, tranquillisaient les chancelleries et donnaient à la *quasi-légitimité* des semblants de légitimité véritable. Il paraissait impossible qu'une royauté servie et représentée par des

gens de si bonne compagnie fût révolutionnaire, et on se la figurait aisément conservatrice en regardant ou en écoutant ses diplomates. Il y eut là une phase assez singulière où l'important, pour Louis-Philippe, était de satisfaire la révolution au dedans sans effrayer les rois, et de l'éluder au dehors sans se brouiller avec les peuples. S'il y réussit et si ce premier succès lui permit de croire qu'il avait fondé sa dynastie, il le dut en grande partie aux hommes dont nous parlons. Ils lui créèrent à l'extérieur cette aristocratie sans cesse attaquée et démolie dans les chambres, dans le journalisme et dans la rue.

Le rang qu'occupa M. de Barante dans cette colonie chargée de réconcilier les cours avec les barricades, on le sait. Ambassadeur à Turin, où l'on était alors Autrichien de cœur et d'âme, il sut, à force de se faire estimer et aimer, adoucir le dépit causé par l'expédition d'Ancône. Mais on peut dire que son ambassade à Saint-Pétersbourg (14 novembre 1835) fut, dans sa vie politique, ce que l'*Histoire des ducs de Bourgogne* avait été dans sa vie littéraire. Il ne s'agissait plus cette fois de raconter les faits et gestes de Charles le Téméraire, de Jean sans Peur ou de Philippe le Bon, mais de garder une attitude conciliatrice et digne tout ensemble vis-à-vis d'un souverain qui avait fait de son antipathie contre le gouvernement et le roi de 1830 un élément de sa propre grandeur. Dans certaines situations, il est plus difficile de se départir d'un rôle que de se guérir d'une erreur ou de modifier une idée. Or, le rôle de l'empereur Nicolas était de représenter en Europe le génie du passé et le type monar-

chique, comme Louis-Philippe et la France représentaient la révolution : « Nicolas, on l'a dit [1], fut un Pierre le Grand manqué, une de ces énigmes vivantes qui ne disent pas leur mot, faute de pouvoir l'appliquer à leur temps. Il eut la majesté et la tristesse des retardataires, emprisonnés dans le contraste de l'idée qu'ils personnifient avec celle qui va triompher. Sa secrète envie, son rôle d'apparat, sa signification européenne, furent d'arrêter la révolution, de sauver le principe des monarchies absolues, de tendre la main à l'ancien régime par-dessus les quarante années qui le rendaient impossible, de faire de son épée et de son sceptre le contre-poids de la démocratie qui s'emparait de l'Occident : mais il ne fut qu'un acteur grandiose, jouant bien le rôle sans pouvoir faire vivre la pièce. »

Tout cela a pu être observé, jugé et exprimé vingt ans plus tard, au moment où la guerre de Crimée et la mort presque mystérieuse de l'empereur Nicolas donnaient envie de se demander s'il n'avait pas regretté, avant de mourir, ses bouderies hautaines contre un gouvernement débonnaire et pacifique. Mais, en novembre 1835, trois mois après l'attentat de Fieschi, quand la monarchie de 1830, menacée par la démagogie, sapée par les conspirations, pressée entre l'opposition de gauche et les rancunes de la droite, paraissait sans cesse suspendue entre un assassinat et une émeute, l'attitude de l'empereur Ni-

[1] Voir, dans le premier volume des *Nouveaux Samedis*, le chapitre sur l'*Organisation sociale de la Russie*, par M. Alfred de Courtois

colas pouvait ressembler à autre chose qu'à une pantomime absolutiste, et l'ambassadeur de France était forcé de bien s'observer pour n'avoir l'air ni de braver, ni de fléchir, ni de flatter, ni de craindre. L'habileté de M. de Barante fut justement de rester lui-même ; sa droiture le servit mieux que toutes les roueries. Il apportait dans cette situation délicate sa bonne renommée, sa célébrité d'écrivain, les grâces sérieuses de son esprit, sa fermeté bienveillante et polie, l'élégance de son langage, tout ce qu'il fallait pour préparer par un succès personnel un succès diplomatique. Le succès personnel fut complet ; l'autre le fut moins sans doute, parce qu'à l'impossible nul n'est tenu : il suffit pourtant pour faire passer sans encombre ces années inquiètes et troublées. Le tzar et l'ambassadeur constatèrent, chacun à sa manière, le bon souvenir qu'ils gardaient l'un de l'autre. En 1841, M. de Barante reçut la grand'croix de Saint-Alexandre, seule faveur que Nicolas, depuis onze ans, eût accordée à un Français. En 1863, M. de Barante publia dans la *Nouvelle Biographie générale* de MM. Firmin Didot (tome XXXVII[e]), une notice sur l'empereur de Russie, modèle de cette impartialité courtoisie dont il a donné tant de preuves.

Il y a eu, dans la vie de M. de Barante, au déclin de la jeunesse et au seuil de la vieillesse, deux moments où la défaite de ses idées et de ses amis le donna ou le rendit tout entier à la littérature : en 1822, l'avénement de l'extrême droite aux affaires ; en 1848, la victoire de l'extrême gauche sous forme de république. On éprouve un vif sentiment d'admiration et de respect en consultant

la liste de ses écrits dans cette période de laborieuse retraite qui va de 1848 à 1865. Jamais le célèbre *laboremus!* de l'empereur romain ne reçut une application plus énergique et plus complète. Certes, à cette date alarmante pour l'humaine sagesse où la France se croyait républicaine et proclamait le droit au travail comme moyen de ne rien faire, M. de Barante aurait pu réclamer le droit au repos ; repos bien gagné par de beaux ouvrages, de nombreux services rendus au pays et près d'un demi-siècle d'activité politique et littéraire. Il avait soixante-six ans, et il restait à ce noble esprit, pour occuper et utiliser ses loisirs, trois points d'appui qui ne lui manquèrent jamais; les affections de famille, dont il était le centre et le charme; les bienfaits à répandre dans son pays natal, et la religion qu'il pratiquait avec une tendresse filiale et une piété toujours croissante.

Eh bien, ce fut, au contraire, pour lui une époque de *renouveau* plutôt que de lassitude. C'est à ces années de maturité féconde que se rapportent les morceaux de littérature ou de critique qui font partie de ses belles *Études historiques et littéraires*. C'est alors qu'il écrivit ou termina les quatre grands ouvrages qui suffiraient à sa gloire et où il résuma, dans des cadres différents, à propos de personnages bien divers, les idées et les expériences de toute sa sa vie : l'*Histoire de la Convention;* l'*Histoire du Directoire;* la *Vie de Matthieu Molé,* et la *Vie politique de Royer-Collard.*

Le premier de ces livres est une protestation éloquente, appuyée de documents complets, contre ces réhabilita-

tions insensées qui ne sont bonnes qu'à troubler la conscience publique et à retarder la réconciliation des intelligences vraiment libérales. Dans le second, l'auteur retraça avec un talent plus remarquable encore les effets de l'anarchie morale succédant à l'anarchie politique, la lutte d'un gouvernement corrompu et corrupteur contre une société fatiguée de désordre et demandant à être ramenée, sinon aux grands principes, au moins aux manifestations énergiques de l'autorité; dans le troisième, M. de Barante nous montre tout le parti que des âmes droites, fortement trempées, vaillamment dévouées à la royauté et au pays, avaient su tirer des institutions de l'ancienne France, malgré la prise qu'elles laissaient aux abus, aux passions et à l'arbitraire. Dans le quatrième enfin, Royer-Collard est surtout considéré dans ses rapports, pleins de contradictions apparentes, avec un temps où l'idée fut sans cesse débordée ou démentie par le fait, où le *réalisme* politique, comme on dirait aujourd'hui, triompha de la métaphysique doctrinaire, et où un grand esprit, profondément et savamment monarchique, religieux, nourri de traditions, imprégné de respect, put devenir à certains moments complice d'une révolution.

On le comprend, l'analyse, même la plus brève, de ces œuvres mémorables, nous conduirait bien au delà des limites que nous nous étions tracées et que nous dépassons déjà. Désespérant de pouvoir étudier ou même énumérer tous les écrits de M. de Barante, nous nous sommes principalement attaché à peindre une âme. Il y a quelque chose de plus précieux et de plus instructif encore

qu'un beau livre; c'est une belle âme, en présence d'une époque et aux prises avec des événements qui ont pu si aisément énerver les courages, endurcir les cœurs, désorienter les consciences, affaiblir ou fausser les ressorts de l'activité humaine. Cette âme, elle s'est retrouvée tout entière au moment de la suprême épreuve ; elle a été saluée par les regrets d'une population reconnaissante qui pleurait en M. de Barante un bienfaiteur infatigable. Dès le lendemain de cette mort qui couronna pieusement une noble vie, le prince de Broglie, au nom de l'Académie française, a rendu un éloquent hommage à ce collègue qu'il était si digne de comprendre et à qui l'attachait une amitié héréditaire. Cet hommage de la première heure sera continué, développé et consacré par le prêtre éminent, l'écrivain original, l'homme d'imagination et de science, que l'Académie vient d'appeler au fauteuil de M. de Barante, et, cette fois, chose rare! la critique littéraire n'aura eu, pour être juste et vraie, qu'à s'accorder d'avance avec l'éloge académique.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

T